



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

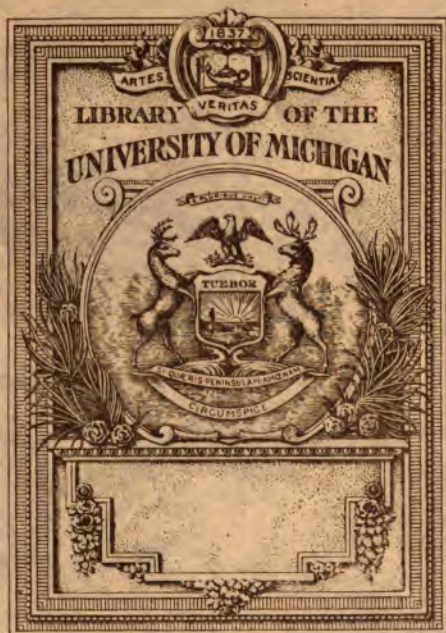
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

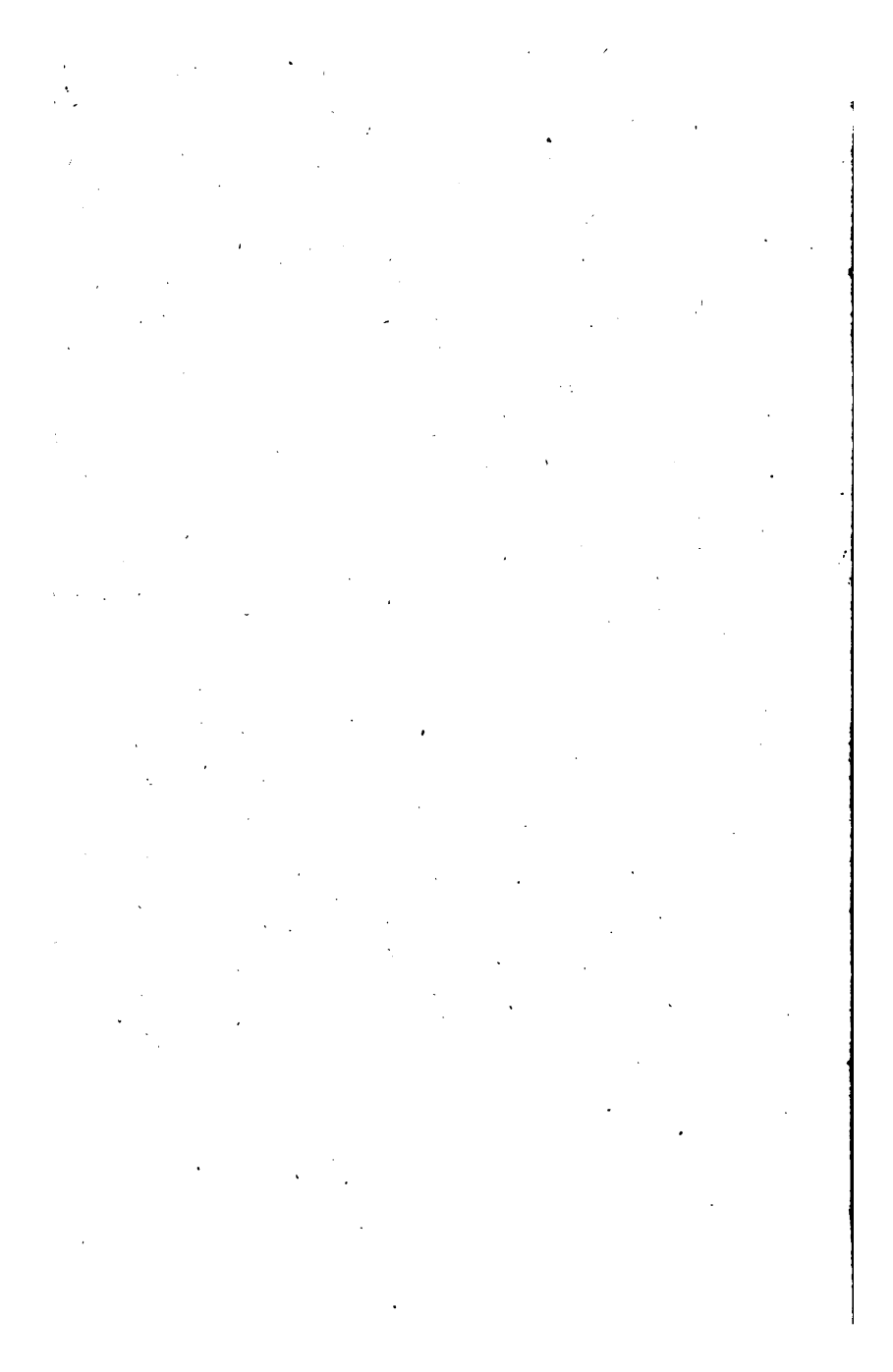
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

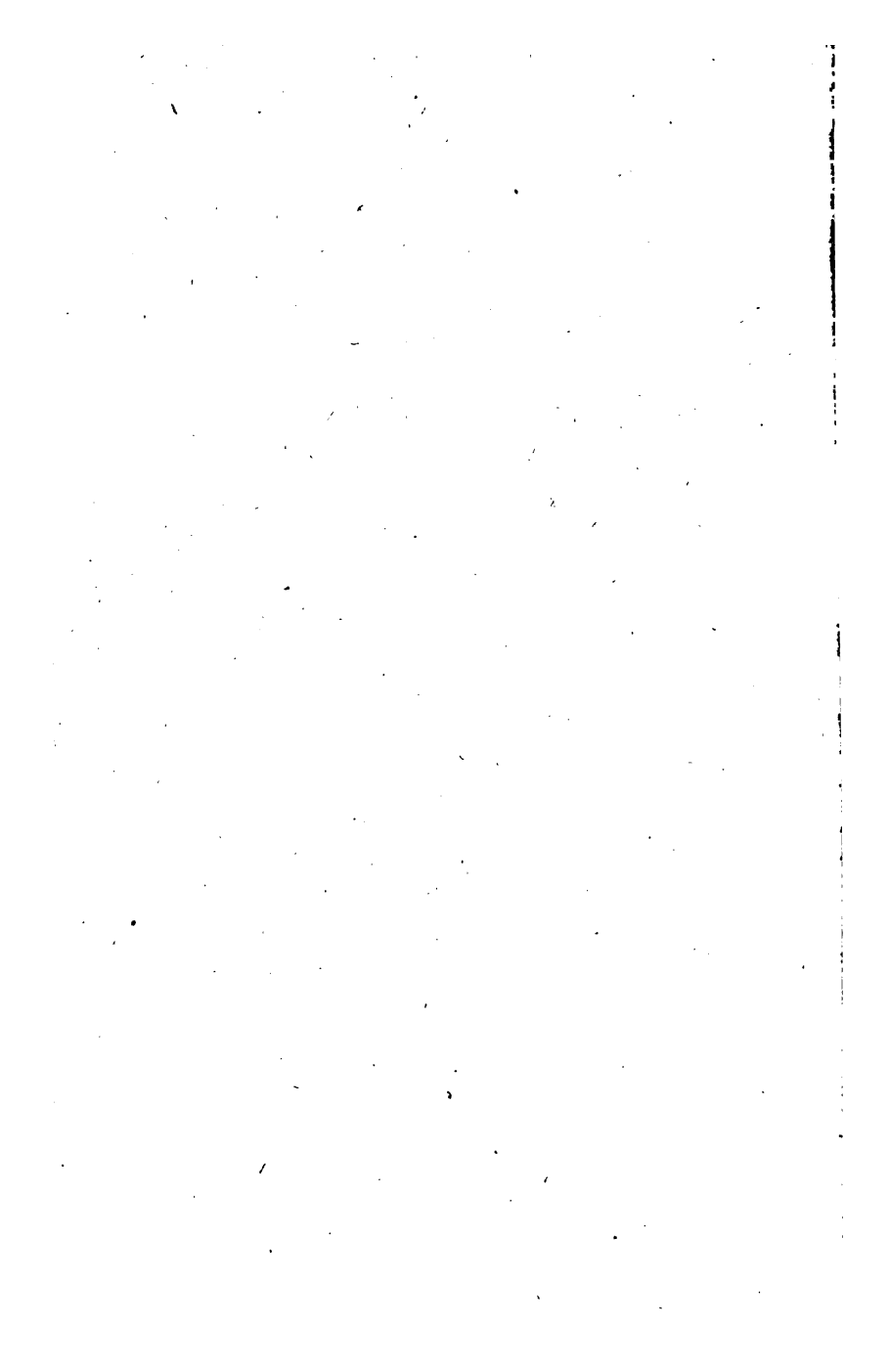






848

T42cha



16. 11. 1978
77. 2/1

Charme dangereux

DU MÊME AUTEUR

Edition elzévirienne

POÉSIES (1866-1872). <i>Le Chemin des Bois. — Le Bleu et le Noir.</i>	
1 vol.	6 fr.
NOUVELLES. <i>Bigarreau. — Claude Blouet. — L'Abbé Daniel, etc.</i>	
1 vol.	6 »
SAUVAGEONNE. 1 vol.	6 »
MADAME HEURTELoup. 1 vol.	6 »

Edition in-18

POÉSIE

LE CHEMIN DES BOIS, deuxième édition. 1 vol. (<i>épuisé</i>) . . .	3 »
LE BLEU ET LE NOIR. 1 vol. (<i>épuisé</i>)	3 »
LE LIVRE DE LA PAYSE. 1 vol. (<i>épuisé</i>)	3 »

PROSE

NOUVELLES INTIMES. 1 vol. (<i>épuisé</i>)	3 50
PÉCHÉ MORTEL, vingtième édition. 1 vol.	3 50
BIGARREAU, huitième édition. 1 vol.	3 50
LES CÉILLETS DE KERLAZ, huitième édition. 1 vol.	3 50
AMOUR D'AUTOMNE, vingt-quatrième édition. 1 vol.	3 50
DEUX SŒURS, vingt-sixième édition. 1 vol.	3 50
L'ONCLE SCIPION, dix-neuvième édition. 1 vol.. . . .	3 50
CHARME DANGEREUX, 1 vol.	3 50
CONTES POUR LES JEUNES ET LES VIEUX, 1 v. in-8° <i>illustré</i> , broch.	9 »
— — — — — relié.	12 »
CONTES POUR LES SOIRS D'HIVER, 1 v. in-8° <i>illustré</i> , broch.	9 »
— — — — — relié.	12 »

THÉÂTRE

JEAN-MARIE. Drame en un acte en vers, cinquième édition.	
1 vol.	1 »

Tous droits réservés.

ANDRÉ. THEURIET

Charme dangereux

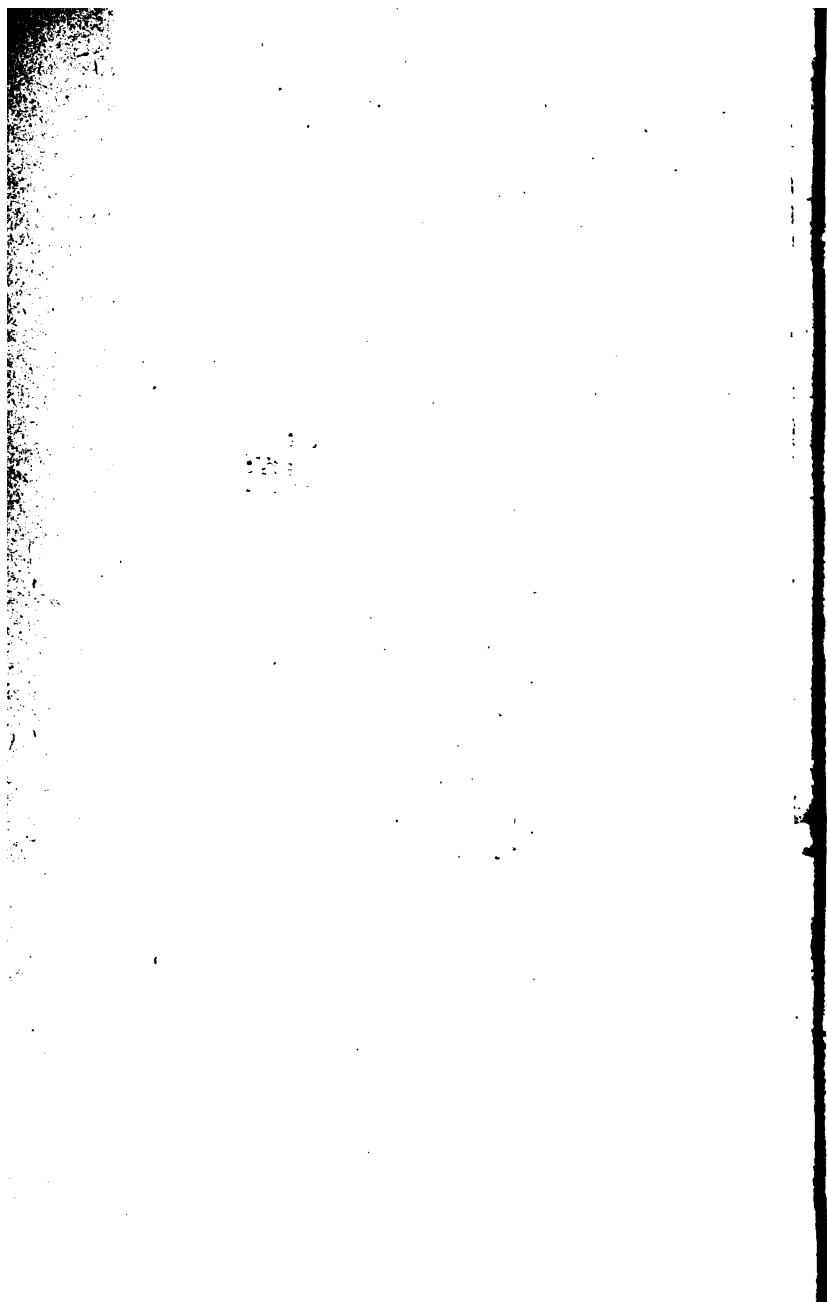


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCI





Charme dangereux

I

ALLONS, Christine, presse-toi un peu; voilà déjà onze heures, M. Lechantre et le docteur Langlois vont venir déjeuner, on restera longtemps à table et il n'y a pas à compter sur l'après-midi pour terminer la malle de Jacques... Tu sais comme on est ahuri au dernier moment...

La personne qui parlait était la mère du peintre Jacques Moret, une petite femme vive comme un oiseau, vêtue d'une robe de laine noire unie. Tête

nue, avec des cheveux grisonnants qui s'ébouriffaient en mèches rebelles; les manches relevées jusqu'au coude, laissant voir deux bras affairés et brunis, deux bras de travailleuse, elle se tenait devant une malle béante, recouverte de toile et marquée aux initiales *J. M.*

Bien qu'elle eût à peine cinquante ans, M^{me} Moret paraissait plus âgée. Sa figure hâlée, aux pommettes saillantes, au nez écrasé du bout, au menton court et carré, avait ces tons fanés et ces rides précoces que donnent aux campagnards le labeur en plein air et les tracasseries de toute une maisonnée à nourrir. Mais cette prématurée broussure du visage était corrigée par la pétulance du geste, par l'expression bienveillante des lèvres toujours prêtes à sourire et surtout par la persistante jeunesse des yeux bleus, clairs et intelligents. Ces frais regards, sous les paupières plissées et meurtries, s'épanouissaient ainsi que des fleurs de tendresse. On y devinait, comme en de bons yeux de chien, un dévouement à toute épreuve, une affection fidèle en dépit de tout.

Christine, qu'elle venait d'interpeller, apparut sur le seuil de l'atelier et répondit d'un ton légèrement acide :

— Eh! me voici, maman!

Elle s'avança d'un pas mesuré, portant avec précaution sur ses bras soulevés une pile de vêtements et de linge. C'était une fille de vingt-quatre

ans, petite, maigre, et de tournure campagnarde comme sa mère, mais avec quelque chose de plus compassé et de moins avenant. Des gestes lents, le regard méfiant et dur de deux yeux gris, les lèvres pincées d'une bouche chagrine, de rares cheveux roux plaqués sur les tempes, tout, jusqu'à la coupe et à la couleur d'une robe trop foncée, lui donnaient le maintien d'une dévote de village. Au rebours de M^{me} Moret, elle manquait de jeunesse, de cordialité et d'entrain. Elle déposa son fardeau sur une table voisine de la malle et s'agenouilla à son tour.

— En vérité, dit-elle avec l'accent traînant du pays langrois, je ne pouvais me dépêcher davantage. Je n'en finissais pas de vider les tiroirs de Jacques... Que d'affaires, Seigneur! je me demande franchement si elles lui servent et où nous pourrions loger tout ça!

— Ne t'inquiète pas, tout tiendra, repartit M^{me} Moret en étendant soigneusement les chemises au fond d'un compartiment vide... Voici le linge casé; maintenant, pour garnir les coins, passe-moi les chaussettes.

— Il y en a des douzaines..., et toutes en soie, reprit Christine avec un haussement d'épaules; sainte Vierge! est-il possible qu'un chrétien tourne son esprit à de pareilles futilités!... C'est presque un péché de mettre à ses pieds des choses qui coûtent si cher!...

— Christine, interrompit sévèrement M^{me} Moret, ton frère travaille assez et gagne suffisamment d'argent pour se donner le luxe qui lui plaît... D'ailleurs, tu aurais mauvaise grâce à lui adresser un pareil reproche, car dès qu'il a été à son aise, il a pensé à nous avant de penser à lui... Le cher enfant, je le vois toujours, quand il est revenu au pays après avoir vendu son premier tableau... Il m'avait écrit d'aller à Langres au-devant de lui et, après m'avoir embrassée, il m'a emmenée dans le grand magasin de soierie de la rue Saint-Amâtre : « Maman, disait-il, je veux que tu aies une robe de soie ! » et il criait aux gens du magasin : « Montrez-nous ce que vous avez de mieux ! » Il ne trouvait rien d'assez cosu et d'assez riche, et j'ai eu beau me gendарmer, il m'a acheté cette robe de moire noire que je n'ose pas porter, tant elle fait d'effet... Je ne l'ai mise qu'une fois, le jour de son mariage avec Thérèse... Oh ! pour sûr, nous n'avons pas à nous plaindre de lui, c'est un bon enfant et qui nous aime bien... Le voilà haut la côte, à présent ; il gagne ce qu'il veut, il s'est marié selon son cœur, il est content, et je suis heureuse de le voir heureux !...

Et la bonne femme garnissait la malle avec une activité nerveuse, tandis que ses clairs yeux bleus brillaient d'une lueur mquillée. Christine

demeurait impassible. Sa figure morose ne se désembrunissait pas; au contraire, ses lèvres se pinçaient davantage, et entre ses paupières demi-closes filtrait un regard acerbe. On sentait, dans cette nature mécontente d'elle-même et mécontente des autres, une aigre rancune jalouse contre ce frère aîné à qui tout avait réussi, et qui avait de tout temps été le Benjamin de la mère.

— Heureux? objectait-elle avec une intention méchante, assurément Jacques a toujours eu de la chance..., sauf pourtant du côté de la santé, puisque le voilà obligé de passer l'hiver dans le Midi.

Le visage de M^{me} Moret se contracta douloureusement, et de nouveau ses yeux devinrent humides :

— Ah! oui, sa santé, voilà ce qui me tourmente... Le docteur Langlois affirme bien qu'il n'y a rien de grave, et que ses malaises proviennent seulement d'un peu de fatigue... N'importe, je ne vivrai pas, tout le temps que je le saurai si loin, à plus de deux cent soixante lieues d'ici, dans un pays où il ne connaît âme qui vive... Enfin, heureusement, Thérèse ira là-bas avec lui. C'est une femme qui a autant de cœur que de raison, et sur laquelle je peux me reposer... Elle sera aux petits soins pour Jacques qu'elle adore, elle veillera sur lui, et si quelque chose arrivait...

— Puisqu'elle l'aime si fort, insinua Christine,

et puisqu'elle a tant d'empire sur lui, elle aurait bien dû l'empêcher de s'échiner comme il l'a fait. Il se portait bien avant son mariage, et ce n'est que depuis un an qu'il souffre du cœur... Mais voilà, on veut aller dans les bals et les dîners, mener grand train, et le mari s'use le tempérament pour arriver à payer la dépense.

— Tais-toi ! s'écria impétueusement sa mère, ça n'est ni juste ni vrai, ce que tu dis là !... Tu n'as jamais su comprendre ni apprécier ton frère. Quand il est à sa peinture, il ne connaît plus personne et va jusqu'au bout de ses forces... Thérèse n'y est pour rien, au contraire, et toi, Christine, une fille pieuse, tu devrais être plus charitable dans tes jugements sur le prochain !

Christine jugea sans doute inutile de riposter. Elle se taisait, mais comme à contre-cœur. Elle restait, les sourcils froncés, les lèvres encore amincies, et hochait le menton, tout en pliant minutieusement les habits sur la table, puis elle les passait à M^{me} Moret, qui les déposait avec de tendres précautions dans le compartiment supérieur. Par la grande baie orientée au nord et donnant sur la rue Ampère, la lumière égale et froide d'une matinée d'arrière-saison éclairait discrètement les deux silhouettes affairées et les murs de l'atelier, tendus d'une étoffe rouge brique, que des toiles accrochées çà et là égayaient de taches claires. C'étaient des études exécutées presque

toutes dans la montagne langroise où Jacques Moret avait passé son enfance. Elles rappelaient des paysages familiers aux deux femmes penchées sur la malle à demi remplie : — ici, une mare bordée d'aunelles, où se reflétait un ciel brouillé de bleu et de blanc ; là, une coupe de bois en hiver, avec de sveltes baliveaux s'enlevant en noir sur le sol saupoudré d'une mince tombée de neige ; plus loin, la coulée argentée d'une rivière vue de biais dans l'encadrement d'une arche de pont.

Les tapis roulés, les portières enlevées, les caisses de volige déjà clouées, éparses sur le parquet luisant, les sièges encapuchonnés de housses, disaient l'imminence d'un départ et produisaient une impression mélancolique, encore accrue par l'atmosphère brumeuse du dehors, où montait comme un grelottement la voix enfantine d'un ramoneur enroué par la bise de novembre.

— Peut-on entrer?... Est-ce que j'arrive trop tôt? demanda quelqu'un qui s'était arrêté sur le palier.

Les deux femmes relevèrent la tête.

— Du tout, monsieur Lechantre, répondit M^{me} Moret, vous ne nous gênez pas et nous avons presque fini... D'ailleurs, Jacques ne peut tarder et Thérèse va descendre.

— A la bonne heure!

Francis Lechantre déposa sur le bahut un pa-

quet soigneusement ficelé, se débarrassa de son ulster et de son feutre, puis embrassa la maman Moret sur les joues et serra la main de Christine :

— Bonjour, madame Moret; bonjour, mademoiselle Christine!... Brrr..., ça pique dehors et ils n'auront pas chaud, nos voyageurs!... Bah! ils se rattraperont au soleil de Nice... Ne les plaignons pas, maman; ils sont bien heureux d'aller boire de la lumière, là-bas, tandis que nous nous recroquevillerons ici, le nez dans le brouillard et les pieds dans la boue... Voilà des gaillards qui ont de la veine!

En même temps il riait d'un large rire d'homme solide et content de vivre. Le peintre Francis Lechantre entraînait avec la soixantaine dans la pleine sérénité d'un talent sûr de lui-même et admiré de tous. On le saluait comme le maître paysagiste contemporain et il portait allègrement sa gloire ainsi que ses soixante ans, sans courber ses robustes épaules. A la vérité, ses cheveux épais et sa barbe de forestier avaient blanchi, mais cette neige précoce encadrait un visage aux joues roses, aux lèvres rouges et saines, au front puissant éclairé par de spirituels yeux bleus. Son grand corps bien campé sur d'infatigables jambes de chasseur se tenait droit comme ces fûts de hêtres, élancés et membrus, qu'il excellait à peindre. La sève de jeunesse qu'il conservait en lui s'extravasait en bonne humeur, en gamineries

de rapin, en chansons de paysan, et aussi en admirations enthousiastes, en affectueuses effusions, où l'on sentait une exquise bonté jointe à une rare chaleur d'âme.

— Je me suis invité à déjeuner, continua-t-il en s'adressant à M^{me} Moret et en lui montrant le paquet déposé sur le bahut, mais j'ai apporté mon plat... C'est une surprise que je réserve à l'ami Jacques, et à vous aussi, mesdames...

Comme il achevait, on entendit des voix sur le palier et Thérèse Moret parut avec le docteur Langlois, un gros garçon de trente-cinq ans, court de jambes, avec un précoce embonpoint, un cou de taureau, et une tête ronde où luisaient deux petits yeux scrutateurs, pénétrants comme des vrilles.

La jeune M^{me} Moret avait un teint blanc, de profonds yeux noirs, une taille élancée. Le voisinage du médecin, gros, trapu, faisait encore mieux ressortir la sveltesse de la jeune femme. Elle était déjà vêtue de son costume de voyage et l'élégante robe beige à longs plis tombants modelait sans exagération les sobres contours du corps mince et souple. Ses cheveux séparés par une raie étroite au sommet de la tête se plaquaient en bandeaux noirs sur un front plus haut que large; son profil sévèrement pur, ses yeux calmes sous de longues paupières, lui donnaient un peu l'air d'une vierge préraphaélite. Elle tendit la main à Francis Lechantre et lui présenta le docteur Langlois.

— Oh ! dit l'artiste, la présentation est inutile, le docteur et moi nous nous sommes déjà rencontrés autrefois, dans le petit atelier de la rue Campagne-Première, où Jacques trimait pour avoir de quoi manger la vache enragée des années de début... Vous en souvenez-vous, docteur?... Vous étiez alors interne à la Pitié et, ma foi, vous avez fait tous les deux, depuis, un joli bout de chemin!...

Thérèse s'était rapprochée de M^{me} Moret qui assujettissait dans la malle le dernier compartiment plein jusqu'aux bords, fermait le couvercle et commençait à boucler les courroies.

— Là! s'écria cette dernière en se relevant et en défripant sa robe, voilà une bonne besogne faite... Maintenant, messieurs, puisque vous êtes de vieilles connaissances, nous allons vous laisser seuls. Vous nous excuserez. Il faut que je donne un coup d'œil à la cuisine, pendant que Thérèse et Christine s'occuperont de dresser le couvert... Jacques ne peut guère tarder et, dès qu'il sera arrivé, nous nous mettrons à table...

— En ce cas, madame Moret, recommanda Lechantre, prenez ce paquet qui est sur le bahut et portez-le à la salle à manger..., mais avec précaution... C'est un vin vieux qui a droit à tous les égards.

Les trois femmes sortirent. Lorsque Langlois et Lechantre furent seuls, l'artiste entraîna le médecin sur le divan, et tout en roulant une cigarette :

— Ah ça! voyons, docteur, demanda-t-il, pourquoi envoyez-vous Jacques dans le Midi? Est-ce que vous craignez quelque chose du côté de la poitrine? Est-il sérieusement malade?

— Non, rien de grave... Une légère névrose avec des bruits anormaux dans les mouvements cardiaques, voilà tout... Notre ami s'est surmené depuis son grand succès au Salon de l'an dernier. Les commandes ont afflué; comme il n'avait pas été gâté jusque-là, la tête lui a tourné, il n'a pas su refuser et il s'est décarcassé pour tenir ses engagements. Puis, les belles mondaines qui constituent le « tout-Paris » et qui sont de vraies brebis de Panurge, ont été curieuses de connaître le peintre dont parlaient les journaux; elles se sont mis en tête de l'avoir à leurs soirées, et Jacques a eu la faiblesse de se prêter à ces exhibitions. Or, quand on a pioché toute la journée, s'en aller dans le monde à dix heures et n'en revenir qu'au matin, c'est brûler la chandelle aux deux bouts. Il faut un solide fonds de réserve pour y résister, et ce n'est pas le cas de Jacques; malgré sa constitution robuste, il a été anémié par les années de vache enragée dont vous parliez tout à l'heure; il s'est énervé, il est fatigué, et en ce moment les fonctions du cœur laissent à désirer.

— Diable! diable! murmura Lechantre contristé, vous allez me guérir ça, hein, docteur?... Je n'entends pas, moi, qu'on me détériore un en-

fant qui sera dans quelques années l'honneur de la peinture française!

— Oui, il a beaucoup de talent, affirma le médecin.

— S'il en a, je vous crois! s'écria l'artiste en s'échauffant, je n'ai jamais vu un gamin plus richement doué. Justesse de l'œil, sincérité, sentiment, exécution, il a tout!... Je puis vous en parler savamment, moi qui l'ai suivi pas à pas depuis le jour où, tout gauche et tremblant dans sa veste de campagnard, il est venu m'apporter ses premiers dessins... Il y avait dans ces croquis pris sur nature une sûreté de main, une vérité, une saveur, qui m'ont empoigné... Je me suis tout de suite attaché à ce galopin-là, qui était mon compatriote... Je l'ai fait travailler avec moi; et ce qu'il a pioché, avec quelle passion, quelle ténacité, ça n'est pas à dire... Je l'ai vu pleurer de rage devant un modèle dont il ne pouvait rendre à son gré le mouvement et le caractère... Aussi, il sait son métier sur le bout des doigts et, à vingt-huit ans, il est arrivé à rendre ce que vos impressionnistes entrevoyaient, mais n'ont jamais pu exécuter : la vie et le charme des figures se mouvant en plein air... Tous les monteurs de coup de la prétendue école *moderniste* ont voulu essayer, mais ça leur est défendu, il leur manque la précision du dessin et l'art de la composition, tout simplement... Quand Jacques est arrivé au

Salon avec ses qualités d'exécution, sa naïveté, son émotion devant la nature..., tac! tac! ça y était... Les impressionnistes ont commencé à rire jaune, tandis que les amateurs s'emballaient... Et notez que l'enfant n'a pas dit son dernier mot!... Aussi, docteur, il ne s'agit pas de nous le laisser claquer dans les mains. Il faut veiller sur notre Jacques, le mettre au vert, bref, le *rechaver*, selon l'expression des vigneron de chez nous.

— Soyez tranquille, cinq mois de séjour sur le littoral, une tranquille vie de plante au soleil, pas d'excès de travail, pas de veilles ni de soucis, et il n'y paraîtra plus... Je suis d'autant plus sûr de l'efficacité du traitement que Jacques ne part pas seul et que j'aurai pour auxiliaire M^{me} Thérèse... Elle est remarquablement intelligente et paraît beaucoup aimer son mari. C'est votre avis, n'est-ce pas?

— Thérèse!... Non seulement elle adore Jacques, mais encore elle le comprend. Elle a l'esprit ouvert, le sens droit, le goût sûr, et l'enfant s'est toujours bien trouvé de ses conseils. Thérèse!... un cœur d'or, énergique, loyal et sincère. Elle a rapporté de sa province des qualités d'ordre précieuses pour un ménage d'artiste, quand elles ne sont pas gâtées, comme chez la petite Christine, par cette étroitesse d'âme que produisent parfois les habitudes campagnardes... En somme, Thérèse est la seule femme qui m'ait

jamais fait douter de la rigoureuse exactitude d'une théorie à moi personnelle.

— Ah! vous avez une théorie? dit Langlois avec un sourire un peu ironique; peut-on la connaître?

— Dans mon idée, poursuit le peintre, un artiste ne doit se marier que lorsqu'il arrive à la plénitude de son développement, lorsqu'il s'est tassé dans son succès comme un mur sur ses fondations... Jusque-là, l'intervention de la femme, avec ses exigences, ses fantaisies, son intolérance tracassière, ne peut que nuire à la bonne direction et à l'expansion du talent... C'est pour cela que je suis resté garçon. Néanmoins, depuis que je connais Thérèse, j'avoue que si, en temps opportun, j'avais rencontré sa pareille, j'aurais peut-être donné un croc-en-jambe à mes principes... Aussi je suis persuadé qu'elle enveloppera son mari dans une ouate physique et morale, et s'il ne s'agit que de soins et de repos pour le tirer d'affaire...

— Uniquement... Il n'y a pas de lésion au cœur et notre ami n'a qu'à suivre exactement le régime que je lui ai prescrit... Je réponds de lui.

— A la bonne heure!... Quand il y a tant d'imbéciles bien portants, il serait déplorable qu'un oiseau de haut vol fût arrêté en plein essor... La nature ne crée pas tous les jours des artistes aussi bien doués et la jeune école a be-

soin de Jacques pour être remise dans le droit chemin...

— Je crois qu'on parle de moi, ici ! cria du palier une voix gouailleuse.

— Oui, mon petit, répliqua Lechantre, et, puisque tu écoutes aux portes, tu sais maintenant qu'on n'en dit pas du mal.

Jacques Moret entra en riant. Il était petit comme sa mère et sa sœur ; solidement charpenté, souple, râblé, agile, avec des bras et des jambes bien musclés. Sa tête brune, aux cheveux noirs taillés carrément sur le front, avait beaucoup de caractère. Elle n'était pas belle dans la classique acception du mot, mais les traits irréguliers du visage étaient doués d'une spirituelle mobilité qui charmait. Le front bossué et curieusement martelé, le nez retroussé et comme écrasé du bout, les yeux petits, perçants et fouilleurs, les contours fermes et charnus de la bouche voilée par une barbe noire frisante, indiquaient, lorsque le jeune homme était sérieux, une ténacité dans la décision et une rare force de volonté ; mais, quand la tension opiniâtre de la réflexion avait cessé, le moindre sourire faisait passer rapidement sur ces lèvres mobiles, dans ces clairs yeux bruns, une expression d'espiègle gaminerie et de tendresse très séduisante. La pâleur du teint et le cerne des paupières inférieures révé-

laient seuls un état maladif dans cette solide organisation de paysan.

Car paysan il était resté, en dépit de sa surface correctement élégante et du vernis parisien qu'il avait pris. A de certains moments, l'éclair brusque du regard, le frémissement des ailes du nez, le pli rageur des lèvres, trahissaient une nature élémentaire, passionnée, que l'exaspération pouvait pousser à de sauvages emportements.

— Je me suis fait attendre, dit-il en serrant les mains de Lechantre et de Langlois, excusez-moi... Mais, quand on part pour un long voyage, il faut mettre ordre à ses affaires... Surtout, ajouta-t-il en jetant un regard narquois vers le docteur, surtout quand on s'en va pour obéir à son médecin.

— Laisse-moi donc tranquille, s'exclama Lechantre avec bonne humeur, tu n'as besoin que de repos... Le docteur me le répétait encore à l'instant. Quand on est bâti comme toi, on n'est pas bien malade!

— Dans tous les cas, mon mal ne m'ôte pas l'appétit. Ces deux heures de discussion avec mon marchand de tableaux m'ont creusé et je reviens avec l'estomac dans les talons... Je crois du reste qu'on n'attend plus que nous et que nous pouvons passer dans la salle à manger.

— Minute! interrompit Langlois, déboutonne ta jaquette et ton gilet, et viens ici que je t'examine une dernière fois.

Le docteur l'emmenait dans un coin, écartait le gilet et, penché, appliquait son oreille sur le côté gauche de la poitrine. Il auscultait Jacques avec une grande sollicitude, tandis que Lechantre, tourné vers le groupe des deux jeunes gens, cherchait vainement à lire quelque chose sur l'impassible figure du médecin.

— Hum! dit Langlois au bout d'un instant, tu as monté ton escalier un peu trop vite.

— Mais non, je t'assure, répliqua Jacques.

— Ne bouge pas encore... Je n'ai pas fini.

Il recommença l'auscultation en redoublant d'attention; puis, sans que sa physionomie trahît ce qu'il pensait, il releva brusquement la tête.

— Eh bien! vieille Cassandre? demanda Jacques en plaisantant.

— Rien de nouveau... Tout va bien... Quand tu seras là-bas, ce que je te recommande, c'est un régime tonique, du repos et des bains de tilleul pas trop chauds.

— Pourrai-je travailler à mon tableau?

— Ah! ça, non, par exemple, tu me feras le plaisir de vivre comme un lézard au soleil... Nice est une ville où on paresse avec délices... Résigne-toi à être paresseux pendant cinq mois, tu n'en feras que de meilleure besogne au retour...

— Mais venez donc, bavards! cria sur le palier la maman Moret; les côtelettes ne vaudront plus rien!

Ils rejoignirent les trois femmes dans la salle à manger, dont les murs, tendus de vert foncé, étaient égayés par les vives couleurs des vieilles faïences d'Aprey, que Jacques avait collectionnées dans la montagne langroise. On se mit à table et le déjeuner commença silencieusement. En dépit des efforts tentés par Lechantre pour animer la conversation, personne n'était en train. La perspective de la séparation prochaine mettait mal à l'aise tous les convives; seuls, le docteur Langlois et Lechantre faisaient honneur à la cuisine de la maman Moret. Quant à Jacques, il s'était vanté en prétendant que sa course matinale l'avait affamé; il tortillait les morceaux dans sa bouche et ne les avalait qu'à grand'peine. La pensée de quitter Paris, de rompre pour cinq mois avec ses relations et ses habitudes, le jetait en un mélancolique désarroi; puis l'interdiction de tout travail sérieux pendant une demi-année le consternait. Il voyait dans cette obligation de renoncer momentanément à la peinture une sorte d'humiliante abdication, un signe de décrépitude. « Suis-je donc, se demandait-il, déjà si éclopé que je doive vivre de régime et me médicamenter comme un vieux?... » Au cours de ces réflexions, il releva la tête et surprit les yeux profonds de Thérèse fixés sur lui en une contemplation tendrement inquiète. Grâce à l'infailliable intuition des cœurs aimants, la jeune femme avait

deviné les préoccupations de l'artiste et lui envoyait par-dessus la table un cordial regard de réconfort, une réchauffante protestation d'amour et de foi dans l'avenir, à laquelle Jacques répondit par un amical sourire.

Sous ses paupières benoîtement baissées Christine saisit au passage cet échange d'affectueux regards et eut un imperceptible haussement d'épaules. Elle, non plus, ne mangeait pas ; la mauvaise humeur provoquée par les tracas du départ et aussi par l'ennui d'un séjour forcé à Paris lui coupait l'appétit. Il avait été convenu que, pendant l'absence du jeune ménage, elle et sa mère occuperaient l'appartement de Jacques, et ce dépaysement en plein hiver, en opposition avec ses goûts casaniers et son régulier train-train de dévotion campagnarde, l'exaspérait. Elle en voulait à M^{me} Moret d'avoir consenti à quitter Rochetaillée pour complaire à son Benjamin. En même temps elle était piquée d'une épine de jalousie en épiant à la dérobée les menus témoignages de tendresse prodigués à Jacques par Thérèse. Une acrimonie de vieille fille lui montrait aux lèvres comme un mouvement de bile : « Qu'a-t-il donc de si extraordinaire, se répétait-elle, pour qu'ils soient tous en adoration devant lui ? »

Quant à la maman Moret, elle se multipliait autour de ses convives, ne se tenant jamais en

place, passant d'une pièce à l'autre avec une rapidité d'hirondelle, s'agitant pour dissimuler son émotion et pressant ses hôtes de se servir, afin qu'on ne remarquât point qu'il lui était impossible d'avaler une bouchée.

— Mais mangez donc! disait-elle à Lechantre, est-ce que ce poulet n'est pas à votre goût?

— Je le trouve excellent au contraire, répondait celui-ci, la bouche pleine; avouez, madame Moret, qu'il a été rôti au feu de bois?... Jamais un appareil à gaz ne donnerait à un rôti cette patine dorée et cette saveur fondante!...

— Certainement, au feu de bois! affirmait la bonne dame en souriant de ce mensonge qu'elle faisait chaque fois pour flatter les innocentes manies culinaires de l'artiste. — Et ma salade, monsieur Lechantre, comment trouvez-vous ma salade?

— Exquise, chère dame!... Cette laitue relevée d'estragon et de pimprenelle vous met tout bonnement le printemps dans le cœur... A propos, madame Moret, il me semble que ce serait le moment d'exhiber ma surprise... Ayez la bonté de me passer les fioles qui sont sur le buffet... Ceci, ami Jacques, reprit Lechantre en débouchant avec de paternelles précautions une des bouteilles qu'il avait apportées, ceci est un vieux pineau de Bazincourt, un pineau de derrière les fagots... Il a été récolté dans ma propre vigne, il

y a dix ans, et j'ai voulu t'en faire boire aujourd'hui, afin qu'en partant tu emportes sur tes lèvres un peu de la saveur du vin de nos côtes...

Tout en parlant, Lechantre versait lentement à la ronde son précieux pineau, et le vin des côtes champenoises mettait sur la nappe blanche son limpide éclat de rubis. Le peintre le dégustait le premier, à petits coups, avec les clappements de langue convaincus d'un connaisseur.

— Ça, s'écriait-il, c'est du vrai jus de raisin, cuit à point par le *bourguignon* (le soleil) de chez nous... C'est, comme on dit là-bas, du vin à se mettre à genoux devant... Qu'en penses-tu, gamin?

— Il est parfait, cher maître, répliquait Jacques en riant; quand on le boit c'est comme s'il vous passait un velours dans le gosier.

— Eh bien, je vous en enverrai un panier à Nice, afin que ça vous empêche d'oublier les camarades du pays... Et maintenant, mes amis, à vos santés, à votre bon voyage et aussi au terroir qui produit une pareille purée de vendange!

On choqua les verres, puis, comme le bouquet spécial du vin de Bazincourt avait évoqué l'image du coin de province d'où tous les convives étaient sortis, les langues se délièrent, on se rappela les connaissances communes, les histoires des gens de là-bas, les parties de chasse, les flâneries, les

études sous bois, et des heures se passèrent béatement à égrener un chapelet de souvenirs familiers.

Pourtant, à mesure que l'après-midi avançait, un malaise sourd tourmenta de nouveau les assistants et la conversation redevint languissante. Chacun se sentait brûlé peu ou prou de cette fièvre anxieuse qui précède un départ. — Ceux qui s'éloignent voudraient déjà être partis afin de mettre un terme aux énervements de l'attente, aux émotions des adieux, et ceux qui restent, tout en souhaitant de voir s'allonger les minutes, ne trouvent plus rien à dire, tant ils s'attristent d'avance à la pensée de la dernière embrassade donnée sur le marchepied du wagon.

— Déjà trois heures! soupira la maman Moret en écoutant avec des yeux mouillés tinter l'horloge de l'atelier; demain à pareille heure, mes enfants, vous serez bien loin!...

— Demain, à trois heures, maman, dit Jacques en s'efforçant de prendre un air gai, nous serons à Saint-Raphaël et nous penserons à vous.

— Comment, il est trois heures? s'exclama le docteur Langlois. Il ne faut pourtant pas que j'oublie mes malades!... Allons, adieu, Jacques! rappelle-toi mes recommandations et écris-moi!

Il partit le premier. Thérèse et M^{me} Moret montèrent chez elles pour vaquer à leurs derniers préparatifs, et Christine, qui ne se souciait point

de les accompagner à la gare, resta dans la salle à manger pour tout remettre en ordre.

Lechantre avait promis de conduire ses amis au chemin de fer de Lyon et de ramener la maman rue Ampère. Il alla fumer sa pipe dans l'atelier avec Jacques.

Ce dernier sentait de plus en plus la mélancolie du départ lui tomber sur le cœur. Il allait et venait, nerveux et désœuvré, répondant par de brèves phrases aux questions de Lechantre. Le crépuscule accru par le brouillard emplissait déjà d'une maussade obscurité l'atelier à demi démeublé et sonore. Jacques s'arrêtait devant la grande baie vitrée et regardait distraitemment les becs de gaz s'allumer l'un après l'autre dans la brume. Ainsi les heures se traînèrent jusqu'au moment où le petit domestique vint avec le concierge prendre les malles, et où M^{me} Moret ainsi que Thérèse redescendirent coiffées et prêtes à partir. On embrassa Christine qui tendit froidement ses joues pâles, puis on s'empila dans un fiacre que suivit lourdement la voiture des bagages.

Le trajet fut silencieux. Par une des glaces ouvertes, Jacques regardait pensivement le spectacle de la rue. De temps en temps des voitures croisaient la sienne et ses yeux, plongeant anxieusement derrière les vitres, apercevaient parfois dans l'intérieur des gens en toilette de soirée

se rendant à quelque invitation mondaine. Il leur lançait un regard d'envie; il se rappelait que ce soir même avait lieu un dîner de camarades où sa place resterait vide. A mesure qu'on traversait des rues plus passantes, bordées par des magasins plus luxueusement éclairés, le regret nostalgique du Paris qu'il abandonnait le serrait davantage à la gorge.

On arriva enfin à la gare de Lyon, et là l'agitation des courses aux guichets des billets et des bagages opéra une diversion salutaire. Lechantre, qui connaissait un chef du service de l'exploitation, était parvenu à faire réserver un compartiment pour Jacques et Thérèse. Devant la portière ouverte, la maman Moret stationnait d'un air consterné auprès de ses enfants et comprimait à grand'peine ses sanglots. Au milieu du brouhaha des facteurs, des voyageurs et des employés, Lechantre se démenait pour forcer ses amis à ne plus penser à leurs chagrins préoccupations. Il ne tenait pas en place, courait à l'étalage de la marchande de livres, rapportait un roman à Thérèse, puis un sac d'oranges, et s'éclipsait de nouveau pour héler le gamin préposé à la vente des oreillers.

Les portières commençaient à se fermer. On criait: « Les voyageurs en voiture! » M^{me} Moret se jeta au cou de Jacques et de Thérèse, en entrecoupant ses baisers de minutieuses recommandations.

— Ne vous désolez pas, madame Moret, répétait Lechantre, ils ne sont pas perdus, que diable!... Allons, Thérèse, que je vous embrasse..., et toi aussi, gamin!... Vous savez, j'irai peut-être vous surprendre là-bas... Il y a longtemps que je veux revoir le pays où les orangers fleurissent...

Ils étaient montés dans leur compartiment. Un coup de sifflet déchira l'air humide. — Encore de vagues paroles d'adieu murmurées à la hâte, avec des bras agités à la portière. — Le train s'ébranla doucement, glissa sur les rails et s'enfonça dans la nuit. Quelques minutes après, il avait disparu parmi le brouillard et Lechantre reconduisait tendrement vers la voiture la pauvre maman Moret qui pleurait toutes ses larmes.

II

SEULS et à peu près sûrs, grâce à la protection de Lechantre, que leur tête-à-tête serait respecté jusqu'à Nice, Jacques et Thérèse s'occupèrent d'abord de caser leurs menus paquets dans le filet, puis ils s'installèrent l'un près de l'autre, et en souriant se tendirent les mains. La scène des adieux les avait remués tous deux, et l'émotion leur serrait encore la gorge. Pendant ce temps le train, accélérant sa vitesse, dépassait les fortifications, franchissait la Marne, et coupait en biais la plaine qui s'étend jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges. A travers la brume glacée du dehors on voyait, ainsi que des feux follets, les lumières des stations flamboyer un moment, puis brusquement s'évanouir comme éteintes par un souffle violent.

— Ce brave Lechantre, remarqua Jacques, a eu une fameuse idée de nous faire réserver un compartiment. On dirait que nous partons pour notre voyage de noce... A quoi penses-tu, Thérèse? ajouta-t-il en surprenant une lueur humide dans les yeux de sa femme.

— Je pense à la petite mère qui va se retrouver bien seule rue Ampère.

— Pauvre maman, elle avait le cœur gros de nous quitter... En voilà une qui nous aime!

— Oui, reprit pensivement Thérèse, je crois même que Christine trouve qu'elle nous aime trop..., moi surtout... Décidément, vois-tu, ta sœur ne se console pas de coiffer Sainte-Catherine. Elle ne me pardonne pas de m'être mariée avant elle, et m'en veut de t'avoir épousé. J'ai beau y mettre du mien et essayer de rentrer en grâce à force de prévenances, j'y perds mon temps et ma peine.

— Tu sais, Christine a toujours été sèche et revêche... Pas mauvaise fille au fond, mais aigrie par le célibat et les pratiques d'une dévotion de béguine. Elle ressemble aux vins qui manquent d'alcool et qui ont suri en cave... Bah! pourquoi nous inquiéter de ses petites rancunes? Maman nous aime et moi je te chéris, voilà l'essentiel.

Les yeux noirs de Thérèse s'illuminèrent et elle serra tendrement le bras de Jacques :

— Bien vrai ? demanda-t-elle, tu m'aimes toujours autant ?

— Toujours plus.

— Tu ne me trouves pas trop ignorante, trop bécasse, en me comparant aux belles dames qui viennent te relancer jusque dans ton atelier, qui parlent peinture avec tant d'aplomb et qui savent te tourner de si jolis compliments ?

— Je te trouve cent fois plus savante avec ton jugement droit et ta sincérité... Ne crois pas que les compliments des gens du monde me montent le coup ; j'en prends et j'en laisse. Toutes ces femmes qui me choient et m'invitent à leurs dîners ne m'honoreraient pas même d'un coup d'œil si les journaux ne parlaient pas de moi... La peinture pour elles est affaire de mode ; elles vont au vernissage comme elles vont au concours hippique, et se soucient de l'art comme un chien d'une botte de roses... Mais quand je te montre une de mes toiles, quand tu la regardes avec tes yeux de Minerve et que tu me dis : « Je suis contente ! » c'est tout autre chose... Ton approbation me rassure et me remonte... Tu es ma meilleure conseillère, Thérèse, tu es ma chaleur et ma force.

— Je t'aime... C'est pourquoi je voudrais te garder pour moi seule ; aussi, si nous ne partions pas à cause de ta santé, je t'avoue que je serais enchantée de ce voyage à Nice, qui nous per-

mettra de vivre plus étroitement ensemble, dans un pays où nous ne connaissons personne.

— Oh ! quant à ça, non..., personne ! La porte sera fermée aux fâcheux. Si nous quittons Paris, il faut que nous ayons au moins le bénéfice de notre dépaysement ; quelle bonne vie à deux nous coulerons dans un petit coin ensoleillé et choisi ! quelles intimes flâneries à travers champs, et comme ce sera gentil, le soir, de lire un livre nouveau ou de causer des tableaux à exécuter au retour !

Avec la rapide inflammabilité de son imagination d'artiste, Jacques se voyait déjà installé dans une blanche maison tapissée de roses. Une fois lancé en plein rêve, il ne tarissait plus, sans s'apercevoir que Thérèse, fatiguée par sa laborieuse journée, fermait à demi les yeux et, tout en souriant encore aux descriptions fleuries de son mari, luttait contre un impérieux besoin de repos. Insensiblement, la tête alourdie de la jeune femme fléchit en arrière.

— Je crois, chérie, dit Jacques en s'interrompant, que l'homme au sable est arrivé...

— Pardon..., je tombe de sommeil.

— Attends, je vais te dresser ton lit, reprit-il en riant.

Il l'aïda à enlever son chapeau et à nouer une dentelle en fançon autour de ses cheveux ; puis il disposa l'oreiller dans le coin, força Thérèse, à

moitié inconsciente, à s'allonger sur la banquette, la couvrit d'un plaid plié en double. Il avait à peine terminé ces arrangements qu'elle s'assoupissait déjà comme un enfant, les paupières closes et un doigt posé sur les lèvres.

— Dors bien, Thérésinette, murmura-t-il en lui baisant le front, je vais essayer d'en faire autant.

Il tira l'écran sur la lampe, se rencogna sous sa couverture dans le coin opposé et chercha à sommeiller. Mais, au rebours de sa femme, les préparatifs du voyage l'avaient mis dans un tel état nerveux qu'il lui fut impossible de dormir. Il avait des battements dans les tempes et des fourmillements dans les jambes.

Après s'être tourné et retourné sans trouver une position commode et sans parvenir à apaiser l'agitation qui le tenait éveillé, il se rassit dans son encoignure, bâilla à en pleurer, effaça la buée qui ternissait la vitre, et regarda vaguement la campagne fuyante.

Le train avait quitté Montereau et remontait la vallée de l'Yonne. A travers le brouillard éclairci, la lune, presque ronde, blanchissait les champs dépouillés.

Malgré la rapidité de l'express, Jacques distinguait certains détails du paysage : les ramures effeuillées d'un bouquet de bois à mi-côte ; un village endormi ; une ferme isolée, où une seule

fenêtre était encore rougie par une lumière tardive. La silhouette des engrangements flanqués d'un pigeonnier au toit pointu ressuscitait subitement dans son cerveau l'image d'une ferme presque semblable, située en son pays de Rochetaillée, et où il avait connu Thérèse. Tandis que le train poursuivait sa course dans la nuit, toute une procession de souvenirs d'enfance défilait devant ses yeux comme une rustique théorie.

La ferme, qu'on appelait le Prieuré, dominait le cours de l'Aujon. De la tourelle d'angle, servant de colombier, on voyait par-dessus les feuillées d'un verger en pente la rivière sinueuse où les enfants se baignaient, puis, sur le versant opposé, un grand pâtis où paissait le troupeau du village, tandis que des volées d'étourneaux tourbillonnaient parmi les têtes du bétail. C'était là que Thérèse, orpheline de père et de mère, vivait avec la tante Phrasie, qui lui servait de tutrice, et c'était là que Jacques, en blouse bleue, en sabots et tête nue, s'en allait, les jours de congé, jouer avec la petite fille, devenue son amie, bien qu'elle eût six ans de moins que lui, et qu'il fût déjà un garçonnet de treize ans. Il prenait sous sa protection cette mince brunette aux yeux noirs, qui, dès cette époque, avait dans sa mignonne physionomie quelque chose de grave et de décidé. Tous deux, se tenant la main, s'enfonçaient dans le verger. D'abord, ils

n'osaient pas trop s'éloigner du Prieuré, puis, peu à peu s'enhardissant, ils se faufilaient par un trou de haie, traversaient le pont et suivaient audacieusement les vaches très loin, sur le pâtis, en compagnie du berger...

Là, il y avait dans ses souvenirs comme un vide, puis Jacques se retrouvait au collège de Langres, où la famille payait sa pension en se saignant. La maman Moret avait de l'ambition pour son Benjamin et souhaitait qu'il pût obtenir plus tard « un emploi du gouvernement. » Jacques se revoyait à l'étude du soir, dessinant sous un quinquet. Il ne mordait ni au latin ni au grec et n'obtenait de bonnes places qu'en dessin. Là, par exemple, il se rattrapait.

Aux vacances, il revenait avec un carton plein d'esquisses qui émerveillaient la famille assemblée. Il passait des journées à copier les meubles et les ustensiles de la cuisine, s'acharnant devant ses modèles jusqu'à ce qu'il en eût rendu les reliefs et la physionomie. Il crayonnait partout : sur les livres, sur les portes et les murs. Bientôt, las de ne reproduire que des natures mortes, il s'attaquait aux objets animés, aux bêtes et aux gens.

Levé à la corne du pâtre, il s'en allait dès le fin matin dans le pâtis. Assis à croqueton parmi les marjolaines, il copiait l'une après l'autre les vaches du troupeau et terminait par le chien et le

berger. L'année où Thérèse, déjà grandelette, faisait sa première communion, il la dessinait dans sa robe blanche, les mains dévotement jointes, les yeux candidement extasiés. Ce portrait où il avait mis toute son adresse et tout son cœur lui portait chance. Circulant de mains en mains, il tombait sous les yeux du député de l'arrondissement, un amateur de peinture, qui, étonné des exceptionnelles dispositions de Jacques, allait trouver les Moret et leur déclarait qu'il se faisait fort d'obtenir du département une pension de six cents francs, si on voulait envoyer l'enfant étudier à Paris. Après des conciliabules de famille où la maman Moret, prenant le parti de son favori, finissait par l'emporter sur les tergiversations du père, on se décidait à se serrer le ventre de nouveau pour que le gamin pût vivre à Paris et, à dix-huit ans, par un gris matin de novembre, Jacques Moret partait avec une lettre de recommandation pour son célèbre compatriote Francis Lechantre...

Dans la mouvante obscurité du compartiment, Jacques avait encore devant les yeux la porte de l'atelier du grand paysagiste, le jour où pour la première fois il y heurtait en frissonnant. C'était Francis lui-même qui venait lui ouvrir en costume de travail et qui dévisageait de ses yeux fins ce petit campagnard à la mine effarée, pétrissant d'une main son feutre et de l'autre étreignant un

volumineux carton à dessin. Il l'introduisait dans l'atelier où le jeune homme contemplait avec un religieux respect les hauts murs disparaissant presque entièrement sous des études peintes. Jacques lui présentait en balbutiant la recommandation du député. L'artiste la déplaçait, la parcourait d'un air bénévolement résigné; puis il bourrait lentement sa pipe, se servait de la lettre pour l'allumer, et brusquement, avec un tutoiement familier : « Allons, déballe !... Montre-moi ce que tu as fait ! » Gauchement, Jacques, dénouant les cordons du carton, exhibait ses études et ses croquis. Silencieusement, en tirant de lentes bouffées, Lechantre les examinait un à un et tout d'un coup s'exclamait comme s'il eût pensé tout haut : « Mais ce matin-là dessine comme un ange ! » Et presque immédiatement, avec cette bonté expansive qui le caractérisait, il ajoutait en posant sa main sur la tête de son jeune compatriote :

— Tu me vas, galopin !... A partir de demain, tu viendras tous les matins travailler chez moi.

Puis il l'interrogeait sur son village, sur ses parents, et finalement l'invitait à déjeuner. Dès le lendemain, Jacques commençait à piocher sous la direction de Lechantre, et, au bout d'une année d'apprentissage, il était reçu avec le numéro 1 à l'école des Beaux-Arts. — Alors commençait la vie dure des débuts : — les mauvais

gîtes en des garnis haut perchés, les repas insuffisants pris dans de douteuses gargotes, les déboires des concours où l'intransigeance de l'élève, son dédain des conventions, sa sincérité brutale, mettaient les maîtres en défiance et le faisaient classer injustement dans un rang inférieur. Pour arriver à joindre les deux bouts avec la pension que lui avait votée le conseil général et les quatre cents francs que lui envoyait M^{me} Moret, il peignait des éventails, crayonnait des illustrations pour les petits journaux, et, malgré tout, gagnant à grand'peine de quoi se procurer le vivre et le couvert, se raidissait de toutes ses forces pour ne point se laisser empoigner par le découragement. Dans cette lutte opiniâtre pour l'existence, Lechantre heureusement lui venait en aide. A la fin de chaque été, le voyant hâve, maigre et débiscailé, il lui glissait dans la main un billet de cent francs, et mentant sans vergogne :

— Tiens, lui disait-il, j'ai vendu une de tes études à mon marchand de tableaux, prends ton argent et va te remplumer dans ta famille... Tu en as besoin !

Jacques ne se le faisait pas répéter, il se hâtait de filer sur Rochetaillée, où il arrivait, comme le pigeon de la fable, « traînant l'aile et tirant le pied, » mais où la copieuse cuisine et les gâteries de la maman Moret le remettaient vite d'aplomb. Sa première visite était pour le Prieuré. La ferme

avait conservé sa coutumière et cordiale physionomie des anciens jours. Dans la cuisine carrelée où les ustensiles de cuivre luisaient de propreté, la tante Phrasie trônait, comme autrefois, assise en son fauteuil de paille et occupée à tricoter. La vieille domestique, qu'on nommait Marie Curé parce qu'elle avait servi longtemps au presbytère, continuait de mener la maisonnée au doigt et à l'œil, tout en se partageant entre la ferme et l'église où elle remplissait les fonctions de sacristine. Thérèse seule avait changé. Elle courait sur ses quinze ans, prenait des airs de demoiselle et allait en pension à Langres chez les dames de la Providence. Elle était devenue très jolie en sa svelte maigreur d'adolescente et avait gardé ses goûts de vagabondage à travers champs. En dépit des remontrances bougonnes de Marie Curé, qui la trouvait maintenant trop grande fille pour courir les chemins en compagnie d'un garçon, elle ne dédaignait pas de suivre Jacques dans le pâtis et de renouer connaissance avec leur vieil ami le berger, qui joignait à son métier de pâtre l'industrie de rôdeur de rivière. L'eau semblait être son élément; l'Aujon, sa propriété privée. Il en connaissait toutes les pierres, tous les creux où se musse la truite, tous les bons endroits propices à la pose des verveux. Aussi on l'avait surnommé le *Rat d'eau*.

Parfois, tandis que, nu jusqu'à la ceinture, sous

la verte retombée des vernes, le *Rat d'eau* relevait ses nasses, Jacques, assis sur la berge, peignait le torse nu, la tête hirsute du pêcheur, dans l'encadrement des feuillées, avec la rivière tournoyante pour fond. Thérèse, agenouillée dans l'herbe, suivait avec ses profonds yeux noirs les progrès de l'étude. Elle était pleine d'une religieuse admiration pour le talent de son ami. Jacques, sans la voir, sentait derrière lui le regard attentif de la fillette et cela l'échauffait au travail... C'était délicieux, ces après-midi de septembre, dans le silence de la campagne assoupie, près de l'eau qui s'écoulait avec de minuscules remous circulaires, sous cette feuillée imprégnée d'une odeur de menthe et laissant entreapercevoir des coins de ciel bleu. On était si bien là, qu'un soupir de contentement, s'échappant des lèvres de Thérèse, faisait brusquement se retourner Jacques. Il surprenait les yeux noirs fixés sur lui, il leur envoyait un sourire; Thérèse rougissait, et chastement ses paupières s'abaissaient avec un délicat mouvement qui rappelait celui d'un papillon repliant ses ailes. Puis l'artiste se remettait au travail en s'étonnant du trouble intime que lui causait ce pur regard d'adolescente. L'étude achevée, ils rentraient tous deux avant le coucher du soleil, en longeant les prés, sans presque se parler, fermant à demi les yeux pour retrouver au dedans d'eux le frais clapotement des feuilles, le miroite-

ment de la rivière, et aussi un peu de l'émotion de ce magnétique regard échangé dans l'ombre des aunelles. Pendant un grand mois, ils restaient ainsi livrés à eux-mêmes, dans la pleine liberté des champs, en une gaie et innocente camaraderie. Leurs journées coulaient pareilles à l'eau calme de la rivière, à peine remuées parfois par un mystérieux frisson : le frisson brûlant de la puberté commençante, le premier émoi produit par les secousses électriques des sexes différents qui, comme deux fluides d'espèce contraire, se devinent et s'attirent.

Après ce mois de vacances Jacques retournait à Paris et la lutte recommençait plus âpre, avec de plus poignantes alternatives d'espérance et d'abattement. Dans l'intervalle le père Moret disparaissait, emporté par une fluxion de poitrine, et le jeune homme, ayant constaté quelles privations sa mère s'imposait, donnait des leçons de dessin afin de se suffire à lui-même. Sur les conseils de Lechantre, il louait un atelier et exécutait un premier tableau pour le Salon.

Le tableau était reçu, mais logé très haut, dans les frises, et personne ne le remarquait.

Puis venaient trois années de tentatives obscures, trois années de sécheresse, stérilisées par cette agitation fiévreuse qui est la maladie des débutants. Les répugnances de Jacques pour l'art factice et conventionnel de l'École se heur-

taient dans son esprit avec un timide sentiment de déférence pour des maîtres dont il ne pouvait méconnaître ni les qualités ni le succès. Il se demandait avec angoisse si son instinct ne le trompait pas, s'il n'était pas abusé par une vanité présomptueuse. Néanmoins, son aversion pour ces dieux et ces déesses, pour ces Grecs et ces Romains, qu'il ne comprenait pas, le ramenait avec plus de force vers l'observation exacte et attentive de la nature. Après de cruels avortements, il exposait enfin une toile, placée cette fois sur la cimaise, qui attirait l'attention. C'était le portrait du fameux berger du Prieuré, occupé à relever un verveux. Nu jusqu'à la ceinture, le *Rat d'eau* patageant dans son élément favori soulevait dans ses mains noueuses la nasse lourde de poissons, et riait. Les branches des vernes projetaient leur ombre sur son torse ruisselant, qu'une filtrée de soleil parmi les feuilles criblait de taches claires. Devant cette peinture sincère, d'une facture très franche, d'une exécution solide, d'une intensité de vie familière si saisissante, les connaisseurs s'arrêtaient, captivés, et le nom de Jacques Moret, ignoré encore la veille, figurait le lendemain en belle place dans les articles des salonniers.

Le guignon était conjuré, le portrait du *Rat d'eau* obtenait une médaille, l'État l'achetait; les amateurs et les marchands apprenaient le chemin

du pauvre atelier de la rue Campagne-Première. Deux envois successifs aux Salons suivants : la *Rentrée des Avoines* et les *Ramasseuses de faines*, donnaient une nouvelle preuve de l'originalité de Jacques et établissaient solidement sa notoriété. Le succès éclatait, bruyant, presque hors de proportion avec la réelle qualité des œuvres, comme cela se produit fréquemment dans le monde parisien, prime-sautier et excessif; — succès de vogue et succès d'argent. — En quelques mois Jacques Moret devenait le peintre à la mode et arrivait à la fortune...

— Dijon ! dix minutes d'arrêt !

Le train stoppait sous la nef vitrée de la gare et la lumière du gaz jetait son rayonnement sur Thérèse allongée au bord des coussins et dormant toujours profondément. Jacques contemplait avec une tendre admiration ce svelte corps féminin chastement étendu sur la banquette, la tête renversée sur l'oreiller, le buste découvert, la poitrine se soulevant et s'abaissant avec un rythme régulier, les deux pieds étroits et longs dépassant seuls la frange du plaid. Baigné par la clarté des lampes de la gare, son visage, vu de profil, avec sa liliale blancheur; ses paupières baissées, sa bouche virginale, son cou irréprochablement modelé, ressemblait à cet anonyme et adorable buste de cire qui est le joyau du musée de Lille. Le mariage ne l'avait pas changée.

Thérèse demeurait telle que le peintre l'avait aimée, lorsqu'il l'avait revue, à l'époque de son retour triomphant à Rochetaillée.

Bercé dans ses souvenirs par la trépidation du train qui se remettait en marche, il se rappelait l'exquise impression produite sur lui par cette jeune fille qu'il avait quittée encore adolescente et qu'il retrouvait dans le charmant épanouissement de la vingtième année. Il se remémorait cette chaude matinée de juillet où, traversant l'Aujon, il était allé frapper à la porte du Prieuré. La cuisine était déserte; Marie Curé, toujours fidèle à ses pieuses habitudes, avait été balayer l'église; quant à la tante Phrasie, elle dormait depuis deux ans dans le petit cimetière qui joignait le verger. Jacques, ayant poussé une porte basse communiquant avec le jardin, s'était hasardé à la recherche de la jeune fille.

Tout à coup, au tournant d'une allée, il l'apercevait, vêtue d'une légère robe de deuil et cueillant des roses. La blancheur de son teint ressortait encore davantage dans ces vêtements noirs. A l'aspect du visiteur inattendu, Thérèse saisie laissait tomber son bouquet et rougissait. Jacques ramassait les roses, puis ils rentraient dans l'ombreuse cuisine et la jeune fille contait simplement comment elle vivait seule à la ferme, et comment la tante était morte dans ses bras. Maintenant

Thérèse se trouvait bien triste dans ce grand Prieuré, mais elle était si occupée qu'elle n'avait guère le temps de se lamenter sur sa solitude.

A dater de ce moment, Jacques venait la visiter presque chaque soir, après que les besognes du jour étaient terminées. Ils passaient ces soirées à causer doucement dans le jardin ou bien sous l'auvent de la cuisine. Les visites assidues du jeune homme avaient le don d'inquiéter la scrupuleuse Marie Curé. Elle prenait au sérieux son rôle de chaperon et surveillait en cachette les jeunes gens. Elle n'osait les suivre au jardin, mais, tandis qu'on la croyait à l'église ou dans sa chambre, elle apparaissait à l'improviste, afin que le couple fût bien persuadé qu'elle était aux aguets, prête à mettre le holà si le tête-à-tête devenait périlleux. Ces précautions exagérées, dont Thérèse et Jacques plaisantaient d'abord, finissaient par les instruire un peu plus tôt d'un sentiment qui existait secrètement en eux et qu'ils n'avaient encore osé s'avouer. L'insistance de la vieille servante les rendait plus attentifs à l'état de leur cœur, et cet amour caché éclatait tout à coup dans leurs regards embarrassés, dans leur rougeur, dans leurs brusques silences.

Un soir qu'ils se croyaient bien seuls, au fond de la cuisine éclairée uniquement par un rayon de lune, Jacques, enhardi par l'obscurité, disait subitement à la jeune fille :

— Thérèse, j'ai pensé à une chose... Vous voilà bien esseulée au Prieuré, et le train d'une maison comme celle-ci est trop lourd pour vous qui êtes si jeune... Ne vaudrait-il pas mieux amodier la ferme ou la vendre et prendre un parti plus conforme à votre position et à votre âge?

— Quel parti? demandait Thérèse interdite.

— N'avez-vous jamais songé à vous marier?

— Me marier?... Oh! Dieu, non... Je vous assure que... je n'y pense pas!

— Tant pis, car j'aurais un mari à vous proposer.

— Vraiment? s'écriait-elle en essayant de plaisanter pour déguiser son trouble, vous êtes un peu jeune pour vouloir marier les autres... Et comment s'appelle-t-il, votre prétendu?

— Il s'appelle Jacques Moret.

Elle se troublait tout à fait. Ses paupières se baissaient, sans doute pour que Jacques ne vît pas les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Vous ne répondez pas? reprenait-il; est-ce le mariage ou le mari qui vous déplaît?

— Oh! Jacques, balbutiait-elle, pardonnez-moi, je suis toute saisie... Moi, votre femme, avez-vous bien réfléchi? Songez donc..., une campagnarde, une ignorante comme moi, quelle figure ferais-je au milieu de vos amis de Paris?... Et plus tard, si vous en aviez du regret, je serais trop malheureuse.

— Thérèse, vous êtes la meilleure femme que puisse désirer un artiste, et je serai toujours fier de vous... Il y a longtemps déjà que je vous aime... Et vous, voulez-vous de moi?

Pour toute réponse, elle faisait un signe affirmatif et lui tendait les mains.

— Merci, Thérèse!... me voilà bien content!

Il l'attirait tendrement vers lui, et ses lèvres s'apprêtaient à déposer un baiser de fiancé sur le front de la jeune fille, quand il fut arrêté par une exclamation effarée, et la vieille servante sortit soudain de la laiterie où elle s'était cachée pour surveiller le tête-à-tête des amoureux.

— Un instant! criait-elle, vous voilà accordés, c'est fort bien... Mais vous attendrez pour vous embrasser que M. le maire et M. le curé y aient passé!

Un mois après, ils étaient mariés, Jacques emmenait Thérèse à Paris et, depuis un an, ils savouraient délicieusement leur lune de miel dans le petit hôtel de la rue Ampère.

Tout en remontant lentement le fleuve du souvenir, Jacques sentait à la longue ses idées devenir moins nettes. Sous l'influence des trépidations berceuses du wagon, les images évoquées se brouillaient dans son cerveau et insensiblement un sommeil entrecoupé de demi-réveils s'emparait de lui. Il s'endormit enfin profondément et ne s'éveilla qu'au moment où le jour

blanchissait déjà l'intérieur du compartiment. Il abaissa l'une des glaces et pencha sa tête au dehors. Il fut d'abord étonné de la transformation de la température; au lieu de l'humidité morfondante de la veille, l'air était caressant et presque lumineux. Une pluie tiède tombait, mais avec la douceur d'une pluie de printemps, et sous la couche légère des nuages roses on devinait le lever du soleil. A gauche se dressaient de hautes montagnes nues, aux flancs desquelles se tordaient çà et là de vieux pins à l'écorce rugueuse; à droite, s'étendait la grande nappe laiteuse de l'étang de Berre.

L'air frais avait réveillé Thérèse; elle ouvrit les yeux et demanda languissamment :

— Où sommes-nous ?

— Nous approchons de Marseille, mignonne, répondit Jacques en se retournant; regarde... La lumière est plus vive et on se sent déjà dans le Midi.

La jeune femme s'était rassise et, tirant un miroir de poche, procédait lestement à sa toilette du matin. Elle relevait sa fanchon, lissait ses cheveux et épinglait son chapeau.

Elle achevait à peine de réparer le désordre du voyage qu'on entra en gare.

A Marseille, le couple, auquel les émotions de la veille avaient creusé l'estomac, déjeuna de grand appétit, au buffet, pendant l'arrêt de

rigueur. Puis on remonta en wagon, et bientôt Jacques, malgré de violents efforts pour rester les yeux ouverts, subit l'engourdissement causé par la tiédeur de l'air, l'abondance du déjeuner et sa quasi insomnie de la nuit. Il s'assoupit et dormit serré pendant plusieurs heures.

Il fut réveillé en sursaut par une exclamation de Thérèse.

— Oh ! que c'est beau ! s'écriait-elle, penchée à la portière de droite ; vite, Jacques, viens voir !

Jacques rouvrit les yeux, se les frotta sous le coup de l'éblouissement produit par une lumière intense, puis, secoué par un sursaut d'admiration, il s'accouda à côté de Thérèse.

Le train coupait les gorges et les escarpements d'une montueuse forêt de pins. A droite, au-dessous des voyageurs, des échappées laissaient voir à chaque instant une soudaine étendue de mer azurée, dont les vagues, ourlées d'écume blanche, venaient lécher la base de cyclopéens rochers rouges. Puis le convoi s'enfonçait dans la nuit d'un tunnel, et de nouveau, à la sortie, on découvrait une plus éblouissante et plus céruleenne surface de la Méditerranée. Le ciel était d'un bleu immaculé, le soleil chauffait comme au mois de juin. Peu à peu, les croupes des forêts de pins s'abaissaient, disparaissaient, et le train roulait au milieu d'un pays d'enchantement, à travers des champs de roses épanouies, des jar-

dins de citronniers, d'orangers, dont les fruits jaunissaient parmi les feuillages luisants. Et toujours, à droite, la mer bleue se montrait plus resplendissante sous le ciel bleu. Des villages apparaissaient tout blancs dans la verdure persistante des végétations méridionales. Des villas à colonnades, à toitures italiennes, allongeaient de chaque côté de la voie leurs terrasses bordées d'aloès et, de loin en loin, la touffe isolée d'un dattier balançait son éventail de palmes dans l'air transparent.

— Cette fois, le voilà, le Midi ! criait Jacques ouvrant tout grands les yeux pour se griser de lumière et de couleur... C'est décidément mieux que je n'avais cru...

Fatigués de contempler et de s'émerveiller, ils s'étaient rassis en face l'un de l'autre ; par les ouvertures du compartiment une brise tiède leur apportait des odeurs d'eucalyptus. Glissant sur un rais de soleil, un papillon aux ailes soufrées entra étourdiment dans le wagon, y voleta pendant quelques secondes, puis regagna l'air libre. A chaque station, les employés jetaient avec l'accent provençal des noms de villes, qui jadis avaient éveillé dans l'esprit des deux voyageurs des suggestions de pays ensoleillés, et qui maintenant leur apparaissaient dans leur tangible réalité : « Fréjus, Cannes, le golfe Jouan, Antibes. »

Puis le train longeait une plage de sable doré et, là-bas, au-dessous d'une dentelure de sommets neigeux, parmi de rondes collines boisées, ils apercevaient les maisons roses d'une cité paresseusement couchée au bord d'une baie aveuglante de soleil. C'était Nice. Ils n'en étaient plus séparés que par quelques lieues. Plus le convoi se hâtait, plus la ville des fleurs prenait des couleurs aimables et des reliefs précis; plus elle souriait voluptueusement entre la Méditerranée, les jardins d'orangers et les bois d'oliviers. Le train glissait mollement le long de la plage; le couple semblait attiré vers cette côte d'azur, comme par l'invisible musique d'un chant de sirène.

— Nice ! voici Nice, Thérésinette ! dit joyeusement Jacques, tandis que le convoi, franchissant le Var, commençait à ralentir sa marche; embrasse-moi, chérie, j'ai en idée qu'ici nous serons bien heureux !...

III

HEUREUX... Oui, on devait l'être dans cette ville hospitalièrement avenante qui, dès la sortie de la gare, prenait un air de fête, avec son décor exotique, sa double allée d'énormes eucalyptus, ses talus couverts d'agaves, de cactus et d'aloès, ses bouquetières tendant aux voyageurs leurs corbeilles pleines de violettes.

Sous les platanes de l'avenue de la gare, qui, malgré novembre, avaient conservé une partie de leurs feuilles, les magasins achevaient leur toiette pour la saison d'hiver ; les omnibus d'hôtel mêlés aux tramways se succédaient bruyamment, des gamins couraient, criant à tue-tête les journaux fraîchement arrivés de Paris ; les terrasses

des cafés déjà peuplés de consommateurs envoyaient aux passants la musique de leur orchestre en plein vent; aux colonnes des arcades, de hautes affiches rouges annonçaient la réouverture du Casino et de l'Opéra. Partout il y avait comme une invitation à vivre en joie et à savourer un plaisir cueilli sans effort.

Jacques et Thérèse, qui détestaient les tables d'hôte, avaient résolu d'abréger le plus possible leur séjour à l'hôtel, et dès le lendemain ils s'occupèrent du choix d'un appartement. Pour s'épargner des recherches fatigantes, le plus court était de s'adresser à une agence; Jacques se rendit tout d'abord à l'un des bureaux spéciaux qu'on lui avait recommandés. Ainsi que la plupart de ses confrères, le propriétaire de l'agence dirigeait également une de ces *Gazettes des étrangers* qui abondent à Nice, et son bureau servait de cabinet de rédaction. Lorsque l'artiste y pénétra, plusieurs messieurs, étendus sur un divan, fumaient des cigarettes en causant des affaires locales. Jacques exposa au directeur l'objet de sa visite et se nomma. Au nom de « Jacques Moret, » l'agent de publicité, qui était aussi un peu marchand de tableaux, dressa l'oreille :

— Pardon, demanda-t-il cérémonieusement, est-ce à l'auteur de la *Rentrée des Avoines* que j'ai l'honneur de parler?

Jacques répondit affirmativement. A peine

avait-il achevé que l'un des fumeurs se précipitait vers lui avec force salutations :

— Cher maître, s'écriait-il, je me félicite d'être le premier à vous souhaiter la bienvenue. C'est une bonne fortune pour Nice de posséder parmi ses hôtes l'artiste éminent qui a obtenu tant de succès au dernier Salon... Nous aimons passionnément les lettres et les arts, nous autres Niçois, et vous trouverez ici de nombreux admirateurs.

Jacques, assez ennuyé, s'inclinait silencieusement, tout en examinant son interlocuteur, un homme entre deux âges, fort expansif, aux cheveux coupés ras, à la petite moustache trop noire, mis avec recherche et décoré d'un ordre étranger.

— Excusez-moi de me présenter moi-même, continua l'obséquieux causeur... Flaminus Ossola, rédacteur en chef du *High-life Niçois*... A votre disposition. Je serai trop heureux si mes excellentes relations avec la colonie étrangère peuvent vous être de quelque utilité...

Jacques remercia brièvement ; il venait à Nice pour se reposer et désirait y vivre très solitairement. Pendant ce temps le chef de l'agence avait consulté ses registres.

— Je crois, dit-il, avoir votre affaire dans un quartier tout à fait central. Si vous le voulez bien, monsieur Moret, j'irai vous prendre tantôt

à votre hôtel et nous visiterons l'appartement en question...

A l'heure indiquée, Thérèse, Jacques et le directeur de l'agence descendaient de voiture à l'angle de la rue Carabacel, et visitaient un rez-de-chaussée élevé au-dessus d'un sous-sol et assez spacieux pour que deux personnes y vécussent très à l'aise. Ce qui faisait le charme de cet appartement, c'est que les portes-fenêtres de chacune des pièces ouvraient au midi sur un jardinet plein d'orangers et de roses auquel on accédait par un perron de quelques marches. Des chèvrefeuilles s'enlaçaient aux rampes du perron; des touffes de géraniums poussaient leurs éclatantes floraisons rouges entre les barreaux de la grille de clôture. Cette clôture à claire-voie, tapissée de verdure, permettait d'être suffisamment chez soi, sans masquer néanmoins la vue des jardins voisins; de sorte qu'on avait, à droite et à gauche, une gaie perspective d'arbres et de fleurs.

Jacques et Thérèse furent enthousiasmés à l'idée d'être seigneurs et maîtres de cet enclos. L'appartement, convenablement meublé, leur plut; on fut vite d'accord sur le prix, et ils s'y installèrent deux jours après.

— Nous serons parfaitement ici, dit l'artiste à sa femme, en prenant possession du jardin; nous

y mènerons à volonté une vie de cénobites et personne ne viendra nous y déranger...

Ils avaient compté sans les indiscretions de Flaminus Ossola. Très fier d'avoir fait la connaissance du peintre, le journaliste colportait déjà partout la nouvelle et se vantait d'être dans les meilleurs termes avec Jacques. Avant la fin de la semaine, on put lire dans une des feuilles locales un paragraphe ainsi conçu :

« *Nos hôtes.* — La saison est décidément inaugurée et de nombreux étrangers viennent prendre leurs quartiers d'hiver sur notre littoral. Parmi les aimables visiteurs qu'on rencontre chaque matin sur la Promenade des Anglais, nous avons remarqué hier le célèbre peintre de la *Rentrée des avoines*, le triomphateur du dernier Salon, M. Jacques Moret, qui passera ici l'hiver avec sa charmante femme et qui s'est installé rue Carabacel. »

— Va te promener ! s'écria Jacques en envoyant d'un coup de poing le journal à l'autre bout de la pièce ; le diable emporte les journalistes !... Nous voilà livrés en proie à la curiosité publique... Thérèse, il faudra donner au concierge l'ordre de ne laisser entrer personne !

Au fond, néanmoins, Jacques n'était pas aussi mécontent qu'il voulait bien le dire ; cette an-

nonce chatouillait agréablement la vanité que chaque artiste loge dans son cœur. D'ailleurs, l'indiscrétion n'eut pas de suites fâcheuses, et, comme les deux jeunes gens se tinrent sur la réserve, on respecta leur solitude. Ils purent avec sécurité s'initier peu à peu aux beautés d'un pays qui avait pour eux le grand attrait de l'inconnu. Chaque jour, par les tièdes après-midi qui mettent en fête ce coin du littoral où l'hiver est ignoré, ils se donnaient la joie de découvrir un site nouveau. Tantôt ils escaladaient pédestrement les gorges escarpées de Saint-André; tantôt ils parcouraient cette route de Villefranche qui domine la Méditerranée et d'où l'on contemple un des plus admirables paysages de mer et de montagne qui soient au monde; tantôt ils grimpaient jusqu'à l'amphithéâtre et au couvent de Cimiez.

Lors de cette dernière promenade, ils avaient été surpris par une légère ondée. Du portail de l'église où ils s'étaient abrités et où un capucin oisif se promenait lentement, on voyait le ciel s'éclaircir et les nuages s'envoler comme des fumées. Un rapide coup de soleil courait parmi les deux magnifiques chênes verts qui ombrageaient le parvis. Les dernières gouttes de pluie roulaient avec un bruit très doux sur le feuillage des deux arbres; au travers de cet égouttement diamanté on distinguait, comme dans la transparence

d'une glace mouillée, le moutonnement d'un bois d'oliviers et le léger profil des montagnes qui ferment l'horizon. Au-dessous de ces lointains sommets, des collines boisées s'échelonnaient, montrant çà et là la tache rose d'une villa ou le campanile d'un clocher. Plus bas, à l'extrémité d'une coulée de verdure, par delà de moutonnantes ondulations, on distinguait la vaste nappe bleue de la mer. Jacques était très empoigné.

— Admirable ! s'écriait-il, je commence à comprendre l'Italie... Cela me donne la révélation d'un idéal que je n'avais jamais bien senti. Il faudra, Thérèse, que nous lisions ensemble les poètes grecs... Je les avais pris en grippe au collège, mais, après avoir vu ce paysage, il me semble que je les goûterai mieux et que je les aimerai.

Ils passèrent leurs soirées à lire des traductions de l'*Odyssée*, de Sophocle et de Théocrite, et Jacques, pour la première fois, savoura à la source l'éternelle fraîcheur, le charme toujours jeune de la poésie grecque. Les descriptions rustiques de Théocrite, comparées aux paysages de la campagne niçoise, le ravissaient par la couleur et le relief exacts des détails. Les lectures du soir, associées aux impressions des promenades quotidiennes, l'imprégnaient de cette puissante sève sensualiste qui est pour l'art antique une in-

tarissable fontaine de Jouvence. Ce bain de paganisme rendait son âme plus sensible, mieux disposée à recevoir les multiples images d'un milieu nouveau.

Cet attrait des sensations neuves, il le trouvait partout : non seulement dans les beautés pacifiques de la nature agreste, mais dans le mouvement mondain des rues de Nice. Le matin, entre onze heures et midi, il se délectait en assistant au va-et-vient des habitués de la promenade des Anglais. Sur le terre-plein bordé de palmiers, entre la mer éblouissante qui venait caresser les galets et les façades blanches des villas coupées de jardins, on voyait passer une procession fleurie de jolis visages et de matinales toilettes. Des Américaines et des Anglaises à la taille svelte sous le jersey, à la carnation éblouissante, aux prunelles à la fois innocentes et hardies, marchaient d'un pas décidé; de jeunes Russes, plus souples, à la démarche onduleuse, au corsage plus arrondi, flirtaient avec de robustes jeunes gens à la tenue correcte, presque militaire. Les robes claires étroitement collées aux hanches, les chapeaux couverts de fleurs, les ombrelles tournoyant au-dessus des têtes brunes ou blondes, mettaient au long de la promenade ensoleillée un remous tapageur de couleurs printanières. Sur la chaussée, soigneusement arrosée, filaient des lan-

daus où des dames emmitouflées de fourrures, sous l'escorte de jeunes gentlemen galopant aux portières, s'en allaient déjeuner à Beaulieu ou jouer à Monte-Carlo. Du fond des voitures, les voyageuses échangeaient une œillade souriante ou un salut avec quelques-uns des flâneurs de la promenade; tout ce monde élégant, aimable et pimpant, semblait uniquement préoccupé de cueillir son plaisir au jour la journée. Sur cette foule heureuse, le soleil jetait son royal sourire et, de la pointe rosée du cap Ferrat jusqu'aux montagnes bleues de l'Estérel, de la mer azurée jusqu'aux rondes collines de Saint-Philippe, on respirait dans l'air odorant la joie de vivre en un voluptueux nonchaloir.

L'enchantement de la nature niçoise agissait très différemment sur Jacques et sur Thérèse. La jeune femme, très sensible, mais très bien équilibrée, élevée à la campagne, ayant le goût des choses simples, l'amour de son intérieur, l'aversion de la vie dissipée et tapageuse, jouissait naïvement du charme du Midi, admirait les fleurs, le soleil, la mer et les montagnes, mais restait fermée à la séduction des plaisirs mondains. Elle n'avait nul besoin des distractions du dehors et souhaitait uniquement de savourer toutes ces belles choses dans l'intimité de la solitude à deux.

Chez Jacques, l'ébranlement causé par cette

brusque transplantation dans le Midi était plus profond, plus dangereux. L'exubérance de la nature méridionale, la facilité des relations, la profusion des choses de luxe, la beauté des femmes, l'éblouissaient et le grisaient.

C'était la première fois que les raffinements de la vie élégante lui montaient à la tête et l'enivraient comme du champagne. Dans les salons parisiens où il fréquentait, il avait été plus étonné que séduit. Son intuition de paysan méfiant lui faisait vite deviner ce qu'il y avait de factice, de banalement superficiel dans cette fête mondaine où se complaît une société d'oisifs et de femmes à la mode. Il s'était rapidement convaincu du peu de sincérité des compliments qu'on y prodigue et qui sonnent le creux, de la brièveté des engouements qui s'y substituent à l'admiration, de même que le *flirt* y remplace l'amour. Les gens qu'il y rencontrait allaient là, comme à une corvée, non pour s'amuser, mais pour se montrer. On n'y trouvait rien de ce qui donne un véritable assaisonnement aux dissipations des gens du monde : l'entrain, la spontanéité, l'abandon dans le plaisir. Les jeunes femmes, affairées, détraquées, tiraillées en tous sens par la vanité et la curiosité, n'y avaient même plus le temps d'être aimables et d'aimer. Jacques, jeté brusquement dans ce milieu social si différent du sien, n'avait donc pas eu grand'peine, malgré son peu d'expé-

rience, à résister aux tentations plus apparentes que réelles de la société parisienne.

Mais à Nice, l'effet produit était différent. Sous ce tiède soleil, dans ce pays sans hiver, où tout est réuni à souhait pour réjouir l'œil, il semblait qu'on respirât la volupté dans l'air. Cette société cosmopolite, affinée et sensuelle, paraissait positivement n'avoir d'autre idéal que de faire la fête. Rien qu'à regarder autour de soi, on devinait que le luxe et la toilette n'étaient pas de pures satisfactions de vanité, mais un accompagnement, un stimulant destiné à mieux faire goûter le plaisir. On n'y sentait ni la fatigue ni l'effort, mais la gaieté de gens qui s'en donnent à plein cœur, qui veulent et savent goûter sans arrière-pensée les raffinements de la table et de l'ajustement, les friandises de la galanterie ou les enivrements de la passion. Cette fois, l'influence du milieu agissait fortement sur un tempérament d'artiste très impressionnable. Le germe de sensualité que Jacques devait à ses origines mi-champenoises et mi-bourguignonnes se développait à son insu dans la tiédeur de serre de l'atmosphère niçoise. Le paysan aux sensations vives, que la lutte pour le pain quotidien et les préoccupations d'art avaient contraint jusque-là à une abstinence austère, se sentait soudain le cerveau envahi par une claire et chaude ivresse. Un sourd désir le prenait de goûter un

moment, lui aussi, à ces joies inconnues, de s'asseoir à cette table de plaisir libéralement ouverte, de jouer son personnage dans cette fête renouvelée chaque jour. Ce désir, il ne le formulait pas encore nettement; mais parfois, après une heure passée à la Promenade des Anglais, le besoin de se griser davantage, avec les couleurs, la lumière et les parfums du Midi, le poussait jusqu'au Cours, où se tient le marché en plein air.

Là, entre deux longues rangées de fleuristes et de marchandes de fruits, parmi des écroulements de citrons et d'oranges, parmi des jonchées de plantes aromatiques, les plus jolies femmes de la colonie étrangère circulaient gaïement, suivies de porteuses dans la corbeille desquelles elles entassaient des gerbes d'œILLETS, de mimosas et de roses. Jacques, après avoir acheté un bouquet pour Thérèse, regagnait lentement la rue Carabacel, en respirant avec délice l'odeur des violettes, en se remémorant les câlines prunelles ou les lignes élégantes d'une jeune patricienne frôlée au passage. Quand il arrivait au logis, ses traits étaient si animés, ses yeux brillaient d'une si chaude lueur, que Thérèse surprise l'examinait curieusement :

— Qu'as-tu, Jacques? demandait-elle avec sollicitude, tu es comme enfiévré.

— Ce n'est rien, répondait-il presque honteux

de cette surexcitation, c'est l'air de la mer qui m'a grisé...

Jusqu'à la mi-janvier, les jeunes époux continuèrent à vivre intimement en face de leur jardin, où les jacinthes et les narcisses commençaient à s'épanouir. Ils ne mettaient même pas les pieds au Casino, ne sortaient que pour excursionner dans la campagne et se couchaient bourgeoisement à dix heures. Ce fut Jacques qui se lassa le premier de cette existence trop casanière. Un soir, il interrompit la lecture de son journal pour dire à Thérèse :

— L'Opéra-Municipal organise une représentation de gala au bénéfice d'une œuvre de charité. On jouera le *Don Juan* de Mozart avec Faure, qui est de passage ici, et une célèbre chanteuse russe, qui débute dans le rôle de Zerline... Tu n'as jamais entendu *Don Juan*. Si tu veux, nous ferons demain une petite débauche : je louerai deux fauteuils, et, après la représentation, nous irons souper à la *Régence*.

Thérèse lut dans les yeux de son mari qu'il mourait d'envie d'assister à cette soirée de gala. Elle n'eut garde de le contredire, et, à l'heure indiquée pour la représentation, ils prirent place à l'orchestre, au milieu d'une salle déjà presque entièrement garnie.

Le théâtre de l'Opéra-Municipal, construit sur le modèle des théâtres italiens, n'a pas de bal-

cons; les trois rangs de loges y sont au même plan, ce qui est plus agréable pour l'œil et rend la salle plus gaie, plus animée, plus lumineuse. Thérèse, coiffée de ses beaux cheveux noirs lissés sur les tempes, vêtue d'une robe de soie grise unie, examinait curieusement cette salle en fête, où tous les spectateurs étaient en tenue de soirée. Du rez-de-chaussée aux cintres, les loges étaient pleines. La plupart des toilettes étaient de nuances claires : blanches, rose-thé, bleu argent, vert d'eau, mauve pâle, et ces étoffes aux couleurs attendries formaient une harmonie de tons suaves, que relevaient le scintillement des pierreries et les notes vives des fleurs naturelles. Presque toutes les spectatrices du premier rang étaient jeunes et jolies. Beaucoup avaient le type slave : teint pâle, nez retroussé, yeux obliquement caressants, lèvres sensuelles. Autour d'eux, Jacques et Thérèse n'entendaient guère que des idiomes étrangers : le zézaïement mélodieux de l'italien, la musique légèrement nasillarde des voyelles russes; le miaulement aigu et saccadé des syllabes anglaises.

L'orchestre joua l'ouverture, puis le rideau se leva sur Leporello faisant le guet devant le palais du commandeur. Au moment où le valet de Don Juan chantait :

*Voglio far il gentiluomo
E non voglio piu servir...*

une loge du premier étage, restée vide non loin du fauteuil de Jacques, s'emplit d'un frou-frou d'étoffes et de chuchotements étouffés. L'artiste, relevant la tête, aperçut plusieurs dames escortées par deux messieurs décorés. L'une des dames, vêtue de noir, déjà mûre, la figure empâtée mais aristocratiquement distinguée, l'œil dur et brillant, la poitrine ornée d'une grande croix de diamants, prit place sur le devant en compagnie d'une jeune personne dont la tournure, la toilette et le visage formaient avec l'imposante dignité de sa voisine un contraste piquant. La curiosité du peintre fut sur-le-champ excitée par le caractère original de cette figure de jeune femme.

D'un geste brusque elle venait de rejeter sur le dossier de son fauteuil un grand manteau prune, doublé de mauve, qui la couvrait tout entière, et elle rayonnait comme une éblouissante apparition au sortir de cette enveloppe sombre. De taille moyenne, très bien faite, âgée de vingt-quatre ans à peine, elle était habillée d'une robe de crêpe de Chine crème, garnie d'application de dentelle du même ton, et serrée à la taille par un étroit ruban de velours blanc. Le haut du corsage, tout en dentelle, et par conséquent à jour, laissait transparaître la chair satinée des épaules et dégageait élégamment le cou et la nuque. La figure était ronde, à la fois éner-

gique et gracieuse; le teint mat, à peine coloré, s'harmonisait avec de magnifiques cheveux blonds, dont les crépélures ébouriffées étaient semées d'émeraudes. Le scintillement de ces pierres vertes parmi les boucles d'un blond soyeux produisait un effet d'autant plus grand qu'il faisait comme un rappel de la couleur des yeux allongés, dont les prunelles vert foncé luisaient sous des cils et des sourcils bruns. Ce visage, aux pommettes légèrement saillantes, présentait un autre caractère d'étrangeté : le front volontaire, le regard voluptueusement passionné, étaient d'une femme déjà expérimentée; les formes mignonnes du nez et de la bouche avaient, au contraire, quelque chose d'espiègle et d'enfantin.

Jacques l'examinait avec l'attention qu'éveille chez un peintre un modèle intéressant. Tout d'abord il trouva que la figure manquait d'ensemble et que les traits irréguliers avaient une mobilité inquiétante. Mais, quand il en vint aux détails, il fut séduit par la grâce de la bouche riieuse, par l'intelligence dont le front carré était comme baigné, par la forme, et l'attrance des yeux verts sous les cils bruns. Cette jeune femme avait certainement une personnalité peu ordinaire. L'arrangement de sa toilette révélait plus que du goût; on y sentait une curieuse préoccupation d'art, une poétique conception de l'ajus-

tement qui ne devait rien à l'imagination d'une couturière. La vivacité de sa physionomie, tandis qu'elle écoutait les chanteurs, indiquait aussi l'excessive sensibilité d'une âme toute de premier mouvement. Tandis que s'exhalait la plainte jalouse de dona Elvire, son front se sillonnait d'orangeux plis transversaux; puis, pendant les passages de pure tendresse, le visage entier s'épanouissait; les lèvres pulpeuses s'entr'ouvraient sur la blancheur des dents ainsi que de rouges fleurs humides, et les yeux agrandis se noyaient de langueur.

Pendant que Jacques se livrait à cet examen, l'admirable musique de Mozart s'exhalait des instruments de l'orchestre ou s'envolait des lèvres des chanteurs.

Les soupirs passionnés, la sensualité tendre d'une exquise mélodie, résonnaient merveilleusement dans l'âme de ce public raffiné et friand de plaisir. De temps en temps les yeux de Jacques quittaient la scène et se tournaient de nouveau vers la loge de la jeune femme en blanc. Il l'apercevait de profil, accoudée à la bordure de velours, jouant d'une main nonchalante avec sa lorgnette, dont elle ne pensait même plus à se servir. Elle s'abandonnait complètement au charme des voix et de l'instrumentation. Faure et la Ludkof chantaient en ce moment *La ci darem la mano*. En cet

inoubliable duo, Mozart a résumé tout le poème délicieusement pervers de la séduction câline et de l'éveil voluptueux de la passion naïve, chacune des phrases mélodiques coule comme un philtre amoureux. Les douces galanteries fascinantes, les promesses de bonheur et de fortune, étaient murmurées par don Juan avec une irrésistible tendresse ; Zerline, les yeux mi-clos, soupirait, déjà plus d'à moitié étourdie et grisée :

*Vorrei e non vorrei,
Mi trema un poco il cor...*

Puis les deux voix montaient ensemble avec l'enivrement de deux cœurs accordés et entraînés...

Le buste de la jeune femme s'était presque entièrement penché hors de la loge : elle semblait, elle aussi, fascinée par les caressantes suggestions de la musique. Du reste, dans toutes les loges un frémissement courait, coupé de vifs applaudissements. La salle était vibrante, enthousiaste, disposée à tout admirer.

Après le finale du *trio des masques*, on rappela les chanteurs, on fit une ovation à la Ludkof. Tout à coup, du milieu de la foule très montée, des voix réclamèrent « l'hymne russe ! » Le rideau à demi baissé déjà se releva, les artistes et les chœurs reparurent sur la scène, puis l'orchestre attaqua les premières mesures de l'air

national russe. En un clin d'œil la salle entière fut debout, et c'était d'un effet saisissant, l'aspect de ces trois étages de loges garnies de jeunes femmes aux épaules nues applaudissant avec exaltation. A mesure que se succédaient les paroles de l'hymne, la manifestation grandissait, les spectateurs de l'orchestre criaient des vivats et trépignaient. Une émotion électrique secouait toutes ces âmes. Les bouches s'ouvraient pour jeter des acclamations, les femmes arrachaient les fleurs de leur corsage et les lançaient sur la scène, les hommes agitaient frénétiquement leurs chapeaux. Jacques regarda la loge du premier étage; l'inconnue en blanc, les yeux illuminés, la poitrine soulevée, avait déchiré ses gants et frappait l'une contre l'autre, à les meurtrir, les paumes de ses petites mains nues...

Enfin le rideau s'abaissa, et la surexcitation de cette foule houleuse tomba peu à peu. A l'orchestre, les hommes profitaient de l'entr'acte pour respirer l'air du dehors, et Jacques suivit l'exemple de ses voisins. Il allait pénétrer dans le couloir, quand il fut brusquement harponné par une main nerveuse et se trouva en face de Flaminus Ossola, l'œil arrondi, le teint allumé, tout fumant d'enthousiasme :

— Bonsoir, cher maître ! criait-il ; ravi de vous voir !... Quel délire, n'est-ce pas ? quel élan !... Est-ce assez beau ?... Toutes nos dames russes

sont émerveillées... A propos, il faut absolument que je vous présente à l'une de vos grandes admiratrices, la princesse Koloubine, avec laquelle je parlais de vous tout à l'heure.

— Excusez-moi, protestait Jacques en essayant de se dégager, pas ce soir... J'étouffe et j'ai besoin de prendre l'air.

— De grâce, insistait le fâcheux en s'entêtant, la princesse sera si enchantée!... La loge des Koloubine est à deux pas.

En même temps il forçait le peintre à rentrer dans l'orchestre, et, lui montrant la rangée de droite du premier étage :

— Tenez, là!... cette loge où vous voyez une jeune dame en blanc qui a des émeraudes dans les cheveux..

Jacques eut un mouvement de surprise.

— Comment! demanda-t-il, cette personne est la princesse Koloubine?

— Non pas, la dame en blanc est une de ses amies... La princesse est à côté d'elle... Venez, ce sera l'affaire d'une minute!

Jacques avait d'abord intérieurement envoyé au diable l'indiscret et s'était juré de résister. Mais en apprenant que la loge où on voulait le conduire était précisément celle qu'occupait la jeune femme aux cheveux blonds, il trouva la coïncidence bizarre, et le secret désir de voir l'inconnue de plus près fit dévier sa résolution. Pour

rester logique avec lui-même, il se dit que cette visite, après tout, ne l'engagerait à rien, et que l'ennui de la présentation serait compensé par le plaisir d'étudier une physionomie intéressante.

Il suivit donc son compagnon qui lui avait pris familièrement le bras et se rengorgeait en l'emmenant dans la loge des Koloubine.

Au moment où ils y pénétraient, le petit salon contigu était encombré de visiteurs : jeunes gens à la boutonnière fleurie, vieux messieurs à tournure militaire. Chacun se félicitait du succès de la Ludkof et de la manifestation patriotique, qui était le clou de la soirée.

— Princesse, dit Flaminus Ossola en s'inclinant, permettez-moi de vous présenter le jeune maître dont nous parlions il n'y a qu'un moment... M. Jacques Moret.

— Soyez le bienvenu, monsieur, murmura la princesse en tendant à Jacques le bout de sa main gantée; j'admire beaucoup votre talent.

Elle ajouta quelques compliments formulés en termes si peu précis, que le jeune homme commença à douter qu'elle eût jamais vu ses tableaux. Elle pontifiait un peu et se servait de mots qu'on trouve plutôt dans les livres que dans les conversations courantes. Elle parla peinture et musique en femme qui a le goût des belles choses, mais qui en est restée aux sentimentalités du romantisme.

— Monsieur Moret, continua-t-elle, j'espère que nous aurons le plaisir de vous voir à la villa Endymion. Vous qui rendez si bien la nature, je suis certaine que vous serez amoureux de mon parc... Justement je donne dans quinze jours une *garden-party*... Promettez-moi d'être des nôtres; si vous aimez la musique, je vous en ferai entendre de très bonne...

Jacques cherchait à se dérober et s'excusait, prétextant de sa mauvaise santé, affirmant qu'il vivait en sauvage et n'acceptait aucune invitation; mais la princesse insistait.

— Mania chérie, dit-elle en se tournant vers l'inconnue en blanc, aidez-moi donc à convaincre M. Moret... N'est-ce pas que la villa Endymion mérite qu'on la vienne voir?

La jeune femme ainsi interpellée fixa un moment ses yeux lumineux sur le peintre, le regarda un peu ironiquement entre ses cils rapprochés, puis d'une voix enjouée et mordante, avec un léger accent exotique :

— Certainement, princesse..., mais, pour donner plus de poids à mon témoignage, ne pensez-vous pas qu'il faudrait me présenter d'abord à M. Moret?

— Pardon, mignonne, vous avez raison... Monsieur Moret, la baronne Mania Liebling, une de mes meilleures amies.

Jacques salua, et, en relevant la tête, surprit

les longs yeux verts qui l'étudiaient curieusement. Il soutint bravement ce regard hardi et embobelineur, et admira les lignes élégantes de cette blonde et blanche personne qui s'éventait en souriant.

— Maintenant que les choses sont correctes, reprit-elle sur son même ton nuancé d'ironie, je puis vous affirmer que pour un artiste et un observateur, la villa de la princesse Olga Koloubine vaut la peine d'être visitée... L'hôtesse est charmante, on y voit de beaux arbres, des plantes rares..., et aussi d'aimables originaux au nombre desquels je m'honore de figurer.

Elle débita cela avec une espièglerie relevée d'une pointe de raillerie, et termina en ébauchant plaisamment une révérence.

— Promettez-nous votre visite, monsieur, promettez... Vous ne vous en repentirez pas.

— Je promets, répondit Jacques en riant.

Puis, saluant la princesse :

— Je vous remercie, madame, de votre gracieuse insistance.

— Afin que vous n'oubliiez pas votre promesse, je vous la rappellerai par écrit, dit la princesse Koloubine en lui tendant la main.

Il s'inclina de nouveau et prit congé. Les autres visiteurs s'étaient également retirés, à l'exception de Flaminius Ossola. Quand la porte de la loge se fut refermée, on continua de parler du peintre.

— Le *Figaro*, dit la princesse, assure qu'il a beaucoup de talent; seulement, on prétend qu'il donne dans le réalisme... C'est dommage..., car il n'a vraiment pas mauvaise façon.

— Il est un peu ours, repartit Mania Liebling, et, entre nous, on ne peut pas dire que ce soit un ours bien léché, car il est laid... Mais sa laideur est attrayante, et on sent que ce M. Moret doit être quelqu'un... Ossola, vous qui savez tout, est-il marié ou garçon ?

— Il est marié, répondit ce dernier, et même sa femme l'a accompagné à Nice... Je les ai rencontrés à la librairie Bensa... Elle est fort agréable et ils ont l'air très amoureux... Bensa, qui les approvisionne de livres, prétend qu'ils sont encore en pleine lune de miel... Ils vivent très solitaires au fond d'un jardin de la rue Carabacel, un vrai nid de tourteraux où ils roucoulent du matin au soir et ne reçoivent personne... La jeune dame est encore plus sauvage que son mari... Mais, au fait, elle doit être ici et je vais pouvoir vous la montrer... Oui, voici précisément Moret qui vient la rejoindre... Tenez, au huitième rang de l'orchestre, presque au-dessous de vous... Une dame en robe grise... Voyez-vous, princesse ?

— Parfaitement, murmura la princesse en lorgnant... Elle est plus qu'agréable, elle est belle..., une beauté de madone.

— Effacez-vous, Ossola, dit brusquement Mania Liebling, laissez-moi voir cette merveille...

Et elle ajusta sa lorgnette en fredonnant railleusement :

*Laisse-moi, laisse-moi
Contempler son visage...*

puis elle s'arrêta et demeura un moment silencieuse.

— Oui, reprit-elle, vous avez raison, princesse, une beauté de madone... aussi irréprochablement pure et aussi angéliquement ennuyeuse que les vierges de Raphaël!...

IV

UAND Jacques reprit sa place auprès de Thérèse, le rideau s'était déjà relevé. Ce fut seulement à l'entr'acte suivant qu'il raconta sa rencontre avec Flaminus Ossola et sa présentation à la princesse Koloubine. Mais, avec une réserve assez singulière chez un homme qui aimait d'ordinaire à rendre compte des moindres détails, il ne parla pas de Mania Liebling. D'obscurs scrupules naissaient en lui, et il éprouvait une répugnance à mentionner l'étrangère, comme s'il eût craint qu'en la lui entendant nommer, sa femme ne devinât la trop vive impression qu'il rapportait de cette première entrevue. Sans se douter de cette omission vaguement préméditée, Thérèse écoutait en souriant le récit de

cette aventure, que Jacques contait d'une façon plaisante.

— Où est-elle, ta princesse? Montre-la-moi, dit-elle quand il eut fini.

Le peintre commençait à lui donner les indications nécessaires, quand il s'aperçut qu'il n'y avait plus personne dans la loge du premier étage : la princesse et ses amis étaient partis sans attendre que le spectacle fût terminé. De nouveau Jacques eut une sensation de soulagement; cela le dispensait de parler de la blonde étrangère qui accompagnait M^{me} Koloubine.

— Trop tard! reprit-il, l'oiseau est envolé... Tiens, la princesse occupait précisément cette loge qui est maintenant vide... Une grande femme en noir, avec une croix de diamants sur la poitrine... Peut-être l'as-tu remarquée?

— Je ne crois pas... Il y a tant de toilettes dans toutes ces loges, que j'en suis un peu éblouie... En tout cas, ta dame en noir n'a pas attiré mon attention.

— T'ai-je dit, ajouta négligemment Jacques, que cette dame russe m'a invité à une *garden-party*, qu'elle donne d'aujourd'hui en quinze dans sa villa?... J'ai eu beau me défendre avec acharnement, elle m'a si bien mis au pied du mur que je lui ai fait une promesse en l'air... Mais je trouverai un prétexte pour m'excuser.

Thérèse ne fut pas de cet avis.

— Non pas, il faut tenir ta promesse, au contraire... S'il s'agissait d'une soirée, je serais la première à te conseiller d'éviter une occasion de fatigue; mais, comme la réunion aura lieu en plein jour, tu n'as aucune raison pour refuser... Cette princesse, qui aime la peinture, peut devenir une relation utile, et puis, tu verras chez elle un monde curieux... Non, je t'engage à accepter.

Quelques jours après, la princesse Koloubine vint en personne rue Carabacel. Elle avait réfléchi que, le peintre étant marié, il semblait correct d'inviter formellement le mari et la femme. Elle fit passer sa carte à Jacques et insista pour être reçue. On l'introduisit dans le salon, dont l'artiste avait fait une sorte d'atelier et de cabinet de travail, et elle trouva le jeune ménage installé sur le perron du jardinet.

Jacques présenta sa femme, à laquelle la princesse prodigua ces flatteries câlinées dont les Slaves ne sont point avares. Elle s'extasia sur la gaieté fleurie du jardin et sur l'heureuse disposition de l'appartement.

— C'est un nid ravissant, s'exclama-t-elle, et je comprends, cher maître, que vous préféreriez cette solitude intime à toutes les distractions du dehors... Ah! l'intimité, la communion de deux âmes sympathiques dans le culte du beau, voilà une satisfaction qui nous est refusée, à nous

autres, qui sommes obligées de vivre dans le monde!... Aussi il ne faut pas être trop égoïste avec nous... Nous avons besoin de nous retremper dans la société de ceux à qui nous devons de si nobles jouissances esthétiques... Je suis sûre que votre charmante femme comprendra mon désir, et qu'elle ne refusera pas de venir à la villa Endymion... N'est-ce pas, chère madame, vous plaiderez ma cause auprès de votre mari?

Thérèse cherchait une défaite polie pour se dégager personnellement, mais M^{me} Koloubine insista :

— Je vous en prie, ne me répondez point par un refus... Belle comme vous êtes, vous aimez certainement les belles choses, et je puis dire, sans fausse modestie, que la villa Endymion est placée dans un site admirable. La maison d'habitation n'est rien par elle-même, mais les jardins sont une merveille; leur éloge n'est plus à faire... Allons, promettez-moi d'être des nôtres et nous essayerons, à notre tour, de vous distraire de façon à ce que vous ne regrettiez pas votre après-midi.

Thérèse n'osa pas décliner nettement une invitation formulée avec tant de bonne grâce et la princesse se retira en emportant une double promesse.

Pourtant, à mesure qu'on se rapprochait du jour fixé pour la garden-party, les prédispositions sauvages de Thérèse prédominaient sur la curio-

sité. Elle se souciait de moins en moins de se mêler à ce monde exotique pour lequel elle n'avait aucune sympathie et où elle serait comme dépaymée. Elle représentait à Jacques qu'en somme c'était lui surtout qu'on désirait posséder à la villa Endymion, et que la princesse avait uniquement obéi à un scrupule de politesse en étendant son invitation. Elle plaida si bien que le peintre se laissa convaincre. Thérèse écrivit, dès la veille, à M^{me} Koloubine une lettre d'excuse, et Jacques partit seul.

La villa Endymion est située entre Sainte-Hélène et Saint-Philippe, aux flancs d'une double colline, dans une sorte de combe orientée au midi. Grâce à cette exposition et à des sources abondantes, jaillissant du rocher, la végétation est d'une opulence et d'une vigueur exceptionnelles. La flore méridionale s'y développe plantureusement : palmiers à la rugueuse sveltesse, citronniers et lauriers aux verdure lustrées, magnolias gigantesques, forment d'épais massifs autour des pelouses montueuses. Sur l'un des versants, un fourré de vieux oliviers étale ses légères frondaisons et donne l'illusion d'un bois sacré de la Grèce antique. A travers des terrasses étagées, que coupent de loin en loin des cyprès aux fuseaux élancés, des rampes sinueuses bordées de buissons de roses conduisent par degrés à la maison d'ha-

bitation située au sommet. Celle-ci, de dimensions médiocres mais très harmonieuses, est bâtie en marbre d'un blanc doré. Elle est décorée d'une élégante colonnade, supportant une frise sur laquelle le précédent propriétaire a fait graver ce vers du poète Keats :

A thing of beauty is a joy for ever.*

Du vestibule de cette colonnade ainsi que des terrasses on aperçoit, par-dessus les plans verdoyants des arbres, dans l'échancrure des collines onduleuses, la nappe bleue de la mer qui se confond au loin avec le ciel.

La princesse Koloubine habitait depuis plusieurs années déjà cette aristocratique demeure avec son mari, sa sœur et ses nièces. Du prince on parlait peu ; il était sauvage et casanier autant que sa femme était mondaine. Tout occupé d'entomologie et de géologie, il se confinait dans son cabinet de travail et ne manifestait sa présence à la villa que par l'envoi de volumineux mémoires aux sociétés scientifiques des villes du littoral. Il avait horreur de la représentation et ne se montrait que rarement aux hôtes de la princesse. Les jours de réceptions, on le découvrait à grand-peine dans le recoin le plus sombre d'un salon ou derrière quelque paravent, ayant la contenance

* Une belle chose est une joie éternelle.

embarrassée d'un invité timide, et se dissimulant de son mieux. La princesse, au contraire, majestueuse et décorative, suivie d'amis intimes qui formaient autour d'elle une petite cour, pontifiait aimablement et passait au milieu des groupes, de l'air d'une reine qui préside un décaméron. Les fêtes données à la villa Endymion et composées d'hôtes triés sur le volet étaient l'objet des convoitises de tous ceux qui avaient des prétentions à faire partie du *high life* niçois, et une invitation de la princesse était une sorte de lettre de créance qui ouvrait les salons les plus fermés de la colonie étrangère.

Quand la voiture de Jacques s'arrêta vers deux heures sous la marquise du vestibule, de nombreux invités se promenaient déjà sur les terrasses. Un valet en livrée noire jeta son nom au seuil du premier salon et la princesse fit quelques pas au-devant de lui. Le peintre renouvela d'abord les excuses de sa femme.

— Vraiment, elle est souffrante ? murmura du bout des lèvres M^{me} Koloubine. Combien je regrette ce contre-temps !

Puis elle parla d'autre chose et parut prendre très philosophiquement son parti de cette absence de la jeune femme. Thérèse avait deviné juste, et, en ce qui la concernait, l'invitation avait été évidemment une pure affaire de politesse.

C'était le mari que la princesse désirait uniquement attirer dans son salon; elle s'empressa de l'introduire avec une certaine ostentation près des personnages notables qui composaient plus particulièrement son cercle intime; puis, quand elle l'eut suffisamment exhibé au gré de sa vanité, elle le quitta pour recevoir de nouveaux arrivants.

Jacques, livré à lui-même, passa dans les jardins où les jeux commençaient à s'organiser. Au centre d'un massif de rosiers, un orchestre de mandolinistes exécutait des airs populaires italiens. Des parties de tennis s'installaient sur les pelouses; au long d'une allée sablée, des jeunes gens jouaient aux boules, tandis qu'au bord de l'une des terrasses, des officiers de la garnison et des jeunes filles se livraient bruyamment à un jeu américain qui consiste à briser à l'aide de bâtons dextrement lancés un certain nombre de pipes de terre, fichées dans une tête de bois sculpté. Sous une radieuse flambée de soleil, au milieu des verdure à l'éclat métallique, les robes claires mêlées aux uniformes donnaient l'impression d'un kaléidoscope aux couleurs réveillantes et sans cesse variées.

Parmi les invités épars, on rencontrait un certain nombre de jeunes filles et de jeunes hommes, appartenant, pour la plupart, à la colonie russe ou américaine; mais les dames déjà mûres et les

hommes entre deux âges étaient surtout en majorité. Jacques constata que les invités de cette dernière et respectable catégorie faisaient de remarquables efforts pour se conserver une apparence de verdure. Aucun d'eux ne semblait avoir abdiqué; aucun ne paraissait renoncer à sa part de plaisir et de galanterie. En ce pays d'exception où l'hiver est inconnu, où de novembre à mars règne un perpétuel printemps, on eût dit que les gens ne pouvaient se décider à vieillir. Ils s'évertuaient à se tenir en harmonie avec cette végétation fleurie et à perpétuer facticement pour eux-mêmes la fête de jeunesse et d'amour que la nature seule renouvelle sans effort. Bien qu'elles eussent doublé le cap de la quarantaine, les dames portaient des toilettes aux couleurs tendres; sous le demi-jour des ombrelles leurs cheveux d'un blond invraisemblable ou d'un noir trop dur, leurs yeux peints, l'artiste arrangement du maquillage, produisaient encore une brève illusion. Les hommes, vêtus de jaquettes à la coupe juvénile, une rose à la boutonnière, la moustache et les favoris teints, redressaient avec fatuité leurs épaules voûtées et fleuretaient surtout avec les très jeunes femmes. Sur ces figures fanées, que la sénilité frôlait déjà de son aile poudreuse, les lèvres trouvaient encore de caressants sourires, les yeux lançaient encore de luisants regards. Mais les sourires avaient je ne sais quoi de

tendu et de fatigué. Dans les regards on devinait l'âcre brûlure des désirs impuissants, l'amer regret de jouissances qui ne reviendront plus. Néanmoins, cette tension de tout l'être pour continuer à plaire, cette galanterie d'arrière-saison, gardaient une certaine grâce mélancolique. C'était comme la persistante odeur d'un flacon qui a contenu une essence jadis à la mode et d'où s'exhale encore un fugace parfum d'amour. On y sentait un dernier hommage rendu à cette terre ensoleillée où l'on boit la volupté dans l'air comme un philtre.

Tandis que le spectacle des invités jeunes et vieux, s'abandonnant avec une égale ardeur aux plaisirs de la garden-party, suggérait ces réflexions à Jacques, il entendit au fond des appartements du rez-de-chaussée les accords d'un piano. C'était le signal de l'intermède musical qui devait être le principal attrait de la fête, et le peintre se mêla aux groupes qui se dirigeaient vers la villa.

Près d'un piano à queue placé à l'extrémité d'un vaste salon, une jeune femme, lorsqu'il entra, se tenait penchée vers la table d'harmonie où elle feuilletait des morceaux de musique. Jacques ne la voyait que de dos; il apercevait une torsade de cheveux blonds, une nuque très blanche se dégageant de l'encolure évasée d'un corsage de soie rose sèche; il étudiait avec une délectation d'artiste

les tons passés de l'étoffe, les inflexions du cou, la courbe exquise d'une taille souple et ronde, quand la jeune femme se retourna, et alors il reconnut Mme Liebling, qu'il avait cherchée vainement dans les jardins. Au même moment, l'accompagnateur plaqua quelques accords et le silence s'établit.

Debout près du clavier, Mania chantait une *daino* lithuanienne, une de ces mélodies pénétrantes dont les Slaves ont le secret et dont le rythme, sauvage comme un galop de chevaux, se transforme brusquement en une plainte imprégnée de câlinerie, de rêverie et de passion. Mania avait une voix de contralto très étendue; elle chantait avec une telle intensité d'expression qu'on ne songeait plus à l'art de l'exécutante et qu'on était complètement pris par le charme de la mélodie. La figure mobile de la chanteuse mimait si dramatiquement les moindres nuances, qu'on devinait le sens de la poésie, bien qu'on ne comprît pas les paroles. Tantôt farouchement tragique, tantôt sensuellement tendre, elle possédait une irrésistible séduction. Quand les dernières notes mourantes expirèrent sur ses lèvres comme un adieu lointain, les bravos éclatèrent et Jacques fut un de ceux qui applaudirent avec le plus d'enthousiasme. Une surexcitation nerveuse lui avait mouillé les yeux et, honteux de ces larmes involontaires, il les mettait sur le compte de la griserie produite par l'étrange poésie du

chant populaire; mais, s'il eût été plus sincère avec lui-même, il se fût avoué que l'originale beauté de la chanteuse entraînait pour une bonne part dans son émotion.

Mania Liebling avait disparu. Dans le bourdonnement des conversations qui se nouaient et se dénouaient autour de lui, Jacques distingua la voix d'Ossola. Le journaliste niçois faisait les honneurs de la villa à un millionnaire américain fraîchement débarqué et il le renseignait sur les principaux hôtes de la princesse.

— N'est-ce pas, disait-il, qu'elle est étonnante?... Une véritable artiste, monsieur, et, de plus, une grande dame jusqu'au bout des ongles... Sa mère appartenait à une très noble famille galicienne; son père avait une haute position financière à Vienne et elle a épousé le baron Liebling.

On parlait de Mania et le peintre prêta plus attentivement l'oreille.

— Ah! elle est mariée? repartait l'interlocuteur d'Ossola.

— Oh! si peu!... Le baron ne vient jamais à Nice; on prétend qu'il s'est amouraché d'une actrice du théâtre de la Fenice et qu'il vit avec elle, tantôt à Venise, tantôt en Styrie. Est-ce là le motif qui a déterminé M^{me} Liebling à quitter son mari ou bien la comédienne n'a-t-elle été pour celui-ci qu'une fiche de consolation?... On n'a

jamais tiré la chose au clair; la vérité, c'est qu'il y avait entre eux incompatibilité d'humeur, et j'inclinerais plutôt, en tout cas, pour la seconde version. Mania Liebling n'est pas femme à se laisser quitter, et elle sera certainement partie la première.

A cet endroit le yankee l'interrompt pour poser à voix basse une question dont Jacques devina le sens en entendant la réponse du journaliste.

— Elle? Je ne crois pas, et s'il y avait la moindre apparence, je le saurais, car dans notre société on est excessivement potinier. Non, Mania Liebling vit ici très honorablement; elle a une fortune indépendante, elle habite rue de la Paix un petit hôtel perdu dans des buissons de roses... On lui connaît beaucoup d'adorateurs, mais elle n'a pas d'amant. Avec des allures très libres, parfois un peu excentriques, elle est au fond fort sérieuse. Et puis, elle semble trop orgueilleuse et trop entêtée pour accepter un maître... L'heureux gail-lard qui fera battre son cœur n'a point encore surgi à l'horizon... Mais chut! il paraît qu'on va jouer quelque chose.

La princesse Koloubine s'était approchée des instrumentistes, en réclamant le silence. Les conversations cessèrent. Les violons, le violoncelle et le piano attaquèrent un quatuor de Haydn. Jacques écoutait la naïve musique du vieux maître

sans l'entendre. Il avait toujours dans les oreilles la sauvage mélodie chantée par Mania.

Entre l'*adagio* et l'*allegretto*, les exécutants firent une pause, et quelqu'un dit derrière le peintre :

— La voici !

Instinctivement il se retourna et aperçut M^{me} Liebling à deux pas de lui. Elle lui fit une légère inclination de tête, et il se leva pour la saluer.

— Je crois, monsieur Moret, murmura-t-elle, que nous n'avons pas besoin d'une seconde présentation... Enchantée de me trouver dans votre voisinage !

Elle lui rendit la main sans façon, et il la complimenta chaleureusement sur son chant.

— Vraiment, reprit-elle, vous aimez nos airs lithuaniens?... Cela m'étonne toujours de la part d'un étranger... Je croyais qu'il fallait être du pays pour en goûter tout le charme...

— Chut ! cria de nouveau impérieusement la princesse.

Les instrumentistes entamaient l'*allegretto*. Mania se pencha vers Jacques et chuchota :

— Cette musique est décidément trop suave pour mon goût, et puis on étouffe ici... J'ai la chance d'être près d'une porte-fenêtre, et je vais en profiter pour prendre l'air... Si le cœur vous en dit, monsieur?...

Il la suivit tandis qu'elle se glissait derrière les draperies de la porte vitrée; elle entr'ouvrit l'un des battants, et ils gagnèrent les jardins.

Tombant d'un ciel d'azur immaculé, une lumière rosée baignait la colonnade de la villa, les massifs de palmiers et de citronniers, ainsi que les balustrades des terrasses où cheminaient Jacques et M^{me} Liebling. De larges escaliers de marbre descendaient dans la verdure jusqu'aux pelouses bordées d'agaves et de bananiers. En arrière, masquée par d'épais massifs d'yeuses et de lauriers, une invisible chute d'eau se trahissait par un frais bouillonnement. A droite et à gauche on apercevait les rondes collines de Brancolar et de Cimiez avec leurs vergers semés de maisons peintes, puis le cirque des montagnes aux harmonieuses lignes arcadiennes, aux claires nuances lilas, que dominait le cône gris du Mont Chauve. En avant, par delà les molles échancrures formées par les bois d'oliviers, on distinguait au loin un coin du vieux Nice; de sveltes campaniles d'églises s'élançaient au-dessus des toitures brunes, à l'abri du verdoyant promontoire du Château, dont la cascade brillait parmi les arbres ainsi qu'une neige mouvante. Tout au fond, la mer étendait sa nappe bleu foncé où couraient des voiles blanches. Le soleil déjà plus bas jetait sur ce paysage la pourpre tendre de ses rayons obli-

ques. L'air était imprégné d'odeurs de violettes et de mimosas; par intervalles, on entendait l'orchestre des mandolinistes qui jouaient *Santa Lucia*.

C'était ainsi que, au sortir de la lecture d'un roman de George Sand ou d'une comédie de Musset, Jacques avait rêvé l'Italie: une terre lumineuse, embaumée, où, parmi des jardins d'orangers, d'élégantes patriciennes se promenaient aux sons d'une musique amoureuse. Pour la première fois, son rêve prenait une forme tangible. Il en éprouvait une enfantine satisfaction, un naïf orgueil de jeune *snoob*. Mentalement il se reportait au temps de sa prime jeunesse, aux journées où il était confondu dans la foule obscure des pauvres diables qui luttent pour la vie. Qui lui eût dit alors que, quelques années plus tard, il entretrait victorieusement dans ce paradis des plaisirs mondains et y serait reçu sur un pied d'égalité?... Si l'orgueil a perdu les anges, on ne doit pas s'étonner qu'il trouble parfois les cervelles humaines. Ces fumées vaniteuses, en montant à la tête de Jacques, obscurcissaient en lui la vision nette de la réalité et le poussaient à s'exagérer sa valeur personnelle. Du moment où l'on s' imagine être pétri d'un autre limon que ses semblables, on n'est pas éloigné de se croire dégagé de certains scrupules qui retiennent le commun des mortels. L'atmosphère nouvelle qu'il respirait

modifiait insensiblement ses façons de voir et de sentir. Il était peu à peu gagné par une agréable ivresse, dont les premiers effets, comme ceux du champagne, se manifestaient par une enthousiaste bienveillance, une disposition à tout admirer et une humeur plus expansive :

— Quel beau pays ! s'écria-t-il en se rapprochant de M^{me} Liebling.

— Oui, un pays créé à souhait pour l'amour, dit étourdiment Mania, en aspirant avec sensualité les parfums printaniers épars autour d'elle.

La figure du peintre exprima une vive curiosité ; cette réflexion assez libre dans la bouche d'une jeune femme l'émerveillait.

— Ne trouvez-vous pas ? demanda M^{me} Liebling...

Elle regarda Jacques, vit son air interloqué et reprit, avec une pointe de malice :

— Pardon, j'oubliais que vous êtes Français, et que ma franchise exotique doit vous scandaliser.

Tandis qu'elle parlait, Jacques songeait : « Je suis un sot avec mes ahurissements... Il ne s'agit pas de paraître ridicule aux yeux de cette belle dame... Puisqu'elle aime à fleureter, pourquoi ne lui répondrais-je pas sur le même ton ? »

— Moi ! répartit-il, non, madame, je ne suis nullement scandalisé ; je me disais seulement que l'amour est de tous les pays, et qu'on ne s'in-

quiète guère du paysage, quand on se promène en si charmante compagnie...

— Voilà bien les Français! interrompit Mania en riant, impossible d'exposer devant eux une théorie purement spéculative, sans qu'ils songent immédiatement à en faire une application personnelle... Je ne connais pas une nation plus imprégnée de fatuité que la vôtre!

Et comme Jacques protestait :

— Voyez plutôt, poursuivit-elle, j'ai eu le malheur de prononcer devant vous le mot amour; aussitôt vous prenez feu, vous vous mettez à me débiter des compliments, et vous vous imaginez sans doute que je suis une incorrigible *flirt*... Eh bien, détrompez vous, je ne suis nullement coquette... J'ai horreur surtout de cette galanterie du bout des lèvres, qui est particulière à vos concitoyens, et où il n'entre pas un atome de véritable amour.

L'artiste, de plus en plus étonné, l'examinait à la dérobée. Avec de souples mouvements qui faisaient onduler les plis de sa robe de soie très collante sur les hanches, elle marchait à côté de lui, arrachant brin à brin des roses-thé aux buissons et les glissant dans la ceinture de son corsage, après les avoir respirées un moment. Sous la voûte formée par des lauriers et des néfliers du Japon, sa tête blonde, coiffée d'une capote mi-

nuscule, restait complètement dans l'ombre, où seuls luisaient ses longs yeux verts. Et Jacques se disait, un peu désorienté :

« Quelle singulière femme!... Serait-elle effectivement plus sérieuse qu'elle n'en a l'air?... Elle est certainement plus compliquée que je ne pensais et elle a un tour d'esprit intéressant... Cherche-t-elle à me faire poser?... En tout cas, elle perdra son temps et je ne me gênerai pas pour lui rendre la pareille. »

— Ainsi, dit-il plaisamment, dans votre opinion, nous autres Français nous n'entendons rien à l'amour... Permettez-moi, à mon tour, de vous demander comment vous le comprenez, vous autres Slaves?

— Comme un sentiment très naturel et très simple..., une passion qui s'épanouit spontanément, franchement, à laquelle on s'abandonne sans arrière-pensée, corps et âme... Les Français, avec leur manie d'analyse, leur vanité et leur positivisme, raisonnent trop pour être sincèrement amoureux.

— Je crois, répliqua-t-il, que vous nous jugez mal, parce que vous nous jugez d'après quelques échantillons rencontrés dans une société trop raffinée pour éprouver de fortes émotions... Mais il y a chez nous, je vous l'assure, madame, des cœurs simples et naïfs, très capables de sentir aussi vivement que partout ailleurs...

— Vraiment? murmura-t-elle en tournant vers lui ses prunelles scintillantes. Vous m'étonnez!...

Leurs regards se rencontrèrent un instant, se fondirent silencieusement l'un dans l'autre, et Jacques fut quasi fasciné par la magnétique lueur des yeux verts lentement fixés sur les siens. Il y avait dans ce regard une caresse inconsciemment voluptueuse qui le troublait. Était-ce l'effet produit par la douceur veloutée de l'air, était-ce une influence due à ce pays créé à souhait, comme le prétendait M^{me} Liebling, pour inspirer d'amoureux désirs?... En se rendant à l'invitation de la princesse, il avait obéi uniquement à un mouvement de curiosité et de vanité. Il savait, il est vrai, qu'il rencontrerait Mania à la villa Endymion, mais pas un instant il ne lui était venu à l'esprit qu'il pourrait profiter de cette rencontre pour essayer de faire la cour à la jeune femme. Bien qu'il ne se crût point impeccable, il aimait fortement Thérèse, et le bonheur qu'il trouvait en cet amour légitime le rendait indifférent aux tentations du dehors. On l'aurait vivement choqué, le matin même, en lui prédisant qu'avant le coucher du soleil il commettrait, sinon en action, du moins en pensées, le péché d'infidélité. Et déjà cependant il glissait sur la pente des galanteries défendues. Dans ces jardins où jeunes et vieux fleuretaient le long des allées épanouies, il succombait à la contagion de l'exemple... Peu à peu

la tête lui tournait, comme lorsqu'on respire un parfum trop capiteux. Il se sentait tout autre qu'au moment où sa voiture s'était arrêtée au seuil de la villa Koloubine. Le souvenir des événements antérieurs à son arrivée chez la princesse semblait se dissoudre et fuir comme une vapeur. Paris, l'atelier de la rue Ampère, le nid de la rue Carabacel où il avait laissé Thérèse, lui paraissaient reculer dans un enfoncement très lointain, à des centaines de lieues. Il se faisait l'effet d'un homme touché par la baguette d'une étrange Circé, qui perdrait conscience de son ancienne personnalité et serait tout entier possédé par des sensations nouvelles. — Il y a des mots qui grisent comme des liqueurs fortes; tout en dissertant de l'amour et de son essence, dans ce milieu si suggestif, en tête-à-tête avec cette séduisante jeune femme, il devenait lui-même très tendre et gagné par une amoureuse fièvre. La mélodie lithuanienne chantée par M^{me} Liebling lui bourdonnait aux oreilles et Mania lui apparaissait maintenant comme l'incarnation de cette poésie slave. Elle ne ressemblait à aucune des femmes qu'il avait jusque-là rencontrées. Son regard à la fois grave et provocant, son sourire moqueur et ingénu, la beauté souple de son corps, la vivacité de son esprit, appartenaient visiblement à une autre race. Tous ces éléments captivants et contraires constituaient une personnalité originale,

vers laquelle il se sentait attiré par la curiosité, par le désir et aussi par une indéfinissable affinité.

— Je vous jure, s'écria-t-il en la regardant plus hardiment, que, même en France, vous n'auriez pas à chercher longtemps ni bien loin pour rencontrer un de ces cœurs simples et passionnés...

— Vous imaginez-vous, par hasard, interrompit-elle avec hauteur, que j'aie envie de me livrer à de pareilles perquisitions?...

Elle sourit dédaigneusement.

— Non, Dieu merci, je ne parle de ces choses-là que théoriquement... D'ailleurs, le type que je rêve et qui me ferait passer de la théorie à la pratique est heureusement introuvable.

— Peut-on savoir quel est ce type idéal ? demanda-t-il en raillant à son tour.

Mania lui jeta un regard sévère et secoua la tête.

— Vous êtes trop curieux ! répondit-elle sèchement.

Il y eut un moment de silence pendant lequel ils continuèrent de cheminer côte à côte, sous les néfliers du Japon, entre deux plates-bandes où toutes les variétés de pensées couvraient le sol de leurs larges fleurs multicolores. Au bout de cette allée, fermée par un mur tapissé de fougères, un mascarón aux lèvres hilares lançait un jet d'eau dans une vasque de pierre que des touffes de capillaires décoraient de leur dentelle verdoyante. Des

lauriers entrecroisaient au-dessus leurs ramures vernissées et, de chaque côté, sur des fûts de colonne, se dressaient deux statues de faunes flûteurs, qui semblaient accompagner d'une mélodie mystérieuse le susurrement de l'eau jaillissante. Des mousses noires tachaient le marbre de ces statues, et sans doute, depuis tant d'années qu'elles se tenaient là immobiles, elles avaient vu plus d'un couple s'asseoir à leurs pieds, entendu plus d'une galante conversation. C'était peut-être l'inanité ou la fausseté des serments d'amour échangés près de cette fontaine qui avait donné une expression si ironique aux traits des deux joueurs de flûte. Leurs yeux bridés et leurs joues gonflées avaient l'air de se gausser sans cesse de la vanité des passions humaines.

— Je vois que j'ai été indiscret, murmura Jacques piqué, je vous en demande humblement pardon.

— Oh ! oh ! vous avez mauvais caractère ! répliqua Mania en le regardant en dessous.

Elle avait ôté l'un de ses gants et, plongeant sa main dans la vasque, elle envoyait irrévérencieusement des gouttelettes au nez de l'un des flûteurs. Tout d'un coup elle éclata de rire et reprit d'un ton demi-indulgent, demi-railleur :

— Tenez, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous édifier sur mon propre caractère... D'après cela, si vous avez de l'imagination, vous

arriverez peut-être à démêler ce que devrait être le type rêvé...

— Eh bien ! madame, quel est votre caractère ?

— Détestable..., j'aime mieux vous l'avouer tout de suite... D'abord j'ai un diabolique orgueil et une volonté de fer... Les obstacles m'irritent et il suffit qu'on veuille me convaincre de quoi que ce soit pour que j'aie immédiatement envie de me révolter.

— De pareils défauts passent pour des qualités aux yeux de bien des gens.

— Vous trouvez?... Oui, mais, avec cela, je n'estime que ceux qui me tiennent tête ; j'ai un profond mépris pour les pusillanimes et les résignés.

— Ça, remarqua plaisamment Jacques, c'est la logique féminine.

— Il ne faudrait pourtant pas croire, continuait-elle avec plus d'animation, que je suis dure et sèche... J'ai le cœur très sensible quand on sait le toucher au bon endroit ; mais le sentiment seul a le don de me remuer : les plus beaux raisonnements du monde me laissent froide.

— Est-ce tout ?

— Non, pas encore... Je suis cruellement exclusive... Une affection qu'il faut partager n'a plus de prix pour moi... Tout ou rien, c'est ma devise... Vous voyez qu'on aurait fort à faire pour me contenter et que je risque d'attendre longtemps l'apparition du type rêvé.

— N'importe, répondit Jacques, en la regardant avec admiration marcher près de lui, fière, souriante, balançant légèrement son beau corps baigné d'un dernier rayon de soleil, celui qui aura chance de réaliser le rêve pourra se vanter d'être un homme heureux!

Elle haussa les épaules :

— Voilà que vous retombez dans votre incorrigible défaut national... Détrompez-vous, monsieur le complimenteur, le type rêvé serait fort à plaindre et je le rendrais très malheureux... La mauvaise fée qui a présidé à ma naissance m'a octroyé un don funeste : celui de faire souffrir les gens que j'aime le mieux.

La physionomie de la jeune femme était devenue grave, presque triste, et ses yeux luisants s'étaient subitement assombris. Comme sa figure, le paysage se rembrunissait peu à peu. Le soleil venait de disparaître derrière la pointe d'Antibes et le crépuscule veloutait d'ombre les collines. Dans le soudain silence qui avait succédé aux confidences demi-sincères et demi-railleuses de M^{me} Liebling, on entendait sur le gravier des avenues le roulement des voitures qui emmenaient quelques-uns des hôtes de la princesse Koloubine.

— On commence à s'en retourner, dit Mania, et il est temps d'aller prendre congé de la princesse.

— Déjà ! s'exclama Jacques ; quoi ! vous songez à partir, madame ?

— Mais oui, monsieur, et vous aussi, je suppose?... La princesse a des habitudes inflexibles et elle renvoie impitoyablement ses hôtes au coucher du soleil... Très heureuse, cher maître, d'avoir passé quelques moments en votre compagnie !

En même temps elle ébauchait une sorte de révérence moqueuse, qui paraissait lui être familière.

— Ces moments m'ont paru trop courts, murmura Jacques.

— Il ne tiendra qu'à vous de renouveler un plaisir qui a été réciproque... Vous êtes sûr de me rencontrer tous les jeudis chez la princesse, qui sera ravie de vous compter parmi ses habitués... Et maintenant, voulez-vous avoir la bonté de me reconduire jusqu'à ma voiture ?

L'artiste s'inclina et lui offrit son bras. Sans presque se parler, ils retraversèrent les salons qui se dépeuplaient déjà et où Mania Liebling s'arrêta pour embrasser M^{me} Koloubine. Dans l'antichambre, un valet de pied apporta à la jeune femme une pelisse de chèvre du Thibet dans laquelle elle s'enroula frileusement. Sa fine tête blonde sortait souriante de la fourrure blanche. Un chasseur appela la voiture de M^{me} Liebling et, quand le landau fermé arriva devant les mar-

ches du vestibule, Mania s'élança légèrement dans l'intérieur après avoir tendu la main à son cavalier.

— A bientôt! lui dit-elle.

La portière se referma. A travers la glace relevée le regard obstiné de Jacques distinguait encore la blanche figure emmitouflée qui lui envoyait un léger signe de tête. Puis le landau descendit rapidement l'avenue bordée de magnolias, et le peintre demeura un instant immobile sur les marches du perron.

Tandis que le bruit des roues sur le sable allait s'assourdissant, le crépuscule avait complètement embruni les collines. La nuit descendait très vite et éteignait brutalement la féerie du paysage. Jacques résolut de s'en revenir à pied. Contrairement à son habitude, il n'avait nullement hâte de retrouver son logis de la rue Carabacel. Il songeait qu'une fois là-bas, il faudrait rentrer dans la réalité, congédier le séduisant fantôme qui le hantait, et, au sortir de la villa Endymion, il ralentit le pas.

Le vent presque glacé, qui se lève à Nice aussitôt après le soleil couché, soufflait sur la route obscure, mais le peintre ne s'apercevait ni des piqures du froid, ni de l'assombrissement du ciel. Il avait encore devant les yeux le radieux paysage de la villa et l'attrayante beauté de M^{me} Liebling. Il revoyait les lignes onduleuses de ce corps

souple, emprisonné dans la robe de soie collante, les élégantes inflexions du cou, le sourire caressant des lèvres et des yeux. Par instants il restait confus d'avoir si vite subi le charme de cette fête mondaine. Puis, scrutant plus rigoureusement sa conscience, il se demandait si c'était bien la fête qui l'avait charmé et si l'entier attrait de la *garden-party* ne se résumait pas dans l'unique figure de Mania? De tout ce qu'il avait vu chez la princesse Koloubine, il ne retenait que l'éblouissement du paysage qui avait servi de cadre à la belle M^{me} Liebling, le somptueux décor du salon où Mania avait chanté la *daino* lithuanienne. Chez cet artiste dont l'œil exercé saisissait si exactement d'ordinaire le relief des choses, les principaux éléments de la réunion : jeux, toilettes, physiologies des invités, ne se représentaient que comme une masse confuse et indistincte. Sur ce fond brumeux et fuyant la personne de Mania se détachait seule avec une précision, une intensité telles qu'il croyait, ainsi que dans une hallucination, la voir marcher à ses côtés. Il se souvenait des moindres détails : des fleurs roses brochées sur l'étoffe soyeuse de la robe ; des deux plis qui, partant de la taille, drapaient les contours des hanches ; de la blancheur laiteuse de la gorge entrevue dans l'entre-bâillement du corsage aux revers croisés ; il entendait les notes chaudes de sa voix mordante, l'éclat argentin de son rire mo-

queur; il croyait sentir la fine odeur des roses-thé qu'elle glissait dans sa ceinture, tout en cheminant le long des allées...

Cette quasi-hallucination dura jusqu'au moment où il franchit le seuil du logis de la rue Carabacel et où, la porte une fois ouverte par la servante niçoise, il vit Thérèse, qui lisait près de la lampe, se retourner en lui disant de sa voix limpide :

— Comme tu reviens tard!... T'es-tu amusé, au moins, chez ta princesse?

V

QUAND un homme naturellement droit et sincère manque, même légèrement, à ses habitudes de loyauté, il en est sur-le-champ puni par un humiliant malaise moral. Forcément condamné à la duplicité, il est gêné comme un élégant qui serait obligé d'entrer dans d'ignobles vêtements achetés chez un fripier. Pour qui ne sait pas mentir, la nécessité de biaiser, de peser ses paroles, de dissimuler une partie de ses actes, est un répugnant supplice.

Jacques connut ce tourment dès le soir de la garden-party. Sitôt qu'il eut changé de costume, Thérèse le pria de lui conter par le menu les incidents de la fête, les magnificences de la villa Endymion, les toilettes des dames, les divertissements que la princesse avait prodigués à ses hôtes.

Le peintre n'était guère en situation ni en humeur de répondre d'une façon précise.

— C'était très beau, dit-il sommairement.

— Et la princesse, quelle toilette avait-elle ?

— Une robe de velours noir, je crois.

— Comment ! tu crois ?... s'écria Thérèse en riant, toi qui vois si bien d'ordinaire, tu ne l'as pas mieux regardée ?

— Il y avait tant de monde !...

— Beaucoup de belles dames ?

— Assez... Beaucoup de dames mûres surtout.

— La princesse t'a-t-elle présenté à ses amis ?

— Oh ! à des tas de gens dont je ne sais même plus les noms.

— Dans le nombre, y en a-t-il que tu aies remarqué plus particulièrement ?

— Mon Dieu, non... Tu sais, toutes ces figures d'étrangers se brouillent un peu dans ma tête.

— Le fait est que tu ne parais guère en veine de conter, ce soir... Il faut t'arracher les paroles... Qu'a-t-on fait toute l'après-midi ?

— Beaucoup de musique.

— De bonne musique ?

— Excellente...

Et il ajouta évasivement, comme pour se débarrasser d'un scrupule de conscience :

— Il y avait une jeune dame viennoise qui a chanté supérieurement une chanson de son pays.

— Ah !... Était-elle jolie, cette chanteuse ?

— Oui..., une remarquable artiste.

— Comment l'appelle-t-on ?

— Elle a un nom autrichien assez difficile à retenir, répondit Jacques hypocritement, et il se hâta de dire : — La chaleur était étouffante dans les salons et je n'y suis pas resté... J'ai passé presque tout le temps dans les jardins.

— Sont-ils aussi beaux que la princesse le prétend ?

— Admirables...

Pour ne plus s'exposer au reproche de laco-
nisme adressé par Thérèse, Jacques commença
une description très colorée de la villa Endymion.
Il vanta l'étonnante végétation du parc, les eaux
jaillissantes qui rafraîchissaient les massifs, le bois
d'oliviers avec ses blanches statues, la féerique
vue de mer et de montagnes dont on jouissait
du haut des terrasses. Et, tandis qu'il retrouvait
sa verve pour dépeindre l'enchantement du pay-
sage, il voyait repasser devant ses yeux l'image
de Mania longeant les balustrades des terre-pleins
et arrachant des roses aux buissons...

Il devait désormais retrouver plus d'une fois
dans ses rêves l'attrayante figure de M^{me} Liebling.
A dater du soir de la garden-party, le souvenir de
la Viennoise aux longs yeux verts se glissa traî-
treusement entre Thérèse et lui, dans l'intimité
du nid de la rue Carabacel. Pendant le jour, les

moindres incidents : un parfum de violettes respiré au passage, l'air de *Santa Lucia* joué par les mandolinistes du café de la Renaissance, suffisaient pour évoquer l'inoubliable apparition. La nuit même, dans les ténèbres silencieuses de la chambre conjugale, lorsque Thérèse s'endormait déjà, un doigt posé sur ses lèvres, Jacques encore éveillé s'abandonnait au périlleux plaisir de cette évocation. Il se complaisait à se rappeler le son de voix, le sourire moqueur, la démarche onduleuse, les gestes familiers de Mania, jusqu'à ce qu'un soupir étouffé de la dormeuse lui redonnât soudain la conscience de la réalité. Honteux alors de cet égarement et sa vieille loyauté se réveillant dans son cœur, il se reprochait l'espèce d'infidélité mentale dont il se rendait coupable envers Thérèse.

« C'est canaille, se disait-il, c'est une sorte d'adultère moral que je commets en interposant l'image d'une étrangère entre moi et la femme que j'ai choisie, que j'aime et que je serais désolé de tromper... Où veux-je en venir ? Suis-je amoureux de M^{me} Liebling?... Non, le cœur n'y est pour rien. Cette étrange figure féminine agit tout bonnement sur mon imagination ; elle pique ma curiosité ; peut-être aussi remue-t-elle en moi ce ferment de sensualité qui est au fond de chaque homme, si honnête qu'il soit... Diantre, prenons garde ; si je me délecte trop en pensant à cette

Mania que je n'ai fait qu'entrevoir, je me connais..., cela tournera à l'obsession et, une fois sérieusement pris, je m'empêtrerai en d'inextricables broussailles d'où je sortirai meurtri. Si elle m'envoie promener, ce qui est probable, je souffrirai, et si par hasard elle me fait bon accueil, c'est Thérèse qui souffrira cruellement, le jour où elle s'apercevra que je l'ai trompée... »

Une fois lancé sur cette hypothèse, surexcité par le grossissement que la nuit produit sur nos sensations et nos réflexions, il se peignait sous les plus noires couleurs la légitime indignation de Thérèse, le désarroi de leur ménage si uni, la désolation de la petite mère, et instinctivement il se rapprochait de l'épouse endormie, comme pour chercher un refuge contre les tentations; il la serrait dans ses bras et l'effleurait d'un baiser qu'elle lui rendait, à demi ensommeillée...

Mais, avec le jour, son appréhension et ses scrupules s'atténuaient. La gaie lumière de Nice, le tapage de la rue, la promenade des Anglais peuplée de jolies femmes et chatoyante de toilettes; l'odeur de galanterie qui traînait dans l'air avec le parfum des fleurs; toutes ces séductions lui faisaient envisager les choses à un point de vue moins pessimiste. « A quel propos s'effarouchait-il de la sorte? Il n'avait, en somme, nulle envie de trahir Thérèse qu'il chérissait; son admiration pour Mania était purement intellectuelle

et absolument détachée de toute idée de possession. Il sentait près d'elle l'émotion que donne à un peintre la contemplation d'un beau modèle; rien de moins coupable et de plus naturel. En supposant même que cette admiration allât jusqu'à se transformer en une innocente fantaisie amoureuse, le jeu n'était pas bien dangereux et les artistes, au demeurant, ne pouvaient être jugés d'après le Code étroit de la morale bourgeoise. » Jacques se remémorait les aventures de certains de ses camarades qui avaient plus d'une prouesse galante sur la conscience et qui n'en passaient pas moins, avec raison, pour d'excellents maris. Alors il cédait avec plus d'indulgence à la tentation de repenser à M^{me} Liebling. Il laissait de nouveau errer autour d'elle son imagination inoccupée; il ressuscitait par le souvenir les voluptueuses sensations qu'il avait éprouvées à côté d'elle et, à mesure que Mania absente devenait plus fréquemment l'objet de ses préoccupations, il était saisi d'un plus vif désir de la revoir.

Il avait d'abord espéré la rencontrer soit au bord de la mer, soit au marché aux fleurs ou devant les étalages des magasins du quai Masséna. Plus d'une fois, le matin, il était sorti de chez lui en se disant : « Ce sera pour aujourd'hui, » et en se demandant comme elle l'accueillerait. Il se voyait déjà l'accompagnant sur la chaussée de la promenade et

causant familièrement avec elle, tandis que la mer bleue pousserait ses vagues argentées sur les galets; mais il eut beau flâner dans les allées du marché, fouiller des yeux les boutiques des fleuristes, arpenter la promenade depuis le Jardin public jusqu'à Sainte-Hélène, M^{me} Liebling demeura invisible. En désespoir de cause, il imagina de passer à différentes heures de la journée par la rue où il savait qu'elle demeurerait. La rue de la Paix mérite son nom. C'est un quartier silencieux, peu commerçant et peu fréquenté. La plupart des habitations, villas ou hôtels particuliers, sont séparées les unes des autres par de spacieux jardins. On y vit presque comme à la campagne, et, comme à la campagne, on y connaît ses voisins. Jacques n'eut pas de peine à trouver la maison de Mania; le premier concierge auquel il s'adressa s'empessa de la lui indiquer. Ainsi que l'avait dit Ossola, c'était un petit hôtel à demi enfoui sous des rosiers grimpants; ils atteignaient la hauteur du premier étage et retombaient en guirlandes jusque sur les murs qu'ils décoraient çà et là d'une touffe de fleurs rouges ou crème. Le peintre éprouva d'abord une enfantine satisfaction à regarder du trottoir d'en face la demeure de la dame de ses pensées; puis il comprit le ridicule de ce manège de collégien et se sentit humilié d'errer comme un pauvre devant la porte close de M^{me} Liebling. Il ne pouvait,

en effet, décemment se présenter chez elle, puisqu'elle ne lui avait indiqué ni son adresse ni son jour de réception; sa seule ressource était de retourner chez la princesse Koloubine, où il était à peu près sûr de la retrouver...

— Tu sais, dit-il à Thérèse, que nous devons une visite à la princesse?... Tu n'as pas, il est vrai, accepté son invitation, mais elle est venue te voir la première et nous sommes tenus de lui rendre sa politesse... C'est demain jeudi... Si tu veux, nous irons à la villa Endymion?

Il connaissait la farouche humeur de Thérèse. Il comptait que, persistant dans son refus primitif, elle le prierait d'aller seul à la villa et de l'excuser près de la princesse. Il n'en fut rien. La jeune M^{me} Moret s'était déjà reproché sans doute l'accès de sauvagerie qui l'avait retenue à la maison et il lui était venu des scrupules; elle craignait de nuire à l'avenir de son mari en ne s'associant pas à ses efforts pour se créer ces relations mondaines si nécessaires aux peintres, et elle s'était juré de devenir plus raisonnable.

— Oui, répondit-elle, ce sera plus correct, en effet, et plus sage... J'ai eu tort de ne pas t'accompagner à la garden-party et je me suis promis, dorénavant, de partager les corvées que ta situation t'impose... Il n'est pas mauvais que, dans le monde où tu es obligé d'aller, on sache que ta femme est bonne à montrer.

Le lendemain, Thérèse revêtit sa robe de soie grise, coiffa son chapeau le plus seyant et, vers trois heures, ils montèrent dans un coupé qui les conduisit à Saint-Philippe. Chemin faisant, Jacques ne cessait de vanter à sa femme les merveilles du parc de la villa Endymion. Malheureusement le temps ne se mit pas de la partie et la première impression de Thérèse fut beaucoup moins agréable que celle qu'avait reçue son mari. Le ciel s'était couvert, un vent aigre soulevait des flots de poussière sur la route et, avant qu'on fût arrivé à la grille, la pluie commençait à tomber. Quand la voiture roula sur les allées sablées, le parc n'apparut aux visiteurs que derrière un voile de brume. L'aspect des horizons brouillés, des feuillées ruisselantes, des fleurs noyées, n'était pas de nature à encourager Thérèse, qui se sentait redevenir timide à mesure que le coupé se rapprochait de la maison d'habitation. Lorsqu'ils s'arrêtèrent sous la marquise, et qu'à travers la pluie battante la jeune femme entrevit une file d'équipages stationnant au long de la colonnade, elle perdit tout à fait le peu d'aplomb qu'elle possédait et, frissonnante de crainte autant que de froid, elle se laissa entraîner par Jacques dans l'antichambre. Un grand laquais poussa les deux battants d'une porte et annonça :

— M. et M^{me} Jacques Moret !

A l'extrémité d'un premier salon vide où une dame de compagnie surveillait les apprêts du thé, on distinguait un bourdonnement de voix dans la pièce contiguë.

La princesse, trop occupée de ses hôtes, n'avait pas entendu sans doute annoncer les nouveaux arrivants, de sorte que Jacques et Thérèse durent s'avancer seuls jusqu'au seuil du second salon, ce qui ne contribua pas à réconforter la jeune femme. M^{me} Koloubine les aperçut enfin et vint au-devant d'eux en s'excusant :

— Quelle charmante surprise ! s'écria-t-elle ; je suis ravie de vous voir tous deux... Venez, chère enfant, que je vous fasse faire connaissance avec nos amis...

Alors les présentations commencèrent :

— Ma sœur, M^{me} Nakwaska... Ma nièce, Sônia... M. Ossola que vous avez déjà vu à l'Opéra... La baronne Pepper, une des plus jolies femmes de notre colonie russe... Le docteur Jacobsen... La comtesse Acquasola... M^{me} Brömberg, femme de notre vice-consul...

Thérèse rougissait, saluait, et s'asseyait dans un fauteuil, effarée en s'apercevant qu'elle était séparée de Jacques par des groupes qui l'isolaient complètement. Les dames auxquelles on l'avait présentée la dévisagèrent un moment, les hommes la lorgnèrent, puis les conversations interrompues bourdonnèrent de nouveau.

La sœur de la princesse, — une petite femme ratatinée et remuante, — se remit à discourir d'une voix nasillarde avec Flaminius Ossola, plein d'une obséquieuse déférence :

— Oui, mon cher, c'est dégoûtant... Figurez-vous que j'arrive à Monte-Carlo... Je m'installe à ma place favorite, vous savez, dans la première salle, table de gauche..., et je jette un louis sur le zéro... Le zéro sort!... Bon, je ramasse mon argent, et je m'aperçois qu'il me manque vingt francs, que je réclame au croupier... — « Pardon, me dit cet animal, je croyais que vous laissiez votre mise au même endroit! » Je me fâche et je lui crie : — « Mais non, placez mon louis sur 22 en plein! » Au même moment, la bille s'arrête, et devinez ce qui sort?... Le zéro, une seconde fois, mon cher!... Eh bien, cette fausse manœuvre m'a porté la guigne le restant de la soirée, et je suis revenue avec cent louis de moins dans ma poche...

— Mais vous, Anna Egorowna, s'exclama la comtesse Acquasola, — grosse, rebondie et mûre, coiffée d'une perruque blonde, et s'exprimant d'une voix gémissante et flûtée, — vous aviez eu du moins la prudence de garder quelques louis... Moi, j'ai été totalement rincée... Si on prêtait sur les faux cheveux, j'aurais mis mon chignon en gage... J'ai été obligée d'emprunter cinq francs au café pour rentrer à Nice.

On la plaignait ironiquement, et les quolibets pleuvaient.

— La comtesse est incorrigible! dit la princesse... Jouez-vous, chère madame? demandait-elle à Thérèse, qui ouvrait de grands yeux.

— Moi, madame?... Je ne sais même pas ce que c'est que la roulette.

— Tant mieux! J'espère que vous empêcherez M. Jacques Moret de fréquenter ce mauvais lieu de Monte-Carlo... A mon avis, un artiste qui peut faire jaillir de son cerveau une source si pure d'idéales jouissances, est impardonnable de rechercher les grossières émotions du jeu... Vous vous souvenez, Anna, soupira la princesse, des transes que notre ami Catenacci, le célèbre compositeur, donnait l'an dernier à sa jeune femme?... Figurez-vous, chère madame, qu'il s'était marié par amour à la fille du banquier Marcus, une enfant jolie comme un cœur... La pauvre petite adorait son mari, et elle était prise d'un tremblement nerveux quand arrivait l'heure où il rentrait du jeu... Un jour, croyez-vous, il lui a mis tous ses bijoux au Mont-de-Piété, puis il est allé perdre vingt-cinq mille francs au trente-et-quarante et, le soir, comme consolation, il a apporté à sa femme un collier de cailloux du Rhin... Je souhaite que Nice ne vous réserve pas de pareilles surprises...

— A propos de Catenacci, interrompit le doc-

teur Jacobsen, en cessant un moment de fleureter avec la petite baronne Pepper, savez-vous, princesse, que le banquier Marcus n'a jamais pardonné à sa fille de s'être jetée à la tête de votre musicien?... Il a juré de ne pas lui laisser un schelling, et il se venge d'une façon très originale pour un juif... Il dépense tout son argent en dotations pieuses. L'autre hiver, il a distribué dix mille francs aux pauvres de San-Remo, et il donne, cette année, cinquante mille francs à la paroisse de Menton pour la fondation d'un orphelinat.

— Ce monsieur charitable donne-t-il aussi aux gens qui ont perdu à Monte-Carlo? demanda la comtesse Acquasola avec un accent si comiquement plaintif que tous les assistants rirent aux éclats.

— A la place de Meta Catenacci, moi je divorcerais! s'écria la nièce de la princesse, Sônia Nakwaska, une jeune demoiselle qui portait les cheveux coupés comme un garçon, et avait une pâle frimousse de gamin vicieux; — parlez-moi de Stasia Zaleska, voilà une débrouillarde qui a su tirer son épingle du jeu!... Elle avait épousé un homme insupportable, et elle a si bien manœuvré, qu'elle a obtenu du pape l'annulation de son mariage... Le Saint-Siège a déclaré que l'union était entachée de nullité, parce que... comment dirai-je?... Aidez-moi, Ossola?

— Parce que le mari n'avait jamais pu remplir la plus essentielle et la plus agréable obligation du mariage... Est-ce cela, mademoiselle?

— Parfaitement... Maintenant Stasia est libre comme l'air et elle se contente d'avoir un bon ami.

— On prétend même qu'elle en a plusieurs, insinua Ossola.

— Au moins, questionna malignement Jacobsen, remplissent-ils leurs devoirs d'amis plus ponctuellement que le mari ne s'acquittait de ses devoirs conjugaux?

— Fil docteur! minauda la baronne Pepper en se couvrant le bas de la figure de son éventail, tandis qu'un pétilllement de plaisir étincelait dans ses yeux de chèvre, voulez-vous bien vous taire... Vous faites rougir M^{me} Acquasola!

— Moi! protesta naïvement la grosse matrone; ah! ma chère, ces bagatelles-là me laissent bien tranquille!... Je ne rougis plus que de plaisir... quand je gagne à la roulette... Et malheureusement, ça ne m'arrive pas tous les jours!

— Mesdames, reprit Jacobsen de son air de pince-sans-rire, je vais vous apprendre un secret... Madame Acquasola, ne me faites pas signe de me taire..., c'est inutile, la vérité m'est plus chère que l'amitié... Eh bien, mesdames, si la comtesse ne rougit point, c'est qu'elle a gardé... un cœur pur et virginal... La comtesse est une mascotte.

— Une mascotte!... se récria M^{me} Nakwaska, en roulant une cigarette; en ce cas, ma chère, je vous permets de vous asseoir près de moi quand je jouerai..., ça me portera chance!...

Si M^{me} Acquasola ne rougissait pas, en revanche Thérèse devenait pourpre et perdait contenance. Elle écoutait avec stupeur cette conversation pimentée de propos risqués. Jamais on ne s'était exprimé devant elle avec ce laisser-aller, cette liberté débridée. Tout ce qu'elle voyait et entendait renversait les idées qu'elle s'était faites de la société aristocratique. Dans ce monde de princesses et de comtesses on parlait des choses les plus sérieuses avec un scepticisme choquant, et, par contre, on avait pour la galanterie et l'amour irrégulier une indulgence absolue. Cette grande dame qui risquait deux mille francs au jeu chaque soir et n'ouvrait la bouche que pour raconter ses prouesses à la roulette; cette fille précoce qui traitait le mariage avec une légèreté inconvenante; ce Jacobsen au rire cynique, qui fleuretait ouvertement avec la baronne Pepper et lui murmurait à l'oreille d'égrillardes plaisanteries, était-ce donc là la haute société cosmopolite?... Sous la politesse raffinée et la superficielle correction de ce monde étrange, Thérèse devinait un fond de corruption qui lui répugnait. Elle se sentait mal à l'aise et cherchait des yeux Jacques

pour lui donner le signal du départ; mais l'artiste était accaparé par la femme du vice-consul, maigre et plate comme une vierge byzantine, qui dissertait sur l'esthétisme et l'impressionnisme, et il ne songeait nullement à prendre congé. On eût dit au contraire qu'il cherchait à traîner l'entretien en longueur. Il évitait de regarder du côté de Thérèse et tournait distraitement la tête vers la baie qui communiquait avec le salon contigu, comme s'il eût attendu la venue de quelqu'un.

Thérèse impatientée s'était levée et se dirigeait vers lui, quand elle fut arrêtée par la princesse.

— Eh quoi! déjà? dit cette dernière avec un ton de reproche câlin. Non, chère enfant, vous ne partirez pas sans prendre une tasse de thé... D'ailleurs, je sais un moyen de vous retenir en confisquant votre mari.

Elle s'empara du bras de Jacques, pria Ossola d'offrir le sien à M^{me} Moret, et se retournant vers les personnes qui causaient au fond du salon:

— Mesdames, ajouta-t-elle, le thé est servi!

On passa dans la pièce voisine où Sônia Nakwaska offrait à la ronde des tasses et du sucre, avec des gestes de gamine. Au moment où Jacques portait sa tasse à ses lèvres, la porte de l'antichambre s'ouvrit, le laquais en livrée annonça:

— M^{me} la baronne Liebling!

Et Mania, encore emmitouflée dans ses fourrures blanches, entra comme un tourbillon neigeux.

— Vous êtes en retard, chérie ! dit la princesse en saisissant les mains de la nouvelle venue et en l'embrassant... Nous désespérions de vous voir.

— Mille pardons, princesse ! Figurez-vous qu'après mon déjeuner je suis tombée sur un article qui m'a intéressée et je me suis oubliée à le lire au coin du feu...

A l'arrivée de Mania, Jacques avait replacé sa tasse sur la table et hasardait quelques pas dans la direction de la jeune femme. Elle l'aperçut et l'appela :

— Venez, monsieur Moret !... Vous êtes précisément la cause involontaire de mon retard, car l'article qui m'a retenue était une étude sur vos œuvres...

Près de M^{me} Koloubine, Thérèse regardait avec un visible étonnement cette étrangère qui interpellait si familièrement son mari. Ce mouvement de surprise n'échappa point à l'observation de la princesse, et, comme elle se piquait de remplir très minutieusement ses devoirs de maîtresse de maison, elle s'empressa de rompre la glace :

— Vous ne connaissez pas mon amie M^{me} Liebling ? dit-elle tout haut à Thérèse, il faut que je

vous présente l'une à l'autre... Mania chérie, M^{me} Jacques Moret!

Les deux jeunes femmes se dévisagèrent et se saluèrent froidement. Thérèse effleura du bout des doigts la main que lui offrait M^{me} Liebling.

— Enchantée, madame!... murmura distraitement cette dernière.

Puis elle se retourna vers Jacques, qui souriait d'un air gêné :

— Cher monsieur, reprit-elle, voulez-vous avoir l'obligeance de me donner une tasse de thé?... La pluie m'a morfondue et j'ai besoin de toniques... Deux morceaux de sucre seulement et une tranche de citron... Très bien..., merci!

Elle avait ôté l'un de ses gants et, portant la tasse à ses lèvres, buvait le thé à petites gorgées, tout en continuant de s'adresser au peintre :

— Oui, cet article de revue m'a tout à fait empoignée... Non pas que je sois toujours de l'avis de l'auteur... Ses lamentations sur la décadence de la peinture d'histoire me touchent peu; mais ce monsieur a un grand mérite : il décrit vos tableaux de façon à les faire voir... Il me semble maintenant que je connais votre *Rentrée des avoines* et le pays où vous avez placé vos personnages... Ce ciel d'automne, cette plaine grise et brune, encadrée de lisières de bois, je croyais y être ou plutôt cela me redonnait l'impression de

nos plaines galiciennes... Car il ne faut pas vous y méprendre, j'ai un fonds très campagnard et j'aime la nature...

Peu à peu, elle avait amené Jacques à l'écart, et, très rapprochée de lui, elle parlait avec animation, sans s'occuper de l'entourage et comme s'ils eussent été seuls dans le salon.

— J'ai été élevée à la campagne, poursuivait-elle; dans un château perdu au milieu de nos forêts de sapins. L'hiver y est très long, mais le printemps, qui arrive tard, est d'une fécondité prodigieuse; la végétation se développe chez nous avec une exubérance fouguese, avec la violence passionnée de ce qui ne doit pas durer longtemps... C'est là, dans ces plaines vertes qui ondulent à perte de vue, la nuit, sous un ciel fourmillant d'étoiles, qu'on comprend la poésie de nos mélodies populaires, quand les paysans reviennent à la brune et chantent en chœur... Il vous faudrait entendre cela!...

Jacques était de nouveau sous le charme, l'expression enthousiaste de la physionomie de M^{me} Liebling l'avait reconquis.

— J'ai cru l'entendre, l'autre jeudi, répliquait-il en baissant la voix, quand vous chantiez...

— Oh! je ne vous ai donné qu'un simple échantillon de notre musique... Je possède tout un répertoire de *dainos* lithuaniennes et de chansons tsiganes... Si vous me venez voir un de ces

jours, je vous en ferai connaître d'autres qui sont des merveilles!

— Je serai trop heureux... Mais, madame, à quelles heures aurai-je chance de vous rencontrer?

— On me trouve chez moi tous les soirs, de cinq à sept heures... Je reçois peu de monde, quelques intimes seulement, au nombre desquels je serai ravie de vous compter.

Ils étaient maintenant isolés dans un angle du salon. De temps en temps, de nouveaux visiteurs arrivaient, et la princesse quittait Thérèse pour les accueillir. Cette dernière était restée près de la table à thé, en compagnie de Flaminus Ossola qui se battait les flancs pour entretenir la conversation, et de M^{me} Acquasola qui se bourrait de sandwichs. La jeune femme répondait à peine à ses interlocuteurs; elle avait les yeux fixés sur le groupe formé par Jacques et Mania Liebling, et se sentait le cœur serré. « Par quel hasard son mari était-il si familier avec cette dame?... Ils s'étaient sans doute déjà vus à la garden-party?... Mais alors comment Jacques ne lui avait-il point parlé de M^{me} Liebling?... Assurément il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'il subît l'admiration ou la curiosité des amies de la princesse. Tout artiste un peu célèbre est exposé à ces démonstrations plus ou moins sincères, et jusque-là Thérèse ne s'en était nullement émue. Elle avait

vu à Paris de belles dames accaparer plus d'une fois l'attention de Jacques, et cela ne l'avait pas offusquée... Pourquoi donc, aujourd'hui, se sentait-elle piquée par une pointe de jalousie ? C'est qu'auparavant Jacques ne lui faisait nullement mystère des engouements féminins dont il était l'objet; il lui racontait au contraire plaisamment ces brèves bonnes fortunes mondaines, et ils en riaient ensemble. Mais, cette fois, il avait passé sous silence la présence de cette étrangère à la garden-party, et cependant il ne l'avait point jugée insignifiante, puisqu'il paraissait heureux de renouer connaissance avec elle et qu'ils causaient là-bas comme des amis intimes... »

Thérèse examinait avec une minutieuse défiance cette suspecte M^{me} Liebling.

Insignifiante, non, certes, elle ne l'était pas. Elle s'habillait avec une élégance, une simplicité raffinée qui indiquait une femme bien née et une femme de goût. Toute prévenue qu'elle était, Thérèse ne pouvait s'empêcher de lui reconnaître de la distinction, de la dignité, des façons bien supérieures à celles des autres femmes qui encombraient le salon. Sa figure ne manquait ni d'agrément ni de séduction. Elle devait avoir de l'esprit; cela se devinait à la vivacité de son regard, à l'expressive mobilité de ses traits. Tout cela, joint à une piquante étrangeté exotique, constituait un attrait redoutable. A la vérité,

Thérèse se croyait sûre de Jacques; elle le savait loyal, généreux, incapable d'une basse trahison; mais si droit que soit un cœur, est-il à l'abri d'un caprice? Ne peut-il pas être brusquement emporté à la dérive par un coup de passion?... Les yeux voilés et brillants de l'inconnue causaient à Thérèse un indéfinissable effroi, et elle tremblait pour son bonheur, tout en se reprochant de soupçonner son mari sur d'aussi légers indices, sur d'aussi vagues présomptions. L'entretien prolongé de Jacques et de M^{me} Liebling l'angoissait; elle avait besoin de toute sa force de caractère pour dissimuler son agitation et répondre avec sang-froid aux banalités débitées par Flaminius Ossola.

Enfin Jacques prit congé de Mania Liebling avec un serrement de main et se dirigea vers sa femme.

— Je crois, lui dit-il avec une nuance d'embarras, qu'il serait temps de nous retirer.

— Oui, murmura-t-elle, je me sens un peu fatiguée.

Ils allèrent saluer la princesse et se mirent en quête de leur voiture. Le temps s'était tout à fait gâté, et le paysage disparaissait sous les ruissellements de l'averse. Quand ils furent installés dans le coupé, Thérèse, dont le cœur battait violemment, demanda avec une indifférence affectée :

— Qu'est-ce que cette M^{me} Liebling avec laquelle tu causais?

Jacques, qui se sentait rougir, se pencha vers la portière afin de dissimuler sa figure, et parut très affairé à relever la glace.

— C'est, répliqua-t-il, une baronne autrichienne..., une grande amie de la princesse.

— Oui, je sais... Tu la connaissais donc déjà ?

— Je l'avais rencontrée à la garden-party, et nous avons causé peinture pendant quelques instants.

— Ah!...

Il avait repris peu à peu son aplomb et se gourmandait intérieurement : « C'est idiot de se troubler de la sorte... J'ai l'air d'un écolier qui craint d'être mis en pénitence. »

— Elle a une conversation intéressante, poursuivait-il bravement. Comment la trouves-tu ?

— Fort bien..., avec quelque chose pourtant qui ne m'est pas sympathique. Tu ne m'avais point parlé d'elle ?

— Si fait, je me rappelle t'avoir dit, au contraire, qu'elle possédait une voix remarquable.

— Tu m'as cité une Viennoise qui chantait des airs de son pays... C'était donc cette dame ?

— Parfaitement.

— Pardon, tu l'avais mentionnée si légèrement, sans même me donner son nom!... Je ne pouvais supposer que cette chanteuse était la même personne que la belle dame avec laquelle tu causais tout à l'heure d'une façon si intime.

— Oh! intime..., balbutia-t-il avec un rire contraint, tu exagères...

— Dame, repartit Thérèse d'un ton mécontent, elle te serrait la main et t'adressait la parole comme si vous étiez de vieilles connaissances!

— Toutes ces étrangères sont peu formalistes... Elles ont des manières plus libres que nous autres.

— Des manières fort déplaisantes, en tout cas.

— Voyons, Thérésinette, serais-tu jalouse, par hasard?

— Jalouse! protesta Thérèse en se violentant pour dissimuler son état d'esprit, oh! Dieu, non, il n'y aurait vraiment pas de quoi!... Seulement, j'ai été peinée en m'apercevant que ta confiance en moi diminuait et que tu ne me disais plus tout ce qui t'arrive..., comme autrefois.

Jacques se sentait dans son tort et ne trouvait rien à répondre. Il se borna à hausser les épaules et à murmurer :

— Vraiment, c'est de l'enfantillage!...

Il voulut prendre la main de sa femme, mais elle la lui retira doucement et, d'un air boudeur, se tourna vers la portière comme pour chercher à regarder au dehors malgré l'averse qui brouillait la glace fermée. Jacques jugea plus sage de ne point prolonger une conversation dont le sujet était trop scabreux. Comme Thérèse, il garda le silence et se renfonça dans son coin. Seulement,

de temps à autre, il se soulevait et avançait sournoisement la tête pour essayer de distinguer le profil de sa femme et pour épier si elle était sérieusement fâchée. Au moment où le coupé passait sous le pont du chemin de fer, Thérèse se retourna involontairement, et, malgré l'obscurité de la voûte, Jacques entrevit, à la lueur trouble des becs de gaz, des larmes qui scintillaient dans ses yeux.

La vue de ces larmes que Thérèse s'efforçait de cacher lui retourna le cœur. C'était, depuis leur mariage, le premier chagrin sérieux qu'il lui causait, et il en subit douloureusement le contre-coup. Au sentiment pénible qu'il éprouva, — sentiment de honte, de regret et de dépit contre lui-même, — il comprit quels liens solides l'attachaient à elle, combien il avait besoin de son affection et de son estime. Il se trouva stupide de s'exposer à perdre tout cela, en cédant égoïstement à ce désir de sensations nouvelles qui pousse l'homme à conquérir une femme dont le principal mérite consiste à être une inconnue. Quand la voiture s'arrêta devant la maison de la rue Carabacel, il aida silencieusement et tendrement Thérèse à descendre, et lorsque l'heure du dîner les réunit tous deux dans la salle à manger, il eut une mine sincèrement contrite qui désarma M^{me} Moret. Pendant le repas, ils s'entretenirent de choses indifférentes, mais dès que la domes-

tique eut desservi et qu'ils se retrouvèrent seuls devant une pétillante flambée de pommes de pin et de ramilles d'olivier, Jacques s'approcha gentiment du canapé où Thérèse s'était installée pour travailler à une broderie russe, et il passa le bras autour de la taille de sa femme :

— Thérésinette, chuchota-t-il en attirant à lui la blanche figure encadrée de bandeaux noirs, je t'ai fait pleurer ce tantôt et j'en suis navré... Si je t'ai blessée sans le vouloir, pardonne-moi, je te promets que je ne pécherai plus.

— Mon ami, répondit Thérèse en lui rendant ses caresses, je te pardonne d'autant plus volontiers que je me reproche de m'être montrée trop susceptible... Mais je me sens si heureuse de t'avoir tout entier à moi, que je suis comme les gens qui cachent un trésor et s'effraient au moindre bruit... Je m'inquiète et je tremble à propos de tout.

— Chérie, je t'aime... De quoi peux-tu avoir peur ?

— J'ai peur de devenir jalouse, avoua-t-elle en cachant sa tête dans la poitrine de Jacques, et, vois-tu, si une fois la jalousie me prenait, ce serait pour notre malheur à tous deux !

VI



PRÈS cette brève alerte, le nid de la rue Carabacel avait retrouvé sa pacifique sécurité. Les jours se levaient aussi radieux que les clartés du matin à travers les eucalyptus du jardinet, aussi bleus que le ciel qui s'arrondissait sur les montagnes de Nice. Thérèse s'abstenait de toute allusion à l'incident de la villa Koloubine, et Jacques s'interdisait de penser à M^{me} Liebling. Il s'opérait en lui une réaction comparable à celle qui se produit chez les nouveaux convertis : non seulement il évitait la moindre occasion de rechute, mais il en arrivait à détester les causes de son péché. Il était humilié de sa faiblesse et de son peu de résistance aux séductions niçoises. Lui qui, devant ses camarades, se vantait volontiers de sa rude carapace,

invulnérable aux attaques des Dalilas parisiennes; lui qui répétait à tout venant : « Les griffes féminines n'entament pas mon cuir de paysan, je suis blindé!... » il avait justement été pris comme un collégien aux premières coquetteries d'une enjôleuse. Il ne se pardonnait pas cette rapide défaite, et, après s'être irrité contre sa veulerie, il tournait sa colère contre la femme qui avait remporté cette facile victoire. Il prenait M^{me} Liebling en aversion et s'ingéniait à lui découvrir d'in vraisemblables défauts, sans songer que cette excessive rancune prouvait encore mieux à quel point il était possédé par le souvenir de Mania.

Comme on cherche toujours des excuses à ses défaillances, Jacques s'imagina que, s'il avait succombé si vite, il le devait surtout au désœuvrement de son nouveau genre de vie. Deux mois de repos absolu avaient complètement dissipé les malaises dont il se plaignait. Il eut la nostalgie de son métier, résolut d'occuper son esprit et de se retremper dans le travail. Il ne songeait pas encore à commencer « une grande machine, » mais il voulait profiter de son séjour sur le littoral pour en rapporter quelques aquarelles. Le pays y prêtait; cette fin de janvier était exceptionnellement belle, et février et mars pouvaient ne pas se montrer aussi cléments. Il fallait donc ne pas manquer le coche, et consacrer ces limpides journées à étudier. Jacques, d'ailleurs,

trouvait aux excursions projetées un autre avantage : elles l'éloignaient de Nice et le mettaient à l'abri d'une rencontre possible avec M^{me} Liebling et la société intime des Koloubine.

Il y eut alors pour le jeune couple une succession de jours dorés et paisibles où tous deux goûtèrent une joie profonde. Le matin, réveillés par une flambée de soleil qui illuminait leurs fenêtres et par le gazouillement des mésanges qui s'ébattaient dans les grenadiers, ils prenaient le thé sur le perron enguirlandé de roses, tandis que le voisinage s'animait, et que le cri sonore des vendeuses de sardines montait dans la rue. Côte à côte, ils tournaient lentement autour des allées du jardin, épiant l'éclosion des narcisses qu'ils avaient plantés, cueillant les citrons déjà mûrs, s'émerveillant de la pousse précoce des boutons d'orangers, respirant avec délectation l'odeur des mimosas et se répétant complaisamment : « Comme on est bien ici ! » A dix heures, un orgue ambulant venait avec ponctualité moudre ses polkas et ses valse devant la grille, et cette musique sautillante mettait un surcroît de gaieté dans l'air léger. Thérèse distribuait des sous au joueur d'orgue, puis on déjeunait en hâte, et une victoria venait les attendre à midi, devant la porte.

Tantôt ils gagnaient Villefranche par la route de Montboron. La voiture filait au trot le long

de cette corniche d'où l'œil embrasse un si large espace de mer et de montagnes. Les villas adossées à la colline se succédaient, coquettes et souriantes. Au-dessus des hauts murs de soutènement, des roses, des trochées d'héliotropes, des entrelacements de jasmins et de géraniums, débordaient parmi les pilastres des terrasses et formaient pendant une demi-lieue une guirlande embaumée et multicolore. Derrière soi, on apercevait l'amphithéâtre des collines boisées, les lignes orientales du Mont Gros, la pyramide lilas du Mont Chauve, et tout au loin les Alpes neigeuses. A droite, par-dessus la végétation opulente des jardins, on dominait le port de Lym pia aux mâtures serrées comme les arbres d'une forêt; puis, au delà des rochers verdoyants du château, la longue courbe lumineuse de la baie des Anges apparaissait, ourlée d'une écume d'argent. En avant, c'était encore la Méditerranée bleue et scintillante, un moment coupée par la mince presque île du cap Ferrat, puis s'étalant de nouveau plus azurée, plus éblouissante, jusqu'à la pointe ensoleillée où les maisons blanches de Bordighera se laissaient apercevoir dans des vapeurs roses. On descendait vers la rade de Villefranche, où, solitaire, un bâtiment italien se balançait à l'ancre et mirait sa coque noire dans la mer. Là, après une courte halte à l'auberge, on louait une barque, on allait s'emboîser au milieu

de la baie et, tandis que Thérèse lisait, Jacques lavait vivement une aquarelle. Il s'acharnait à rendre le charme clair des maisons de Villefranche, rosées ou jaune pâle sous les toits bruns étagés, l'ombre humide des rues voûtées serpentant en escalier, les notes éclatantes des fleurs rouges et des haillons pendus aux fenêtres; tout cela enveloppé dans une atmosphère transparente et se reflétant dans le calme miroir de l'eau verte. La barque les berçait, une exquise fraîcheur saline montait du fond de la mer; le vent de la côte apportait par bouffées l'odeur des citronniers; des mouettes grises s'envolaient au large, viraient prestement dans le soleil, puis venaient un moment se poser sur la frange d'une vague en poussant d'aigus cris d'appel. Jacques interrompait son travail pour mieux savourer cette joie qui émanait de partout : de la terre, de l'air et de l'eau, et un soupir de volupté gonflait sa poitrine.

Tantôt ils franchissaient le Var, s'arrêtaient à Cagnes et escaladaient à pied ce curieux village bâti aux flancs d'une colline en pain de sucre. Là, l'effet était tout autre, mais non moins attrayant : — les maisons d'un blanc crème ou d'un rose très tendre s'entassaient en spirale, les unes au-dessus des autres, jusqu'au sommet couronné par le campanile de l'église et les mâchicoulis rougeâtres d'un ancien château fort. — Les deux

promeneurs tombaient en pleine fête patronale. Sur la plate-forme, à l'abri des murs du château devenu une demeure bourgeoise, une foule bariolée faisait cercle autour d'un orphéon. Les chanteurs, coiffés d'un béret, alternaient avec les musiciens d'une fanfare. Dans l'intervalle des morceaux, des matrones parées de leur toilette cossue du dimanche, des jeunes filles se tenant à trois ou quatre par le bras, tournaient processionnellement autour des exécutants, tandis que les garçons, assis sur un mur à hauteur d'appui, relouquaient les *charos* au passage. La plate-forme surplombait une gorge tapissée de citronniers : ça et là, aux talus rocaillieux s'accrochaient des aloès, des pêchers et des amandiers en fleurs; en face, s'arrondissait un cirque de collines zébrées de sentiers de chèvre courant parmi des oliviers et menant à de lointains villages brûlés du soleil; puis, au-dessus, des montagnes gris argent, estompées de vapeurs d'un bleu sombre, allongeaient leurs crêtes nues et, par plans successifs, se reliaient aux glaciers étincelants des hautes Alpes. — Les cuivres de la fanfare redoublaient de sonorité; les filles, grisées par cette musique vibrante, coulaient de plus luisants regards vers les garçons appuyés au mur, et, dans le tournoiement des fleurs d'amandier, de chaudes œillades s'échangeaient sous l'œil indulgent des matrones. Une joie bonne enfant, une rustique

sensualité, la béate paresse d'un jour de fête, s'exhalaient de ce coin de terre ensoleillé. Cela sentait le printemps, la jeunesse, la vie facile d'un peuple que les scrupules de l'âme ne tourmentent pas, qui semble se nourrir comme les cigales, de musique et de lumière, auquel suffisent pour être heureux le gros vin de ses vignobles et les caresses peu bégueules de ses belles filles. Thérèse, avec sa délicatesse de femme du Nord, trouvait cette gaieté un peu trop libre et exubérante; mais Jacques, très sensible au charme de la couleur et de la forme, se sentait sympathiquement remué par cette joie populaire éclatant franchement sous le ciel du Midi.

Contre son attente, il travaillait peu et ne rapportait que des pochades inachevées. L'éblouissement de l'œil, la nouveauté des sites et des figures, produisaient en lui un sursaut qui nuisait à la sûreté, à la sincérité de l'exécution. Il lui fallait un certain temps pour s'habituer à ce milieu méridional. Trop incomplète encore pour lui laisser le recueillement nécessaire à un travail sérieux, l'assimilation s'opérait par de sourdes infiltrations. Goutte à goutte, bouffée par bouffée, il absorbait, comme une troublante intoxication, les effluves de ce pays encore à demi païen. Les excursions qu'il avait organisées pour fuir Nice et ses tentations l'y ramenaient à la

fois surexcité et amolli. Il en revenait avec d'autres façons de voir et de sentir. La douceur caressante du climat, le luxe des villas éparses sur la route, les yeux brillants et hardis des jeunes paysannes, suscitaient en lui le désir d'une vie toute différente de celle qu'il avait menée jusqu'alors. La crise qu'il avait subie en arrivant à Nice se reproduisait, mais aggravée par le souvenir des sensations rapidement éprouvées dans les jardins de la villa Koloubine. Il avait voulu se dérober à l'enchantement de Mania, et il devenait la proie d'un ensorcellement bien plus redoutable, parce qu'il était plus vague, plus mystérieux et comme répandu dans l'air qu'on respirait.

Maintenant le soir, après dîner, tandis que Thérèse fatiguée de sa course à travers champs procédait lentement à sa toilette de nuit, il prenait l'habitude de sortir pour fumer. Il se mêlait aux promeneurs qui encombraient l'avenue de la gare; il s'arrêtait aux terrasses des cafés, où des musiciens, perchés sur une estrade, jouaient des valses et des airs d'opéras italiens; il flânait nonchalamment aux alentours du théâtre où, devant le péristyle, des jeunes gens empressés tendaient la main à des femmes enveloppées de fourrures, qui se précipitaient sous le vestibule, en exhalant au passage un parfum de fleurs fraîches, et Jacques se reculait, frissonnant à la fois du désir

et de la crainte de reconnaître Mania dans l'une de ces apparitions. Il se replongeait dans la foule : partout, quelle que fût la condition sociale des promeneurs, il se heurtait aux mêmes préoccupations sensuelles, aux mêmes amoureuses poursuites. Des filles aux toilettes voyantes et au provocant regard coudoyaient les buveurs assis devant les cafés ; des bouquetières circulaient sous les arcades en portant à plat sur la main leur *canastre* jonchée de roses et de violettes ; des matelots du port, des ouvriers du vieux Nice, traversaient le quai, la chanson aux lèvres, en serrant d'un bras robuste la taille de gaillardes créatures aux yeux noirs et aux cheveux crépus. Les fenêtres de *London-house* flambaient d'une lumière blanche et, à travers les stores baissés, on entendait tinter de féminins éclats de rire. — Esseulé au milieu de cette course au plaisir, Jacques était repris par la curiosité de cette vie de dissipation et par l'insidieux regret d'avoir laissé passer une bonne partie de sa jeunesse sans goûter à des jouissances qu'il était maintenant condamné à ignorer.

A vingt ans, il n'avait eu ni le loisir ni les moyens de « faire la fête. » Puis, une fois libre des soucis du pain quotidien et placé dans une situation indépendante, il s'était hâté de se marier. Il ne connaissait que les plaisirs paisibles qu'on trouve dans un mariage heureusement

assorti et jusque-là il ne s'était nullement soucié d'en expérimenter d'autres. Mais, depuis son arrivée à Nice, il découvrait en lui un arrière-fond de sensualisme qui, sourdement, fermentait. Il était aiguillonné par des convoitises jusque-là insoupçonnées, éperonné par la tentation de pousser cette porte entre-bâillée sur une existence de luxe dont il ne savait rien que par ouï dire. Le monde où l'on s'amuse lui apparaissait comme un jardin fermé, montrant par-dessus de hauts murs une mystérieuse floraison dont les parfums envolés l'enivraient. Peu à peu, une voix perfidement insinuante, une voix pareille à celle que l'antique serpent devait avoir pour parler à Ève, lui murmurait : « Pourquoi n'as-tu pas eu plus de patience ? pourquoi t'es-tu marié si vite ?... Francis Lechantre avait raison : un artiste ne devrait prendre femme que lorsqu'il est complètement en possession de son art et lorsqu'il a l'expérience de la vie. En se murant en pleine jeunesse dans le cloître matrimonial, il se condamne à ne pas se renouveler, parce qu'il ne peut renouveler ses sensations. Il a toujours sous les yeux le même horizon borné, il goûte toujours les mêmes plaisirs aimables, mais forcément monotones. Songe aux ressources que tu aurais pu tirer de ton séjour à Nice, si tu y étais venu célibataire, libre des devoirs que ta loyauté et ton affection t'imposent ?... Tu aurais pénétré dans un

monde étrange, mouvementé et intéressant, dont tu t'es fermé l'accès avec raison, parce que tu ne veux pas chagriner ta femme, mais qui offrait des types originaux à ton observation, qui eût imprimé une secousse énergique à ton imagination en te faisant éprouver des sensations subtiles et rares, en te mettant en relation intime avec des personnalités curieuses comme celle de Mania Liebling... »

Mania ! En dépit de ses efforts pour n'y plus penser, l'attrait fantôme sans cesse se représentait à lui. Il la revoyait hautaine et souriante, provocante et chaste, avec ses yeux aux lueurs énigmatiques. Il la retrouvait dans son souvenir, avec le regret que laisse une occasion manquée et qui ne reviendra plus. Il lui semblait qu'à cette heure encore elle le retenait par de magiques fils invisibles, comme ces blonds cheveux dans lesquels Viviane emprisonnait Merlin. « A quoi bon y repenser ? se répondait-il, à quoi bon, puisque j'ai volontairement tourné le dos à cette maison où je pouvais la voir?... » Et une autre voix, une brave voix un peu rude, celle du bon sens, lui criait aussitôt : « Tout ce que tu te répétais tout à l'heure à propos des exigences de ton art et de la nécessité de renouveler tes sensations, n'est qu'un ingénieux sophisme à l'aide duquel tu cherches à te tromper toi-même. L'art n'a rien à démêler avec les préoccupations égoïstes qui

t'agitent. Tu sais parfaitement qu'on observe mal quand on est trop ému, et tu ne veux aller dans ce monde exotique que pour y éprouver des émotions violentes. Ce n'est pas dans ces milieux-là qu'on trouve l'inspiration, parce que l'inspiration n'est autre chose que l'effort réitéré chaque jour, la ténacité et la suite dans le travail. Ne te paye pas de mots creux et de faux semblants. Ce que tu rêves avant tout, c'est de revoir cette Mania; ce que tu désires, c'est de tâter du fruit défendu et de contenter une confuse sensualité qui se remue en toi, parce que tu ne l'as pas suffisamment satisfaite quand tu avais vingt ans. Tu éprouves les mêmes fougueuses convoitises qu'un jeune homme au sortir de l'école, et tu devrais en rougir, toi, un garçon sérieux, marié à la plus adorable, à la meilleure des femmes. »

Mécontent de lui, honteux de se sentir si peu résistant, si vacillant dans ses résolutions antérieures, il s'en revenait d'un pas lourd vers la rue Carabacel, et, une fois rentré auprès de Thérèse, il s'efforçait de racheter par de vives démonstrations, d'effacer par des caresses repentantes, les péchés qu'il avait mentalement commis contre elle. Près de sa femme, il redevenait l'amoureux ému qu'il avait été jadis, au temps où il suivait en palpitant le chemin du Prieuré. Thérèse, avec son grave regard attendri, son calme sourire, avait la vertu d'exorciser les désirs coupables qui

hantaient le cœur de Jacques, comme les sept démons de l'Évangile. Dès qu'elle lui serrait les mains, dès qu'elle tournait vers lui ses yeux noirs si profonds et si confiants, il ne pensait plus à Mania, et l'image de la blanche Galicienne aux yeux pers s'évanouissait comme une fantastique apparition. Jacques constatait chaque jour ce miracle d'apaisement opéré par la présence de sa femme, et, plein du ferme propos de ne plus se laisser harponner par la tentation, il se promettait de vivre désormais constamment auprès d'elle.

Après quelques jours de pluie qui les retinrent au coin du feu, le ciel bleuît de nouveau. Dans son état d'esprit, Jacques supportait difficilement une existence casanière, et néanmoins il redoutait de sortir seul. Il proposa à Thérèse de reprendre leurs promenades au dehors, et de profiter de l'embellie pour aller à Saint-Jean, où il projetait de travailler sérieusement à une série d'études. Un matin, par un temps clair, ils descendirent à Beaulieu. Là, une barque traversant l'étroite baie qui se creuse au pied de la pointe Saint-Hospice les conduisit jusqu'au petit port, où ils comptaient déjeuner.

Saint-Jean est un village de pêcheurs, composé d'une trentaine de maisons qui dévalent du rocher, forment un demi-cercle autour de l'anse que coupe une courte jetée, puis remontent

s'éparpiller sous des olivettes. C'est le rendez-vous des amateurs de bouillabaisse, et c'est un coin aimé des peintres. Le port minuscule adossé aux talus verdoyants de la presqu'île a un caractère de tranquillité, de rusticité intime, qui vous prend le cœur. La mer, presque toujours ensommeillée, s'y étale, glauque et transparente, sans une ride. Des canots et des barques de pêche s'y bercent mollement à l'abri de la jetée; des filets séchent au soleil sur des buissons de lentisques; assises dans l'ombre des porches, des femmes tricotent en échangeant leurs commérages familiers dans le dialecte niçois; un bois d'oliviers fait silence entre le village et les flots du large, qui se brisent contre les roches de Saint-Hospice. Une auberge très modeste, décorée du nom pompeux d'*Hôtel Victoria*, élève son unique étage en face du port. Jacques et Thérèse s'y arrêterent pour déjeuner. Ils étaient ce jour-là les seuls occupants de la salle à manger, plus longue que large, dont les fenêtres s'ouvraient sur la baie. L'hôtesse, à la figure délurée et rieuse, très alerte malgré sa corpulence, installa une table devant l'une des croisées et leur servit la bouillabaisse traditionnelle, arrosée d'un vin rouge du Var, qu'ils dégustèrent gaiement en admirant le merveilleux paysage offert à leurs regards.

Au-dessous d'eux, sur la nappe d'eau somnolente et lisse, des barques se mouvaient dans

l'ombre fraîche du port, puis, sortant de la jetée, gonflaient au soleil leurs voiles éblouissantes. On les voyait glisser avec un doux balancement jusqu'à l'ouverture de la baie, où Beaulieu allongeait ses jardins, ses villas, ses vergers d'oliviers et de citronniers. Au-dessus de cette bande de végétation africaine, des roches rougeâtres se relevaient à pic, et, dans un bain de lumière, les montagnes profilaient sur l'azur foncé du ciel leurs cônes, leurs dentelures ou leurs môles arrondis. De larges pans d'ombre bleue projetés par les reliefs de leurs arêtes tachaient de loin en loin la clarté argentée du fond, et, dans ces coins ombreux, des villages juchés sur un pain de sucre ou suspendus en corniche — Eza, la Turbie, Lavina — laissaient entrevoir des îlots de bâtisses calcinées. Parcourant comme au vol ces lointaines perspectives, que la limpidité de l'air faisait paraître plus proches, les yeux se rafraîchissaient à l'obscur tranquillité du petit port, s'éblouissaient aux scintillements de la mer, se reposaient sur les verdure de Beaulieu, puis se dilataient délicieusement à la lumière à la fois veloutée et radieuse du ciel et des montagnes.

— On voudrait regarder cela toute la journée! s'écriait Jacques enthousiasmé; il y a là toute la gamme des tons qui enchantent l'œil... Si tu veux, Thérésinette, nous irons piocher le motif après déjeuner, et nous reviendrons dîner

ici... Ce soir, il y aura de la lune, et ce sera une chose à voir que la baie illuminée à la nuit close.

Thérèse n'avait garde de refuser, Saint-Jean lui plaisait justement à cause de sa calme physionomie et de son bon air campagnard. On s'y serait cru à cent lieues de Nice; on y respirait à l'aise, loin du tapage des voitures, de la cohue des rastaquouères et de la luxueuse banalité des magasins. L'atmosphère y avait des effluves plus sains; les maisons de pêcheurs, une mine plus honnête. Elle savait gré à son mari d'éprouver le même enthousiasme qu'elle pour ce coin silencieux et elle accueillit avec joie la proposition de ne rentrer à Nice qu'à la nuit serrée. Ils décidèrent qu'ils dîneraient à l'hôtel Victoria après le soleil couché, puis regagneraient pédestrement la station de Beaulieu, où ils prendraient un des trains de nuit revenant de Monte-Carlo.

Jacques alla s'installer à l'extrémité de la jetée pour dessiner un morceau du petit port avec les maisons groupées à la corne du bois d'oliviers. Soit qu'il fût plus en train que d'ordinaire, soit que la beauté du site l'inspirât, il enleva rapidement son aquarelle et l'apporta triomphalement à Thérèse qui la déclara très réussie. Comme le soleil était encore assez haut sur l'horizon, ils se reposèrent dans un clos de citronniers, qui paraissait abandonné et où des champs de ju-

liennes blanches exhalaient une fine odeur de girofle.

— Qu'on est bien ici! répéta Jacques en s'allongeant paresseusement au pied d'un arbre; jamais, depuis longtemps, je ne m'étais senti si pleinement heureux, et c'est à toi que je le dois, ma mignonne Thérèse!

— A moi, un peu..., répliqua-t-elle en souriant, mais beaucoup aussi au contentement que tu éprouves d'avoir réussi ton aquarelle.

— Le fait est que l'endroit m'a inspiré... Je regrette que nous n'y soyons pas venus plus tôt ensemble.

— Nous y reviendrons, mon ami... Pendant que tu travaillais tout à l'heure, sais-tu à quoi je pensais?... Il me semblait me retrouver dans ma solitude du Prieuré, au temps où nous étions si tranquilles et où nous nous aimions si fort.

— *Aimions?* se récria Jacques, pourquoi parles-tu au passé? Est-ce que notre amour n'a pas toujours la même force?

— Le mien, oui, mais le tien, Jacques?... avoue qu'il a un peu tiédi depuis Nice.

— Quelle idée! murmura le peintre en rougissant.

— Ne rougis pas et sois franc, maintenant que tu es guéri... Tu t'es laissé éblouir un moment par les beaux yeux de cette M^{me} Liebling que tu as rencontrée à la villa Endymion?

— Allons donc ! protesta-t-il en détournant la tête, ça n'est pas sérieux !

— Non, *ça n'a pas été sérieux*, mais ça n'en a pas moins existé... Je suis plus observatrice que tu ne crois et, à ta contenance, à ton regard quand tu causais avec cette femme, j'ai bien deviné qu'il y avait quelque chose... Oh ! je sais que tu es incapable de me tromper, ajouta Thérèse, comme pour arrêter une nouvelle protestation, et la preuve que tu as reconnu toi-même le danger, c'est que tu t'es abstenu de retourner chez les Koloubine.

— Dans tous les cas, dit-il tendrement, je t'assure, Thérèse, que je ne t'ai jamais mieux aimée qu'aujourd'hui !

— Je le crois, maintenant que ta... Comment appelez-vous cela, vous autres?... que ta *toquade* est heureusement passée ; mais, je t'en prie, ne recommence plus, car mes trésors d'indulgence ne sont pas inépuisables.

— Comment ! Thérésinette, repartit-il en essayant de tourner la chose en plaisanterie, tu serais implacable ?

— Oui, je le serais, reprit-elle en devenant sérieuse ; tu ne me connais pas bien encore... J'ai un tel besoin d'affection que j'ouvre mon cœur tout grand à ceux que j'aime et que je le leur ferme difficilement ; je suis très naïve, très confiante, mais quand je m'aperçois qu'on a

voulu me prendre pour dupe, c'est fini... Je suis vindicative et je ne pardonne plus.

— Eh bien, je ne mettrai jamais ton implacabilité à l'épreuve, car je sens que je t'aimerai toujours comme je t'aime en ce moment... Je suis si heureux quand je t'ai près de moi, tout contre mon cœur, Thérèse!... Alors je suis pénétré d'un calme délicieux, un calme lumineux et réconfortant, comme celui de ce petit coin de terre... Je me sens mieux préparé, mieux excité au travail, plus solidement installé dans la vie... Oh! Thérèse, ne me quitte jamais, je ne pourrais pas vivre sans toi!

— Bien sûr? soupira-t-elle touchée.

— Bien sûr! répéta-t-il en lui baisant les mains.

Malgré ses emportements et ses brusqueries, restes de sa première éducation paysanne, il était très démonstratif, très câlin. Il enveloppa Thérèse de délicates caresses, d'autant plus attendries et suavement amoureuses qu'il était plus repentant et plus persuadé de la solidité de son affection conjugale. Cette fin d'après-midi s'écoula exquisement, sous l'ombre odorante des citronniers, en face du petit port qui devenait plus pacifique et plus intime, à mesure que le soleil s'abaissait derrière les pins du cap Ferrat. Ils revinrent, bras dessus bras dessous, à la brune, vers l'auberge dont les fenêtres s'allumaient dans

l'obscurité et où l'hôtesse, enchantée de la ponctualité de ses clients, avait cuisiné avec amour un frugal dîner.

L'air de la mer et le contentement les avaient mis en appétit. Ils s'attablèrent et mangèrent en riant, comme deux enfants, des moindres incidents de la soirée : de la casquette de loutre de l'hôte et de l'orgueil culinaire de l'hôtesse parlant avec une pitié dédaigneuse des bouillabaisse fricassées à Marseille, à Cannes et même à la *Réserve* de Nice. « Il n'était de vraie bouillabaisse qu'à Saint-Jean. » Jacques fit apporter une bouteille de vin d'Asti et ils burent à la longue durée de leur tendresse. Quand ils sortirent de table, il était plus de huit heures et il fallait songer au retour.

— Vous savez, leur dit l'hôtesse, vous pouvez gagner Beaulieu par un joli chemin qui court au long de la mer... De la sorte, vous arriverez à la station dans trois petits quarts d'heure. La lune va se lever, vous verrez clair comme en plein jour et vous ne pourrez pas vous tromper... Mon mari, d'ailleurs, va vous conduire jusqu'à l'entrée du sentier.

Ainsi que l'avait annoncé la patronne, dès qu'ils furent dans le chemin qui contournait la petite anse, la lune émergea au-dessus des montagnes, et sur la mer courut un long ruissellement d'or pâle, qui permit de voir tous les reliefs

de la côte. Le vent était tombé et l'air était exceptionnellement doux. Ils apercevaient en face d'eux les maisons de Beaulieu dont les lumières étoilaient la verdure sombre des oliviers. Immédiatement au-dessus de la plage, les fenêtres du restaurant de la Réserve, vivement éclairées, jetaient sur l'eau le reflet de leur illumination, et l'atmosphère était si calme qu'on entendait les éclats de voix et les rires de la joyeuse compagnie qui s'était attardée sous la véranda de ce cabaret à la mode. De faibles haleines, passant par-dessus les jardins de la presqu'île, apportaient des odeurs de roses mêlées à la senteur résineuse des pins. Jacques serrait amoureusement le bras de Thérèse et celle-ci, alanguie par la tiédeur de cette nuit printanière, s'arrêtait pour s'appuyer contre la poitrine de son mari et savourer les baisers que leurs lèvres échangeaient.

— Par moment, soupirait-elle, quand je ferme les yeux, il me semble que nous sommes à Rochetaillée et que nous rentrons par le chemin qui côtoie l'Aujon...

— Conviens pourtant, reprenait Jacques, que le mois de janvier est plus clément ici que dans la montagne langroise, et que notre vallée de l'Aujon n'a pas la splendeur de cette mer endormie sous la clarté de la lune!

— Je t'accorde ce que tu voudras, mais je

n'en donnerais pas moins tout le charme de Nice pour entendre la voix du *Rat d'eau* rappelant ses bêtes dans le pâtis... Cet air est trop doux, cette mer est trop calme ; on voudrait dans ce silence une chanson de pâtre ou de pêcheur...

— Comme dans *Hernani*, déclama Jacques en riant,

... Un oiseau qui chanterait aux champs,
Un rossignol chantant dans l'ombre et dans la mousse,
Ou quelque flûte au loin...

Eh bien, je crois que tu vas être servie à souhait !

En effet, la société qui festoyait à la *Régence* venait de s'éparpiller sur la plage. La sonorité de l'air et de l'eau apportait aux deux promeneurs le tintement des rires et le cliquetis de la chaîne d'une barque qu'on détachait. Des lanternes vénitiennes s'allumaient et balançaient autour du mât leurs ballons rouges et verts ; des ombres sautaient dans la barque et, au bruit cadencé des rames qui s'éloignaient du bord, se joignaient les roulades d'une voix féminine qui s'essaie. Tout à coup, dans le silence de la nuit, une mélodie sauvage et plaintive à la fois s'envola, et Jacques reconnut la chanson lithuanienne qu'il avait applaudie à la villa Endymion.

Il éprouva d'abord un désagréable agacement en entendant cet air qui semblait le poursuivre

comme une obsession et qui venait détruire le charme de cette journée de recueillement et d'amour, passée en tête-à-tête avec Thérèse.

— La voix est belle, dit celle-ci, mais le chant est bizarre... Il détonne avec la sérénité du paysage...

Jacques restait silencieux. — Oui, cette voix de contralto était belle et il aurait voulu se boucher les oreilles, car elle ressuscitait pour lui les émotions ressenties dans le salon de la princesse. Il ne pouvait s'empêcher de l'écouter avec anxiété. Mordante, emportée et caressante, cette voix passionnée ressemblait trop à celle de Mania pour qu'il pût se méprendre sur l'identité de la chanteuse. Par quel hasard se trouvait-elle là, juste à l'heure où il cherchait à l'oublier et où il se croyait complètement guéri de sa folie ? Il voyait dans cette coïncidence une sorte de fatalité s'opiniâtrant à renouer la chaîne qu'il s'imaginait avoir brisée. Pris d'un frisson superstitieux, il suivait d'un œil jaloux cette barque aux lanternes colorées, qui évoluait lentement au milieu de la baie. En quelle compagnie était Mania et pour qui chantait-elle, ce soir, sa mélodie favorite ? On eût dit qu'elle y mettait, comme à dessein, encore plus de passion, plus de tristesse poignante, plus de voluptueuse tendresse...

La voix de la chanteuse exhala comme une plainte inachevée les dernières notes à peine

perceptibles de la *daino* lithuanienne, puis des applaudissements éclatèrent et la barque, virant de bord, revint dans la direction de la véranda illuminée.

— C'est fini, murmura Thérèse.

— Tant mieux ! répondit nerveusement Jacques. Pressons le pas, Thérèse, sinon nous manquerons le train !

Il entraîna sa femme dans la direction de Beaulieu. Il semblait impatient de s'arracher au spectacle de cette baie où l'air vibrait encore des dernières notes de la mélodie slave. Sa joie de tout à l'heure s'était dissipée ; il cheminait silencieusement, mélancoliquement, et il n'aurait pu dire lui-même si sa tristesse provenait de l'agacement produit par cette chanson malencontreuse ou du regret jaloux de ne point faire partie de la société joyeuse où figurait Mania. Le chemin, qui suivait exactement les courbes capricieuses de la côte, était plus long que Jacques et Thérèse ne l'avaient cru, et à chaque nouveau détour l'impatience du peintre croissait. Enfin ils débouchèrent sur la route de Beaulieu.

Un instant ils s'étaient arrêtés indécis au milieu de la chaussée et cherchaient à retrouver la direction du chemin de fer. Un tintement de grelots résonna soudain dans l'obscurité, et, au coin d'un massif d'oliviers, apparut brusquement un break découvert, lancé au grand trot.

— Gare ! cria le cocher.

Thérèse et Jacques se hâtaient de se ranger contre la haie fleurie de géraniums, que la lune éclairait en plein. Le break passa, tout retentissant de chansons et d'éclats de rire. Au moment où il frôlait la haie, une forme féminine se pencha du côté de Jacques et, dans la clarté lunaire, ce dernier vit distinctement Mania Liebling, qui elle-même sembla le reconnaître, car elle se pencha de nouveau avec plus d'insistance.

Thérèse, effarée par les grelots et le tintamarre des chevaux, était trop occupée à se garer contre les buissons pour s'apercevoir de rien. Seulement, quand l'équipage eut disparu au tournant de la route, elle dit :

— Voilà sans doute les gens de la barque... Ils ont l'air d'avoir bien dîné et sont aussi lancés que leurs chevaux...

Cette innocente réflexion eut le don d'accroître la méchante humeur de Jacques.

— Leur maudite voiture nous a retardés ! grommela-t-il ; dépêchons, Thérèse ! J'entends le train à la station d'Eza et nous n'avons plus une minute à perdre...

VII

MANIA LIEBLING avait attendu la visite de Jacques, dès le lendemain du jour où ils avaient pris le thé ensemble à la villa Endymion. Elle était trop perspicace pour ne point voir que le peintre se sentait attiré vers elle et, bien qu'elle fût habituée à entraîner dans son sillage les jeunes gens et les hommes mûrs qui fréquentaient chez la princesse, la conquête de ce nouveau venu chatouillait tout particulièrement sa vanité. D'abord Jacques Moret était un artiste, et sa peinture avait du succès; il est toujours agréable pour une femme à la mode de recevoir les hommages d'un adorateur dont elle retrouve, le matin, le nom et l'éloge dans son journal; puis il avait le mérite de ne ressembler en rien au

banal troupeau des messieurs jeunes ou rassis qui papillonnaient autour d'elle. Il était quelqu'un, son esprit et ses opinions lui appartenaient en propre, et il offrait à une femme avide d'émotions non encore goûtées l'attrait des découvertes à faire en pays inconnu. Mania n'était pas fâchée d'explorer le cœur d'un homme dont le talent était coté et admiré, de savoir comment il sentait, comment il aimait et jusqu'à quel degré de passion on pouvait le conduire sans lui accorder de trop grandes libertés. Comme on a pu déjà le deviner, M^{me} Liebling avait à la fois l'imagination inflammable et l'esprit sceptique; elle s'emballait vite, mais ses premières impulsions étaient suivies d'un second mouvement tout de méfiance et de suspicion. Ce mélange singulier de passion et de froideur était le produit de la double éducation qu'elle avait reçue. Après une enfance solitaire, rêveuse et gâtée, elle avait été mariée de bonne heure et jetée dans un monde de gens de finance et d'hommes politiques, monde aux apparences poliment correctes, mais aux dessous égoïstes, positifs et dépravés. Elle s'était heurtée à des intrigues, à des perfidies et à des corruptions qui lui avaient endurci le cœur. Trop délicate pour prendre les mœurs de ce milieu raffiné et cruel, trop altière et orgueilleuse pour y endurer un rôle de victime, elle avait beaucoup souffert et, comme elle le disait, beau-

coup fait souffrir les autres, son mari tout le premier. Le baron Liebling, caractère sans énergie et sans élévation, avait été pris, à travers de nombreuses défaillances, d'un amour intermittent pour sa femme, mais Mania, qui détestait les âmes faibles et basses, l'avait accablé de si durs mépris qu'une rupture était devenue nécessaire. M^{me} Liebling était arrivée à Nice après l'éclat de cette séparation, y apportant un cœur désabusé et tourmenté, plein de désirs comprimés et de méfiances dédaigneuses. De là, cette réputation de coquetterie et d'insensibilité dont elle jouissait dans le cercle de la princesse Koloubine.

Parmi les habitués de ce salon cosmopolite, Jacques était le premier qui eût sérieusement piqué sa curiosité. Indépendamment des raisons énumérées plus haut, elle était poussée à s'occuper de lui par un motif peu charitable, mais bien féminin : on le lui avait représenté comme un mari très amoureux de sa femme, avec laquelle il vivait aussi tendrement qu'aux premiers jours de la lune de miel, et cette rare fidélité conjugale avait éveillé l'esprit de contradiction de Mania, en jetant une sorte de défi à son scepticisme. Elle voulait expérimenter si ce vertueux amour résisterait longtemps aux séductions dont elle se savait pourvue, et, après avoir observé certains symptômes qui ne trompent guère, elle se flattait déjà d'avoir entamé le cœur de ce mari modèle.

Elle ne doutait donc point de l'empressement qu'il mettrait à lui rendre visite.

A son grand étonnement, Jacques ne se présenta chez elle ni le lendemain, ni les jours suivants. Une semaine se passa et Mania, un peu déconcertée, accourut chez la princesse, comptant bien y rencontrer le peintre et doubler la dose d'attirante coquetterie, à l'aide de laquelle elle était sûre de triompher définitivement. Mais Jacques ne vint pas chez les Koloubine. Une nouvelle semaine s'écoula et il ne se montra pas plus rue de la Paix qu'à la villa Endymion. Décidément c'était un parti pris et l'artiste se dérobaît. Mania ressentit plus vivement qu'elle ne l'aurait cru cette marque d'indifférence. Pour la première fois elle se trouvait en présence d'un sujet rebelle à l'influence charmeresse qu'elle croyait irrésistible. Le seul homme pour qui elle s'était mise extraordinairement en frais d'amabilité demeurait invulnérable. Elle était forcée de reconnaître que Jacques Moret avait un caractère mieux trempé que le commun des martyrs. En même temps qu'elle en éprouvait un secret dépit, elle ne pouvait s'empêcher de le tenir en plus haute estime et il occupait plus fortement son imagination. Elle se reprochait de l'avoir trop superficiellement jugé, elle cherchait à se former une idée plus exacte de la personnalité de l'artiste et, pendant ce travail d'induction et de

reconstitution, elle voyait à chaque instant Jacques passer devant ses yeux. Ce petit homme souple, énergique et râblé, avec ses cheveux noirs coupés droit sur le front, ses regards fouilleurs, son nez à l'expression narquoise et son rire bon enfant, hantait plus que de raison sa mémoire. Elle était étonnée, un peu émue même, de constater que l'image du peintre y restait profondément gravée. Le cerveau et le cœur d'une femme sont en intime relation; les phénomènes qui se produisent dans le premier de ces organes trouvent immédiatement un écho dans le second. L'émotion d'abord purement cérébrale de M^{me} Liebling se transforma peu à peu en une sorte de fièvre passionnelle. Tout en se moquant elle-même de ces agitations insolites, Mania se complaisait à les provoquer. Elle éprouvait une jouissance âpre et neuve à observer chez elle ces mouvements du cœur qu'elle n'avait pas sentis jusque-là et qu'elle avait niés chez les autres. Ce nouvel état d'âme la déterminait à des actes qu'elle eût jadis traités d'enfantillages. Ainsi, plusieurs fois, elle s'était laissée aller à donner l'ordre à son cocher de passer par la rue Carabacel pour rentrer rue de la Paix. Enfoncée dans son coupé, elle regardait sans se montrer la grille du jardinet et un frisson la prenait en apercevant à travers les orangers les portes-fenêtres ouvertes sur le perron. Elle recherchait plus avi-

dement toutes les réunions mondaines et quasi officielles dont les journaux du crû rendaient compte : — les bals des cercles, les dîners de gala chez les consuls, les pique-niques très *select* à Menton et à Beaulieu, — dans l'espoir que l'éclat de ces fêtes du *high life*, l'animation qu'elle-même y jetait, l'élégance rare des toilettes qu'elle y portait, seraient racontés dans quelque feuille locale où Jacques en lirait le détail. Le dépit causé par l'étrange indifférence du peintre la pourchassait partout. Dans chacune de ses actions elle était inconsciemment déterminée par la préoccupation de ce qu'il dirait, de ce qu'il sentirait s'il était présent, et c'était ce qui l'avait induite, le soir de la promenade en barque, à chanter cet air lithuanien qui s'associait dans son esprit à sa première entrevue avec Jacques chez les Koloubine. Cette sauvage mélodie lui était maintenant particulièrement chère, et elle lui était venue naturellement aux lèvres, quand ses amis l'avaient priée de chanter. Ainsi insensiblement s'opérait en elle le travail de cristallisation observé par Stendhal, et ce qui n'avait été au début qu'un caprice d'amour-propre tournait à une obsession malade qui ressemblait fort à de l'amour.

Aussi, quand du haut du break qui la ramenait à Nice Mania avait aperçu au clair de lune Jacques Moret tenant la main de sa femme et se

garant contre la haie fleurie de géraniums, le coup de surprise avait-il été douloureusement aigu. En un clin d'œil elle avait dévisagé la physionomie inquiète du peintre et le pur profil de la jeune M^{me} Moret, et, tandis que le break fuyait sous les oliviers, elle avait ressenti une émotion dont elle se croyait incapable. Son cœur se serrait, ses tempes battaient, ses mains se glaçaient. En même temps une colère jalouse lui montait au cerveau. Elle était prise d'une féroce rancune contre cette jeune femme à la figure virginale, aux yeux modestes, aux manières réservées, qui tenait Jacques en son pouvoir et l'accaparait. C'était elle, certainement, qui l'avait empêché de venir rue de la Paix et de retourner à la villa Endymion. Sur-le-champ Mania traita Thérèse en rivale et la détesta. Pendant qu'autour d'elle Sônia, la baronne Pepper, Jacobsen et deux ou trois gommeux riaient bruyamment, sans se douter du trouble de M^{me} Liebling, celle-ci se laissait emporter par son tempérament violent. « Ah ! songeait-elle, cette petite sainte de village prétend le garder comme dans une châsse, eh bien, nous verrons qui de nous deux sera la plus forte ! Elle veut la guerre, elle l'aura. Je saurai bien trouver un moyen de ramener à moi celui qu'elle croit si complètement posséder. Il m'évite, donc il me craint, et c'est le commencement de l'amour, cela. Il est trop artiste pour demeurer

longtemps impeccable, et si je voulais m'en donner la peine, je le ferais sauter à pieds joints par-dessus la clôture de son béguinage conjugal !... »

Les instincts dominateurs de sa nature slave s'exaspéraient vite, et, dans ces moments de surexcitation, aucune considération de décorum ou de respect humain ne l'empêchait d'aller jusqu'au bout de sa volonté. Quelque obstination que Jacques mît à la fuir, elle se jurait de l'obliger à se retrouver face à face avec elle. Quand le break l'eut déposée devant la grille du petit hôtel de la rue de la Paix, et qu'elle rentra dans sa chambre tendue de satin bleu, éclairée par le globe dépoli d'une lampe à haut piédestal, elle rejeta la pelisse qui l'enveloppait et se regarda dans la grande glace à trois pans qui y occupait une maîtresse place. Le profond miroir lui renvoya une blanche figure drapée dans la robe collante de crêpe de Chine, une tête blonde aux sourcils noirs froncés, aux yeux phosphorescents, aux lèvres moqueuses. Cette contemplation apaisa momentanément son irritation. Elle se sentait mieux que belle — ensorcelante — et elle se disait qu'avec ce genre de beauté, elle devait avoir raison de sa rivale, la femme au profil de madone. Oui, elle saurait rencontrer Jacques Moret et le captiver de nouveau ; puis, quand elle l'aurait rendu follement épris, elle l'abandonnerait à ses vertueux remords, et le

renverrait miséricordieusement à son colombier... Elle se coucha très agitée, et, pendant une bonne partie de la nuit, se creusa le cerveau pour inventer quelque ingénieuse combinaison qui lui permît de ressaisir cet amoureux qui se dérobaît...

Le lendemain, après le rafraîchissement d'un sommeil tardif et d'un bain matinal, elle sourit en réfléchissant que l'occasion tant cherchée se présentait tout naturellement, à portée de la main. Le carnaval allait s'ouvrir; au milieu de ces divertissements auxquels toute la ville prend part et qui font l'orgueil de Nice, il semblait impossible à Mania qu'elle ne parvînt pas à joindre Jacques Moret. En sa qualité de peintre, il voudrait voir de près les réjouissances carnavalesques, il se mêlerait à la foule des masques, il assisterait aux redoutes et aux *veglioni*, et dans ces folles journées, où toutes les conditions sociales se trouvent confondues sous le domino, rien ne serait plus facile que de l'aborder.

Déjà on commençait les préparatifs de ces fêtes dont la réputation justifiée amène à Nice, de tous les coins de l'Europe, des flots de touristes et de gens de plaisir. Les trains arrivaient bondés, les hôtels refusaient des voyageurs. On voyait les nouveaux venus errer par groupes compacts dans l'avenue de la Gare ou sous les arcades de la place Masséna. Toutes les provinces de France, toutes les nationalités, étaient représentées. De-

vant les cafés, pris d'assaut, on entendait le plus « babélique » mélange d'accents et d'idiomes; on se heurtait à des figures exotiques curieusement variées : Anglais trimbalés par l'agence Cook, le voile blanc enroulé autour du chapeau et la lorgnette en sautoir; Allemands décorés de lunettes bleues, regardant d'un œil à la fois allumé et hypocritement pudibond les « immorales » réjouissances de cette ville de perdition; Américains du Sud, auxquels la proximité de Monte-Carlo mettait déjà l'eau à la bouche; paisibles familles de province, un peu ahuries et dépayssées par le tapage du Midi, mais contentes néanmoins de prendre leur café en plein air, en songeant que leurs compatriotes de Pont-à-Mousson ou de Charleville grelottaient en ce moment dans la neige. — A chaque coin de rue, des magasins étalaient des dominos de toutes les couleurs, des costumes de toutes les époques; les marchands en plein vent offraient aux passants l'attirail nécessaire pour les batailles de *confetti* : pelles de fer-blanc, gibecières de coutil, masques de toile métallique. Sous les arcades, des gamins, coiffés de bonnets de folie, se bouscuaient en criant le programme des fêtes : « l'entrée de Carnaval dans sa bonne ville de Nice ! »

Deux jours après, en effet, par une soirée étoilée et douce, Carnaval effectuait son entrée annoncée par des salves de coups de canon.

Monté sur une gigantesque bicyclette, portant le costume d'un vélocipédiste, il parcourait les avenues et les boulevards aux sons d'une musique bruyante, suivi d'un omnibus chargé d'invraisemblables bagages et escorté de pierrots gambadant autour de lui. Vêtu d'un complet de drap gris, un parapluie vert en sautoir, les jambes emprisonnées dans des bas écossais, l'énorme mannequin, dont la tête dépassait les fenêtres du premier étage, saluait d'un air bonhomme les curieux entassés aux croisées, puis fatigué de sa laborieuse promenade, allait se reposer sous un dais, en face du casino, où il devait trôner pendant toute la durée des fêtes.

— A partir de ce soir, nous sommes dans le royaume de Folie, dit Jacques à sa femme, après avoir assisté derrière les grilles du jardin au défilé du cortège; il faudra pourtant bien que nous prenions aussi notre part des plaisirs carnavalesques...

Le peintre s'était remis de la nouvelle alerte causée par la rencontre de Mania à Beaulieu, mais il n'avait plus parlé de retourner à Saint-Jean et, depuis leur dernière excursion, les deux époux vivaient en reclus dans leur rez-de-chaussée.

— Nous ne pouvons pas, continua Moret, demeurer calfeutrés chez nous pendant que toute la population va s'ébaudir en plein air, et j'ai pris des places d'estrade pour la première bataille

de fleurs... Ainsi, Thérésinette, prépare tes atours et fais-toi belle... Je veux qu'on te remarque et qu'on te couvre de bouquets !

Au jour annoncé pour cette première fête, l'après-midi était froid, mais bleu et limpide. Quand Jacques et Thérèse arrivèrent sur la promenade des Anglais, les tribunes adossées à la mer, pavoisées de flammes tricolores et drapées d'étoffe rouge, étaient déjà envahies par les indigènes et les étrangers. Ils s'installèrent à grand-peine à leurs places, entre une famille de Nîmois au fort accent méridional et un grand Anglais roux en complet jaune. Les Nîmois étaient venus en train de plaisir et contaient tout haut leurs impressions de voyage. Toute la famille était là, y compris « oncle et tante Lacassagne, » chargés de chaperonner les jeunes filles. Le père s'était pris de bec avec les paysannes qui vendaient des fleurs aux gens des tribunes et l'empêchaient de bien voir. Celles-ci, coiffées de bonnets de soie bleue, portant en lettres d'or : « Carnaval de Nice, » lui chantaient pouille en leur patois et continuaient d'assiéger les spectateurs en criant : « Bouquets ! bouquets ! » Chacun marchandait et installait sa provision de fleurs. L'Anglais en complet jaune en achetait des panerées et manifestait, en montrant ses longues dents, l'intention de beaucoup *s'amouiser* ! » Cette circulation continue des *canastres* fleuries répandait une gaieté

et un parfum de fête dans l'air. Une flambée de soleil courant obliquement sur la piste encore vide mettait en lumière les hôtels et les villas aux fenêtres garnies de curieux, et laissait les tribunes dans une ombre bleuâtre. A deux heures un coup de canon partit des hauteurs du château et un frémissement courut parmi la foule étagée sur l'estrade, penchée aux balcons, suspendue aux terrasses, entassée au long des trottoirs. Le défilé commençait.

D'abord, et comme lever de rideau, s'égrenèrent lentement des voitures de louage, remplies de Niçois ou de touristes aux toilettes fripées, venus plutôt pour voir que pour être vus; ils avaient près d'eux un maigre tas de fleurs et les lançaient chichement aux tribunes qui ripostaient sans entrain. Puis, peu à peu, se montraient des équipages ingénieusement décorés, remplis de jolies personnes moins avares de leurs projectiles, et la bataille s'engageait plus sérieusement. Dans un char capitonné de mimosas et de violettes, une jeune Américaine, charmante, aux cheveux noirs, aux yeux noirs rieurs, était mitraillée de bouquets qu'elle rendait sans compter; un landau garni d'œilletons blancs et rouges lui succédait, puis un autre pareil à une mouvante jonchée de roses : les roues, les chevaux, le cocher, tout cela disparaissait sous les roses. — Les bouquets volaient en l'air avec des fusées d'éclats de

rire. Au soleil, ce va-et-vient de voitures enguirlandées, pleines de jeunes femmes aux coiffures printanières, aux claires toilettes, égayées aussi par des enfants aux regards luisants de plaisir, produisait un papillotage de couleurs tendres, blanches, jaunes, rosées, violettes, tout à fait réjouissant et harmonieux à l'œil. On se battait avec acharnement; chacun s'escrimait avec une exubérante bonne humeur. Des orchestres campés de distance en distance mêlaient des bouffées de musique à cette joie diffuse dans l'air. Les vendeurs de corbeilles se précipitaient tumultueusement sous les pieds des chevaux pour ramasser les fleurs tombées, puis accouraient vers les tribunes, tendant leurs *canastres* de nouveau garnies et criant avec leur bel aplomb méridional : « Bouquets ! bouquets tout frais ! » L'Anglais au complet jaune, peu scrupuleux sur le choix des projectiles, achetait cette marchandise défraîchie et la renvoyait aux voitures avec de larges éclats de rire britanniques. Comme il l'avait annoncé hautement, il s'*amiousait* beaucoup.

Jacques lui-même avait fini par se passionner en lançant et en recevant des bouquets qu'il attrapait au vol avec une prestesse juvénile, et, tout en se démenant, il songeait de temps à autre que M^{me} Liebling devait se trouver certainement dans le défilé. Il s'étonnait de ne point l'avoir

encore remarquée; il inspectait plus attentivement les landaus et les chars où des jeunes femmes en toilette pimpante se tenaient debout près des corbeilles entassées sur les coussins. Jacques les regardait l'une après l'autre, tandis qu'avec un signe de tête, un sourire espiègle, un geste gracieux, elles lançaient leurs bouquets à l'adresse de quelque ami logé dans les tribunes, puis se rejetaient en arrière, protégeant d'un large éventail leur visage contre la grêle fleurie qui les assaillait. Nulle part il n'apercevait de figures connues. Tout à coup des applaudissements éclatèrent et des volées de bouquets se croisèrent au-dessus de la chaussée.

Dans la piste, du côté des tribunes, s'avancait lentement un char attelé à la russe, conduit par des moujicks en costume petit-russien, tapissé d'une foison de gerbes de blé, de bleuets, de marguerites et de géraniums rouges. Au centre, s'agitaient des pierrettes et des dominos de satin blanc, qui versaient des pluies de fleurs sur la foule. La famille nîmoise poussait des « Bou Diou ! » et des « Qués aco ? » d'ébahissement; l'Anglais criait : « Hurrah ! » et vidait d'un seul coup le contenu d'une pleine corbeille. Quelqu'un derrière Jacques murmura : — C'est le char de la princesse Koloubine...

Au même moment, le peintre reçut en pleine poitrine un bouquet de jonquilles et de violettes

qui resta fixé dans l'échancrure de son gilet. Après quelques secondes d'ébahissement, il chercha à voir la personne qui lui avait envoyé ce projectile, mais le char des épis de blé était déjà passé et, dans le groupe blanc des pierrettes et des dominos, il ne put distinguer que la figure gamine de Sônia Nakwaska. Il craignit que Thérèse n'eût eu de meilleurs yeux que lui et il se retourna vers elle avec vivacité; mais, très affairée elle-même avec les occupants d'un landau qui l'avaient prise pour cible, elle n'avait pas remarqué la rapide scène du bouquet. Jacques dissimula discrètement les jonquilles et les violettes sous son veston qu'il boutonna, puis attendit avec une certaine anxiété le retour du char Koloubine.

Mania Liebling faisait partie du cercle intime de la princesse et il n'y avait pas de bonne fête sans elle. Elle figurait donc vraisemblablement parmi les personnes travesties qui se trouvaient dans le char et, en ce cas, il n'était pas douteux que les violettes ne vinssent d'elle. En dépit de ses sages résolutions, Jacques éprouvait une satisfaction secrète à penser que ces fleurs lui avaient été jetées avec préméditation par la blonde Viennoise. Et, comme il suffit du glissement d'un caillou pour déterminer un éboulement, cette gratuite supposition remuait en lui toutes les émotions troublantes qu'il devait déjà à Mania : la blanche apparition de M^{me} Liebling

dans la loge de la princesse, la promenade sur les terrasses de la villa Endymion, la *daino* luthuannienne résonnant dans la baie de Saint-Jean ainsi qu'une incantation au clair de lune. — Ces ressouvenances le troublaient de nouveau et le distraient de la bataille qui se continuait très bruyante autour de lui. Une recrudescence d'applaudissements le rappela à la réalité. Ces bravos plus nourris annonçaient la réapparition du char petit-russien.

Cette fois il ne longeait plus les tribunes, dont il était séparé par une file de voitures marchant en sens inverse. Jacques, bien qu'il concentrât toute son attention sur le groupe des dominos et des pierrettes, ne les apercevait que confusément. Néanmoins il put entrevoir un domino qui, penché parmi les gerbes de blé, visait la travée des tribunes où il se trouvait. Une nouvelle volée de jonquilles passant par-dessus les combattants de la contre-file vint s'éparpiller aux pieds du peintre, et, comme l'assaillante se rejetait en arrière après avoir jeté sa poignée de fleurs, Jacques reconnut cette fois, sous l'encadrement du capuchon, l'originale tête blonde de Mania. Cela dura à peine une minute; le char avec son groupe de blancs travestissements disparut dans un pou-droisement de soleil. Il était près de cinq heures, les files s'éclaircissaient, les provisions de bouquets étaient épuisées et la fête tirait à sa fin.

— Ah ! dit gaiement Thérèse, je me suis *amiou-sée* presque autant que l'Anglais mon voisin ; aussi mon bras est engourdi et j'ai un commencement de migraine... Si nous nous en allions?...

Il était évident que le char petit-russien ne reviendrait plus. Jacques se leva et ils quittèrent les tribunes.

Le soleil, qui se couchait derrière l'Estérel, répandait sur la mer bleue une vermeille illumination couleur de vin. Parmi la chaussée où le flot des spectateurs bourdonnait, on marchait sur des gerbes éparses, sur des jonchées de roses fanées, et une mourante odeur de printemps montait encore de ces débris mutilés.

Du fond de sa poitrine, Jacques sentait aussi monter l'odeur étouffée des jonquilles et des violettes. — Oui, il n'y avait pas à en douter, ce bouquet venait de Mania. Il était bien l'emblème de l'originale créature : il en avait le parfum mystérieux et capiteux, sensuel et suave, un parfum d'amour qui imprégnait la chair, s'infusait subtilement dans les veines et brûlait le cœur.

VIII

« Mes chers enfants,

DIEN des mercis pour les belles fleurs que vous m'avez envoyées et qui nous sont arrivées aussi fraîches que si on venait de les cueillir. En ouvrant la boîte, il m'a semblé que je retrouvais un peu de vous-mêmes. Des larmes me sont montées aux yeux; j'ai pris les fleurs, je me suis enfermée dans ma chambre et je les ai baisées vingt fois... Je les aurais volontiers mangées!... Ah! mes bien chers, avec quelle impatience j'attends vos lettres et comme je suis heureuse de les lire! Je suis si contente de savoir que vous vous plaisez toujours à Nice et que le soleil continue à maintenir Jacques en bonne santé! il me faut ces bonnes nouvelles, je vous assure, pour m'aider à vivre loin de ceux

que j'aime et loin de mon chez-moi. A Rochetaillée, le temps me dure moins après vous, parce que là-bas je vous vois mieux, et puis j'ai mon ménage, mes bêtes et mon jardin à soigner. Mais, dans votre Paris et dans ces chambres que vous avez quittées, je me trouve si seule et si étrangère à tout ! Vos amis sont pourtant bien aimables et ne nous abandonnent pas. J'ai eu souvent la visite de M. Lechantre, du docteur Langlois et de plusieurs camarades de Jacques. Tous ces messieurs s'informent de vous et cherchent à me distraire, mais je n'ai de goût et de curiosité à rien. Je ne sors guère que pour aller à la messe, et le reste du temps, je demeure comme un hibou dans ma chambre, à tricoter, à me tracasser et à compter les jours.

« Vous me direz que je ne suis pas seule, puisque j'ai Christine avec moi ; mais vous la connaissez assez pour comprendre que sa compagnie n'est pas très égayante. Cette fille s'ennuie encore plus que moi à Paris. Quand elle n'a pas le nez dans ses livres de dévotion, elle passe des heures à geindre et à me faire endêver du matin au soir. Elle voit les choses bien plus en noir que moi et me met à chaque instant la tablature en tête. L'autre nuit, ne m'a-t-elle pas réveillée pour me conter qu'elle venait de rêver que le feu avait pris à notre maison de Rochetaillée ; de sorte que, dès le fin matin, j'ai écrit

dare-dare au grand Mammès pour le prier de me rassurer. C'était bête comme tout, mais Christine avait fini par me donner ses inquiétudes et je n'ai été tranquille que lorsque j'ai eu une réponse. Dieu merci, de ce côté-là tout va bien et la maison est en ordre. Notre vache Zénobie a vêlé et on compte vendre le veau à la foire de Saint-Aubin. Le fermier du Prieuré s'apprête pour les *marsages* et il me charge de vous mander qu'on en a terminé avec la réparation des engrangements. Toutes nos connaissances se portent à merveille, sauf M. le curé qui est repris de ses rhumatismes.

« Christine ne cesse de me répéter que puisque vous vous plaisez tant à Nice, vous y prolongerez peut-être votre séjour jusqu'en été; moi, je soutiens que vous n'en ferez rien et que vous tiendrez votre promesse de revenir à Paris pour Pâques; mais elle hoche la tête comme un oiseau de mauvais augure, et, à force d'entendre ses jérémiades, j'arrive à les prendre au sérieux et à me tourmenter moi-même. Je sais bien, mon Jacques, que ça n'est pas raisonnable et qu'il ne faut pas crier au loup avant de l'avoir vu. N'importe, tout cela me met en tristesse; je réfléchis que je deviens vieille et que ce temps passé à Nice, si loin de nous, est autant de pris sur les jours qui me restent à vivre auprès de toi. Si tu savais, mon garçon, comme alors je te trouve à dire et comme

je donnerais tout au monde pour t'avoir à mon côté et pour une bonne soirée de causerie avec toi! Des fois il me prend des envies folles de te voir, de t'embrasser, et je me mets à regretter qu'au lieu d'être un grand peintre, tu ne sois pas demeuré tout bonnement chez nous, à cultiver nos champs... Pardonne-moi ces mauvaises pensées, j'en ai honte moi-même et je me reproche d'être trop personnelle... Mais quoi! je ressemble, je crois, à toutes les mères et vous verrez, quand vous aurez des enfants, comme ils vous tiendront par une chaîne enroulée autour du cœur et comme ça vous grèvera d'être loin d'eux!...

« Puisque je suis en train de vous dire tout ce que je pense, il faut que je vous confesse également une idée qui m'est venue et que, comme Christine, vous traiterez peut-être de folie. Une fois qu'elle s'est logée dans mon cerveau je n'ai pu y tenir, et je suis allée rue Notre-Dame-des-Champs pour consulter là-dessus M. Lechantre. Je n'ai pas eu de chance: il venait justement de quitter Paris pour entreprendre un voyage d'agrément avec un monsieur de ses amis. Je vais tout de même vous la confier, mon idée; si elle vous paraît folle, prenez-la comme la lubie d'une vieille maman qui ne peut s'accoutumer à se passer de vous... Voici la chose. Il me semble que si je pouvais voir, ne serait-ce que quelques jours, le pays où vous êtes, la maison où vous

logiez, et si je pouvais vous embrasser un bon coup, ça me redonnerait des forces pour le restant de l'hiver et ça me ferait patienter. Avec les chemins de fer on voyage si vite, et d'ici à Nice il ne faut guère que vingt-quatre heures... Tout en tricotant ma laine, je me suis pensé que, si vous y consentiez, j'aurais bonne envie d'aller passer là-bas une quinzaine avec vous...

« J'en ai parlé à Christine, qui a jeté les hauts cris : « Un si long voyage... Deux femmes seules « qui n'entendent rien à rien..., ça n'avait pas de « bon sens!... » Et puis elle a parlé des mauvaises rencontres, des accidents de chemin de fer, et elle a juré que, pour son compte, elle ne se résignerait jamais à faire un pareil trajet pour rester quelques jours dans une ville où elle serait encore plus dépaycée qu'à Paris. J'avais un peu espéré que M. Lechantre, qui est si obligeant et qui avait le projet de vous rendre visite, voudrait bien nous servir de compagnon; mais le voilà absent de Paris et on ne sait quand il reviendra. Quant à votre sœur, entêtée comme elle est, il n'y a guère apparence qu'elle change d'avis. Me voilà toute désappointée... J'avais tellement tourné et retourné mon idée dans ma cervelle que je finissais par la trouver très exécutable et, malgré les observations de cette peureuse, qui me sont tombées sur le cœur comme un seau d'eau froide, je garde encore un petit brin d'es-

poir... S'il ne s'agissait que de moi, je me sentiraï peut-être assez gaillarde et courageuse pour exécuter ce voyage, mais Christine se fait des fantômes de tout; elle se croirait perdue, et quant à la laisser seule à Paris, il n'y a pas à y songer... Et pourtant, ce serait si bon de vous revoir et de bien vous embrasser!... Ça couperait en deux ce long hiver. Il me semble qu'en cette saison, des quantités de gens doivent chaque jour partir de Paris pour Nice, et si, dans le nombre, il y avait quelqu'un de votre connaissance, ne pourriez-vous le charger de nous prendre toutes deux dans son compartiment?...

« Vous le voyez, mes chers miens, je suis aussi entêtée que Christine, mais d'une autre façon, et il m'en coûte de me résigner. Causez de mon projet entre vous et examinez s'il n'y aurait pas moyen d'arranger les choses au contentement de tous. Le cœur me saute rien qu'à la pensée qu'en vingt-quatre heures je pourrais être auprès de vous. Enfin, voyez... Ce que vous ferez sera bien fait et j'accepterai votre décision quelle qu'elle soit. Christine vous envoie ses compliments; quant à moi, je vous serre tous deux en pensée contre ma poitrine et vous embrasse, mes enfants, comme je vous aime, c'est-à-dire tout plein.

« Votre mère dévouée,

« CLAUDETTE MORET. »

Cette lettre de la petite mère était arrivée le soir même de la bataille des fleurs, et, à mesure qu'il la lisait à voix haute à Thérèse, Jacques se sentait baigné par une rafraîchissante source de tendresse, dont le jaillissement noyait les trop capiteux souvenirs de l'après-midi. Il se trouvait brusquement transporté loin de Nice et des fêtes du carnaval, au fond de l'atelier de la rue Ampère. Il y voyait M^{me} Moret tricotant sa laine devant le poêle de la salle à manger; il se la représentait esseulée dans l'appartement désert, attristée à la fois par l'absence de ses enfants et par les mines revêches de Christine; il la devenait plus tourmentée encore qu'elle n'osait l'avouer, et son cœur se serrait...

— Qu'en penses-tu? demanda-t-il à Thérèse.

— Pauvre petite mère! soupira celle-ci, je pense qu'il faut qu'elle soit grandement en peine de nous pour avoir songé à faire ce long voyage.

— Oui, elle se chagrine encore plus qu'elle ne l'avoue, et j'ai peur qu'elle ne tombe malade... C'est moi qui l'ai arrachée à ses habitudes pour la transplanter à Paris pendant notre absence, et je m'en voudrais mortellement si, par ma faute, il lui arrivait du mal... Puisqu'elle s'ennuie de nous, il faut lui donner la satisfaction qu'elle désire. Demain, je prendrai le rapide de midi, j'irai la chercher, et je te la ramènerai dans deux jours...

En cédant à ce mouvement d'affection filiale, Jacques obéissait aussi presque inconsciemment à des impulsions plus complexes. Il lui semblait qu'en procurant à sa mère ce léger plaisir si ardemment souhaité, il rachèterait du même coup le péché qu'il commettait en repensant trop complaisamment à Mania. Quand on a une faute sur la conscience, on est naturellement disposé aux menus sacrifices qui peuvent, sinon l'effacer, du moins l'atténuer. C'est ce superstitieux besoin de compensation qui pousse les pécheurs les moins dévots à s'imposer de secrètes pénitences. Ce soudain voyage, qui allait mettre des centaines de lieues entre M^{me} Liebling et lui, apparaissait à Jacques comme une louable expiation.

— Oui, poursuivit-il, c'est décidé, je partirai demain.

— Mon ami, répliqua Thérèse touchée, en lui serrant les mains, tu as là une bonne pensée, et je suis absolument de ton avis... Seulement, ce n'est pas toi qui feras le voyage, c'est moi.

— Toi, Thérésinette?... Ah! non, par exemple!

— Ce sera moi... En partant en plein hiver, tu t'exposerais à perdre tout le bénéfice de ton séjour dans le Midi, et, de plus, cette brusque transition d'un climat chaud à un climat froid pourrait te rendre sérieusement malade... Je ne te laisserai pas commettre une pareille imprudence, et d'ailleurs, bien mieux que toi, je serai

une auxiliaire utile à la petite mère et à Christine.

— Mais, objecta Jacques, songe que tu voyageras seule pendant vingt-deux heures..., et puis, ces inconvénients, ces fatigues dont tu parles, seront les mêmes pour toi que pour moi.

— Pas le moins du monde... D'abord je suis bien portante et moins sensible que toi aux soudains changements de température... Quant à ce qui est de faire seule le trajet, tu sais que je suis vaillante, et que ma précoce solitude au Prieuré m'a rendue très débrouillarde... Rassure-toi donc, je saurai parfaitement me tirer d'affaire... C'est demain vendredi, nous allons télégraphier à la maman de se tenir prête avec armes et bagages; j'arriverai samedi à neuf heures du matin, nous repartirons le plus vite possible, et si tout va bien, comme je l'espère, nous serons toutes trois ici vers mardi, dans la matinée... De cette façon, ta mère jouira encore du dernier jour du carnaval, et le spectacle des fêtes de Nice mettra peut-être un peu de gaieté sur la figure de Christine... Ainsi, c'est convenu, cours au télégraphe, pendant que je préparerai ma valise.

Tandis que Thérèse, avec la promptitude de décision qui la caractérisait, détaillait son plan de voyage, Jacques se disposait de nouveau à protester contre un pareil projet et se répétait à part lui qu'il ne pouvait en permettre la mise à

exécution. Les objections lui venaient en masse : — il n'était pas convenable de laisser une jeune femme inexpérimentée s'aventurer seule pendant près de vingt-quatre heures dans un compartiment où elle risquait de se trouver en assez mauvaise compagnie. Durant la saison du carnaval la société qui encombre les trains du P.-L.-M. est souvent très mêlée; on peut s'y rencontrer avec des créatures d'une moralité suspecte, avec des joueurs, retour de Monte-Carlo, ou des viveurs aux conversations peu édifiantes, aux attentions gênantes... Non, Jacques ne devait pas exposer sa femme aux hasards de pareilles promiscuités. Et cependant, quand il formula tout haut ces prudentes considérations, il ne mit pas à son argumentation toute la chaleur qu'il aurait fallu. On eût dit qu'une fée maligne affaiblissait les objections dès qu'elles passaient sur ses lèvres, et qu'il les émettait avec un vague désir de les voir rejetées.

Thérèse les repoussa en effet et persista plus fermement dans ses résolutions. Jacques se rendit au télégraphe pour prévenir la petite mère, et la jeune femme commença ses préparatifs de voyage.

Le lendemain, après un rapide déjeuner, ils partirent ensemble pour la gare et le peintre installa sa femme dans un compartiment déjà occupé par une famille anglaise, dont les respecta-

bles physionomies lui paraissaient donner toutes les garanties désirables. Il s'était assuré préalablement que cette famille allait jusqu'à Paris et, ayant la conscience en repos de ce côté, il ne s'occupait plus qu'à atténuer l'impression pénible des dernières minutes qui précèdent un départ. Debout sur le marchepied, il adressait à Thérèse de douces et minutieuses recommandations. Au moment de voir s'éloigner celle qu'il regardait comme un adorable ange gardien, il se sentait repris pour elle de la chaude affection des premiers jours. Une émotion faite de tendresse, d'inquiétude et de vague repentir, le serrait à la gorge. — A de certains instants de la vie, le cœur reçoit de mystérieux avertissements salutaires auxquels nous donnons le nom de pressentiments. — Tout en s'appuyant à l'embrasure de la portière, la main dans la main de Thérèse, Jacques eut la sensation qu'un fil se rompait dans la chaîne si dorée de leur intimité conjugale, et ce coin de la gare, avec la nef vitrée encadrant de sa grande arche le délicieux profil des collines de Carabacel, lui apparut soudain comme si quelque chose d'irrémissible allait s'y passer; les moindres détails du milieu où il éprouvait cette angoisse se gravèrent dans sa mémoire avec une cruelle précision : — l'indifférente nonchalance de la bibliothécaire assise devant son échoppe encombrée de plans, de journaux, de volumes à

couverture jaune; les cris des facteurs, le halètement de la locomotive, l'ahurissement des voyageurs cherchant leur place, tout cela prit pour lui une importance et un relief inoubliables. Des larmes lui mouillèrent les yeux.

— Tu embrasseras la petite mère pour nous deux, murmura-t-il; sois patiente avec Christine... Surtout envoie-moi un télégramme dès ton arrivée.

— Sois tranquille, répondait la jeune femme, et ne prends pas cet air lamentable... On dirait que je pars pour ne plus revenir... Je serai ici très probablement mardi matin; ton veuvage durera donc, au plus, quatre jours. Soigne-toi bien et pense à moi... Au revoir, mon chéri!

On fermait les portières, la cloche tintait; Jacques se jeta au cou de Thérèse, l'embrassa violemment, puis descendit du marchepied. Une minute après le train filait vers Sainte-Hélène, et, immobile sur le trottoir, le peintre regardait encore un mouchoir blanc s'agiter dans le soleil, à la portière d'un compartiment.

Il sortit de la gare, la tête et le cœur tout embrumés par la mélancolie des adieux. Au dehors, un vent léger faisait frissonner le feuillage des eucalyptus baignés de lumière; les omnibus descendaient lestement la rampe de la station avec leur chargement de voyageurs; les marchands de violettes s'empressaient autour des promeneurs

en laissant derrière eux comme une traînée d'odeurs printanières. L'avenue de la Gare, avec ses mâts pavoisés de flammes tricolores, ses guirlandes de lanternes courant d'arbre en arbre, ses maisons décorées de draperies aux couleurs crues, fourmillait de flâneurs. Cette animation, cet air de fête, eurent peu à peu raison de l'impression de tristesse que Jacques emportait du chemin de fer. Son âme, comme celle de la plupart des artistes, subissait vivement l'influence des phénomènes extérieurs et changeait d'état avec une mobilité d'hirondelle. Bientôt le peintre respira avec plus de facilité, marcha d'un pas plus allègre et prêta une attention plus indulgente au spectacle de la rue. Sans se rendre nettement compte de ce qui se passait en lui, il semblait délivré d'une secrète contrainte. Il s'opérait en toute sa personne une sorte de détente, une sourde réaction joyeuse, quelque chose de ce qu'éprouve un écolier à son premier jour de vacance. En même temps, de ce trouble arrière-fond qui forme le limon de l'âme humaine, de confuses pensées s'élevaient pareilles à ces globules de gaz qui se dégagent d'une eau vaseuse et montent légèrement à la surface. « Thérèse était partie; il était seul à Nice, seul et libre, avec tout le loisir de retrouver Mania Liebling pendant les fêtes et de déchiffrer ce qu'il y avait dans le cœur de cette étrange sirène. »

Le bouquet de jonquilles et de violettes lancé à son adresse avait de nouveau troublé sa quiétude. « Quelle mystérieuse intention se cachait derrière cette manifestation visiblement préméditée ? Était-ce simplement une espièglerie sans conséquence, ou devait-il y voir une invitation à renouer des relations trop brusquement interrompues ? » Tout en écartant l'idée d'une infidélité possible, Jacques pensait à Mania. Depuis leur rencontre à Beaulieu, imperceptiblement, M^{me} Liebling prenait possession d'une plus large part de lui-même. Cette main-mise partielle s'était effectuée lentement, mais d'une façon victorieuse. D'abord, l'artiste seul avait été séduit, puis le pouvoir de la Galicienne s'était exercé sur cette portion du cœur restée neuve chez les hommes qui n'ont connu et aimé qu'une femme ; elle avait éveillé chez Jacques une sourde voluptuosité latente, et maintenant elle surexcitait en lui cette sensuelle curiosité qui nous pousse aux aventures périlleuses, à la convoitise du fruit défendu. Elle pénétrait en des régions de son être où dormaient des désirs inassouvis ; elle occupait les vides secrets que la pure affection de Thérèse n'avait pas remplis. Troublé par cette graduelle intoxication, Jacques, en descendant l'avenue de la Gare, s'avouait qu'il était malhabile à se défendre contre les entraînements de cette enchantresse, que la société de Mania lui devenait de

plus en plus indispensable, et qu'il ne retrouverait un sérieux repos d'esprit que lorsqu'il aurait pénétré à son tour dans le cœur de M^{me} Liebling...

En arrivant près du boulevard Dubouchage, l'idée de rentrer dans son appartement désert opéra un revirement dans son esprit, et sa pensée se reporta vers celle qu'il venait de quitter à la gare. A cette heure, Thérèse devait déjà être à Antibes et certainement elle aussi pensait à lui, tandis que le train fuyait vers Paris; mais il la connaissait trop pour ne pas être sûr qu'au rebours de la sienne, l'âme de Thérèse n'était distraite de sa tristesse par aucune diversion du dehors. « Je vaudrais moins qu'elle, songea-t-il, et je suis décidément pétri d'une pâte plus grossière! »

De loin en loin, nous avons ainsi de ces éclaircies soudaines qui nous permettent de voir nettement le fond mauvais qui est en nous; mais cette mise à nu de notre âme est si désolante, et nous aimons tant à nous en faire accroire, que nous ne sommes pas longtemps capables de supporter la vue de notre perversité crûment étalée; nous nous hâtons de jeter sur cette répugnante nudité un voile d'hypocrites correctifs et de sophistiques illusions. — Tout en se reprochant la coupable satisfaction que lui causait l'idée de sa solitude et de sa liberté, Jacques se disait:

« Après tout, en puis-je mais, si j'ai une nature facilement excitable?... Je ne serais pas artiste, si je ne subissais avec cette vive sensibilité les impressions du dehors. »

Au moment où il allait tourner l'angle de la rue Pastorelli, il se heurta contre un promeneur à barbe grise, qui le prit dans ses bras brusquement et s'écria en lui donnant l'accolade :

— Bonjour, mon fils!... J'allais justement chez toi.

— Monsieur Lechantre! s'exclama Jacques ébaubi, par quel heureux hasard êtes-vous à Nice?

— Ne t'avais-je pas prévenu que je viendrais te surprendre un jour ou l'autre? répondit le peintre de sa bonne voix cordiale... J'ai un ami fort riche, le baron Herder, qui possède un yacht et qui m'a offert une place à son bord. Comme il comptait faire escale ici pendant le carnaval, j'ai accepté... Nous avons quitté Ajaccio hier soir, et ce matin l'*Hébé* jetait l'ancre dans le port Lympia... Un brin de toilette, le déjeuner, et me voici... Comment se porte Thérèse?

— Très bien, je viens de la mettre en wagon... Elle est allée à Paris, chercher la petite mère et Christine, qui passeront une quinzaine avec nous.

— Alors journée complète?... Tant mieux!... Je suis ici pour quelques semaines et j'espère bien que nous ne nous quitterons guère... Ah ça!

d'abord, regarde-moi... Tu as bonne mine, l'œil clair, les joues pleines, le teint reposé, bravo!... Tu ne te ressens plus de ton indisposition ?

— Je me porte comme un charme, cher maître... Nice m'a retrempé.

— A la bonne heure ! Du reste, ça devait être, ce pays-ci est une fontaine de Jouvence... Tiens, moi qui te parle, rien qu'après un premier bain de soleil, je me sens tout gaillard, et il me semble que j'ai vingt ans de moins sur le corps.

En effet, Francis Lechantre, bien à l'aise en son complet de drap gris, la barbe en éventail, le teint rose, le regard épanoui, paraissait plus jeune, plus dispos et plus en train que jamais. Sa boutonnière était fleurie d'une touffe d'œilleux, son feutre rejeté en arrière découvrait son front bombé, ses limpides yeux bleus rieurs, et il redressait juvénilement sa haute taille.

— Tu sais, continua-t-il en exécutant un moulinet avec sa canne, je suis venu ici avec l'intention de m'amuser, et, puisque te voilà veuf pour quelques jours, je compte sur toi pour me tenir compagnie... Le baron Herder a la goutte, et, en sa qualité d'archi-millionnaire, il est blasé sur tous les plaisirs..., mais non pas moi, morbleu!... Il y a encore de jolies pommes dans le jardin de la vie et j'ai de bonnes dents pour y mordre... D'abord, je veux voir le carnaval et y jouer ma partie comme un jeune homme...

Je veux m'en fourrer, fourrer jusque-là!...

comme chantait ce pauvre Hyacinthe dans la *Vie parisienne*... Nous nous déguiserons, nous lancerons des *confetti*, nous irons au *veglione* et nous intriguons les Niçoises... Mon cher enfant, plus je grisonne et plus je suis d'avis qu'il faut se hâter de jouir des douceurs que la Providence nous a mises en réserve. Donc, vive la joie!... Tu vas me conduire chez un costumier où je me commanderai un domino. Puis nous irons prendre un sorbet à la *Renaissance* en écoutant les mandolinistes... Il y a dix ans que je ne suis venu ici, et je crois que c'était hier... Je n'y reviendrai peut-être plus, et, ma foi, je veux boire encore un coup de soleil et de plaisir avant de quitter cette aimable existence terrienne!... As-tu un cigare?... Bon, merci, et maintenant *andiamo!*

IX

LE dimanche gras, premier jour des *confetti*, les masques affluaient dès une heure vers la place Masséna, où ils attendaient avec impatience le traditionnel coup de canon, signal de la bataille et du défilé des chars. Dans les rues avoisinantes, il y avait un fourmillement de gens costumés. Nice prenait l'originale physionomie qui caractérisait jadis le carnaval italien, et qu'on ne retrouve plus guère dans toute sa gaie spontanéité que sur ce point du littoral. Là seulement, en effet, la population ne se borne pas à assister passivement à des réjouissances quasi officielles; elle veut s'amuser pour son propre compte, elle se mêle à la fête, et y ajoute un entrain, un imprévu, une exubérante fantaisie, qui font du carnaval niçois un spec-

tacle unique. Le jour des confetti, les conditions sociales sont confondues, et la ville entière se déguise : ouvrières des vieux quartiers, bourgeoises ou patriciennes de la colonie étrangère, il n'est pas une femme qui ne revête le domino de lustrine ou de satin, et ne circule librement par les rues. Dans cette tapageuse mêlée de toutes les classes de la société, l'explosion de la joie populaire est rarement grossière; partout règnent une bonne humeur, une aménité qui augmentent encore le charme de ces folles journées.

Les trottoirs étaient encombrés de camelots offrant aux passants des sacs de ces minuscules dragées de plâtre, qui se sont substituées aux véritables *confetti* de sucre blanc ou rose, et qui servent de projectiles pour la bataille. Chaque logis versait sur la chaussée le contingent de ses hôtes costumés : dominos multicolores, pierrots enfarinés, moines blancs et rouges. Tous portaient le bonnet à grelots et le masque de toile métallique, destinés à préserver la nuque et la figure contre la grêle des confetti; tous s'empresaient de faire remplir de « bonbons » de plâtre la gibecière de coutil placée en bandoulière. Sur les voies où devaient défiler les chars, les fenêtres, drapées de blanc et de rouge, étaient garnies de curieux. Dans la rue et jusqu'au faite des maisons bruissait une sourde allégresse, coupée par les cris aigus des camelots, par le fausset flûté

des masques et par les cuivres des fanfares lointaines. Un ciel plafonné de nuages blanchâtres, troués çà et là de taches bleues, éclairait d'une lumière assoupie le grouillement de la foule bariolée.

— Vois-tu, disait Francis Lechantre à Jacques, l'air de cette diablesse de ville vous tape sur la tête comme du champagne... Depuis que j'ai endossé mon costume, il me monte des bouffées de gaillardise, et je me sens en verve comme lorsque j'étais rapin à l'atelier du père Drolling.

Masqués, affublés d'amples robes de moine, les deux artistes cheminaient bras dessus bras dessous dans la direction du Cours.

— Cher maître, répondit Jacques, vous êtes toujours jeune, vous, et ça se voit bien à votre façon de peindre.

— Jeune?... Vil flatteur!... Il y a des moments où je voudrais me le persuader, et, quand je ne suis pas en face de mon miroir, il me prend des revenez-y de jeunesse; je ressemble à ces vieux pommiers qui ont parfois des repousses de fleurs à l'arrière-saison. Lorsque les jolies femmes me regardent, je m'aperçois trop bien que je ne suis qu'un barbon, mais quand je les regarde, moi, j'ai toujours vingt ans.

— Vous avez dû être souvent amoureux, monsieur Lechantre? demanda brusquement Jacques,

— Oui et non... Ça dépend du sens que tu attaches au mot. Si par là tu entends d'agréables passades avec des femmes peu sévères, oui, j'ai été souvent amoureux; mais s'il s'agit de passion...

— Naturellement, c'est de cela que je parle.

— Oh! alors, mon fils, je puis te répondre carrément que non... La passion, ça dérange trop une vie d'artiste... J'ai toujours eu une peur bleue de m'acquiner à un modèle, comme beaucoup de nos camarades, ou de m'éprendre d'une femme du monde qui m'aurait mené en laisse et condamné à faire de mauvaise peinture... Non, je m'en suis tenu aux intermédiaires, aux grisettes qui entrent par la porte de l'atelier et en sortent vivement par la fenêtre, comme des hirondelles... Au fond, vois-tu, c'est ce qu'il y a de mieux, ça ne laisse ni regrets ni remords... Mais je dois te scandaliser, toi qui es un mari modèle, un amoureux pour le bon motif!

— Cher maître, repartit Jacques avec un léger frisson dans la voix, vous avez trop bonne opinion de moi... Je ne suis pas plus un saint que les autres...

— Allons donc! ne pose pas pour la modestie... On sait bien que tu adores ta femme...

Ils étaient arrivés à l'un des escaliers de l'amphithéâtre élevé devant la préfecture, en vue de la mer, et formé de nombreux gradins, dont

toutes les travées étaient déjà garnies d'un entassement de spectateurs costumés. Dans le bas, autour d'une rotonde où était établi un orchestre, s'arrondissait une large piste destinée au défilé des chars et des masques. Au moment où ils s'asseyaient dans l'une des travées, l'orchestre entama le refrain du *Père la Victoire*, des fanfares éclatèrent au loin, annonçant l'approche du premier char, le canon tonna, et instantanément l'air fut obscurci par une grêle de confetti pleuvant de partout : des fenêtres, des tribunes, des terrasses, du Cours. Les projectiles lancés à poignées se croisaient au milieu des éclats de rire et rebondissaient avec un tintement sec sur les planches. Un immense char aux couleurs tapageuses, représentant les personnages du *Petit Faust*, s'avavançait lentement au son des cuivres. Devant les chevaux, la foule des piétons masqués s'égaillait un moment, puis s'épaississait de nouveau à l'arrière. Les couples formaient des quadrilles ou dansaient deux à deux en se trémoussant follement, et en répétant en chœur les refrains de l'orchestre. A les voir de haut se grouper par larges masses ou s'égrener en grappes éparses, on eût dit un éparpillement d'énormes papillotes bleues, blanches, roses, vert clair, qu'un fantasque confiseur aurait vidées à tas sur la voie publique. Et toujours la grêle légère des confetti lancés à toute volée tintait, accompagnant les

cris des masques, les sonorités de l'orchestre, les bravos des tribunes.

Indifférent à la bataille, Jacques parcourait du regard les baies des fenêtres, les gradins de l'amphithéâtre; il cherchait à y découvrir sous le domino la taille souple et l'originale figure de Mania; mais tous les visages étaient masqués, et tous les dominos se ressemblaient. Pendant ce temps, Francis, debout contre la barrière, gesticulait, riait et bataillait avec ses voisins. Toutefois, au bout d'une heure, il se lassa d'être emprisonné dans une tribune.

— C'est joli de couleur, dit-il, mais c'est toujours un peu la même chose... J'ai des fourmis dans les jambes, et je ne serais pas fâché de me les dégourdir en me mêlant à la bacchanale d'en bas... Descendons, veux-tu?...

Ils quittèrent leurs places et gagnèrent le Cours à travers une cohue de masques qui se répandaient comme l'eau d'une écluse sur le passage des chars. Là, vraiment, la fête était dans tout son éclat. Les gens de la chaussée lançaient des projectiles aux gens des fenêtres, qui, à leur tour, en répandaient des pelletées sur le dos des passants; de brèves intrigues se nouaient et se dénouaient des trottoirs aux fenêtres, où des masques s'interpellaient en patois niçois. De l'extrémité du Cours à l'entrée de la rue Saint-François-de-Paule, on ne distinguait qu'un double courant houleux de

têtes encapuchonnées, de bras nerveusement agités; un tumultueux remous de costumes qui se fondaient et chatoyaient sous une brève flambee de soleil. Le sol était jonché de confetti, et on marchait littéralement sur une épaisse neige grise.

— A la bonne heure! s'écriait Lechantre, nous allons seulement commencer à nous amuser! Il s'interrompit et porta sa main à son masque: — Touché! fit-il, mazette! voilà une mitraille en règle... J'en suis tout éberlué...

Ils longeaient la terrasse du libraire Visconti. Le balcon de pierre était garni de dominos très élégants. Postés sur le mur d'appui, ayant à côté d'eux de gros sacs de confetti, ils en bombardaient sans pitié les promeneurs. Jacques, qui avait soulevé son masque pour respirer, leva les yeux en l'air. Au moment où il présentait son visage à découvert, un domino de satin blanc avec des nœuds roses aux épaules se pencha au-dessus du balcon et lui envoya une grêle de projectiles en pleine figure.

— Attrape, Jacques! s'exclama Francis; décidément, ce domino aux nœuds roses nous en veut... Attends, beau masque, attends!

Il ramassa dans le fond de sa gibecière une poignée de confetti et riposta vigoureusement. Le domino blanc et rose avait adroitement baissé la tête, et riait d'un rire clair et retentissant; en

même temps il puisait à même dans son sac et mitraillait de nouveau les deux amis.

— Les dernières cartouches! cria Lechantre en vidant le fond de sa gibecière. A toi, gamin!... Tiens bon, pendant que je vais me ravitailler...

Il s'éloigna dans la direction d'une échoppe où l'on vendait des confetti et disparut dans la foule.

Cependant Jacques, qui avait encore sa provision presque intacte, rajustait son masque et bataillait avec le domino de la terrasse. Il visait mal, recevait plus de confetti qu'il n'en rendait, mais il s'acharnait et devenait nerveux. Le rire moqueur de l'inconnue le déconcertait et l'agaçait. Le timbre musical de ce rire à la fois aigu et caressant réveillait en lui de vagues sensations déjà éprouvées. Il observait le geste espiègle, la taille flexible, la grâce de son adversaire, et un soupçon lui traversait l'esprit: « Si c'était Mania? » Cette conjecture le troublait si fort qu'il ne sut pas se garer d'une nouvelle grêle envoyée à son adresse. Il la reçut dans les yeux, et, quasi aveuglé, riposta maladroitement.

— Raté! dit au-dessus de lui la voix railleuse du domino aux nœuds roses; pour un peintre, tu n'as pas le coup d'œil juste!

Cette fois, il n'y avait plus de doute: c'était bien la voix de Mania. Le peintre bondit sur le trottoir, épousseta la poudre grise qui l'offusquait, mais quand il put distinguer les objets, et relever

les yeux sur la terrasse, le domino de satin blanc s'était éclipsé. Les coudoiements des passants rejetèrent Jacques dans la cohue, et il se résigna à se mettre en quête de Francis Lechantre. Seulement, au milieu de cette foule grouillante, il était difficile de retrouver quelqu'un. Francis, probablement, s'était fourvoyé en cherchant Jacques de son côté. Après avoir vainement battu les rues avoisinantes, ce dernier prit le parti de remonter la pente qui débouche sur le boulevard du Pont-Neuf. Arrivé là, il fut de nouveau arrêté par la cohue qui refluit pour faire place aux chars. Comme il regardait à droite et à gauche s'il ne distinguerait pas la haute taille de son ami, il se sentit effleuré par quelques grains de confetti, semés plutôt que lancés sur son épaule, et, se retournant, il reconnut à cinq ou six pas le domino blanc aux nœuds roses. L'inconnue, avec une prestesse de couleuvre, se faufilait adroitement entre les groupes, puis tournait la tête du côté du peintre et se remettait en marche. Jacques, éperonné par le désir d'atteindre Mania Liebling, essayait de jouer des coudes et de se frayer à son tour un chemin à travers la foule, mais, empêtré dans sa robe de moine, et moins lesté que la fuyante apparition, il restait de beaucoup en arrière, et, la chaussée étant occupée à ce moment par l'énorme char du *Petit Faust*, il perdit tout à fait la trace de celle qu'il poursuivait.

Au bout d'un quart d'heure, il arriva tout essoufflé sur la place Masséna, illuminée par la vermeille lueur du soleil couchant. La foule était moins dense sur ce large espace. Il fit halte sur l'un des terre-pleins qui s'étendent en avant du Casino. Des masques s'y pourchassaient à coups de confetti, en échangeant d'une voix flûtée de gaillardes plaisanteries. Hors d'haleine et désappointé, Jacques avait de nouveau enlevé son masque; ses regards erraient d'un groupe à l'autre, en quête de Lechantre, et aussi du domino blanc et rose.

— Ohé! Jacques!...

Il mit sa main en abat-jour sur ses yeux et aperçut enfin Francis démesurément agrandi par un effet de la lumière du couchant.

— Je t'ai faussé compagnie, reprit Lechantre gaiement; figure-toi qu'il m'est arrivé une aventure... J'ai été intrigué, oui, mon cher, intrigué par une jolie fille, une Niçoise pur sang avec des yeux couleur de bigarreaux noirs, et un accent local qui sent le poivre et le mimosa... Une fringante créature, faite au tour, souple de taille et rebondie du corsage; la langue bien pendue pardessus le marché et la repartie amusante... Nous sommes au mieux et, si ce n'eût été par respect pour ton état d'homme marié, je l'aurais emmenée dîner avec nous, mais nous nous retrouverons... Je lui ai donné rendez-vous à la redoute, et je

dois la reconnaître à un gros bouquet d'œillets rouges qu'elle portera au corsage.

— Vous irez donc à la redoute ? demanda distraitement Jacques.

— Parbleu ! et toi aussi, naturellement.

— Moi ?

— Pourquoi pas ? s'écria Francis. As-tu peur de te compromettre ?

— Cet homme vertueux a peur de tout, murmura derrière eux une voix moqueuse ; n'y va pas, mon cher, tu y ferais de méchantes rencontres !...

Ils se retournèrent et virent le domino aux nœuds roses qui pirouettait sur ses talons. A peine Jacques avait-il eu le temps de se remettre de sa surprise, qu'un second domino, bleu celui-là avec des nœuds blancs, aborda le premier en s'exclamant en anglais :

— *Is it you at last, Mania dear ?... Let us go away !*

— C'est elle ! dit Jacques en entraînant Francis.

— Qui, elle ? demanda celui-ci en écarquillant les yeux... Comment, toi aussi, gamin ?... Inutile de rougir, ne sommes-nous pas en carnaval ?... Thérèse n'en saura rien !

Pendant ce temps les deux femmes avaient gagné une voiture de maître qui stationnait près du pont ; elles y montèrent et le landau partit au grand trot.

Jacques, la mine déconfite, regardait l'équi-

page tourner à l'angle de la rue Masséna. Déjà un sentiment de gêne l'envahissait; il craignait que Francis ne devinât l'émotion causée par cette rencontre et il s'efforçait de dissimuler son désappointement. Il savait le paysagiste très observateur et il avait honte de lui laisser deviner l'importance exagérée que ce domino mystérieux prenait déjà dans sa vie. Mais, à ce moment, Lechantre était très porté à l'indulgence. Grisé lui-même par le carnaval, il admettait fort bien que son compagnon subît de son côté les effets de cette griserie momentanée. D'ailleurs, ayant l'habitude de regarder la galanterie comme une distraction superficielle et de peu de durée, il imaginait volontiers que l'amour chez les autres avait également la brièveté et l'innocuité d'un feu de paille.

— Bah! dit-il, console-toi!... Tu la rattraperas!... Les femmes, ça ne se perd jamais... Je parie que tu la retrouveras à la redoute! En attendant, allons nous débarrasser de nos frocs, puis nous dînerons sans nous presser et, ce soir, nous replongerons jusqu'au cou dans un bain de plaisir.

Le programme arrêté par Lechantre fut exécuté ponctuellement. Après avoir dîné à la Régence, les deux amis retournèrent chez le costumier endosser leurs robes de moine, auxquelles ils firent coudre pour la circonstance quelques nœuds

rouges. Vers dix heures, ils allèrent s'attabler au café, sous les arcades du casino, de façon à assister à l'entrée des masques. Le café était plein. Les tables se prolongeaient très loin, sur deux rangs, jusqu'à la porte du casino, et les masques qui arrivaient à pied étaient obligés de traverser la haie des consommateurs au milieu d'un chassé-croisé de quolibets et d'interpellations grotesques. Ceux qui avaient la langue déliée répliquaient, et un assourdissant brouhaha de rires, de huées et de cris d'animaux montait incessamment dans l'air frais de la nuit. Pour se mettre en train et aussi pour émoustiller Jacques, Lechantre avait fait apporter une bouteille de champagne. Debout contre un pilier, les reins ceints d'une cordelière rouge, les épaules couvertes d'une pèlerine de même couleur, ornée de coquillages, le nez enluminé d'ocre, la barbe poudrée à blanc, il avait la mine *truculente* d'un pèlerin en goguette. D'une voix grasseyante et goguenarde il haranguait la foule et portait des toasts burlesques aux femmes masquées qui défilaient au bras de leur cavalier.

— Ohé! s'exclamait-il, très chouette, l'Espagnole en mantille!... Femme que j'adore, je baise tes pieds et je bois à tes yeux noirs... Hein!... tu veux savoir d'où j'arrive?... Je n'arrive pas, je pars... Je pars pour un pèlerinage à Cythère... J'y vais chercher des indulgences... Viens-tu avec

moi ? tu dois en avoir besoin, toi, là-bas, la Vénitienne aux cheveux roux... Hé ! Maria !...

Trois ou quatre femmes se retournaient du même coup et il continuait en arrondissant sa main en porte-voix :

— Tu sais, méfie-toi, ton mari est là !...

Jacques riait du bout des lèvres, en s'émerveillant de cette sève de gaminerie verveuse qui pétillait encore sur les lèvres du vieux maître. Il s'agitait nerveusement sur sa chaise et dévisageait d'un œil anxieux les femmes qui descendaient de voiture. — Mania viendrait-elle à la redoute, et, s'il l'y retrouvait, que lui dirait-il ? — A la pensée de cette rencontre possible, son cœur se serrait, un frisson le secouait, il ne tenait plus en place. Onze heures sonnèrent.

— Si nous entrions ? murmura-t-il en tirant Francis par la manche.

— Soit, dit Lechantre en s'appuyant sur son bourdon orné d'une gourde, allons prêcher la parole de vie aux gentils !...

Ils s'acheminèrent vers le casino. Dès les premiers pas qu'ils firent dans le vestibule, de joyeuses bouffées de musique achevèrent de griser Francis. Tout le jardin d'hiver était illuminé de girandoles alternativement blanches et rouges. Sous les fougères arborescentes et les palmiers en éventail, parmi les buissons de camélias en fleurs, des lumières assourdies brillaient doucement dans

les verdure foncées; des globes blancs et rouges se reflétaient à ras de terre dans l'eau moirée d'un lac minuscule entouré de gazon. Au centre, sous le kiosque enguirlandé de lanternes aux blancheteurs d'albâtre ou aux rougeurs d'aurore, un orchestre jouait des valse de Waldeufel. Le long des allées tournantes, des groupes de femmes et d'hommes costumés en blanc, avec des rappels de notes cramoisies, ou en rouge avec des agréments blancs, se croisaient, s'interpellaient et profitaient de chaque espace vide pour organiser des rondes tourbillonnantes. Le gai chatolement des couleurs uniformément blanches et écarlates; la musique tantôt assourdie et caressante, tantôt éclatante et cuivrée, dont les timbres semblaient reproduire pour l'oreille les deux tonalités dominantes qui charmaient les regards; le bariolage des travestissements à la fois dissemblables dans la forme et appariés par les couleurs; la bonne humeur et l'entrain de tout ce monde se donnant du plaisir à plein cœur; le mystère des loups de velours blanc ou cramoisi, aux trous desquels les prunelles bleues ou brunes semblait phosphorescentes; le froufrou soyeux des étoffes, le voluptueux frôlement de quelques jeunes femmes montrant hardiment leurs épaules ou leurs bras nus; — toute cette féerie sensuelle était propre à troubler des têtes plus solides que celle de Jacques. — Chaque point sensible de son moi

était chatouillé à son tour ; il était pris par la chair aussi bien que par l'esprit, par ses préoccupations d'art, par le réveil de son animalité paysanne, par la curiosité d'émotions non encore goûtées. Au milieu de cette effervescence de tout son être, quelque chose de poignant et de très doux, de délicieux et d'amer, — l'attente anxieuse de Mania, — éclosait au fond de lui comme une fleur diaprée de blanc et de rouge, au parfum à la fois irritant et suave...

Viendrait-elle?... Fallait-il interpréter comme un défi, une ironie ou une promesse les paroles qu'elle lui avait jetées en fuyant, place Masséna ? L'insistance qu'elle avait mise à attirer l'attention de Jacques à la bataille des fleurs et aux confetti était-elle un caprice ou un sérieux désir de le revoir ? En tout cas, cette insistance révélait au moins un mystérieux intérêt?... Mania pensait-elle à lui de la même façon qu'il pensait à elle?... Tandis qu'il se posait cette interrogation, une flambée d'espérance lui montait au cerveau, et, dans les flammes assourdies des girandoles blanches et rouges, il lui semblait voir s'allumer l'aube exquise de l'amour qui commence. Le tourbillon du bal masqué le soulevait de terre ; au milieu du brouhaha des danseurs et des vibrations de l'orchestre, la pensée de Thérèse ne se manifestait plus que comme une confuse image dans un enfoncement très lointain.

Oui, quelque chose lui disait que Mania viendrait certainement. Il la cherchait au fond des allées les moins fréquentées, là où des touristes, débarqués du train de plaisir et fagotés en des dominos de lustrine, s'affalaient à demi endormis sur les bancs ; ou bien il rôdait autour des tables du restaurant, toutes résonnantes de rires, de tintements de verres, de bruyants appels et de hardies flirtations. Suivi de Francis Lechantre, il pénétra dans la salle du théâtre, où l'on dansait. Là, même musique entraînante, même affluence de masques emplissant les loges ou se trémoussant sur le parquet du bal, même fête de couleurs, même enivrement de plaisir. L'atmosphère y était étouffante, et Mania ne devait pas s'être risquée dans cette tumultueuse cohue. Ils regagnèrent le jardin, où l'on pouvait se promener sans crainte d'être bousculé, et où l'on avait plus de chance de rencontrer ceux qu'on cherchait. Afin de respirer plus à l'aise, ils avaient tous deux enlevé leur loup et se promenaient sans souci de montrer leur visage découvert.

— C'est curieux, murmurait Lechantre, je n'aperçois nulle part le bouquet d'œILLETS de ma petite Niçoise... M'aurait-elle fait faux bond ?...

Comme ils longeaient la rangée des tables du café, installées dans le jardin, ils se trouvèrent non loin d'un groupe de dominos très élégants, assis autour d'un guéridon et occupés à prendre

des glaces. Au même moment, un masque se détacha du groupe et s'avança vers eux. C'était une dame à la tournure très jeune. Une robe de crêpe de Chine blanc drapait sa taille souple et ses hanches, une robe taillée à la grecque, garnie de dentelles d'or et semée, sur le devant, de gros pavots rouges. Les manches, très larges, relevées au coude, permettaient de voir la blancheur délicate de deux bras de statue; un mignon bonnet de dentelle d'or garnie de coquelicots était posé sur son épaisse chevelure d'un blond fauve. La dame portait un étroit loup de velours mi-partie cramoyssi et blanc, laissant à nu le bas du visage, où éclatait le vermeil sourire d'une bouche moqueuse aux coins retroussés.

Elle s'arrêta devant Jacques et Francis en s'éventant à petits coups, et contempla un instant avec un ironique pli des lèvres la haute taille robuste de Lechantre, auprès duquel Jacques paraissait un enfant.

— Tiens! dit-elle railleusement, *monsieur et bébé!*... Où est donc *madame*?...

— Nous l'avons oubliée au vestiaire, répliqua plaisamment Francis, mais nous nous contenterons de toi, ma belle, si tu veux bien compléter le trio.

— Merci, mon cher, riposta la dame aux pavots rouges, en toisant impertinemment le paysagiste, je n'aime pas les trios.

— Un duo, alors ? reprit Lechantre en arrondissant galamment le bras et en posant sa main sur le poignet de l'inconnue.

Celle-ci se recula, et lui appliquant un coup d'éventail sur les doigts :

— A bas les mains, fit-elle sèchement, tu es trop marqué pour mon goût, respectable vieillard, et je me soucie peu de ta compagnie... Mais si tu veux me prêter *bébé*, j'ai deux mots à lui dire... Continue ton pèlerinage, brave homme, et viens reprendre ton nourrisson tout à l'heure... Ne crains rien, je te le rendrai intact !

Francis s'inclinait comiquement, et, lâchant le bras de Jacques :

— A vos ordres, duchesse ! s'écria-t-il d'une voix gouailleuse. Puis il se retourna vers son ami qui était devenu très pâle : — Tous mes compliments, gamin, tu donnes dans la haute... Tu es tout à fait *pschut* !

Il posa le bout de ses doigts sur ses lèvres et envoya un baiser à la dame :

— Au revoir, mes enfants, soyez sages !

Puis il s'éloigna à pas comptés en balançant son bourdon d'un air majestueux et paternel.

Jacques demeurait muet et presque décontenancé près de la dame masquée, dans laquelle il avait parfaitement reconnu Mania, quelque soin qu'elle prît pour déguiser sa voix. — Ainsi, l'occasion tant désirée était à portée de sa main.

Il se trouvait face à face avec la femme qui depuis trois jours exaspérait sa curiosité et troublait son cœur; la liberté du bal masqué permettait tous les épanchements du tête-à-tête, et leur créait une quasi-solitude au milieu de la foule; cependant il était plus agité que réjoui de cette bonne fortune. Il pressentait que quelque chose de décisif allait résulter de cette entrevue, quelque chose d'irréparable, peut-être!... Jusqu'à ce moment, la possibilité d'une liaison plus intime avec M^{me} Liebling était restée pour lui dans le domaine du rêve. Il avait maintenant conscience qu'après les premiers mots échangés il mettrait le pied dans la réalité, qu'après avoir péché en pensée il pécherait en action, et qu'un premier acte téméraire en provoquerait d'autres dont il ne serait plus maître... Et, en même temps, il constatait son impuissance à se ressaisir, il se sentait entraîné par une force mystérieuse, fasciné par l'aimant de ces deux yeux qui brillaient à travers les trous du masque et l'attiraient invinciblement... Ces réflexions se succédaient en lui avec une électrique rapidité, pendant que la dame aux pavots rouges le dévisageait, tout en secouant l'écran de plumes blanches qui lui servait d'éventail :

— Tu as la mine mélancolique, maître, dit-elle de son ton railleur; regrettes-tu le coin de feu conjugal ou crains-tu que je ne te compro-

mette?... Tu ne me demandes même pas pour-
quoi j'ai désiré te parler...

— Au fait, répliqua Jacques, essayant de
prendre un air dégagé... Quel caprice ou quelle
curiosité me vaut cet honneur?

— Une curiosité dont tu ne peux - qu'être
flatté... Je veux que tu me dises le sujet de ton
prochain tableau.

— Je n'ai pas de sujet en tête... Je ne travaille
plus.

— C'est grand dommage! Est-ce le soleil de
Nice ou la vie pot-au-feu que tu mènes qui t'ôte
le goût du travail?

— Non..., c'est toi, murmura Jacques en la
regardant fixement.

— Moi?... Tu ne m'as jamais vue! répondit-
elle en riant.

— A quoi bon mentir?... Je t'ai vue au con-
fetti... Tu étais jeudi à la bataille des fleurs où tu
lançais aux gens des bouquets de jonquilles...
Enfin, je t'ai rencontrée et admirée à la villa
Endymion.

— Tu te trompes.

— Je ne me trompe pas... Quand on t'a vue une
fois, on ne t'oublie plus, et lorsqu'on t'a entendue
chanter des airs lithuaniens, on garde pour le res-
tant de ses jours la musique de ta voix dans ses
oreilles et dans son cœur... Tiens-tu à ce que je
te dise ton nom?

— Inutile! interrompit-elle avec vivacité..., que tu le saches ou non, tais-toi. L'incognito est un des charmes du bal masqué et nous n'en serons que plus à l'aise pour causer... Offre-moi le bras et promenons-nous.

Elle passa son bras sous celui de Jacques et ils tournèrent lentement autour de la pièce d'eau. L'allée était étroite et Mania se serra contre lui. Il sentait sur sa poitrine le frais contact de ce bras nu, le frôlement de ce souple corps de femme, tandis que l'odeur d'une branche de tubéreuse fixée au corsage, lui montait à la tête. Un frisson le prenait, il perdait son sang-froid et sentait les paroles s'arrêter dans sa gorge. Et, tandis qu'ils marchaient, l'orchestre du jardin jouait la valse de l'*Estudiantina*, dont inconsciemment la jeune femme marquait le rythme par un léger balancement du buste. Elle ramena son luisant regard sur celui de son cavalier, et poursuivit :

— Ainsi, il y a de par le monde niçois une dame qui lance des bouquets de jonquilles, qui chante des dăinos lithuaniennes et qui a le don de te troubler?... Est-elle jolie?...

— Elle est plus que jolie, elle est adorable; elle a des yeux qui ensorcellent, répondit-il d'une voix étranglée.

— En vérité!... De quelle couleur sont-ils?

— Ils ressemblent aux vôtres, murmura-t-il en quittant le tutoiement banal du bal masqué.

Ce soudain changement de ton, qui donnait quelque chose de plus respectueusement passionné à la déclaration de Jacques, sembla chasser l'ironie des lèvres de la jeune femme; elle cessa de sourire et regarda son interlocuteur avec une expression plus sérieuse, plus attendrie.

— Oui, balbutia-t-il, c'est ainsi qu'elle regarde, et, comme les vôtres, ses yeux donnent le vertige.

— Ah!... Mais, puisqu'elle est captivante à ce point, demanda-t-elle avec un accent de reproche, expliquez-moi pour quel motif vous avez fui toutes les occasions de la revoir?

— Vous la connaissez donc? s'écria-t-il en souriant.

— Peut-être... Supposez qu'elle est une de mes plus intimes amies.

— Eh bien! puisqu'elle est votre amie, dites-lui que si je l'évite, c'est que j'ai peur.

— Peur de quoi?

— Peur de la trop aimer...

— Quand on aime, on n'aime jamais trop.

Et peur aussi de n'être pas aimé..., hasarda-t-il en baissant la voix.

— Pour être aimé, il faut d'abord aimer... Si vous ne lui montrez pas votre amour, comment voulez-vous qu'elle y réponde?

— Et si je vous confessais que je l'aime follement?

Elle sourit et agita un moment son écran devant ses yeux.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut vous confesser, c'est à elle..., à la chanteuse de daïnos.

— Elle et vous ne font qu'une même personne, avouez-le donc! s'exclama-t-il en lui serrant le bras avec un emportement passionné.

— Calmez-vous, de grâce! répliqua-t-elle ironiquement.

Puis elle ajouta en reprenant le ton sérieux :

— Je crois qu'à force de tourner autour de cette flaque d'eau, nous perdons tous deux la tête...

Elle lui lâcha le bras, marcha vers un banc inoccupé et s'y assit.

— Vous êtes fatiguée? interrogea-t-il.

— Non, mais je me sens devenir mélancolique... Je me demande si vous êtes sincère, si ce n'est pas votre tête qui a parlé au lieu de votre cœur, et ce que réellement vous devez penser de moi?

— Je vous aime, répéta-t-il, c'est tout ce que je puis vous dire.

Elle demeurait méditative et le regardait avec une lueur tendre dans les yeux, tandis qu'un sourire sceptique effleurait ses lèvres. Jacques, penché vers elle, fixait son regard sur le sien et se sentait étourdi, comme s'il eût contemplé l'eau profonde et tournoyante d'un abîme. Il subissait une

délicieuse fascination : les masques blancs et cra-
moisis qui dansaient sous la lumière changeante
des girandoles, le rythme entraînant de l'or-
chestre, la lueur diamantée des yeux de la jeune
femme et l'énigmatique sourire de ses lèvres em-
pourprées, toutes ces choses formaient pour lui
une amoureuse symphonie en blanc et en rouge,
dont Mania était le motif dominant. Un volup-
tueux silence s'était fait entre eux, un silence
d'enchantement, pendant lequel le peintre s'ima-
ginait planer très haut, dans une idéale région
toute résonnante de musiques lointaines, toute
chatoyante de couleurs lumineuses...

Mania se leva brusquement.

— Adieu, dit-elle, il faut que j'aille retrouver
mes amis.

— Adieu ? répéta-t-il, réveillé en sursaut ; non...,
restez encore.

— Impossible, cher maître ; d'ailleurs j'aper-
çois votre ami le pèlerin qui revient avec un
enfant de chœur au bras et je ne me soucie pas
de me trouver en aussi dévote compagnie...
Adieu !

— Ne prononcez pas ce triste mot, supplia-t-il
en lui saisissant la main, quand vous reverrai-je ?

— Y tenez-vous beaucoup ?

— Puis-je maintenant vivre sans vous voir ?

— Bah ! riposta-t-elle en redevenant railleuse,
n'êtes-vous pas resté un long mois sans rendre à

Mania la visite que vous lui aviez promise?... Je ne veux pas vous induire en tentation... Que dirait-on si je vous prenais à ceux qui vous sont chers ?

— Ah ! c'est déjà fait ! balbutia-t-il, complètement affolé.

— Croyez-vous ? demanda-t-elle en lui lançant un dernier coup d'œil ensorceleur.

Elle réfléchit un moment :

— Eh bien ! reprit-elle, demain, au Corso blanc... Ma voiture sera à neuf heures au coin du boulevard du Midi et de la place des Phocéens... *Good by !*

Elle ébaucha sa familière et moqueuse révérence, s'éloigna, se retourna encore avec un léger signe de tête, puis se confondit dans la foule des masques.

— Est-ce moi qui ai fait fuir ce bel oiseau blanc ? demanda gaiement Francis Lechantre.

Il brandissait victorieusement son bourdon d'une main, et de l'autre il serrait la taille rebondie d'une brunette de vingt ans, costumée en enfant de chœur. La jeune fille avait ôté son masque. Assez jolie, avec des yeux couleur d'encre et un nez retroussé, elle riait en montrant toutes ses dents. Une calotte rouge laissait déborder ses cheveux épais et crépus ; une ceinture ponceau ceignait son buste orné d'un bouquet d'œillets rouges et mettait en saillie sa poitrine

bien étoffée. Francis paraissait fier de sa conquête et la caressait paternellement. Comme Jacques, encore tout remué par la brusque disparition de Mania, restait taciturne, Lechantre continua :

— Mon fils, je te présente M^{lle} Peppina, bouquetière de son métier et enfant de cœur pour son plaisir. Je l'ai enfin trouvée tout à l'heure aux bras de deux mousquetaires. Je lui ai remontré que cette compagnie n'était pas digne d'un jeune clerc et je l'ai ramenée dans le sentier du devoir. Maintenant, pour achever sa conversion, je l'emmène souper... Veux-tu être des nôtres ?

— Grand merci, répliqua Jacques, je suis fatigué et je veux me coucher.

— Déjà las!... Il n'y a plus de jeunes gens... Au fait, tu me parais un peu battu de l'oiseau. Elle a donc été cruelle, la dame aux pavots rouges ? Voilà ce que c'est que de donner dans le *high life* ! Va faire dodo, mon garçon ; le sommeil est le grand guérisseur... Bonne nuit, à demain !

Il entraîna allègrement M^{lle} Peppina, et Jacques, resté immobile à sa place, les regarda s'enfoncer sous la voûte illuminée du vestibule. Une fois seul, il parcourut précipitamment les allées du jardin ; il inspecta ensuite l'intérieur de la salle et les loges, espérant toujours revoir Mania, mais elle avait sans doute aussi quitté le bal avec ses amis, car il ne l'aperçut nulle part.

De guerre lasse, il prit à son tour le parti de sortir du casino et regagna la rue Carabacel, poursuivi par le rythme de l'*Estudiantina* et par la musique, encore bruissante à ses oreilles, des dernières paroles de Mania Liebling.

Jacques rentra sans bruit dans son appartement désert. La domestique s'était couchée, et la maison dormait silencieuse. Les impressions reçues à la redoute avaient été si vives et si imprévues qu'il avait peine à reprendre pied dans la réalité. Il restait debout au milieu de sa chambre, sans songer à allumer une bougie. L'obscurité lui agréait mieux; elle lui permettait de prolonger en imagination le plaisir des sensations nouvelles qu'il venait d'éprouver. A tâtons, il ouvrit sa croisée, poussa les persiennes et resta accoudé à la barre d'appui, encore enveloppé de cette robe de moine qu'avait frôlée le vêtement de Mania et qui gardait de ce contact un subtil parfum. La nuit, tiède jusque-là, commençait à fraîchir; à travers les massifs d'orangers qui s'étendaient du côté de la rue Pastorelli, le vent d'est apportait les dernières musiques de la redoute, et les cris des masques au sortir du bal. Parmi ces rumeurs de la fête finissante, la figure de Mania passait constamment devant lui comme une hallucination. Partout, dans l'ombre grise de la rue, dans les ténèbres plus opaques de la chambre, dans le feuillage léger des mimosas, il voyait luire comme

à travers les trous d'un loup de velours les deux grands yeux verts ensorceleurs, pleins d'ironie et pleins de promesse. Il lui semblait que M^{me} Liebling était encore à son côté, accoudée comme lui à la barre de la fenêtre, et là, tout près, il croyait entendre la voix de l'enchanteresse vibrer avec une sonorité étrange. Il se répétait ses moindres paroles, il les dégustait comme un buveur savoure le bouquet d'un vin de choix, il les soumettait mentalement à une minutieuse analyse pour en extraire tout le suc, pour en pénétrer toute la signification.

Était-il possible qu'elle eût de l'amour pour lui?... Dans le nombre de ses paroles, railleuses ou agressives pour la plupart, il en notait quelques-unes prononcées avec une douceur presque émue, avec une intonation plus attendrie. Celles-là, il les triait précieusement, il les rassemblait ainsi que des fleurs rares et il en respirait complaisamment le parfum. Alors une bouffée d'espoir lui dilatait la poitrine. — Il est des mots, il est des accents qui ne viennent aux lèvres que lorsque le cœur est vraiment touché; ces mots, elle les avait murmurés, ces inflexions de voix, il en retrouvait la musique troublante dans son oreille. D'ailleurs, ne lui avait-elle pas promis de le revoir au Corso blanc? Pourquoi lui aurait-elle assigné ce rendez-vous? Pourquoi serait-elle venue au-devant de lui dans l'allée tournante du

jardin d'hiver? Pourquoi?... si elle n'y avait été déterminée par un désir d'amour? — Ayant conservé un fonds de naïve crédulité, malgré son rapide apprentissage de la vie parisienne, Jacques ne soupçonnait pas la complexité et les illogismes du cœur féminin. Il ne lui venait pas à l'esprit qu'une femme pût exposer sa réputation par bravade, par un caprice de curiosité ou tout simplement pour le plaisir de jouer avec le danger. Cette entrevue d'une heure à la redoute, ce rendez-vous au Corso blanc, lui semblaient des garanties de sincérité, presque des gages solennels d'attachement sérieux... Oh! cette rencontre promise, à la nuit, sous le masque, dans l'intime tête-à-tête de la voiture, son pouls battait avec violence rien qu'à cette perspective. Il s'en peignait d'avance le charme secret, le trouble délicieux, les voluptés voilées. Il aurait voulu que l'heure indiquée ne fût plus distante que de quelques brèves minutes. Il sentait qu'aucun scrupule, aucune considération, ne l'empêcheraient de courir au rendez-vous. Il se félicitait du hasard qui lui assurait pour ce lundi soir une entière liberté, Thérèse et la petite mère ne devant arriver que le lendemain mardi au plus tôt. Déjà, en imagination, il se voyait assis à côté de Mania, les mains dans ses mains, le regard fondu dans son regard... La tête lui tournait, ses paupières s'alourdissaient et le cœur lui sautait jusque

dans la gorge... Il ferma sa fenêtre, jeta son costume sur un fauteuil, pêle-mêle avec ses autres vêtements, et se mit au lit. Le sommeil vint difficilement, un sommeil traversé par le rayonnement de deux yeux verts, illuminés par les girandoles blanches et rouges de la redoute, bercé par de vagues musiques de danse; puis la fatigue l'emporta, et Jacques finit par s'assoupir complètement.

Il dormait serré depuis trois ou quatre heures environ, quand il fut à demi réveillé par des rumeurs confuses. Dans l'état à peine conscient qui succède au sommeil, il eut la perception d'un roulement de voiture, d'un bruit de portes ouvertes et refermées. Il se frotta machinalement les paupières, écarquilla les yeux et vit, par la fenêtre dont il avait oublié de clore les persiennes, un rayon de soleil tomber sur le tapis. En même temps il crut entendre dans la chambre voisine des pas furtifs, des rires étouffés, des exclamations féminines. Tout à coup, en son cerveau encore embrumé, une réflexion plus nette surgit : « Est-ce que Thérèse serait de retour?... » Et, tandis qu'il faisait péniblement cette supposition, la possibilité de ce retour prématuré le secoua désagréablement et lui rendit toute sa lucidité. Au même moment, la porte de la chambre fut brusquement poussée :

— C'est nous, s'écria joyeusement Thérèse.

— Oh! le paresseux! dit à son tour la petite mère; comment! tu es encore au lit par ce beau soleil!

Tout en parlant, M^{me} Moret s'élançait vers le chevet, prenait la tête de Jacques dans ses mains et la couvrait de baisers.

— Mon cher garçon, murmurait-elle à travers ses caresses, mon enfant!... Comme je suis contente!... Embrasse-moi encore!

Puis, comprenant qu'il fallait laisser à Thérèse sa part, elle attira cette dernière par la main et la jeta dans les bras de Jacques.

— Embrasse aussi Thérèse!... Tu peux te vanter, mon fils, d'avoir la plus brave femme et le meilleur cœur de la terre! Si tu savais comme elle a été bonne pour nous! n'est-ce pas, Christine?... Eh bien, où es-tu donc?

Christine, encore enveloppée dans un long paletot de drap couleur carmelite, se tenait sur le seuil et examinait à la dérobée le mobilier de la chambre à coucher; son regard chagrin s'était arrêté sur le fauteuil où la robe de moine à demi couverte de vêtements épars laissait apercevoir un capuchon de laine blanche ainsi qu'une manche ornée de nœuds rouges.

— Me voici, maman, répondit-elle, sans se distraire de sa contemplation.

Jacques, qui s'était tourné vers elle, surprit tout à coup ce regard investigateur, et vit en

même temps qu'il était fixé sur la robe aux nœuds rouges. Un mouvement de dépit et de vexation le secoua dans son lit.

— Eh bien, ma fille, reprenait la maman Moret, est-ce que tu as peur d'embrasser ton frère ?

— Pardon, repartit froidement Christine, je croyais convenable de laisser d'abord la place à Thérèse.

Elle s'avança d'un air pudibond entre sa mère et sa belle-sœur, qui s'étaient un peu écartées, et, sans s'approcher trop près du lit, elle tendit ses joues aux baisers de Jacques, puis se rejeta en arrière.

Ce dernier, à la fois ému et nerveux, s'efforçait de racheter sa première impression d'effarement en prodiguant des caresses à M^{me} Moret et en serrant les mains de Thérèse.

— Mes chères miennes, dit-il enfin, pardonnez-moi, je ne vous attendais pas ce matin et je dormais à poings fermés.

— Tu n'as pas reçu mon télégramme ? demanda Thérèse.

— Non, murmura-t-il, inquiet ; tu m'avais envoyé une dépêche ?

— Mais oui, hier, à la gare de Lyon, avant de partir... Tu aurais dû la recevoir vers midi au plus tard... Et, tiens..., la voici encore intacte sur la table.

En même temps elle prenait un télégramme posé près du bougeoir, le décachetait et en lisait à voix haute le contenu : « Arriverons lundi matin. Embrassons. »

— Comment ne l'as-tu point vu en rentrant ? poursuivait Thérèse.

— D'abord, j'ai été absent toute la journée, repartit Jacques en rougissant légèrement... Il raffermi sa voix et ajouta : — Au fait, vous ne savez pas!... M. Lechantre est à Nice; nous avons passé la soirée ensemble... Je suis rentré assez tard, la bonne dormait et je me suis couché sans lumière, ne me doutant pas que j'avais votre dépêche auprès de moi... Sans cela, vous pensez bien que j'aurais été vous chercher à la gare!...

Thérèse était devenue pensive; elle semblait distraite par une préoccupation subite et Jacques se hâta de changer le cours de la conversation.

— Eh bien ! maman, et toi, Christine, reprit-il, comment trouvez-vous Nice ?

— Mon enfant, répondit M^{me} Moret, tout ça me danse un peu dans la tête, mais ce que j'ai vu m'a ébaubi... Ces fleurs partout, ces oranges couverts de fruits... C'est comme un paradis terrestre, n'est-ce pas, Christine ?

— Moi, vous savez, répliqua dédaigneusement Christine, je n'ai pas trop bonne opinion de votre beau pays... Je me souviens que c'est dans

le paradis terrestre qu'Adam a été tenté..., et je me méfie.

Jacques ne put réprimer un geste d'agacement.

— Maman, s'exclama-t-il, Thérèse va vous montrer votre chambre et vous installer. Pendant ce temps, je m'habillerai et dans un quart d'heure je serai à vous...

Il fit le mouvement de quelqu'un qui s'apprête à sortir du lit et Christine effarouchée entraîna Thérèse dehors.

— Dépêche-toi, Jacques, dit la maman Moret; mais, avant, laisse-moi te baiser encore une fois tout mon saoul...

Derechef, elle l'embrassa avec effusion, puis alla rejoindre sa fille et sa bru.

Quand la porte fut refermée, Jacques se leva, passa un pantalon et saisit rageusement la malencontreuse robe de moine. — « Quel guignon! pensait-il; avec son œil fureteur, Christine l'aura certainement aperçue sur le fauteuil... J'espère que ma femme ne se doute de rien, mais cette mauvaise langue de Christine est capable de se servir de sa découverte pour réveiller la jalousie de Thérèse!... » Il roula hâtivement le costume en un paquet, l'enveloppa dans un journal et sonna la domestique :

— Donnez cela au concierge, dit-il à cette fille, et priez-le de le porter tout de suite chez le costumier du boulevard Dubouchage...

« Dès que je serai habillé, songea-t-il, je courrai chez Lechantre et je lui ferai la leçon. »

Il constatait avec irritation que sa fugue de la veille lui créait déjà une situation embarrassante. Il allait être obligé de chercher des subterfuges et de recourir à d'humiliants mensonges. Et ce n'était pas tout : il avait accepté avec joie ce rendez-vous au Corso blanc, dans la conviction que l'absence de sa femme lui laisserait une complète liberté. Comment s'en tirerait-il maintenant ? Sous quel prétexte, dès le soir de l'arrivée de la petite mère, fausserait-il compagnie à toute la famille ? Resterait-il cloîtré à la maison, tandis que Mania se morfondrait à l'attendre dans sa voiture?... C'était se perdre à jamais dans son esprit, et la seule pensée de s'aliéner le cœur de M^{me} Liëbling le mettait hors de lui. Il était attiré vers elle par une poussée de passion plus irrésistible encore que la veille ; aujourd'hui plus qu'hier, elle lui apparaissait désirable entre toutes les femmes. Elle l'avait enlacé de mille liens souples et forts, il lui appartenait et ne pouvait supporter l'idée de se détacher d'elle. — Non, coûte que coûte, il devait aller à ce rendez-vous ! — Et, déjà rendu moins délicatement scrupuleux par l'entraînement de son désir, il songeait à s'assurer la complicité de Lechantre.

Pendant ce temps, Thérèse avait installé la maman Moret dans la chambre qui lui était ré-

servée, et qui communiquait avec un cabinet destiné à Christine, puis elle était rentrée dans le salon pour procéder, avec l'aide de sa belle-sœur, à l'ouverture des bagages.

Tout en tirant hors des compartiments les vêtements et le linge de sa mère, Christine repensait à la robe de moine, et, ainsi que Jacques l'avait redouté, elle grillait d'en parler à Thérèse. D'avance elle éprouvait une joie maligne à se servir de cette découverte pour inquiéter la tendresse de la jeune femme.

— Tout de même, remarqua-t-elle, c'est singulier, que Jacques n'ait point eu votre télégramme, Thérèse!

— Jacques vous en a donné lui-même la raison, Christine... Il est rentré tard et s'est couché sans voir la dépêche.

— Il fallait qu'il fût bien fatigué par sa soirée pour avoir si grande hâte de se mettre au lit!... J'ai en idée, moi, qu'il avait passé sa nuit au bal masqué.

— Je n'en sais rien, répliqua Thérèse avec un involontaire tressaillement, et je me demande ce qui peut vous le faire supposer?

— Oh! c'est peut-être un jugement téméraire, murmura hypocritement la dévote fille... N'avez-vous point vu dans sa chambre un costume de laine blanche garni de nœuds rouges?

— Je l'ai vu, en effet, répartit froidement Thérèse.

— Et cela ne vous a point choquée?

— Mon Dieu non, ici tout le monde se déguise pendant le carnaval, et Jacques aura sans doute loué ce costume en vue de quelque spectacle auquel il veut nous conduire... D'ailleurs, ajouta-t-elle, en admettant qu'il ait été à la redoute avec M. Lechantre, où est le mal?

— Vous êtes tolérante, riposta aigrement Christine; pour moi, j'ai toujours entendu dire que ces bals masqués étaient des lieux de perdition.

— Tranquillisez-vous, Jacques ne s'y est pas perdu.

— Jacques est un homme, soupira la dévote, et tous les hommes sont faibles devant les tentations... Enfin, vous êtes confiante, tant mieux.

— Oui, j'ai confiance dans l'affection de mon mari, ma chère!... Je suis sûre que ce costume ne cache aucun mystère, et que Jacques nous expliquera tout lui-même, dès qu'il sera levé.

Jacques entra au même moment, et Christine, ayant achevé de vider la caisse, alla en porter le contenu dans la chambre de M^{me} Moret. — Tout en s'acheminant vers le salon, l'artiste s'était dit : « Si elle me parle du costume, je lui répondrai : Eh bien, oui, je suis allé à la redoute, qu'y a-t-il là d'étonnant? » Une fois seul avec Thérèse, il commença par la questionner sur les incidents du voyage. Celle-ci s'empressait complaisamment

de satisfaire sa curiosité. Elle s'attendait à chaque instant à ce qu'il lui conteraît, à son tour, comment il avait employé ses journées pendant son absence, et à quel propos il avait fait emplette du costume remarqué par Christine. Elle eût rougi de l'interroger la première et de lui laisser voir les vagues soupçons qui la tourmentaient depuis le matin. Mais le peintre resta muet sur le chapitre du froc aux nœuds écarlates. « Elle ne me parle de rien, songeait-il en tournant autour de Thérèse, par conséquent elle n'a rien vu. Laissons-la dans son ignorance, c'est le plus prudent. » Loin de hasarder la moindre allusion aux incidents de la veille, il s'évertuait à égarer la conversation sur des sujets qui intéressaient uniquement les faits et gestes de Thérèse ou de M^{me} Moret.

Néanmoins cet entretien où il y avait à chaque moment des trous, des intervalles de gêne et de silence, lui semblait pénible à alimenter. La préoccupation de prévenir des questions fâcheuses ou des allusions qui ramèneraient la conversation vers des points difficiles à toucher donnait aux paroles de Jacques un tour guindé, une froideur cérémonieuse, qui paraissaient étranges à Thérèse. Déjà attristée par le silence obstiné de son mari à l'égard de ce mystérieux costume, la jeune femme se sentait glacée par l'insolite banalité des propos échangés après trois jours d'absence.

Jacques, de son côté, était à la fois énervé et inquiet. Tout en causant distraitemment, il songeait à son rendez-vous et aux prétextes qu'il inventerait pour s'esquiver à l'heure indiquée; il constatait avec ennui combien il lui serait difficile de se tirer d'affaire tout seul et il méditait d'aller chercher Lechantre afin qu'il lui servît d'auxiliaire pendant le déjeuner. Il comptait sur la verve de son vieil ami pour réchauffer cette froideur qu'il ne se sentait pas maître de dissiper et pour remplir les vides de la conversation. D'ailleurs, plus que jamais, il jugeait nécessaire de lui recommander une prudente discrétion et de se concerter avec lui pour se ménager un moyen de passer la soirée dehors.

— Je te quitte pour une heure, dit-il à Thérèse; je vais prévenir Lechantre de votre arrivée et l'inviter à déjeuner avec nous.

— Demeure-t-il loin d'ici? demanda Thérèse.

— Assez loin... Le baron Herder lui a donné l'hospitalité à bord de son yacht, et il me faut une bonne demi-heure pour aller jusqu'au port... A bientôt, Thérésinette, recommande à ta cuisinière de soigner le menu: je te ferai envoyer des huîtres, et à midi sonnant je t'amènerai notre ami...

Mais il était écrit que Jacques jouerait de malheur toute la matinée. Il venait à peine de terminer ces recommandations, qu'on sonna à la

porte, et il entendit la voix joviale de Francis résonner dans l'antichambre.

— Comment! ces dames sont arrivées? s'exclamait le paysagiste. Je tombe à pic, alors! Puis-je entrer? ajouta-t-il en passant sa tête rieuse par l'entre-bâillement de la porte du salon.

Il s'élança vers Thérèse et lui prit les mains:

— Bonjour, Thérèse, embrassons-nous!... Bonjour, gamin! as-tu bien dormi?... Et la maman, comment va-t-elle?...

— La maman va très bien, répondit M^{me} Moret d'une voix guillerette en soulevant la portière de la pièce contiguë et en se montrant avec Christine.

On n'eût pas cru, en effet, qu'elle venait de voyager pendant vingt-deux heures. Après avoir relevé et lissé ses cheveux gris, trempé sa figure dans l'eau fraîche, elle reparaisait allègre et vive comme une alouette. On lisait sur son visage combien elle était contente de revoir son garçon en bonne santé, et cette joie suffisait pour la défatiguer.

— Bonjour, monsieur Lechantre, continuait-elle; je suis bien aise de vous retrouver ici avec mon Jacques... Et pourtant, je vous en veux de l'avoir fait veiller si tard qu'il n'a pu venir au-devant de nous... Où donc l'avez-vous conduit, mauvais sujet?

— Je vous conterai cela à déjeuner, madame

Moret, répliqua Francis en riant, car je m'invite sans cérémonie...

— Je partais justement pour aller vous chercher, quand vous êtes entré, dit Jacques en déposant sa canne et son chapeau.

Il aurait désiré trouver le moyen de recommander par un signe à Lechantre la plus rigoureuse réserve; mais il se sentit à la fois observé par Thérèse et par Christine, et il jugea prudent de rester coi afin de ne pas fortifier des suspicions dont il devinait le vague éveil autour de lui. Il espérait, du reste, que pendant les apprêts du déjeuner il aurait l'occasion d'être seul avec Francis et qu'alors il pourrait le chapitrer à son aise. Malheureusement, les choses ne marchèrent pas comme il l'avait calculé. Lorsque Thérèse sortit pour donner un coup d'œil à la cuisine et à la salle à manger, M^{me} Moret et Christine crurent devoir tenir compagnie à leur hôte. — Christine surtout s'obstinait à accaparer l'attention de Lechantre. On eût juré qu'elle avait pénétré les intentions de Jacques et qu'elle avait une maligne satisfaction à demeurer en tiers entre lui et le paysagiste. Elle ne lâcha prise que lorsqu'elle vit Thérèse rentrer dans le salon et annoncer qu'on ne tarderait pas à se mettre à table.

Jacques bouillait d'impatience et de dépit. Il

avait beau s'efforcer de prendre un air enjoué et insouciant, les plis transversaux de son front, la fixité de son regard et le sourire contraint de ses lèvres trahissaient son irritation. Thérèse, habituée à lire sur la physionomie mobile de son mari, ne se laissait pas abuser par une gaieté toute superficielle. Elle trouvait à Jacques l'œil inquiet et le geste agité d'un homme qui dissimule quelque chose. Un subtil instinct de femme aimante et jalouse de conserver son bien affinait encore sa perspicacité, et, à mesure que les doutes s'accumulaient dans son esprit, une croissante tristesse lui embrumait le cœur. — Au moment où la bonne vint dire que le déjeuner était servi, Jacques se dirigea vers Lechantre afin de l'emmener à l'écart, mais Thérèse s'était déjà emparée du bras du paysagiste pour passer dans la salle à manger. En même temps, M^{me} Moret réclama celui de « son garçon, » et Jacques, déconcerté, vit ainsi s'évanouir son dernier espoir de communiquer secrètement avec son compagnon, avant l'heure redoutable des causeries intimes et des épanchements qui sont généralement la conséquence d'un repas pris entre amis.

Le déjeuner, bien qu'improvisé, était bon et préparé avec sollicitude. Thérèse avait fait servir le fameux pineau de Bazincourt dont Lechantre lui avait expédié un panier, et celui-ci, mis en verve par le vin du pays, la présence de ses com-

patriotes, la délicatesse du menu, commençait à bavarder à cœur ouvert. Dès qu'il se trouvait avec des amis et devant une bouteille de son vin favori, le paysagiste devenait un saint Jean Bouche-d'Or; Jacques le savait, et son énervement redoublait à mesure que pétillait la gaieté et que croissait l'entrain du « cher maître. »

Tandis que ce dernier vantait avec son style familièrement imagé les talents du cordon bleu qui avait cuisiné le déjeuner, il fut brusquement interrompu par la voix acide de Christine :

— Monsieur Lechantre, vous nous avez promis de nous conter la façon dont vous avez passé votre soirée avec Jacques!

— A vos ordres, mademoiselle, répondit le peintre en élevant son verre à hauteur de l'œil et en dégustant à petits coups son cher vin de Bazincourt; — d'abord, vous saurez que nous sommes allés aux *confetti* et que nous y avons vaillamment combattu... Ensuite nous avons dîné au cabaret, puis...

— Monsieur Lechantre, dit avec une ironie affectée Jacques qui se sentait sur des charbons ardents; souvenez-vous que Christine est fort dévote; ne la scandalisez pas par le récit de vos exploits!

— Sois tranquille, gamin, je connais les égards dus aux demoiselles et je glisserai discrètement sur l'épisode de l'enfant de chœur...

— Un enfant de chœur, répéta Christine d'un air faussement candide, vous êtes donc allés à l'église ?

— O naïveté biblique ! s'exclama Lechantre ; non, pas tout à fait... Il s'agit du déguisement d'une jeune personne qui faisait ses dévotions à la redoute.

— Quelle horreur ! murmura M^{lle} Moret en baissant les yeux ; comment ose-t-on commettre de pareilles profanations ?... Et c'est à ce bal que vous avez tous deux passé votre soirée ?

— Mon Dieu, oui, mademoiselle... Jacques était fort attristé de sa solitude, et j'ai voulu le distraire en le conduisant à cette redoute... Toutes les belles dames de Nice y étaient, et votre garçon, maman Moret, y a eu un joli succès.

— Ne vous moquez donc pas de moi, monsieur Lechantre, interrompit Jacques agacé, en voilà assez là-dessus !...

Thérèse avait relevé la tête et observait dououreusement le trouble de son mari. Quant à la petite mère, toujours enchantée d'entendre l'éloge de son Benjamin, elle riait avec indulgence ; accoudée à la nappe, les yeux fixés sur ceux de Francis, elle approuvait de la tête et répétait complaisamment :

— Si fait, si fait, monsieur Lechantre, contez-nous ça !

— Eh bien ! mesdames, reprit ce dernier, ravi de s'écouter parler, la redoute blanche et rouge était positivement une jolie chose, et je regrette que vous ne l'ayez pas vue... Il y avait, il est vrai, des femmes de tous les mondes, depuis le fretin jusqu'au-dessus du panier de la société cosmopolite ; mais je vous donne mon billet que la dame qui a intrigué Jacques appartenait à la crème de la crème... Ça se devinait à sa toilette et au son de sa voix.

— Vraiment, Jacques a été intrigué ? dit Thérèse en affectant une parfaite indifférence. Voyez comme il cache son jeu !... Il ne nous en avait pas soufflé mot.

— Bah ! repartit Jacques en haussant les épaules, M. Lechantre se laisse emporter par son imagination... Il s'agit d'une vulgaire aventure de bal masqué, et la dame n'avait rien d'intéressant.

— Mazette ! se récria Francis ; tu es modeste, toi, ou tu as le goût difficile !... Une femme charmante !... Un peu hautaine, mais tout à fait distinguée.

— Comment était-elle mise ? demanda Thérèse.

— Elle avait une robe de laine blanche taillée à la grecque, avec une garniture de pavots rouges, et ses cheveux blonds étaient coiffés d'un bonnet de dentelle d'or. Ajoutez à cela des yeux qui

brillaient comme des diamants, et une voix!... Une musique à la fois mordante et câline, avec un petit accent étranger... Comme elle m'avait nettement signifié que j'étais de trop, je n'ai pas assisté à la conversation, vous pensez bien; mais il m'a semblé que la dame était aussi spirituelle que jolie, et Jacques n'a pas dû s'ennuyer!

— Eh bien! vous vous trompez! protesta celui-ci en lançant un regard furieux à Francis, nous avons à peine échangé vingt paroles, et c'étaient des banalités!

— Pourquoi te défends-tu si fort? répliqua Thérèse avec un pâle sourire; ces aventures-là sont très naturelles dans un bal masqué, et nous savons bien que personne ne les prend au sérieux...

Malgré cela, les traits légèrement contractés de la jeune femme, et surtout l'expression de ses yeux bruns devenus presque noirs, donnaient un démenti à ses paroles. En effet, le calme qu'elle affectait en écoutant les appréciations de Lechantre n'existait qu'à la surface. Chacun des mots prononcés par le paysagiste produisait en elle une secousse suivie de cruelles réflexions. Elle rapprochait les révélations de Francis de l'obstination silencieuse de Jacques, et elle en tirait des conclusions peu rassurantes. La description de la dame aux pavots rouges avait suffi pour éclairer d'une lumière suspecte cette ren-

contre où Lechantre ne voyait qu'une amusante plaisanterie. Aux indications rapidement esquissées par l'artiste, la pénétrante perspicacité de Thérèse lui avait fait deviner que cette inconnue devait être Mania Liebling, et toute sa jalousie s'était réveillée. Il était évident pour elle que cette entrevue de Mania et de Jacques avait été préméditée. Que s'y était-il passé ? Quelles confidences s'y étaient échangées ? Dans quelle mesure Jacques avait-il succombé à la tentation ? En tout cas, il se sentait déjà coupable, puisqu'il cherchait des faux-fuyants et rusait pour ne point rendre compte de ses actes. Thérèse se jugeait trahie, et trahie dans les conditions les plus offensantes. A peine avait-elle quitté Nice, que Jacques s'était empressé de songer aux moyens de revoir cette dangereuse créature ; il n'avait pas rougi de profiter de ce voyage entrepris par dévouement, pour satisfaire sa curiosité ou sa passion. C'était odieux, et la jeune femme, blessée dans sa fierté et dans sa tendresse, agitée par des soubresauts d'indignation, était tentée de crier à l'infidèle : « Pourquoi mentir ? Je devine tout et je ne suis pas ta dupe ! » Mais en cette âme vaillante, le sens de la dignité et la crainte d'affliger cruellement la petite mère l'emportèrent sur l'amour-propre blessé, et elle sut se contraindre à rester calme.

Néanmoins cette contrainte ne s'imposait

point sans une lutte dont l'effort transparaissait sur les traits de Thérèse, et Lechantre, qui était observateur, ne manqua pas de remarquer l'altération que ses confidences avaient produite sur la physionomie de la jeune M^{me} Moret. Il comprit qu'il l'avait involontairement froissée et se tut brusquement. — Pendant la fin du repas, un silence gênant pesa sur les convives. Francis, redevenu sérieux, examinait avec surprise le noir regard pensif de Thérèse, la mine vaguement inquiète de Jacques, le méchant sourire de Christine, et il commençait à se demander : « Que diantre ont-ils tous?... On dirait que mon histoire leur a jeté un froid... »

On se leva enfin de table, on prit le café sur le perron, et, tandis que les trois femmes s'occupaient de rangements, Jacques put entraîner son ami dans le jardinet, sous prétexte de fumer en plein air.

— Ah ça! que se passe-t-il? interrogea Lechantre à mi-voix, dès qu'ils furent cachés par les massifs d'orangers; est-ce que j'aurais fait une gaffe en racontant devant ta femme ton intrigue de la redoute?

— Absolument! répondit Jacques d'un ton amer. Pendant toute la matinée, il m'a été impossible de vous prendre en particulier pour vous recommander le silence... A la façon dont vous avez dépeint la dame aux pavots rouges, Thé-

rèse a dû reconnaître une femme dont elle est déjà jalouse, et je crains que cela n'ait tout gâté.

— Comment! ce n'était donc pas la première fois que tu rencontrais cette dame?

— Non, je la connais depuis six semaines; c'est une étrangère, une femme du meilleur monde.

— Diantre soit des femmes du monde! s'écria le paysagiste désolé; je croyais qu'il s'agissait d'une passade comme celle de mon enfant de chœur; mais du moment où c'est sérieux, je n'en suis plus... Est-ce que tu as l'intention de la revoir?

— Oui, avoua Jacques, ce soir..., au Corso blanc... Et même j'ai compté sur votre amitié pour...

— Pour dire à ta femme que nous devons passer la soirée ensemble, n'est-ce pas?... Merci! tu me fais jouer un joli rôle, galopin!... Tu oublies que j'ai une vive admiration pour Thérèse, et que je l'aime...

— Eh! moi aussi, je l'aime, protesta Jacques avec impatience, mais...

— Elle est propre, ta façon d'aimer..., à coups de canif dans le contrat!... Je ne veux pas être ton complice, et tu vas me faire le plaisir de planter là ton étrangère!

— Impossible!... J'ai donné ma parole pour ce soir... C'est une question de délicatesse et d'honneur.

— Voilà de l'honneur bien placé... A d'autres!... ne compte pas sur moi.

— Je vous en prie!... Il s'agit... d'une dernière entrevue, d'une de ces explications auxquelles un galant homme ne peut se soustraire.

— Ah! ah! La scène des adieux, les lettres à restituer... C'est une liquidation, alors?

— Oui, affirma Jacques, qui, ne voyant plus d'autre moyen d'obtenir l'assistance de Lechantre, n'hésita pas à se charger la conscience d'un nouveau mensonge.

— Si c'est pour brusquer le dénouement, je veux bien t'aider à sortir d'un mauvais pas; mais liquide, mon garçon, tranche dans le vif, et méfie-toi... Ces histoires-là finissent toujours mal!

Ils remontèrent ensemble au salon. Thérèse s'était rendue assez maîtresse d'elle-même pour ne plus laisser deviner son chagrin. Le brave Lechantre, afin de racheter son impair de la matinée, s'évertuait à donner à la conversation une tournure moins dangereuse, en évitant les sujets brûlants, et en évoquant de joyeux souvenirs communs à toute la famille. Il parla de Rochetaillée, taquina Christine sur ses goûts sédentaires, entreprit la petite mère à propos de sa basse-cour et de son étable, raconta de comiques histoires de village, et fit tant qu'il dérida Thérèse. Elle lui répondait avec enjouement et pa-

raissait prendre un plaisir d'enfant à entendre Francis parler le patois du pays. Sa gaieté factice fit illusion à Jacques. Il se persuada qu'elle avait oublié l'incident du bal masqué, ou du moins qu'elle lui pardonnait ses frasques de la veille. Il retrouva son aplomb et donna la réplique à son ancien maître.

Quand Lechantre prit congé des trois femmes, il dit négligemment à son ami :

— A propos, Jacques, tu sais que le baron Herder compte sur toi ce soir, pour prendre le thé. Nous t'attendrons entre huit et neuf heures... Pardon, mesdames, de vous enlever ce gamin dès le premier jour de votre arrivée, mais vous devez être fatiguées, et vous aurez sans doute besoin de vous coucher de bonne heure.

Comme il achevait ces derniers mots, il rencontra le profond regard de Thérèse et, trop franc pour le soutenir hardiment, il détourna la tête. Les yeux de la jeune femme allaient alternativement de Francis à Jacques : le premier fuyait son regard, le second affectait un air distrait ; leur attitude à tous deux lui parut suspecte.

« Ils s'entendent pour me tromper, » songea-t-elle. Et de nouveau un froid lui glaça les veines, tandis qu'elle essayait de sourire en tendant la main à Lechantre.

Après le départ du paysagiste, l'après-midi se traîna péniblement entre Christine, qui tricôtait

un châle de laine, la maman Moret, qui sommeillait de temps à autre, et Thérèse, qui semblait replongée dans ses réflexions. — En dépit des graves présomptions fondées sur la froideur de Jacques et les révélations de Lechantre, il y avait encore des moments où elle se refusait à croire à une trahison, à admettre comme possible le navrant écroulement de son bonheur. « Non, pensait-elle, il ne peut être devenu déloyal à ce point ! » Elle attendait toujours un regard repentant de Jacques, un de ces bons mouvements de tendresse qui mettent un aveu aux lèvres du coupable et lui font tout pardonner. Mais l'artiste restait distrait, nerveux et taciturne. A mesure que la nuit s'approchait, il donnait des signes d'une impatience mal contenue. Lorsqu'on se mit à table pour dîner, il mangea à peine, la fièvre de l'attente lui coupait l'appétit; il trouvait que la domestique enlevait les plats avec une lenteur agaçante; il l'accusait de pontifier en servant, et, au cours de la conversation, il consultait sa montre à la dérobée.

Aucune de ces agitations, aucun de ces gestes, n'échappaient à Thérèse. Ils lui perçaient le cœur, et sa souffrance était d'autant plus aiguë qu'elle cherchait à la dissimuler.

Dès que le dessert apparut, l'impatience à peine déguisée de Jacques redoubla. Il entendait huit heures sonner aux pendules, et il calculait

avec agacement qu'il serait obligé de perdre encore quelque temps chez le costumier... « Ce dîner n'en finira jamais ! » se disait-il rageusement. Il ne répondait plus que par monosyllabes aux questions des trois femmes, de peur qu'une réponse plus explicite ne redonnât un nouvel essor à la conversation qui languissait, et ne le retînt plus longtemps dans la salle à manger. — A la fin, il se leva brusquement et alla embrasser la petite mère.

— Bonsoir, maman, murmura-t-il; il ne faut pas que je fasse attendre le baron Herder, et, d'ailleurs, vous devez avoir toutes trois grand besoin de dormir.

Thérèse s'était levée en même temps que lui et le précédait dans l'antichambre avec une bougie.

— Rentreras-tu tard ? demanda-t-elle, quand il fut près de la porte.

— Non... Je l'espère, du moins; mais je ne puis te fixer une heure précise...; quand on est chez les autres, on ne s'appartient pas... Au revoir, Thérèse !

Il lui prit la main et la serra précipitamment.

— Ta main est glacée, dit-il; tu es fatiguée, et un bon somme te fera du bien... Couche-toi vite !

Là-dessus il s'esquiva. — Dès que la porte fut refermée, Thérèse gagna sa chambre, dont la

fenêtre restée ouverte donnait sur la rue. Elle vit Jacques courir vers le boulevard Dubouchage, dans une direction opposée à celle qu'il aurait dû prendre pour aller au port.

— Avec quel aplomb il ment déjà ! pensa-t-elle... Non, je ne puis supporter cet état de doute et d'angoisse... J'aime mieux tout savoir !

Son manteau de voyage et son chapeau étaient encore sur le lit ; elle s'encapuchonna à la hâte, puis, rouvrant avec précaution la porte d'entrée, elle se glissa dans la rue et se précipita vers le boulevard.

XI

Dès qu'elle eut tourné l'angle de la rue, Thérèse parcourut d'un regard anxieux la portion lumineuse du boulevard Dubouchage et tressaillit en apercevant une rapide silhouette qui s'élançait chez le costumier, dont le magasin encore éclairé s'ouvrait non loin de l'avenue de la Gare. Elle devina Jacques plutôt qu'elle ne le reconnut et elle résolut d'épier le moment où il reparaitrait sur le trottoir. — En face du magasin, de l'autre côté de la chaussée, il y avait entre deux platanes un banc noyé dans l'ombre des façades voisines. Thérèse s'y assit et s'y dissimula de son mieux. Novice à ce métier d'espion dont elle avait honte, elle s'effarait au moindre bruit. Elle s'imaginait que le regard de chaque passant se fixait sur elle avec une curiosité

soupçonneuse — injurieuse peut-être — et elle tremblait que quelque chercheur d'aventures, enhardi par l'obscurité, n'eût la tentation de s'arrêter et de lui parler. Un quart d'heure s'écoula, un quart d'heure d'angoisse, puis la porte du costumier se rouvrit; dans la projection blafarde produite par l'éclairage intérieur, Thérèse vit surgir un moine blanc, et ses derniers doutes s'évanouirent. Jacques n'avait même pas pris la précaution de se masquer; il stationna un moment sur les marches pour rabattre son capuchon sur sa tête nue, puis, retroussant sa robe, il s'éloigna dans la direction de la place Masséna. Malgré l'émotion qui l'oppressait et lui paralysait les jambes, la jeune femme fit effort sur elle-même et le suivit.

D'un pas allègre il longea les arcades, sans se douter de l'espionnage auquel il était soumis. Il traversa la place pleine d'un va-et-vient de masques et ne ralentit sa marche qu'à l'angle du pont et du quai. A quelque distance, derrière lui, l'ombre noire de Thérèse côtoyait prudemment le mur du parapet. Quand Jacques arriva au square des Phocéens, il resta un moment indécis et piétinant sur place comme quelqu'un qui attend avec impatience. Thérèse profita de ce qu'il lui tournait le dos pour se glisser parmi les massifs du square, et là, invisible, mais pouvant facilement distinguer ce qui se passait sur le quai,

elle attendit à son tour. La solitude et le silence de ce jardin contrastaient avec les joyeuses rumeurs qui bourdonnaient dans la direction de la rue Saint-François-de-Paule. Les chants des masques montaient au loin, mêlés à des bouffées de musique; plus près, aux abords du pont des Anges, la plainte très douce de la Méditerranée sur les galets coupait mélancoliquement le brouhaha de la fête. Neuf heures sonnèrent. Le trot de deux chevaux retentit sur le pont et, entre les branches à demi effeuillées des poivriers, Thérèse aperçut un équipage entièrement drapé de blanc, qui vint stopper sur le quai. En même temps elle vit Jacques se détacher du trottoir, traverser la chaussée et courir vers la mystérieuse voiture. — Blanche sur le fond blanc du landau, une femme se souleva à demi et fit un signe de la main; un valet de pied revêtu d'un domino ouvrit la portière au moine qui, d'un bond, prit place à côté de l'élégante forme féminine. Puis le laquais remonta sur son siège et, au pas, le landau gagna la rue Saint-François-de-Paule, tandis que Thérèse, dont les genoux fléchissaient, s'asseyait consternée sur l'un des bancs du square...

Était-ce possible? Après quinze mois de mariage!... Être réduite, non plus même à se débattre contre de vagues soupçons, mais à constater dans les conditions les plus humiliantes le mensonge et l'infidélité de l'homme en qui elle avait

religieusement placé toute sa confiance, toute sa tendresse ! Elle tordait l'une dans l'autre ses mains glacées et cherchait à se faire du mal, comme si la douleur physique eût eu le don de chasser ce cauchemar atroce... Hélas ! non, ce n'était pas un mauvais rêve, Thérèse vivait en pleine réalité, — une réalité brutale dont l'étreinte la meurtrissait impitoyablement. — Elle entendait les bruits de fête du carnaval, elle distinguait encore le trot des chevaux qui emportaient Jacques et M^{me} Liebling vers le Corso, et le grincement des roues sur le sable se répercutait dans son cerveau endolori. Elle n'eût eu qu'à se lever et à courir pour rattraper les coupables et prendre Jacques en flagrant délit de trahison... Mais à quoi bon ? Elle en avait assez vu pour qu'il ne lui restât plus la moindre incertitude. L'écroulement était total ; elle était saturée de souffrances et n'avait plus la force d'en supporter de nouvelles. D'ailleurs, elle ne pouvait laisser plus longtemps seules M^{me} Moret et Christine. Il ne fallait pas que les deux femmes se doutassent de ce qui se passait ; c'eût été pour la petite mère un coup trop rude, et pour Christine trop de satisfaction. A la pensée de ce qui arriverait si la conduite de Jacques était connue de M^{me} Moret, Thérèse se retrouvait courageuse. — Non, cette tragédie devait rester cachée au fond de son cœur. L'humanité lui commandait d'éviter

un éclat capable de tuer cette vieille mère qui la chérissait comme sa fille et qui croyait en son fils comme en Dieu. L'explication aurait lieu avec Jacques seulement; ils auraient à chercher ensemble une solution qui ménagerait la tendresse de M^{me} Moret tout en sauvegardant la dignité de l'offensée. Et, d'un pas précipité, emportant sa désolation au milieu des rumeurs de la fête, Thérèse gagna la rue Carabacel par le chemin le plus court.

Pendant ce temps, le landau de M^{me} Liebling descendait lentement la rampe de la rue Saint-François-de-Paule.

— Vous le voyez, murmurait Mania, répondant par une légère pression à l'étreinte fiévreuse de Jacques, j'ai tenu parole... A propos, n'avez-vous point de loup?... Oui... Eh bien, masquez-vous.

— Vous avez peur d'être vue avec moi? demanda ce dernier tout en obéissant.

— Non, certes... Sachez que la peur du qu'en dira-t-on ne m'a jamais arrêtée. Ce que j'en fais est surtout dans votre intérêt... Croyez-vous bien utile que les journaux de Nice publient demain que vous vous êtes promené avec moi au Corso?... Vous devriez au contraire me remercier de ma générosité. Je vous épargne de la sorte sinon des remords, du moins les reproches... légitimes d'une personne qui vous est chère!

Tandis qu'elle lui parlait de ce ton demi-railleur et demi-sérieux qui lui était familier, Jacques haussait les épaules et se mordait les lèvres. En ce moment, cette allusion directe à ses devoirs de mari gâtait son bonheur en remuant au fond de lui de fâcheux scrupules. Il se renfonça avec humeur dans un coin du landau et garda un silence embarrassé.

La voiture prenait la file et s'engageait dans la piste du Corso, au milieu de la foule tassée de chaque côté de la chaussée et sur les gradins de l'amphithéâtre. La lune n'était pas levée, et sous un ciel diamanté d'étoiles les tribunes demeuraient enveloppées dans une ombre crépusculaire. Le fond de la place avait l'air d'un lac noir où s'agitaient des masses confuses. A travers les gradins de l'estrade, des vendeurs de *moccoletti* circulaient, offrant leurs paquets de minces cierges emmanchés à des roseaux. Ça et là, une lueur trouait la nuit; les *moccoletti* jetaient dans l'obscurité le scintillement falot de leurs lumignons soufflés à chaque instant, puis se rallumant pour s'éteindre encore. En bas, des pierrots blafards se trémoussaient au milieu de la piste où alternaient deux orchestres. En cette pénombre, des voitures de masques, vagues et silencieuses comme des fantômes, défilaient, drapées de blanc, éclairées de lanternes blanches, capricieusement décorées : l'une d'elles était enguirlandée

de virginales fleurs d'amandier; une autre, vaste berceau tendu de mousseline, contenait un pâle foisonnement de nourrices et de bébés; une troisième, capitonnée de fourrures, traînait des hôtes disparaissant sous des pelisses neigeuses. Le landau de Mania, drapé de peluche, était couvert d'un tapis de juliennes et de violettes blanches; du milieu de cette jonchée odorante surgissait à demi la jeune femme, coiffée d'une toque de peau de cygne, emmitouflée dans sa pelisse de chèvre du Thibet et semblable à une Nixe scandinave.

Les masques des voitures et les dominos des tribunes se lançaient des boules de papier qui s'émiettaient tout à coup en l'air, et des giboulées floconnantes s'éparpillaient sur les blanches apparitions de ce fantastique défilé. Les danses mêmes des masques autour des équipages prenaient des apparences de rêves sous la tremblante clarté des étoiles ou à la clignotante lueur des *moccoletti*. Peu à peu Jacques se laissait gagner par cette voluptueuse fantasmagorie. L'aspect de ces blancheurs duvetées et fuyantes, la musique berceuse des valse, lui donnaient des sensations toutes neuves. Ces airs de danse, entendus autrefois et accompagnant maintenant de leur mélodie familière l'étrange défilé des masques pâlis, lui remuaient mollement le cœur. Il lui semblait assister à la résurrection des heures de jeunesse dont il n'avait pas joui; les joies entrevues à vingt

ans, ardemment convoitées et dont il avait fait son deuil, apparaissaient tout à coup à sa portée, comme évoquées par une baguette féerique, et facilement réalisables. Sous les blanches fourrures qui l'enveloppaient, il sentait le contact tiède du corps de Mania. A la discrète et brève clarté des *moccoletti*, il distinguait le scintillement des yeux de la jeune femme et le mobile sourire de ses lèvres. Il n'osait point parler, comme s'il eût craint qu'au son de ses paroles tout ce délicieux rêve ne se fondît ainsi qu'un givre; mais sa main avait cherché celle de Mania, et, l'ayant rencontrée, ne la quittait plus.

Prise également sans doute par la nouveauté charmante du spectacle, étourdie par ce lent tournoisement à travers des ombres fuyantes, heureuse de savourer un plaisir non encore goûté, M^{me} Liebling ne retirait pas sa main. Les deux paumes se touchaient, les doigts s'étreignaient...

— Merci ! murmura Jacques d'une voix étouffée.

Rapidement elle lui posa sur les lèvres le bout de son éventail de plumes.

— Ne parlez pas ! chuchota-t-elle, vous feriez envoler le charme.

Elle oubliait elle-même à ce moment son scepticisme à l'endroit de l'amour et se sentait mollement inclinée à s'attendrir; mais elle gardait sa répugnance pour les phrases sentimentales. Les

déclarations sans cesse pareilles à l'aide desquelles les amoureux se croient obligés de traduire ce qu'ils éprouvent lui avaient toujours paru d'une banalité ridicule et, au milieu de cette blanche féerie du Corso, elle souhaitait que rien de vulgaire ne gâtât la joie exquise et rare qu'elle ressentait. Elle se trouvait dans cette disposition d'âme où la femme est remuée jusque dans le tréfonds de son être et où, pour un amant, le silence est le plus puissant des auxiliaires. A cet instant, sans que Jacques s'en doutât, sous cette lumière assoupie, dans ce doux tournoiement mystérieux, son cœur s'alanguissait et s'en allait amoureux vers lui. Elle se livrait presque mentalement; ses yeux se fermaient, ses lèvres devenaient froides. Elle eût voulu être devinée et, sans qu'un mot fût prononcé, emportée dans une longue, silencieuse et berceuse étreinte...

Après avoir deux fois longé la piste, le landau gagnait le Cours où les pâles files de piétons et d'équipages se fondaient comme de la neige dissoute dans l'éblouissante phosphorescence de la lumière électrique. Les rayons incandescents traversaient dans toute sa longueur la rue Saint-François-de-Paule et baignaient d'une coulée d'argent en fusion la lente procession des voitures. Sous cette clarté métallique et vibrante, les jolies femmes emmitouflées de dentelles, les moines blafards et les pierrots enfarinés apparais-

saient comme des personnages de la *Comedia dell'arte*. Cela donnait une impression à la fois sensuelle et tendre, pareille à celle que laissent les comédies de Musset ou les mélodies de Mozart. Involontairement Jacques se remémora la représentation de *Don Juan* ; il revit Mania entrant dans sa loge, tandis que Faure et la Ludkoff chantaient « *La ci darem la mano*. » Au moment où le landau passait devant l'Opéra-Municipal, il se pencha vers M^{me} Liebling et lui dit :

— C'est là que je vous ai aperçue pour la première fois... Comme vous étiez belle, et comme le duo de Zerline et de Don Juan était en harmonie avec votre beauté!... Je n'entendrai plus jamais la musique de Mozart sans vous avoir devant les yeux.

L'intensité de la lumière, éclairant la rue comme en plein jour, avait tiré Mania de son rêve alangui. Elle dégagea sa main, et hochant la tête :

— Ah ! soupira-t-elle, *Don Juan!*... Cette musique-là est l'image de la vie : le trio des masques, la chanson de Zerline, la sérénade, puis l'arrivée du Commandeur à travers les danses ; les dominos et les musiciens qui s'enfuient épeurés ; le séducteur qui s'enfonce dans les dessous et, finalement, le rideau qui tombe...

Elle eut un sourire désabusé, puis regardant Jacques droit dans les yeux :

— Voici également la fin de la fête et le moment des adieux, ajouta-t-elle pendant que le landau, après avoir gravi la rue, débouchait sur le quai presque désert.

Jacques tressaillit, et, lui saisissant brusquement le bras :

— Non, s'écria-t-il, ne nous quittons pas ainsi... Accordez-moi encore une heure, je vous ai à peine parlé!

— Le silence est d'or, interrompit Mania en secouant de nouveau la tête... Mais soit! promettez-nous encore une heure, puisque vous le désirez, et causons raisonnablement, comme des camarades... Où voulez-vous aller? Je ne vous propose pas de retourner au Corso; il ne faut pas rêver deux fois le même rêve.

— J'irai où vous voudrez, répondit-il enchanté, peu m'importe, pourvu que je sois près de vous!

— Baptiste, dit la jeune femme en se penchant vers le cocher, conduisez-nous sur la route de Villefranche.

Le cocher dirigea ses chevaux vers la place Garibaldi. Mania s'était enveloppée dans sa pelisse et avait ôté son loup.

— Comme vous êtes belle! murmura Jacques en se démasquant à son tour et en la contemplant de l'air d'un homme en extase.

— De grâce, pas de compliments, sinon je rentre à la maison!... Non, parlez-moi de vous,

de votre peinture et de vos études. Voilà qui m'intéressera bien plus que vos fleurettes à la française.

Et, commençant la première, elle se mit à l'interroger curieusement sur son enfance, sur son village et ses années de début à Paris. — Jacques, dérouté par ce caprice qui coupait court aux tendres effusions dont il avait rêvé de remplir cette heure de tête-à-tête, répondit d'abord très laconiquement, puis, peu à peu aiguillonné par les réflexions spirituellement suggestives dont Mania entremêlait ses interrogations, il s'échauffa et devint éloquent en causant des choses qui le touchaient intimement. Il conta ses premières impressions en face de la nature, et ses joies solitaires lorsqu'il étudiait au milieu des bois ou dans l'atelier de Lechantre. Il parla de la façon dont il comprenait son art, de ses luttes pour serrer de plus près la vérité, et il énuméra ses projets de tableaux. Il voulait, dans une série de grandes toiles, retracer toute la vie campagnarde : la fenaison, la moisson, les semailles, les amours villageois, un enterrement de jeune fille...

Tandis qu'il discourait, ses yeux pétillaient, son front s'illuminait, ses traits irréguliers prenaient une originale expression de beauté intellectuelle, et Mania, penchée vers lui, écoutait avec un intérêt croissant les confidences de cette âme d'artiste enthousiaste et naïve. Cette mon-

daine raffinée goûtait avec un renouveau d'émotion la verdure sauvage, la sincérité absolue, d'un esprit à la fois élémentaire et merveilleusement doué. En entendant le peintre décrire avec amour ses friches natales, embaumées de serpolet, ou ses champs labourés exhéant au soleil leur bonne odeur de terre, elle retrouvait en elle-même les sensations d'une enfance passée au milieu des plaines galiciennes et ses yeux se mouillaient. — Au moment où il se dépitait du tour que prenait la conversation, Jacques, à son insu, agissait plus fortement sur le cœur de M^{me} Liebling que s'il lui eût adressé la plus brûlante des déclarations.

Pendant cette première partie de l'entretien, le landau descendait la rue Ségurane et longeait le port, dont les feux rouges et jaunes luisaient dans l'obscurité. On distinguait confusément un fouillis de mâts, de vergues et de cheminées. Toutes ces lignes noires surgissaient de l'ombre et s'entrecroisaient sur le ciel plus clair. — Maintenant les chevaux gravissaient la rampe de Montboron, bordée de jardins en fleurs et de villas endormies. Quand ils arrivèrent au sommet de la montée, la lune déjà échancrée se leva au-dessus du Mont Gros et éclaira d'une tranquille lumière les découpures de la côte jusqu'à la presque île du cap Ferrat. La mer très calme étalait sa nappe d'argent, estompée tout au fond par une brume légère. On la voyait ourler d'un liséré blanc les

roches de la presqu'île, puis reparaître, scintillante, au delà de cette langue de terre et se confondre au loin avec les bleuâtres contours des montagnes. Sur cette blancheur laiteuse, l'architecture des terrasses et les massifs des jardins ressortaient en masses foncées et vigoureuses. Ça et là un rayon de lune, piquant dans ce noir des taches d'une clarté vive, mettait en lumière le feuillage vernissé d'un magnolia ou l'épanouissement d'une touffe de roses. Le vent s'était assoupi. Une paix profonde enveloppait la route solitaire et, par intervalles, une bouffée aromatique se répandait comme une caresse dans l'air transparent.

— Oui, certes, continuait Jacques, j'aime la peinture; elle m'a donné de grandes joies, mais aucune n'est comparable à celle que j'éprouve en ce moment sous ce beau ciel, par une nuit enchantée, auprès de vous..., si près que la tête me tourne à l'odeur de ces tubéreuses qui sont à votre corsage!

En même temps, d'un geste hardi il s'emparait de l'une des tiges fleuries qui émergeaient dans l'entre-bâillement de la pelisse, il la portait à ses lèvres et la cachait dans son froc de moine.

— Vous retombez dans votre vieux péché, dit Mania en fronçant le sourcil; ne pouvez-vous donc causer une demi-heure avec une femme sans débiter des compliments ou sans commettre une inconvenance?

— Soit, je suis fou, balbutia-t-il; est-ce ma faute si vos yeux me grisent comme un vin trop fort?

— J'en suis désolée, en ce cas, répliqua-t-elle gravement, car vous ne devez pas vous enivrer de ce vin-là.

— Et pourquoi? s'écria-t-il impétueusement.

— Parce que vous n'êtes pas libre, repartit-elle.

— Libre! murmura-t-il irrité; qui donc est libre en ce monde?... Il m'est impossible de ne pas vous aimer et vous ne pouvez m'en empêcher... Toute passion sincère est irrésistible.

— Voilà de beaux principes! reprit-elle en raillant; supposez un instant que quelqu'un soit très amoureux de M^{me} Jacques Moret et lui tienne ce même langage... Seriez-vous charmé qu'il mît votre théorie en pratique?

Jacques se mordait les lèvres et redevenait silencieux. Cette nouvelle allusion à Thérèse lui faisait éprouver un sentiment de honte et de gêne. Il était à la fois agacé et choqué. Tout ce qu'il y avait en lui de délicat et de loyal souffrait d'entendre prononcer le nom de l'honnête femme qu'il méditait de tromper, par celle qui avait provoqué cette trahison. Cela lui semblait une profanation plus coupable presque que la trahison elle-même. Puis, par un singulier dédoublement de sa propre pensée, il songeait avec ennui que

l'évocation de la pure image de Thérèse au milieu de son galant tête-à-tête allait fatalement interrompre le courant amoureux qui s'était établi entre Mania et lui, et l'obliger à recommencer son siège. Il s'exaspérait de cette malencontreuse allusion et, n'ayant pu l'arrêter sur les lèvres de M^{me} Liebling, il s'efforçait du moins, en gardant un silence boudeur, de laisser tomber la conversation.

— Vous ne répondez pas, poursuivit malicieusement Mania; vous sentez vous-même qu'il n'y a rien à répondre.

Il eut un geste d'impatience.

— En effet, madame, répliqua-t-il amèrement, vous êtes la logique en personne!... Il s'était rejeté dans le coin du landau et persistait dans son humeur taciturne, il regardait avec dépit les chevaux descendre au trot la rampe de Villefranche. Il se disait que dans quelques minutes on atteindrait le bourg et que, docile aux ordres de sa maîtresse, le cocher rebrousse-rait chemin. Il calculait la rapidité du retour, regrettait la fuite de ces minutes précieuses qui ne se retrouveraient plus, et, tout en s'obstinant dans son mutisme, il se désolait de ce silence et de l'occasion perdue. — Il y a chez l'homme un fonds de naïveté candide qui le rend moralement supérieur à la femme, et qui pourtant dans les luttes de la vie de tous les jours constitue un état d'infériorité.

Jacques était convaincu de la sincérité des objections de Mania, tandis que celle-ci ne les avait soulevées qu'avec le secret espoir de les voir réfuter. Elle observait le peintre du coin de l'œil et souriait énigmatiquement. Quand elle eut constaté que son compagnon s'entêtait à garder le silence, elle comprit qu'elle avait dépassé le but.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle. Vous boudez ?

— Moi ?... pas le moins du monde, seulement je réfléchis...

— Et à quoi pensez-vous ?

— Je pense que vous êtes une froide statue et que vous ne m'aimez pas !

— Voilà une galante découverte !... Pour ne pas être en reste avec vous, je vais vous en confier une autre que j'ai faite : c'est que vous aimez trop votre femme pour qu'il vous soit possible d'aimer fortement ailleurs.

— Vous savez bien le contraire, protesta-t-il, vous savez bien que vous m'avez ensorcelé !

— Oui, je joue le rôle de la méchante fée, tandis que la fée du foyer demeure dans le fond de votre cœur, pure, impeccable, religieusement adorée.

— Qu'en savez-vous ?

— Ne l'ai-je point vu tout à l'heure ? Vous êtes devenu morose rien qu'à la pensée qu'elle pût appliquer pour son compte vos théories sur la passion irrésistible.

— Ce n'est pas la même chose.

— Naturellement... Elle, la sainte madone, doit rester inattaquable et immaculée dans son sanctuaire... Mais M^{me} Liebling, une étrangère un peu coquette, un peu excentrique, et d'ailleurs séparée de son mari..., oh ! celle-là, on peut lui faire la cour sans scrupules, on peut chercher à la compromettre, et, en supposant qu'elle succombe, cela ne tire pas à conséquence !... Et si M^{me} Liebling, qui n'est pas une sotte et sait se défendre contre ses propres faiblesses, hésite à livrer sa personne à quelqu'un qui ne lui donnerait en échange qu'un morceau de son cœur, on l'accuse d'être incapable de tendresse, et on l'appelle « une froide statue... »

Elle s'interrompt pour s'adresser au cocher :

— Baptiste, voici Villefranche... Il est temps de rentrer !

Dans le creux du rocher, la petite ville endormie étagée au-dessus de la mer ses maisons dont le clair de lune blanchissait les façades. Le landau tourna lentement, puis les chevaux, effleurés par le fouet de Baptiste, remontèrent au petit trot la côte qu'ils venaient de descendre.

— Vous souvenez-vous, reprit Mania en plongeant ses yeux brillants dans ceux de Jacques, vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit à propos de mon caractère, la première fois que nous avons causé ensemble à la villa Endymion ?

— Oui, vous m'avez avoué que vous aviez le cœur sensible... Je crois que vous vous vantiez un peu.

— C'est possible... Mais j'ai ajouté que j'étais affreusement exclusive... Je n'ai pas changé... Tout ou rien, et, si je commettais la folie d'aimer, je n'admettrais pas le partage. Je voudrais qu'on fût à moi sans arrière-pensée, sans compromission.

En même temps elle le regardait d'un air de défi.

— Ainsi, murmura-t-il, captivé par cet attirant regard, vous aimeriez celui qui satisferait à ces conditions?

Le landau filait avec rapidité sur la route plane, et Jacques, les yeux attachés aux yeux de Mania, se sentait entraîné vers un inconnu plein de promesses. Il était arrivé à ce degré d'exaltation où les reniements ne coûtent plus rien, où l'âme maîtrisée par le désir est prête à tous les abandons, à toutes les apostasies.

— Permettez, rectifia M^{me} Liebling, j'ai simplement dit que si j'aimais, j'exigerais en retour qu'on m'appartînt tout entier.

— M'aimeriez-vous, balbutia-t-il, si je vous jurais de tout oublier pour vous?

— Tout? répéta-t-elle avec un sourire incrédule, c'est beaucoup vous aventurer.

— Que m'importe tout ce qui n'est pas vous!

— Vous vous donneriez sans regret?

— Sans regret.

— Sans partage?

— Corps et âme... en esclave.

Elle éclata de rire.

— Vous ne me croyez pas? s'exclama-t-il, choqué.

— Si fait, mais j'ai peur que vous ne ressembliez aux enfants qui promettent tout ce qu'on veut pour avoir une dragée, et qui ne se souviennent plus de rien, dès qu'ils l'ont obtenue.

Il eut un geste irrité. Ce rire et ce sarcasme intempestifs l'énervaient cruellement. Le dépit lui serrait le gosier et lui mettait presque des larmes dans les yeux.

— Non, vous ne m'aimez pas! grommela-t-il avec rage, sans quoi vous n'auriez pas le cœur de plaisanter en un pareil moment.

Elle fut émue de l'expression tragique de ses traits et comprit qu'elle l'avait exaspéré. La colère et l'amour l'avaient transfiguré. La clarté lunaire pâlisait encore son visage et faisait mieux ressortir la carrure du front sous les cheveux noirs, l'amertume passionnée des lèvres sous la barbe frisante, le feu sombre des yeux humides. Mania le trouva vraiment beau; elle éprouva le même voluptueux frisson qui l'avait secouée lorsqu'une demi-heure avant il avait parlé de sa vie à la campagne — et la mystérieuse source de la tendresse

se rouvrit en elle. Elle le regarda plus affectueusement et lui tendit les mains.

Il les serra avec emportement et ne les lâcha plus.

— Vraiment balbutia-t-il, vous ne vous moquez pas?... Vous m'aimez un peu?

— Comment osez-vous en douter?... répondit-elle très bas, — et la sourdine caressante de cette réponse à peine articulée en doubla encore le prix.

Dans l'éblouissement qui l'affolait, Jacques attirait la jeune femme vers lui et voulait la serrer dans ses bras. Elle l'arrêta d'un regard, et se reculant :

— Soyez plus calme, je vous en prie... Songez que nous voici à Nice et que la route n'est plus déserte!

Le landau avait en effet dépassé Montboron, et croisait à chaque instant des voitures qui revenaient du Corso.

— Déjà! se récria Jacques, et c'est à peine si j'ai pu vous dire le quart de ce que j'ai dans le cœur... Déjà vous quitter? Quand et où vous reverrai-je?

— Mais, répliqua-t-elle, quand vous voudrez, chez moi... Ne vous ai-je pas dit qu'on m'y trouvait tous les soirs, de cinq à sept heures?...

— Oui, soupira-t-il, à l'heure de tout le monde, au milieu de votre cercle habituel... Ne compre-

nez-vous pas, si vous m'aimez un peu, que l'amour veut plus d'intimité, et ne me permettez-vous pas de me retrouver avec vous dans les mêmes conditions que ce soir?

— Oh! s'exclama-t-elle, vous êtes bien exigeant pour un nouveau converti! Avant d'avoir pleine confiance en vous, laissez-moi mettre un peu votre beau zèle à l'épreuve... D'ailleurs mon salon n'est pas aussi fréquenté que vous l'imaginez; en y venant vers six heures, vous risquerez fort de m'y trouver seule quelquefois. Vous voyez, je suis bonne personne... Et maintenant, en quel endroit désirez-vous que je vous dépose?...

La voiture longea le port. Jacques pensa à Francis Lechantre et au yacht du baron Herder. Il réfléchit à l'impossibilité de rentrer rue Carabacel en robe de moine, et, comme le magasin du costumier devait être fermé à pareille heure, il résolut d'aller trouver Francis, afin de le charger de la restitution de son travestissement.

— Je descendrai ici, répondit-il à Mania. J'ai un ami qui est à bord de l'*Hébé*, et j'ai besoin de lui parler.

— Je comprends, dit railleusement M^{me} Liebling; cela s'appelle, je crois, en France, se procurer un alibi!... Enfin, ce soir, je suis disposée à l'indulgence... *Good by!*

— A bientôt... Je vous adore! chuchota-t-il en

lui baisant la main. — Il sauta sur le quai, et le landau partit au grand trot.

Il découvrit assez rapidement l'*Hébé*, et, s'adressant à un matelot qui était de planton à l'arrière, il demanda Francis Lechantre. — Le paysagiste n'était pas rentré. Jacques pénétra dans l'intérieur du *roof*, enleva son costume, sous lequel il avait eu la précaution de garder son veston, puis, faisant un paquet du froc, il le remit au matelot avec un bout de billet pour Lechantre.

Quand il eut retraversé la passerelle, et qu'il se trouva sur le quai désert, il lui sembla qu'il avait laissé, avec son travestissement, un peu de l'ivresse qui tout à l'heure lui bouillonnait dans la tête. En même temps que la fraîcheur de la nuit lui tombait sur les épaules, de mélancoliques réflexions lui assombrissaient l'esprit. « Cette entrevue avec Mania, si ardemment souhaitée, était maintenant déjà dans le passé, et que lui en restait-il?... Une vague promesse d'amour. Il revenait de ce rendez-vous plus épris que jamais, le cœur plus gonflé de désirs, mais avec la conscience d'avoir obtenu bien peu. » Si cette réflexion l'attrista et le découragea un instant, elle eut du moins le résultat de diminuer ses remords. Il envisagea peu à peu son infidélité avec plus d'indulgence, en se disant qu'il n'avait aucun gros péché à se reprocher, et allégé en pensant

que, le lendemain, il pourrait soutenir le regard de Thérèse sans trop d'embarras, il hâta le pas dans la direction du Paillon. — « Il est onze heures, songeait-il, et je trouverai la maison endormie. Tant mieux ! Je n'aurai ce soir aucune explication à donner ni aucun mensonge à inventer. » Néanmoins, quand il fut sur le Pont Neuf, il s'attarda, accoudé au parapet, afin d'être plus sûr, en rentrant, de n'être dérangé par personne. — La fête était terminée, mais des rumeurs tumultueuses, des cris de masques en goguette emplissaient encore les rues avoisinantes. Sous la blanche clarté de la lune, il eut de nouveau la vision du Corso et de Mania, étendue parmi ses fourrures dans le landau qui courait le long de la Corniche, puis il regretta de s'être montré trop timide et de n'avoir pas assez profité de la liberté de cette heure irretrouvable. Brusquement, il quitta le pont et gagna d'un trait l'angle de la rue Carabacel. Avec d'innombrables précautions il introduisit son passe-partout dans la serrure, franchit en tâtonnant le vestibule. Tout l'appartement semblait plongé dans le sommeil. À pas de velours, il se glissa dans le couloir, ouvrit doucement la porte de sa chambre et resta soudain interdit. — Près d'une lampe à demi baissée, Thérèse était assise au coin de la cheminée, et, immobile, le regardait entrer.

XII

DÈS le premier coup d'œil jeté sur sa femme, Jacques comprit qu'elle le soupçonnait et prévint la possibilité d'une explication pénible. Toutefois, persuadé que la jalousie de Thérèse était purement instinctive et ne se fondait que sur de vagues suspicions, il résolut de payer d'audace et de répondre à ses interrogations du ton dégagé et avec l'assurance d'un homme qui n'a rien à se reprocher.

— Comment ! s'écria-t-il, tu n'es pas couchée ?
En entendant venir son mari, Thérèse avait eu d'abord grand'peine à réprimer un mouvement d'indignation. Mais, quand elle eut rapidement constaté l'aplomb du coupable, elle reprit possession d'elle-même et préféra, avant d'éclater, le laisser s'embarrasser dans ses propres mensonges.

D'ailleurs elle ne pouvait croire encore à une complète duplicité et peut-être s'attendait-elle, de la part de Jacques, sinon à une soudaine expression de repentir, du moins à quelques marques de confusion.

— Non, répondit-elle, j'étais inquiète et je n'ai pas voulu m'endormir avant de te savoir rentré... T'es-tu amusé à ta soirée?

— Mais oui, assez, répliqua-t-il enchanté du tour que prenait l'interrogatoire.

— A quoi avez-vous passé votre temps?

— Nous avons fait un whist et bu du thé.

— C'est un divertissement médiocre... Étiez-vous nombreux?

— Quatre en tout, moi compris.

— J'imaginais que vous étiez peut-être allés au Corso... Il n'y avait pas de dames avec vous? ajouta Thérèse sarcastiquement.

— Quelle idée! A quel propos me demandes-tu cela?

— Mon Dieu, en carnaval, c'eût été tout naturel... Et puis, poursuivit-elle en accentuant ironiquement ses paroles et en fixant ses yeux sur le veston de Jacques, cela m'expliquerait la provenance de ces fleurs qui décorent ta boutonnière...

Jacques, déconcerté, abaissa un regard sur son veston et y aperçut les tubéreuses dérobées à Mania. Il avait oublié de les enlever avec sa robe de moine.

— Hein ! balbutia-t-il, interdit, ces tubéreuses...
Ah ! oui, une plaisanterie de Lechantre.

Cette fois, Thérèse ne put se contenir.

— Tenez, dit-elle en éclatant, ne vous empêtrez pas davantage dans vos mensonges... Vous n'êtes pas encore fait à ce métier-là !

— Moi, je mens ? protesta-t-il en rougissant.

— Oui, vous mentez, affirma Thérèse, et j'en ai honte pour vous... Vous n'étiez pas chez le baron Herder, mais au Corso... Vous n'y êtes pas allé en compagnie de Lechantre, mais bien en tête-à-tête avec une femme... N'essayez pas de nier... Je vous ai suivi, je vous ai vu sortir de chez le costumier et monter dans le landau de cette créature.

Devant ces accusations articulées avec preuves à l'appui, Jacques perdait contenance. Il sentit que toute dénégation devenait inutile. En même temps, de désagréables réflexions se succédèrent rapidement dans son esprit. Il eut conscience du désastre qui menaçait la paix de son intérieur conjugal, de la peine qu'il infligeait à Thérèse et du chagrin qu'éprouverait la petite mère, si elle venait à savoir ce qui se passait. Puis, simultanément, il songea que la découverte de ce commencement d'infidélité le forcerait à rompre toute relation avec Mania Liebling, et cela acheva de le troubler en l'exaspérant. Il s'irrita contre lui-même, contre l'espionnage de la jeune femme,

contre la fatalité qui donnait la proportion d'une faute irrémissible à ce qu'il se plaisait à considérer comme un péché véniel. — Après tout, selon son indulgente estimation, son crime se réduisait à une flirtation un peu vive; l'infidélité n'avait pas été consommée et il lui semblait souverainement injuste qu'on poussât ainsi les choses au tragique. Furieux d'avoir été mis dans son tort, il ne trouvait d'autre moyen de se tirer d'affaire que de prendre à son tour l'offensive. Aussi, quand Thérèse, surexcitée par son silence, eut ajouté d'un ton provocant :

— Cette femme était la baronne Liebling, ayez donc le courage de l'avouer!

Il répliqua avec emportement :

— Eh! oui, c'était M^{me} Liebling... Tu le sais bien, puisque tu as pris la peine de m'espionner... Si c'est Christine qui t'a donné ce joli conseil, je lui en fais mon compliment!... C'était M^{me} Liebling, à qui j'avais promis hier de lui rendre visite dans sa voiture... Le cas n'est pas pendable, j'imagine, la chose s'étant passée en landau découvert, devant des milliers de personnes... Je ne t'en aurais pas fait mystère, si, dès le début, tu n'avais manifesté une jalousie enfantine. En me taisant, j'ai simplement voulu ménager des susceptibilités qui, permets-moi de te le dire, ne sont guère de mise dans ce pays-ci et dans le monde où nous vivons.

Alors, avec un redoublement de mauvaise humeur, il lui laissa entendre qu'ayant épousé un artiste, elle devait se soumettre à certaines obligations qu'impose la nécessité de se créer des relations. — Un peintre ne devait pas être jugé d'après les préventions qui ont cours chez les bourgeois, et ce qui semblait une énormité à Rochetaillée était considéré dans le monde comme une action fort innocente. Une femme exposée à rencontrer chaque jour des modèles dans l'atelier de son mari devait montrer un esprit plus tolérant et se défaire de ces mesquines idées provinciales. — Se grisant de ses propres paroles et s'obstinant à plaider les circonstances atténuantes, il ne s'apercevait pas de la cruauté de son argumentation, et il aurait continué longtemps ainsi si Thérèse ne lui avait impétueusement coupé la parole :

— Taisez-vous ! murmura-t-elle, ne sentez-vous pas que vos propos me déchirent le cœur ? Ils sont si différents de ceux que vous me teniez dans le jardin du Prieuré, lorsque vous me demandiez de vous épouser !... En ce temps-là, c'était moi qui me trouvais trop paysanne pour vivre dans votre milieu, et c'était vous qui me rassuriez en me répétant que j'étais la meilleure compagne que pût désirer un artiste... Il n'y a pas trois mois, vous aviez le monde en aversion et vous me proposiez de vivre dans la plus absolue

solitude... Le changement a été prompt! Celle qui a transformé vos goûts m'a du même coup enlevé votre cœur, et vous osez me reprocher d'être jalouse de cette femme?... Et quand je suis navrée de vos mensonges, quand je pleure notre bonheur détruit, notre intimité brisée par une étrangère, vous ne craignez pas de railler mon étroitesse d'esprit et mes préjugés de province! Ah! ma province, mon pauvre petit Prieuré, pourquoi ne m'y avez-vous pas laissée?... Je ne connaîtrais pas l'atroce chagrin que vous me causez aujourd'hui...

Elle s'était rassise et pleurait silencieusement. En voyant ces larmes muettes glisser entre les doigts et rouler sur les bras nus de Thérèse, Jacques fut lentement attendri. Le souvenir des heureux jours du Prieuré, évoqués douloureusement par la jeune femme, acheva de lui retourner le cœur. Sa poitrine se serra, ses nerfs se tendirent et tout d'un coup il s'agenouilla près de Thérèse; il écarta les mains qu'elle tenait appuyées contre sa figure et voulut, en signe de repentir, poser ses lèvres sur les yeux mouillés de l'affligée. Mais d'un geste découragé elle le repoussa et se rejeta en arrière.

— Non, dit-elle, laissez-moi... Ne comprenez-vous pas qu'en ce moment vos caresses me sont odieuses?... Vous avez encore sur vous l'odeur de

cette créature à qui, sans doute, vous en avez prodigué de pareilles...

— Thérèse, protesta-t-il, je te jure que tu te trompes... Rien de ce que tu supposes n'est arrivé... Oui, il est vrai, j'ai rencontré hier à la redoute M^{me} Liebling, et, dans un moment d'étourderie, j'ai accepté l'offre d'une place dans sa voiture... Une fois l'engagement pris, j'ai eu peur de passer pour ridicule si je ne le tenais pas. Je suis allé au rendez-vous et mon seul tort est de te l'avoir caché; mais pendant cette promenade, tout s'est borné à de banales galanteries. Je n'aurais pas dû me prêter aux fantaisies d'une femme coquette et un peu excentrique, mais je t'en demande humblement pardon... C'est toi seule que je chéris et toi seule qui possèdes le meilleur de moi-même...

Hélas! au moment où il murmurait cette amende honorable, il voyait, entre lui et Thérèse, l'image de Mania s'interposer comme pour donner un démenti à ses protestations. Tandis qu'il parlait, sa pensée, invinciblement, retournait sur la route de Villefranche; il ne pouvait s'empêcher de penser à la blanche forme de M^{me} Liebling penchée vers lui, à l'attirante caresse de ses yeux, à son bras nu qu'il avait un moment tenu prisonnier entre ses mains, et il sentait que, bon gré mal gré, cette apparition tentatrice viendrait, ainsi qu'un regret, se glisser

jusque dans l'intime tête-à-tête de la vie conjugale. Thérèse aussi, d'ailleurs, semblait en avoir l'intuition, car elle ne se laissa point fléchir. Les supplications de Jacques n'avaient ni cet élan ni cet accent convaincu qui vont droit au cœur et en font jaillir une source de pardonnante tendresse.

— La jeune femme hocha tristement la tête.

— Le mal est fait, reprit-elle, et toutes vos protestations ne le répareront pas. Vous avez vous-même tué la confiance que j'avais en vous, et, quoi que vous me juriez maintenant, je me dirai toujours : « Puisqu'il m'a trompée une fois, pourquoi ne me tromperait-il pas encore ? ». Du moment où vous avez pu m'abuser par un mensonge, qui m'assure maintenant de votre sincérité?... Ah! continua-t-elle en se tordant les mains, c'est cela qui est plus cruel encore que votre infidélité! Ce qui est affreux, c'est d'être obligée de douter de l'homme en qui on croyait, c'est de sentir diminuer d'heure en heure l'estime et l'affection qu'on avait pour lui...

Il s'élança vers elle et chercha à lui prendre les mains :

— Tu ne m'aimes plus, toi, Thérèse?... Non, ce n'est pas possible!

— Ah! répliqua-t-elle avec désespoir, ne me demande pas ce qui se passe en moi... Tout ce que je puis te dire, c'est que c'est navrant... Je ne sais ce qui arrivera et si j'aurai assez de rési-

gnation pour te pardonner... Mais il y a dans mon cœur quelque chose de brisé, quelque chose de mort et qui ne revivra jamais... Plus jamais ! répéta-t-elle avec un sanglot dans la gorge.

Jacques l'écoutait de l'air énérvé et mortifié d'un homme qui a condescendu à demander son pardon, et qui voit ses avances repoussées. Aux derniers mots qu'elle prononça, il tourna rageusement les talons et, ses yeux tombant tout à coup sur sa boutonnière, où était encore fixée la tubéreuse, il arracha violemment la fleur et la broya dans ses doigts.

— Rassurez-vous, poursuivit Thérèse se méprenant sur la signification de ce geste de dépit, personne ne s'apercevra de rien... J'ai trop de fierté pour étaler devant les autres un pareil chagrin... Je serais désolée que votre mère se doutât un seul instant que je ne vous aime plus, et vous comprendrez vous-même qu'en sa présence nous devons tous deux nous comporter de façon à ce que la pauvre femme garde ses illusions... C'est assez d'une malheureuse ici !... Soyez certain qu'il ne dépendra pas de moi que les apparences soient sauvées... Bonsoir !

Elle avait allumé un bougeoir et posait déjà sa main sur le bouton de la porte.

— Thérèse ! s'écria Jacques en lui tendant la main, ne sois pas impitoyable, ne me quitte pas ainsi !

Une femme plus souple ou plus adroite aurait compris, à ce moment, qu'en se montrant indulgente, elle pouvait encore reconquérir sinon tout l'amour d'autrefois, du moins le meilleur de l'affection conjugale; mais Thérèse était bien la fille du rocheux pays langrois; elle avait l'opinion têtue de cette race excessive dans ses enthousiasmes comme dans ses rancunes. Elle ne sut pas profiter de cette minute propice pour regagner par un pardon le cœur hésitant de son mari. Aveuglée par la douleur que lui causait sa blessure, elle acheva d'ouvrir la porte et, sans se retourner, elle disparut.

Jacques eut un nouveau mouvement d'irritation. Il se promena un instant avec agitation à travers sa chambre, puis il haussa les épaules et se déshabilla.

— Après tout, murmurait-il intérieurement, en se jetant dans son lit, si j'ai eu des torts, j'ai cherché à les réparer... Est-ce ma faute, si elle ne veut rien entendre?...

Inconsciemment, au fond de lui, une sourde satisfaction se mêlait à son dépit. L'implacabilité de la jeune femme mettait ses scrupules plus à l'aise. Si fâcheuse qu'elle fût, la situation devenait plus nette et lui permettait de s'abandonner avec moins de remords à sa passion pour Mania. Il dormit mal, comme on peut le penser, et se réveilla avec une lourde inquiétude sur le cœur.

Dès qu'il fut habillé, il se glissa hors de la maison et courut trouver Francis Lechantre, à bord de l'*Hébé*.

Le paysagiste sommeillait encore dans sa confortable cabine. Au bruit que fit Jacques, il se frotta les yeux et se dressa sur son séant.

— Hé! dit-il, c'est toi, gamin?... Tu viens savoir si ton froc est chez le costumier?... Rassure-toi; hier, en rentrant, j'ai donné des instructions à mon matelot, et tout est en ordre... Pendant que tu courais la prétentaine, j'étais moi-même allé au Corso avec la Peppina... Ah! mon fils, elle est tout plein gentille, cette petite bouquetière!... Elle vous a une verdure... et un appétit!... C'est merveille de lui voir engloutir un *risotto* et des *ravioli*!... avec ça, des idées d'un drôle!... Positivement, elle me rajeunit... Mais parlons de toi; comment vont tes affaires?

— Mal, répondit Jacques; — et tout d'une traite il raconta à Lechantre comment, la veille, Thérèse, l'ayant suivi, l'avait vu monter dans la voiture de M^{me} Liebling.

— Diable! marmonna Francis, voilà qui est fâcheux... Thérèse doit avoir une crâne opinion de mon caractère, et je n'oserai plus me présenter devant elle.

— Oh! tranquillisez-vous! Elle n'aura même pas l'air de se douter de votre complicité... Elle est bien trop fière!... Ce n'est qu'à moi qu'elle

réserve ses reproches. Nous avons eu hier une scène pénible et nous voilà brouillés.

— Bah! vous vous raccommodez... Du moment que tu as liquidé ton Autrichienne, ta conscience doit être tranquille et tu obtiendras vite ton pardon... Une femme n'est pas longtemps jalouse d'un amour défunt et enterré... Tu en as fini, n'est-ce pas, avec la dame aux pavots rouges?

— Fini! se récria Jacques, pas le moins du monde.

— Ah ça! voyons, reprit Lechantre en s'étirant, je ne parle pourtant pas hébreu... N'était-ce pas pour dénouer ta chaîne que tu avais hier un rendez-vous?

— Pardonnez-moi, répondit Jacques, je vous ai trompé... Je n'avais que ce moyen de m'assurer votre appui, et je vous ai fait croire...

— Tu t'es fichu de moi, galopin! interrompit le paysagiste en sautant hors du lit; ainsi tu n'as pas rompu avec ta baronne?

— Au contraire, je suis plus pris que jamais.

— Tu es fou! cria Francis en s'habillant; comment! tu es marié à une femme charmante... que je cite toujours comme une exception...; à une femme jeune, belle, intelligente, sensée, parfaite enfin!... Et tu la trompes avec une aventurière qui, si attrayante qu'elle soit, ne va pas à la cheville de Thérèse!... C'est le comble de l'aveuglement et de l'idiotisme!...

— Soit, je suis idiotement et aveuglément amoureux, repartit Jacques; mais, vous le savez, la passion ne raisonne pas... M^{me} Liebling, qui n'est pas une aventurière, ainsi que vous paraîsez le croire, mais une femme du meilleur monde, a un charme étrange, unique..., tout l'opposé de celui de Thérèse, et cette étrangeté exerce sur moi une séduction quasi surnaturelle... Vous pensez bien que j'ai lutté contre cet ensorcellement... Mais j'ai beau me débattre, dès qu'elle me regarde, ma volonté ne m'appartient plus... Elle me possède et je sens que je ne puis me passer d'elle.

— A-t-elle été ta maîtresse, au moins?

— Jamais.

— Tant pis! répliqua cyniquement Lechantre, ça aurait rompu le charme... Te voilà dans de beaux draps!... Thérèse n'est pas d'humeur à s'accommoder d'un amour en partie double; quant à moi, si tu t'imagines que je vais t'aider à la tromper, tu me prends pour un autre, mon garçon!

— Je ne vous demande rien de pareil, riposta Jacques, piqué... Tout ce que je réclame de votre amitié, c'est de rester neutre... Il y a pourtant, reprit-il après un moment d'hésitation, une chose dont je voudrais vous prier et qui rendrait service à Thérèse aussi bien qu'à moi.

— Laquelle?

— Ce serait de venir le plus souvent possible chez nous, tant que ma mère et Christine demeureront à Nice. Dans l'état d'esprit où nous sommes, Thérèse et moi, si nous restons seuls en face l'un de l'autre, il me semble impossible que maman et ma sœur ne s'aperçoivent pas de notre brouille, et c'est ce qu'il faut éviter à tout prix... Votre présence, cher maître, votre entrain, ôteront tout prétexte à des froissements et à une froideur qui ne manqueraient pas de sauter aux yeux, si nous étions livrés à nous-mêmes.

— Tu as raison, répondit le paysagiste, il ne faut pas que la maman Moret se doute de tes folies, elle en serait trop désolée, la brave femme!... Du moment qu'il s'agit de mettre de l'huile dans les rouages pour les empêcher de grincer, tu peux compter sur moi... Seulement, tout ça n'est qu'un palliatif. Il vaudrait bien mieux te raccommoder avec ta femme et envoyer au diable M^{me} Liebling... Quand je serai parti, comment feras-tu?

— Est-ce que je sais! s'exclama Jacques avec humeur... Et, de fait, il était plus inquiet et troublé qu'il ne le montrait. Pris entre le remords de sa conduite envers Thérèse et le désir de revoir Mania, il se trouvait en proie à un désarroi moral qui réagissait sur son système nerveux. Il avait la fièvre et éprouvait de nouveau dans la région du cœur ces désordres qui l'avaient alarmé à Paris.

Tout en discourant, Lechantre avait terminé sa toilette, et, bravement, il accompagna Jacques rue Carabacel.

Ainsi qu'elle l'avait promis, Thérèse restait assez maîtresse d'elle-même pour que personne ne se doutât de ses tourments. La pâleur plus mate de son visage, la couleur plus foncée de ses yeux, révélèrent à Jacques et à Francis seuls les souffrances de la nuit. Elle fit bon accueil au paysagiste et ne parut pas lui garder rancune de son mensonge de la veille. Intérieurement, au contraire, elle se félicitait de son arrivée. De même que Jacques, elle comptait sur l'entrain de Lechantre pour faire illusion à M^{me} Moret et à Christine. Celui-ci, en effet, tranquilisé par l'apparente cordialité de la jeune femme, s'évertuait à jeter des notes gaies et réveillantes dans ce milieu où chacun, sauf la petite mère et lui, était trop absorbé par des préoccupations personnelles pour se mêler activement à la conversation. La gaieté factice du déjeuner calma peu à peu les angoisses de Jacques et le soulagea momentanément du poids qui l'oppressait. Quand on se leva de table, il prit sa boîte à aquarelle et proposa une promenade à Cimiez.

— Pendant que M. Lechantre, dit-il, montrera à ces dames l'amphithéâtre romain et le couvent, je commencerai une étude des ruines vues à travers les massifs des oliviers. Il y a long-

temps que ce paysage me hante, et je veux profiter du soleil pour le peindre.

La journée se passa sans accroc et, le soir, Jacques emmena sa mère et sa sœur sur le Cours, où elles assistèrent au feu d'artifice et à l'embrasement du mannequin qui représentait Carnaval. Le lendemain, Lechantre, fidèle à son rôle de boute-en-train, offrit aux trois dames de les conduire à Monte-Carlo et à Menton. Jacques s'excusa de leur fausser compagnie : « son étude venait bien et il ne voulait pas la lâcher. » Il monta en effet à Cimiez, travailla jusqu'à quatre heures, mais, au moment où le soleil commençait à décliner, il remisa son panneau et sa boîte chez le portier du couvent, sauta dans la première voiture qu'il rencontra et se fit conduire chez M^{me} Liebling.

Le petit hôtel occupé par Mania était situé entre cour et jardin et précédé d'un perron de marbre blanc, où s'enchevêtraient des roses grimpantes. Une sorte d'atrium décoré de cinéraires bleus communiquait avec un salon éclairé par un plafond vitré. Tout autour de cette seconde pièce, dont la disposition rappelait un peu les *patios* de Séville, régnait une arcade intérieure, sur laquelle ouvraient les portes du reste de l'appartement. Au milieu, dans une vasque de marbre garnie d'azalées, un mince jet d'eau jaillissait et retom-

bait avec un frais gazouillement. Ça et là, autour des sveltes colonnes de la galerie, des tables chargées de livres et de bibelots, un piano à queue, des divans et des fauteuils, de grandes lampes dressées au centre de jardinières fleuries, donnaient un caractère d'intimité à ce salon spacieux, qui tenait du boudoir et de l'atelier.

Lorsque le valet de pied eut annoncé Jacques Moret, Mania, qui causait près du piano avec Sônia Nakwaska et quelques jeunes gens, se leva, échangea une poignée de main avec le peintre et le présenta à ses amis. Jacques, pendant toute l'après-midi, avait rêvé aux délices d'un tête-à-tête avec M^{me} Liebling. Il se délectait d'avance à la pensée de retrouver les grisantes sensations de leur promenade nocturne à Villefranche, et il fut cruellement désappointé à la vue de cette joyeuse compagnie qui fumait des cigarettes, buvait du thé et devisait bruyamment des petits scandales de Nice. Mania, à la fois enjouée et ironique, dirigeait la conversation en femme du monde experte, excitait la verve de ses hôtes, cherchait à les mettre successivement en relief et paraissait s'amuser de ces légères médiances, pleines d'allusions dont le sens échappait à l'artiste. Celui-ci, vexé de se voir traiter comme le demeurant des visiteurs, confondu de l'aisance et du sang-froid de M^{me} Liebling, se demandait si la promenade au Corso n'était pas un songe,

et si cette mondaine aux propos frivoles, aux coquetteries savantes, était bien la même femme avec laquelle il avait passé une heure enchantée au clair de lune. Il devenait maussade, parlait à peine, et, espérant toujours que ces insipides causeurs partiraient les premiers, il restait cloué sur son fauteuil. A la fin, comme personne ne bougeait, il se leva brusquement et prit congé. Mania l'accompagna familièrement jusque dans le vestibule.

— Qu'avez-vous? murmura-t-elle en lui lançant un de ses regards charmeurs, on dirait que vous êtes fâché.

— On le serait à moins, répondit-il; je comptais vous trouver seule, et je tombe au milieu d'une bande de bavards!

— Je ne peux pourtant pas mettre les gens à la porte, répliqua-t-elle en riant; un autre jour, vous serez plus heureux... A bientôt, n'est-ce pas?

Jacques s'en revint attristé et mécontent rue Carabacel. Les promeneurs n'étaient pas encore de retour, et quand ils rentrèrent, le peintre tisonnait pensivement au coin du feu.

— Eh bien! demanda Lechantre, et cette aquarelle?... En es-tu content?

— Pas trop, repartit Jacques, je me heurte à des difficultés d'exécution que je ne prévoyais pas... Il faudra, monsieur Lechantre, que vous me donniez demain un conseil...

— Allons, pensa Thérèse, si son métier le préoccupe, c'est qu'il songe moins à cette femme... Peut-être y a-t-il encore de l'espoir!...

Trompée par la réponse et les airs méditatifs de son mari, elle se sentit moins inflexible, plus inclinée à pardonner, au cas où le coupable viendrait sérieusement à résipiscence. Comme pour l'encourager dans ces indulgentes dispositions, Jacques l'emmena le lendemain matin à Cimiez, avec Lechantre et Christine; la maman Moret, fatiguée de la course de Menton, ayant déclaré qu'elle désirait se reposer. Ils déjeunèrent sous la tonnelle d'une auberge, et Jacques, remis en train par les conseils du paysagiste, travailla trois heures d'affilée. Mais, quand on fut de retour à la maison, il sortit sous couleur de reconduire Lechantre, et ne rentra que vers sept heures.

Ne se tenant pas pour battu, il s'arrangea chaque jour pour s'esquiver à la tombée du crépuscule et pour courir, tout enfiévré, rue de la Paix. Le temps devint pluvieux, et les averses lui ôtèrent le prétexte de sortir pour travailler à son aquarelle. — Il passait ses après-midi claquemuré dans le salon, en compagnie de la petite mère qui tricotait, de Christine qui bâillait sur un livre, et de Thérèse qui, tout en tirant l'aiguille, observait à la dérobée l'agitation mal déguisée de son mari. Lechantre s'employait de son mieux pour égayer ses amis; mais, dès que

sonnaient cinq heures, Jacques se montrait plus agacé et inquiet. Il s'habillait en hâte, déclarait qu'il avait besoin de respirer l'air, et, une fois dehors, il s'acheminait vers l'hôtel de Mania, espérant toujours la trouver seule, et chaque fois se rencontrant avec quelque visiteur-importun. Tantôt c'était la comtesse Acquasola, complètement décavée, et venant emprunter dix louis à M^{me} Liebling; tantôt il se heurtait à Flaminus Ossola, qui consultait Mania sur un article destiné à la *Gazette des étrangers*, et qui, ravi de causer avec le peintre, ne bougeait plus de sa chaise. Jamais Jacques ne pouvait jouir d'un paisible quart d'heure de solitude. Il s'en revenait dépité, nerveux et irritable, à son logis.

— Jacques est bien changé, remarquait perfidement Christine. Autrefois il avait le caractère plus égal; maintenant il s'emporte pour un rien, et ne desserre les dents que pour bougonner.

— En effet, ajoutait la petite mère, il est devenu un peu fantasque, et on dirait que les choses ne marchent pas à son idée... Mon Dieu! il est pourtant ici comme un coq en pâte!... Thérèse, vous doutez-vous de ce qui peut le contrarier?...

— Non, répondait celle-ci en affectant la surprise, je ne sais...

Hélas! elle ne le savait que trop, et, après avoir espéré un moment qu'il se guérirait de sa passion, elle devinait maintenant l'étendue et la

virulence du mal. Toutes ces sorties à heure fixe, ces retours maussades suivis d'accès de mauvaise humeur, ne lui laissaient plus de doute sur l'état du cœur de Jacques. Quand il s'échappait de la maison à la nuit, elle se disait : « Il va voir cette femme..., » et son imagination, cruellement allumée par la jalousie, lui peignait l'artiste aux genoux de M^{me} Liebling. En dépit de ses efforts pour feindre l'indifférence, ses traits prenaient par moments une expression désolée, et les yeux inquisiteurs de Christine se fixaient curieusement sur elle. — Quand Jacques rentrait pour dîner, le regard assombri, les lèvres serrées, le geste fiévreux, elle songeait avec une amère satisfaction que Mania le faisait souffrir à son tour, puis une réflexion mortifiante l'exaspérait de nouveau : « Quelle diabolique influence cette étrangère devait exercer sur lui; pour qu'il supportât sans se décourager ses dédains et ses coquetteries ! » Elle s'irritait en pensant que, là-bas, dans la maison de la Viennoise, il se montrait empressé, aimable, séduisant, et qu'il réservait pour le logis conjugal ses maussaderies et ses accès d'humeur. Parfois elle était tentée de s'élancer vers Jacques, de le tirer à l'écart et de lui dire : « Sachez donc au moins mieux jouer la comédie; si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour votre mère ! » La fierté l'emportait sur son indignation, et, renfermant en son cœur sa jalousie grondante, elle se

condamnait au silence; mais quand elle rentrait seule, la nuit, dans sa chambre, où Jacques n'apparaissait plus, elle s'abandonnait à de violentes crises de désespoir, et enfonceait sa tête sous ses oreillers, pour que personne ne l'entendît pleurer.

Les nuits de Jacques n'étaient guère meilleures. Les visites quotidiennes chez Mania surexcitaient sa passion sans la contenter. Obligé de se taire en présence des fâcheux qu'il rencontrait chez M^{me} Liebling, contraint de dissimuler son dépit en rentrant rue Carabacel, il était encore tourmenté par la crainte d'éveiller les soupçons de M^{me} Moret et de Christine. Il désirait le départ des deux femmes, tout en le redoutant, car il prévoyait qu'une fois seul avec Thérèse, il se trouverait fatalement acculé à une périlleuse alternative : provoquer un éclat désastreux ou renoncer à ses assiduités près de Mania...

Un soir de la fin de février, après avoir, le cœur tremblant, sonné à la porte du petit hôtel de la rue de la Paix, il eut, en pénétrant dans le salon, un tressaillement joyeux. — Mania était seule; assise au piano, elle jouait une *tsardás* hongroise. Elle était vêtue d'une matinée de crépon rose à manches larges et portait ses cheveux d'or relevés sur le front, puis noués en un chignon très lâche, qui retombait sur la nuque. Cet ajuste-

ment, d'une négligence raffinée, faisait mieux valoir encore la vivacité de son visage mobile et l'éclat de ses yeux verts.

— Eh bien ! dit-elle en se tournant à demi vers Jacques et en souriant, cette fois, vous ne vous plaindrez pas !... Tous mes amis sont à Monte-Carlo et je n'attends personne avant le dîner.

Comme le peintre transporté s'élançait impétueusement vers elle et saisissait ses bras nus pour les porter à ses lèvres, elle l'arrêta d'un impérieux regard :

— Pas de folies ! ajouta-t-elle, je ne vous permets de rester qu'à la condition de vous asseoir tranquillement près de moi... Si vous êtes sage, je vous jouerai et vous chanterai tout ce que vous voudrez.

Il obéit et elle se remit au piano. Elle était en voix ce jour-là et elle lui chanta les *Deux grenadiers* de Schumann, puis des airs bohémiens de la Petite-Russie, à la fois imprégnés de passion sensuelle et de tristesse. Par instants, elle s'interrompait, lui jetait un regard scintillant et murmurait :

— Hein ! est-ce beau ?

Possédée par le démon de la musique, elle s'exaltait peu à peu. Dans le feu de l'exécution, son peigne mal assujéti se détacha et la masse de ses cheveux dénoués roula sur ses épaules. Ne pouvant plus se maîtriser, grisé de mélodie et de

désir, Jacques se précipita, saisit à poignée les cheveux d'or et les couvrit de baisers. — Mania, enivrée elle-même, parut se complaire à cette caresse et resta un moment sans bouger, puis inclinant la tête de côté comme pour fuir ces lèvres trop passionnées :

— Laissez mes cheveux, dit-elle câlinement, et ramassez-moi mon peigne.

Elle se leva, prit le peigne que lui tendait Jacques et tordant rapidement sa chevelure fauve :

— Vous avez mis ma coiffure en bel état!... Je n'ai que le temps de réparer le désordre avant l'arrivée de la baronne Pepper.

— Comment! s'écria-t-il tristement, elle va venir?... Vous m'aviez fait espérer que vous ne recevriez personne!

— Vous m'avez mal comprise... J'ai invité la petite baronne à dîner avec le docteur Jacobsen.

— Ah! grommela-t-il, trouverai-je donc toujours quelqu'un entre vous et moi! J'aime mieux renoncer à vous voir que de subir chaque jour ce supplice.

Elle haussa doucement les épaules et le calmant de son regard enjôleur :

— Grand enfant! Tenez, j'ai pitié de vous... Je serai libre demain après-midi. S'il fait beau temps, allez m'attendre au cap Ferrat, près de la pièce d'eau... J'y serai à deux heures et nous pas-

serons le reste de la journée à Saint-Jean, où je vous permets de m'offrir un lunch...

Il restait silencieux. Ce nom de Saint-Jean lui remettait en mémoire l'après-midi où il y était venu avec Thérèse et il éprouvait une sorte de pudeur à ne point retourner au même endroit avec Mania.

— Comment! s'écria-t-elle, voilà que vous hésitez maintenant?

Tandis qu'elle parlait, le valet de pied parut au seuil du salon et annonça :

— M^{me} la baronne Pepper!

— Vite, décidez-vous! murmura impatiemment M^{me} Liebling; dois-je ou non aller demain au cap Ferrat?

— Oui, se hâta-t-il de balbutier, demain..., près de la pièce d'eau...

Il lui serra la main, salua précipitamment la petite baronne et sortit.

XIII

EN quittant l'hôtel de la rue de la Paix, Jacques leva les yeux vers le ciel qui commençait à s'étoiler et dont la limpidité promettait pour le lendemain une belle journée. Puis il réfléchit à la façon dont il s'y prendrait pour s'assurer la libre disposition de son après-midi. Il prévoyait qu'il se heurterait à plus d'un obstacle : M^{me} Moret et Christine devaient repartir à la fin de la semaine et il leur semblerait au moins étrange que Jacques s'éloignât d'elles précisément la veille de leur départ. Il se voyait forcé de passer pour un mauvais fils ou de renoncer au tête-à-tête qu'il avait si ardemment sollicité, et, comme il arrive le plus souvent lorsque la passion est en jeu, ce fut l'amour qui l'emporta sur le devoir. Jacques décida qu'à

tout prix il trouverait un prétexte pour aller au rendez-vous assigné par Mania. Il ne pouvait plus compter cette fois sur la complicité de Lechantre; le paysagiste ayant pris le parti de Thérèse, il était évident qu'il refuserait net de se prêter à une nouvelle tromperie. Et cependant l'appui de Francis était nécessaire; seul il pouvait suppléer Jacques près des trois femmes et leur servir de cavalier en son absence. Il importait donc de manœuvrer assez adroitement pour que Lechantre devînt un auxiliaire utile, à son insu.

Le lendemain, le soleil se leva dans un azur immaculé. Jacques, à l'aspect de ce ciel radieux, sentit son désir flamber plus violemment au dedans de lui et se répéta que, coûte que coûte, il fallait que l'après-midi lui appartînt. Lechantre avait promis de venir déjeuner en famille. Vers dix heures, il apparut, la mine souriante, la boutonnière fleurie, et portant dans ses mains une énorme botte de roses et d'œillets.

— Bonjour, maman Moret! s'écria-t-il en embrassant la petite mère; bonjour, Thérèse! bonjour *tour tous*, comme on dit au pays... En venant du port, j'ai traversé le marché et je vous ai apporté ce bouquet de printemps... Quelle lumière, n'est-ce pas? et quel soleil!... Le ciel est d'un bleu si appétissant qu'on en mangerait... Sais-tu, gamin, que voilà un temps à souhait pour ton aquarelle?

— J'y pensais ce matin, répondit Jacques, saisissant avec empressement la perche que son ami lui tendait ingénument, et je regrettais de ne pouvoir en profiter.

— Mon garçon, la peinture à l'eau est comme la galette de chez nous, il ne faut pas la laisser refroidir... Si tu attends trop longtemps, tu ne seras plus en train. Pourquoi n'irais-tu pas aujourd'hui à Cimiez achever ton étude?

A force de se fourvoyer dans de fausses situations, Jacques avait fait de notables progrès en hypocrisie. Il répliqua avec un bel aplomb :

— Non, ce n'est pas possible..., maman parle de partir dans deux jours et je ne veux pas la laisser seule tout un après-midi.

— Seule! sapristi, n'es-tu pas là, moi?... se récria Francis; je tiendrai compagnie à ces dames et je les promènerai pendant que tu piocheras.

— M. Lechantre a raison, reprit la bonne maman Moret; je m'en voudrais toute ma vie de te faire perdre ton temps, Jacques, et si Thérèse est consentante, tu iras à ta besogne sans t'inquiéter de nous.

Thérèse gardait le silence. Quelque chose lui criait intérieurement que Jacques n'était pas sincère et elle se demandait si tout cela n'était point prémédité de concert avec Lechantre. La jalousie la rendait de plus en plus méfiante. A la pensée que le paysagiste était complice, il lui vint au

cœur un mortel dégoût; elle ne se sentit même plus le courage de déjouer cette ruse grossière, qu'elle croyait combinée par les deux amis en vue de la tromper.

— Moi ? repartit-elle d'un air indifférent, je suis de votre avis, mam'ian, et Jacques est libre d'employer son temps de la façon la plus agréable.

Sans se douter des soupçons qui pesaient sur lui, Lechantre insista de nouveau sur la nécessité d'achever promptement l'aquarelle. Il fut convenu qu'on avancerait le déjeuner et que, dès la dernière bouchée, Jacques partirait pour Cimiez, tandis que Francis offrirait aux dames une promenade en voiture.

Grâce à cette combinaison, le peintre se trouva libre de quitter son logis avant midi. Il s'éloigna ostensiblement dans la direction de Cimiez, mais, dès qu'il eut atteint le boulevard Carabacel, il courut à la gare, prit le train d'Italie, descendit à la station de Beaulieu, et arriva sur le plateau du cap Ferrat bien avant l'heure indiquée pour le rendez-vous.

Il se promena d'abord allègrement le long des allées dessinées autour d'un bassin central par les soins de la Compagnie des eaux. De cet endroit, son regard plongeait sur les deux routes carrossables, puis sur la mer bleue et scintillante qui battrait doucement les talus rocheux de la presqu'île. L'air était admirablement transparent.

Un soleil, très chaud pour la saison, baignait d'un poudrolement d'or les ondulations du sol couvert de buissons de lentisques, parmi lesquels, çà et là, un pin étendait son parasol d'un vert foncé. Jacques, dont le cœur sautait à la pensée de jouir bientôt de la compagnie de Manja, de l'avoir toute à lui dans cette solitude, marchait dans une sorte de rêve lumineux. Il respirait à pleins poumons l'air parfumé d'odeurs résineuses, écoutait le bruissement des insectes dans les bruyères, regardait la mer sur laquelle planaient de grands oiseaux aux ailes éployées, et de temps en temps consultait sa montre.

Bien qu'il se fût promis d'être patient, il s'inquiétait déjà. Dans le calme profond de la presque île ensoleillée, il entendit deux heures sonner à un lointain clocher de village. Peu après, une voiture surgit du fond de la route qu'elle gravit lentement. — Le cœur de Jacques ne fit qu'un saut et ses yeux se fixèrent avidement sur cet équipage qui ne paraissait encore que comme une tache grise sur la route blanche. Bientôt les formes se précisèrent, la voiture se rapprocha et, avec un pénible sentiment de déception, il s'aperçut qu'elle traînait un chargement de vieilles Anglaises. Alors son impatience se changea en une douloureuse anxiété. Toute l'espérance qui lui gonflait le cœur s'abattit soudain comme une voile par un calme plat. Il se mit à remuer au fond

de lui des doutes cruels, des suppositions mortifiantes. — Peut-être Mania, au dernier moment, avait-elle renoncé à son projet? Ou bien, à l'heure du départ, quelque visite de fâcheux lui était-elle arrivée?... D'ailleurs, avec une nature aussi fantasque, aussi mobile que celle de M^{me} Liebling, il fallait s'attendre à de continuelles surprises. Jacques se demandait si, la veille, en s'apercevant de ses hésitations, Mania ne s'était pas repentie de son premier mouvement. Alors il se reprocha de n'avoir point paru assez ravi de la proposition; il s'irrita contre lui-même et ses sottes tergiversations.

Tout à coup, il lui vint à l'esprit que les deux routes se croisaient non loin du plateau et que peut-être M^{me} Liebling avait pris celle qui contourait la pointe. Le sang lui afflua brusquement à la tête, il craignit une méprise et se dirigea précipitamment vers la croisée des chemins; mais, tout en courant, il cherchait à se remémorer ce qui avait été convenu au moment où l'on annonçait la baronne Pepper, et il se rappela que par deux fois il avait été question de la pièce d'eau. — Ce réservoir était le seul qui existât dans toute l'étendue de la pointe et il était impossible que Mania eût fait erreur. Il tourna les talons et revint sur ses pas, très nerveux, encore à demi perplexe, fouillant des yeux les moindres plis de terrain, tressaillant à un lointain bruit de roues, jusqu'à

ce qu'à force d'écarquiller les yeux et de tendre son attention il eut une sorte d'éblouissement et s'assit sur un banc en se répétant avec dépit :

— Non, c'est fini... Elle ne viendra plus!

Accoudé au dossier du banc, énérvé par l'enfièvrement de l'attente, il regardait maintenant sans voir; ses oreilles bourdonnaient et il n'osait plus s'illusionner. Un léger grincement de sable le tira de son abattement, il se retourna et aperçut à quelques pas de lui Mania qui souriait.

Abritée sous une ombrelle blanche et un grand chapeau fleuri de violettes russes, elle était vêtue d'une robe de laine couleur héliotrope. Un ample voile noir noué par derrière enveloppait comme un masque transparent sa figure légèrement rosée où les yeux brillaient d'un éclat d'émeraude.

— Ah! s'écria-t-il après un profond soupir, c'est vous enfin!...

Dans son exclamation, un reste de colère se mêlait à une explosion de joie farouche. Cette sauvagerie ne déplut pas à Mania.

— Vous vous impatientiez? dit-elle en glissant son bras sous le sien; je ne suis pourtant pas en retard... Seulement j'ai quitté ma voiture à l'entrée de la presqu'île et je suis montée à pied.

— Je croyais que vous ne viendriez plus et que vous vous étiez moquée de moi!

— Comme vous êtes injuste!... Je pensais que

vous seriez heureux de n'avoir pas mon cocher sur le dos, et, voyez... Je me suis tellement dépêchée que j'en suis essoufflée.

En effet, son corsage se soulevait et s'abaissait, agité par une respiration plus courte. Il regarda avec ravissement cette poitrine exquisement modelée; l'essoufflement de Maria tendait l'étoffe de la robe et accusait davantage les contours très purs du buste; il pressa plus fort le bras qui s'appuyait sur le sien et balbutia :

— Pardon... Merci d'être venue!

Ils marchaient d'un pas rythmé sur le chemin plein de soleil; ils étaient si étroitement serrés l'un contre l'autre qu'ils semblaient ne faire qu'un. Le vent, en passant sur les buissons de romarins, leur apportait, avec l'odeur des plantes aromatiques, la rumeur des vagues sautant contre les rochers de la côte, et Jacques, avec une tendre effusion, remerciait de nouveau Maria de la joie infinie dont il se sentait inondé. Plein d'une candide confiance rustique, il lui ouvrait toute son âme et lui contait l'impression qu'elle avait faite sur lui, dès la première minute où il l'avait aperçue à l'Opéra. Il lui disait comme il l'avait admirée pendant cette représentation de *Don Juan*, dans cette loge où elle avait l'air d'une reine et où elle lui paraissait trôner à des hauteurs inaccessibles.

— Et, ajouta-t-il en la contemplant d'un œil

ébloui, quand je songe que cette adorable reine est là, tout près de moi, et qu'elle me permet de l'aimer, je suis pris d'une telle confusion que j'ai envie de me jeter à genoux pour baiser la place où vos pieds se sont posés!

Elle écoutait avec un indulgent sourire cette caressante musique d'amour et elle se glorifiait d'avoir conquis ce cœur enthousiaste, ce sauvage artiste qui, pareil à un farouche Hippolyte, s'était d'abord dérobé en la bravant. Pendant quelques minutes, ils goûtèrent l'un et l'autre une voluptueuse félicité, un bonheur inaltéré. Mais le bonheur est comme un papillon assoupi à la pointe d'un roseau : dès qu'on parle, il s'éveille et prend sa volée. — Quand ils furent près de la route qui coupe la presqu'île et qu'ils arrivèrent en vue de Saint-Jean, l'aspect du petit port et du village où il avait passé une si douce journée avec sa femme ressuscita dans le cœur de Jacques des impressions douloureuses. L'image mélancolique de Thérèse se dressa devant lui. A travers les branches des pins, il distinguait le verger des citronniers où il lui avait juré qu'il ne pourrait vivre sans elle. Le remords lui rentra dans l'âme et sa joie se mélangea d'une lie amère. Peu à peu il laissa tomber la conversation. En repassant dans ces chemins où planait le souvenir de Thérèse, il avait la sensation de quelqu'un qui traverse un cimetière et n'ose plus élever la voix. — Mania

remarqua très vite sa distraction; elle en fut piquée, et d'un ton railleur :

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle... Vous vous plaigniez de ne me trouver jamais assez seule, de ne pouvoir jamais me parler librement, et vous devenez muet, maintenant que nous sommes en tête-à-tête !

Mais déjà il avait conscience de cette intempestive préoccupation et il essayait de la secouer.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il; le bonheur aussi absorbe et rend taciturne.

Et, tout en articulant péniblement cette excuse, il s'apercevait que, même auprès de Mania qu'il aimait passionnément, son équivoque situation l'obligeait à mentir. Il en était réduit à manquer de sincérité aussi bien avec la femme qu'il trahissait qu'avec celle qu'il prétendait adorer. Ainsi ce bonheur dont il se vantait, ce bonheur tant cherché et pour lequel il avait odieusement abandonné Thérèse, était déjà gâté par des gouttes d'amertume. Il n'avait duré dans toute sa plénitude que quelques courtes minutes, et ces minutes s'étaient envolées avec une rapidité d'étoiles filantes; elles avaient été rejointes d'autres minutes aussi éphémères. Toutes ces sensations joyeuses ou tristes n'étaient plus qu'un souvenir, une ombre impalpable, et c'était là ce qui constituait le meilleur de la vie...

Il étreignit convulsivement le bras de Mania, comme s'il eût craint de voir s'évanouir à son tour, ainsi qu'un météore, cette enchanteresse à laquelle il venait de sacrifier ses plus pures affections, et, lui saisissant la main, il y déposa des baisers gros de soupirs.

— Je vous aime comme un fou ! dit-il.

— Et vous vous conduisez aussi comme un fou, répliqua-t-elle en souriant ; je crois que le soleil vous monte à la tête et que nous ferons bien de nous reposer à l'ombre... Descendons à Saint-Jean ; c'est là que ma voiture doit m'attendre, et nous y trouverons sans doute un restaurant où nous pourrons nous arrêter.

La figure de Jacques se rembrunit. Il lui répugnait de conduire M^{me} Liebling dans cette même auberge où il avait dîné avec Thérèse. Cela lui semblait une profanation cruelle et inutile.

— Il serait préférable de gagner Beaulieu, objecta-t-il... Il n'y a à Saint-Jean que des cabarets indignes de vous.

— Beaulieu ! se récria-t-elle, y pensez-vous?... Nous risquerions d'y tomber au milieu de ce monde de fâcheux qui vous agaçait si fort, et demain tout Nice serait au courant de notre escapade... Non, non... Je me rappelle qu'il y a ici un hôtel où les Niçois vont le dimanche manger la bouillabaisse. En semaine, l'endroit doit être

peu fréquenté et, en tout cas, nous ne courrons pas le danger d'y être reconnus, car il n'y vient que de petites gens...

La façon dédaigneuse dont elle prononçait ces mots : « de petites gens » impressionna désagréablement le peintre. Son cœur de plébéien s'indigna de cette qualification méprisante jetée à la classe dont, en somme, il faisait partie. N'était-il pas né de ces « petites gens » qu'elle traitait avec tant de mépris?... Il entrevit plus clairement l'abîme qui le séparait, lui paysan, fils de paysan, de cette patricienne si orgueilleuse du sang bleu qui lui coulait dans les veines, et il pressentit que l'amour même ne comblerait pas le fossé profond que l'hérédité et l'éducation avaient creusé entre eux. Cela assombrit encore son humeur et il eut des velléités de révolte. — Pourtant, après un instant de réflexion, il comprit la justesse et la sagesse des raisons qui faisaient agir M^{me} Liebling et il se résigna à la suivre à Saint-Jean.

La physionomie du petit port n'avait pas changé. Dans l'ombre de l'unique rue en pente, les femmes tricotaient, quîètement assises sur le seuil; les barques se balançaient comme autrefois le long de la jetée rocheuse; comme le mois passé, les bois d'oliviers baignés de soleil faisaient silence entre le port endormi et les vagues qui se brisaient contre le cap Saint-Hospice.

Mania s'arrêta en face du porche de l'hôtel Victoria :

— Tenez, reprit-elle, voici notre affaire... L'auberge est déserte et nous serons là comme chez nous.

Elle le précéda dans le raide escalier qui conduisait au premier étage et Jacques la suivit avec un serrement de cœur. L'hôtesse délurée et rieuse les accueillit dans la salle solitaire. Jacques tremblait qu'elle ne le reconnût, mais elle voyait passer tant de gens que leurs figures se brouillaient dans sa mémoire indifférente et elle ne parut pas se souvenir de lui.

— Bonjour, ma bonne femme, dit Mania ; nous voudrions nous reposer un moment chez vous et y goûter tranquillement... A cette heure-ci vous ne devez pas avoir beaucoup de visiteurs ?

— Malheureusement non, répondit l'hôtesse ; nous n'avons guère de clients qu'à l'heure du déjeuner, et encore, aujourd'hui, il n'est venu personne... C'est vous qui m'étrennerez, monsieur et madame !

— Tâchez que nous ne soyons pas dérangés, reprit Jacques, et apportez-nous de quoi nous rafraîchir... Que pouvez-vous nous donner ?

« Peu de chose, murmurait la bonne femme en s'excusant, les gens qui étaient venus la veille avaient tout dévoré. » — Elle apporta des biscuits, des mandarines et une bouteille d'Asti.

Jacques était honteux de ce maigre régal. Dans sa vanité de *snoob* et d'amoureux, il aurait voulu offrir à cette grande dame autre chose que le vin et les fruits dont se contentaient les vulgaires clients de l'auberge, et il s'excusait plus encore que l'hôtesse. Mania, au contraire, était ravie; cela la changeait de l'ennui cérémonieux des *five o'clock* et donnait plus de saveur à son escapade; les mandarines décorées de leurs feuilles vertes et servies sur une nappe de grosse toile, le vin mousseux versé dans d'épais verres à côtes, sous les solives enfumées d'un cabaret, amusaient son caprice.

— De quoi vous plaignez-vous ? s'écria-t-elle, ce sera charmant, cette dînette à l'auberge !

Quand l'hôtesse se fut retirée et qu'ils se trouvèrent seuls, M^{me} Liebling enleva son chapeau, se déganta, ouvrit la fenêtre toute grande, puis trempa ses lèvres dans son verre.

— Venez un peu ici, continua-t-elle en s'asseyant contre la barre d'appui de la croisée, et avouez qu'on y est bien mieux que sous la véranda du restaurant de la Réserve !...

Jacques se gardait de la contredire. L'épaule effleurée par l'épaule de Mania, le visage tout près de celui de la jeune femme, il respirait l'odeur d'*œillet blanc* qui parfumait ses vêtements, il s'en grisait et ne détachait plus ses yeux de

ceux de sa voisine. Il avait chassé de son cœur les anciens souvenirs et les récents remords; il se disait que le monde entier pouvait s'évanouir, pourvu qu'il restât avec Mania à cette petite fenêtre, et que cette intimité délicieuse se prolongeât pendant des heures. Il n'osait plus bouger ni parler, de peur que le moindre mouvement, le plus faible murmure n'accélérait la fuite du temps qui lui était parcimonieusement mesuré.

— Oh ! murmurait M^{me} Liebling, ces belles montagnes lilas, le vert profond de cette eau calme, ce port étroit avec ses rochers rouges et ses bois d'oliviers, quel endroit adorable!... Si vous voulez me faire plaisir, vous me peindrez un jour ce petit coin avec la couleur qu'il a en ce moment, avec cette ombre violette qui s'avance sur la mer, et cette lumière rose qui se recule à mesure, comme pour nous rappeler le peu de durée de nos meilleures joies... Oui, promettez-moi de me donner ce tableau.. Je le regarderai avec un doux serrement de cœur plus tard... quand vous ne m'aimerez plus.

— Comment pouvez-vous parler de la sorte ? s'exclama Jacques avec vivacité, je ne cesserai de vous aimer que lorsque je serai dans la terre.

— Oui, répliqua-t-elle en hochant la tête, ces choses-là se disent et même on les croit au moment où on les dit, mais la réalité est là avec

sa prose... On n'est pas plus libre d'aimer que de désaimer.

— Vous vous trompez, protesta-t-il, je vous chérirai toute ma vie... Je vous le jure !

Elle haussa les épaules et un sourire désabusé lui courut sur les lèvres :

— Ne jurez pas, de peur d'être obligé de vous parjurer comme saint Pierre!... Nous ne nous appartenons pas plus que les heures ne nous appartiennent, et vous ne faites pas exception à la loi commune.

Il voulut se récrier, mais elle lui imposa silence en lui effleurant le bras de sa main fluette et allongée.

— Non, vous ne vous appartenez pas!... A chaque instant il y a un tiers entre vous et moi... Je m'en suis bien aperçue tout à l'heure encore, quand, au beau milieu de la promenade, vous êtes devenu tout à coup taciturne. Si vous êtes franc, avouez qu'à ce moment-là vous pensiez à une autre...

Il détourna la tête avec embarras, puis, dépité de se voir ainsi percé à jour, il murmura entre ses dents serrées :

— Vous savez pourtant bien que je suis devenu votre esclave!... Comment osez-vous suspecter un amour qui éclate dans le moindre de mes actes?... Ce serait plutôt moi qui aurais le droit de douter, moi à qui vous n'avez jamais dit franchement que vous m'aimiez !

— Pourquoi alors suis-je ici, je vous prie ? demanda-t-elle avec un hautain pli des lèvres ; pourquoi me suis-je fourvoyée avec vous dans ce cabaret de village ?

Elle s'était éloignée de lui et, debout au milieu de la salle, elle le regardait ironiquement.

— Pourquoi ? repartit-il, irrité à son tour et répondant à cette attitude dédaigneuse par un éclat de rudesse paysanne, pourquoi ?... Peut-être pour vous amuser ; ou satisfaire votre curiosité, en constatant avec quel aveuglement un naïf peut se laisser prendre aux caprices d'une coquette ?...

Elle ressentit vivement la brutalité de ce coup de boutoir immérité, car elle était sincère à ce moment, — et des larmes lui montèrent aux yeux.

— Vous avez une singulière opinion de moi ! murmura-t-elle.

Dès qu'il vit les paupières de Mania se mouiller, Jacques fut désarmé et son irritation tomba. Il alla vers elle, lui prit les mains, y appuya son front et balbutia humblement :

— Pardon ! je suis un rustre et un sot !

— Non, dit-elle, tandis qu'un sourire rassérénait ses yeux humides, mais vous êtes pire, vous êtes méchant.

— Hélas ! ce qui me rend mauvais, c'est justement parce que je vous aime trop... Vous me

possédez à un degré que je ne saurais dire, et si vous me voyez parfois préoccupé, ce n'est point parce que j'en regrette une autre, c'est parce que je souffre de ne pas vous avoir toute à moi.

Elle le dévisagea un instant sans parler, puis elle s'approcha de la table, vida son verre de vin d'Asti et, attendrie par cette entière soumission, elle lui tendit les mains :

— Allons, reprit-elle, la paix est faite, vous m'appartenez, j'en prends acte, et d'abord je ne veux plus que vous doutiez de moi. Regardez mes yeux, ils n'ont jamais menti... Qu'y voyez-vous ?

— Ils me grisent comme toujours, mais...

— Aveugle ! n'y voyez-vous point que je vous aime ? chuchota-t-elle de sa voix de sirène, en rapprochant son visage de celui de Jacques.

— Mania !...

Il la saisit dans ses bras et baisa ses yeux verts comme pour les empêcher de l'éblouir davantage, puis ses lèvres descendirent jusqu'à la bouche souriante de la jeune femme et s'y posèrent. Il était pris de vertige ; il serrait convulsivement, sauvagement, contre sa poitrine ce corps souple qui s'abandonnait. Il couvrait de baisers fous les cheveux blonds, le cou blanc, la nuque frissonnante. Étourdi, il fermait les yeux et croyait savourer dans ses caresses toute la voluptueuse poésie du Midi. Il y buvait la lumière, il y res-

pirait les parfums de la terre de Provence. Cette palpitante créature lui semblait incarner tout ce qu'il avait désiré, adoré depuis son arrivée à Nice.

— Encore!... encore! soupirait-il d'une voix étouffée, et il la baisait de nouveau.

Mania restait muette; elle se laissait caresser; seulement parfois ses lèvres fermées frémissaient en s'appuyant contre celles de Jacques, et c'était alors un délice qui le paralysait tout entier. — Au dehors, à travers son extase, il entendait comme en un rêve, très loin, des voix d'enfants sur la jetée ou un clapotement de rames dans le port...

Pendant ce temps, sur la route poudreuse de la Corniche, parmi les massifs de caroubiers tordant leurs branches noueuses, le long des jardins tout roses de pêcheurs en fleurs, un landau découvert emportait Thérèse, la petite mère, Lechantre et Christine.

Après le départ de Jacques, Francis avait demandé aux trois femmes où elles désiraient se promener, et, les voyant indécises :

— Je suis sûr, s'était-il écrié, que M^{me} Moret et Christine ne connaissent pas le cap Ferrat... S'il n'y a point d'opposition, je propose d'en faire le tour et de descendre jusqu'à Saint-Jean...

Il n'y eut pas d'opposition : la maman Moret s'en rapportait à M. Lechantre, Christine était indifférente; quant à Thérèse, le choix de cette

promenade la touchait tout particulièrement. Saint-Jean réveillait en elle le souvenir de sa dernière excursion avec Jacques, et un mélancolique désir la prenait de revoir ces chemins où elle avait laissé des lambeaux de son bonheur.

Le landau avait gravi la route de Montboron, puis dépassé Villefranche. La petite mère, joyeuse comme une enfant, n'en finissait pas de s'émerveiller à la vue des buissons de roses et des arbres fruitiers déjà en boutons.

— Sont-ils heureux, les gens de ce pays-ci ! s'exclamait-elle, leurs pêchers sont déjà fleuris, tandis que les nôtres grelottent encore... Quand je conterai ça à Rochetaillée, personne ne voudra me croire.

— Oui, madame Moret, ajoutait gaiement Lechantre, c'est un climat exceptionnel... Après avoir mis Adam à la porte, le Père éternel s'est attendri un brin et il a transporté ici un petit morceau du Paradis terrestre, afin que nous puissions juger de toutes les bonnes choses que nous avons perdues par la faute de notre mère Ève.

— Vous me direz ce que vous voudrez, reprenait dédaigneusement Christine, toute cette précocité n'est pas naturelle et les gens d'ici sont trop vains de la beauté de leur pays ; aussi Dieu leur envoie-t-il des tremblements de terre pour leur rappeler que ce bas monde n'est pas un lieu de délices.

— Amen ! répliquait Francis ; vous avez tout de même, Christine, une drôle de façon de concevoir les bontés de la Providence...

Thérèse souriait distraitemment, sans se mêler à la conversation. Les yeux grands ouverts, elle contemplait les montagnes baignées de lumière ; la mer bleue, glacée d'argent comme une immense étoffe de satin ; les découpures de la côte où la brise, d'un seul souffle, blanchissait les feuilles retroussées des oliviers ; et elle se rappelait les plus minimes détails de la journée passée à Saint-Jean avec Jacques. — En ce temps-là, il ne mentait pas encore, il se trouvait heureux près d'elle et il le lui répétait tendrement sous les citronniers du verger, où fleurissaient des champs de juliennes. Trois semaines s'étaient écoulées à peine... Par quelle fatalité son cœur avait-il si promptement changé ? Les géraniums de la haie fleurlonnaient encore, les juliennes blanches, là-bas, répandaient toujours leur parfum de girofle, et, moins durable que de brèves fleurs, l'amour de Jacques n'était déjà plus qu'un souvenir, une illusion flottant dans le passé comme l'ombre d'une aile d'oiseau sur la mer... Et, tandis qu'elle respirait seule le parfum amer des joies irretrouvables d'autrefois, où était-il, lui, l'ami de son enfance, l'homme auquel elle avait si ingénument enchaîné sa vie et qui lui avait promis de l'aimer dans les bons comme dans les mauvais jours ?...

Ah ! elle n'avait même plus la faculté de s'abuser, elle ne savait que trop à quelle occupation il employait les heures qu'il lui dérobaient. Un affreux pressentiment lui disait qu'à ce même instant Jacques était sans doute absorbé par sa passion pour M^{me} Liebling. Peut-être était-il près d'elle?... Peut-être lui répétait-il les mêmes phrases tendres, les mêmes serments de fidélité dont les vergers de Saint-Jean gardaient encore le vibrant souvenir?... Car l'amour n'a pas deux langages, et, si les cœurs changent, les mots qui expriment la tendresse restent invariables!... A cette pensée, dans sa poitrine un flot de jalousie roulait âcre et trouble comme la vague d'une marée montante; muette, les lèvres serrées, les yeux brûlants, elle regardait machinalement le chemin sablonneux où le landau marchait au pas, le long de la mer éblouissante.

Quand on fut en vue de Saint-Jean, le cocher demanda s'il devait pousser jusqu'au village.

— Oui, certainement ! s'écria Thérèse, désireuse d'accomplir jusqu'au bout son douloureux pèlerinage.

On arriva à l'entrée du hameau. Le cocher fit tourner son landau à l'endroit où les voitures s'arrêtent d'ordinaire, et les promeneurs descendirent.

Près du carrefour, dans un coin ombreux, une

voiture de maître stationnait déjà, montrant ses coussins capitonnés de soie blanche, sa caisse élégante au vernis brillant, aux panneaux timbrés d'un tortil et de deux initiales enlacées. Devant les chevaux qui secouaient leurs harnais scintillants et leurs gourmettes décorées de roses, un cocher en livrée bleue fumait nonchalamment.

— Je crois, mesdames, dit Lechantre, que nous ferons bien de pousser jusqu'au port... Il y a là une auberge où nous pourrions nous rafraîchir.

Thérèse, restée en arrière, examinait attentivement le luxueux équipage aux portières armoriées, et s'approchait pour déchiffrer le monogramme peint sur le panneau brun. — Les deux majuscules entrelacées sous un tortil de baron figuraient un M et un L. — Une rougeur lui monta aux joues, et un horrible soupçon lui martela le cerveau.

— Venez-vous, Thérèse ? dit Lechantre.

Redevenue très pâle, les yeux d'un noir d'encre, les sourcils rejoints, elle suivit docilement le groupe qui descendait déjà la rue étroite. Quand on atteignit l'hôtel Victoria, Lechantre fit halte, entre-bâilla la porte du rez-de-chaussée, et, ne trouvant personne :

— Attendez-moi, murmura-t-il, je vais voir là-haut si je puis y dénicher quelqu'un.

Il grimpa le raide escalier du premier étage,

ouvrit brusquement la porte de la salle, reconnut d'un clin d'œil Jacques et Mania causant très près l'un de l'autre, et, refermant plus vite encore l'huis entre-bâillé, tandis que les deux amoureux se retournaient ébaubis, il dégringola précipitamment... Trop tard ! Thérèse était sur ses talons et gravissait l'escalier à son tour.

— Ne montez pas, chuchota-t-il; c'est plein de cocottes... Vous y seriez déplacée, vous et Christine !

Mais elle ne l'écoutait pas; l'écartant de la main, elle continuait son ascension. Une fois sur le palier, elle poussa de nouveau la porte, et, pâle comme un spectre, alla droit aux deux coupables qui s'étaient levés effarés.

Mania, néanmoins, avait repris rapidement son sang-froid. Sa lèvre hautaine se crispa. Jugeant sans doute Thérèse d'après elle, et s'attendant à quelque violence, elle reculait instinctivement.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle.

— Ne craignez rien, madame, répliqua sarcastiquement Thérèse; je n'ai nulle envie d'interrompre votre galante conversation... J'ai voulu simplement m'assurer d'une chose dont je me doutais... Maintenant je suis fixée. Il n'y a plus rien de commun entre votre amant et moi, et vous pouvez le garder tant qu'il vous plaira.

Sans même lever les yeux sur Jacques, elle tourna les talons, redescendit, et, s'adressant à

Francis qui était resté anxieux au milieu de l'escalier et qui avait peine à dissimuler ses craintes :

— Vous aviez raison, monsieur Lechantre, dit-elle d'une voix très calme; nous serions là-haut en trop mauvaise compagnie... Reconduisez-nous à notre voiture!

XIV.

JACQUES et Mania étaient restés face à face, consternés par cette intrusion inattendue. Le peintre, absolument abasourdi et comprenant que, de toute façon, l'incident ne pouvait avoir que des suites désastreuses, n'osait plus regarder M^{me} Liebling. Pendant une longue minute, tous deux demeurèrent muets. Ils entendirent la voix âpre de Thérèse monter jusqu'à eux, puis Lechantre engager les trois femmes à regagner la voiture. — Mania, pâle, les dents serrées, se sentait dans l'impossibilité d'articuler une parole. Le dépit et la honte la suffoquaient; elle se rendait compte du rôle humiliant qu'elle venait de jouer dans cette aventure, et tout son orgueil se révoltait. — Si, comme cela était probable, Thérèse, obéissant à ses ran-

cunes de femme outragée, ne reculait pas devant un scandale, et si les détails de cet esclandre étaient publiés par elle ou par Lechantre, quelles risées et quels commentaires peu charitables dans la colonie étrangère de Nice! Mania se voyait déjà en proie aux railleries des gens de son monde, et, qui sait? aux odieuses plaisanteries des petits journaux du crû... C'était bien la peine d'avoir résisté jusqu'alors aux entraînements du milieu corrompu dans lequel elle vivait, d'avoir tenu les adorateurs à distance et de s'être fait une réputation d'inattaquable respectabilité, pour que tout cet effort vînt aboutir à un aussi piteux naufrage : — une intrigue avec un peintre marié à une petite bourgeoise, et l'intervention de la femme légitime surprenant les coupables dans une misérable auberge!... Y avait-il rien de plus ridicule? — A la pensée de cette histoire colportée dans le salon de la princesse Koloubine et arrivant aux oreilles du baron Liebling, Mania était secouée par un frisson de dégoût, et la colère donnait à ses yeux des lueurs fulgurantes.

Jacques lisait sur sa figure contractée les cruelles appréhensions qui la torturaient. Il aurait voulu exprimer tout le chagrin qu'il ressentait, en se jetant aux pieds de M^{me} Liebling et en la suppliant de lui pardonner cette humiliation involontairement infligée; mais, en ce moment de désarroi, il lui était impossible de trouver des

mots assez délicats pour traduire ses regrets, et, craignant d'irriter encore la plaie en y appuyant maladroitement le doigt, il restait décontenancé et silencieux.

Tout à coup, Mania prit son chapeau et se recoiffa rageusement. Elle cherchait vainement à renouer son voile; ses mains étaient agitées par un tel tremblement qu'elle ne pouvait y réussir. Elle arracha le morceau de tulle, le tordit dans ses doigts et le déchira, puis elle ramassa ses gants et se dirigea vers la porte.

— Vous voulez partir? murmura péniblement Jacques en essayant de lui barrer le chemin.

— Oui, dit-elle d'une voix altérée; je ne suppose pas que vous ayez l'intention de m'en empêcher? Laissez-moi passer... Je me trouverais mal si je restais une minute de plus ici... Oh! ajouta-t-elle en se regantant nerveusement, pourquoi y suis-je venue? Pourquoi me suis-je exposée à cette avanie? Moi qui me glorifiais de ma réputation intacte, me voilà bien punie de mon orgueil!... Quand je pense que tout à l'heure j'ai été traitée comme la dernière des filles!... Oh! non, non..., jamais je n'ai souffert ce que je souffre!...

Les sanglots l'étouffaient. Elle fut obligée de s'asseoir, et, les coudes sur la table, le front dans les mains, elle demeura un instant haletante. Sa

poitrine se soulevait, sa gorge se gonflait; elle se laissait aller à de brusques mouvements de désespoir, et sa tête s'agitait convulsivement.

— Mania! s'exclama Jacques, s'agenouillant près d'elle, ne partez pas dans cet état... Ne vous désolez pas... Me voici à vos pieds, à vos ordres pour réparer le mal que je vous cause...

— Donnez-moi un verre d'eau!

Il obéit et remplit un verre qu'elle but d'un trait. Peu à peu, la crise nerveuse qui la secouait se termina par l'ordinaire détente : les larmes. Mania pleura, et Jacques essaya de la calmer en lui répétant qu'il l'aimait, en maudissant la fatalité qui faisait porter de si douloureux fruits à sa tendresse.

— Je voudrais tant vous consoler! s'exclama-t-il; je donnerais le sang de mon cœur pour guérir votre peine... Parlez, que puis-je faire pour empêcher vos larmes de couler?

— Rien, répondit-elle en secouant la tête; le mal est irréparable. Laissez-moi... Courez retrouver votre femme; raccommodez-vous avec elle et redevenez ce que vous n'auriez jamais dû cesser d'être, un mari fidèle et docile...

Elle avait prononcé ces mots avec conviction, sans la moindre arrière-pensée ironique; mais, pour surexciter la passion de Jacques, elle n'eût pu se servir d'un moyen plus efficace. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il rejetât sur Thérèse tout

l'odieux de cette scène, et pour que l'idée de renoncer à M^{me} Liebling l'exaspérât :

— Me croyez-vous, répliqua-t-il, assez lâche pour vous abandonner après vous avoir compromise ?

— Vous me compromettrez bien plus encore, si cette déplorable aventure aboutit à un scandale... Quittons-nous et ne nous revoyons jamais ! Je n'avais que trop raison, quand je vous disais que vous ne vous apparteniez pas... Notre tort à tous deux est de l'avoir oublié un instant.

— Je vous prouverai que je suis maître de ma personne, et je vous jure bien que cette incartade n'aura aucune suite fâcheuse !

Un sourire sceptique effleura les lèvres de Mania.

— Vous vous abusez étrangement, si vous supposez que M^{me} Moret se résignera au rôle d'épouse sacrifiée... Mais soit, j'admets qu'elle passe l'éponge sur vos méfaits actuels ; croyez-vous qu'elle se montrera plus tard d'aussi bonne composition ?... Vous vivrez dans de continuelles transes, et moi, je serai constamment sous le coup d'un nouvel éclat... Grand merci ! L'algarade de tantôt me suffit !

Jacques eut un geste d'impatience et de colère.

— Non, poursuivit M^{me} Liebling, il faut nous quitter..., et cela aussi bien pour mon repos que dans l'intérêt de votre avenir... Souvenez-vous de ce que je vous disais à la villa Endymion : « Une

mauvaise fée m'a jeté un sort, et je suis destinée à faire souffrir ceux qui m'aiment le mieux... » Cela s'est vérifié déjà, tenons-nous-en à cette première expérience... Adieu!

Elle s'était levée et se dirigeait vers la porte. Mais Jacques ne l'entendait pas ainsi. La vue de Mania si adorable à travers ses larmes, les obstacles mêmes qu'elle venait de lui faire pressentir, l'enflammaient davantage et le poussaient à tout sacrifier pour s'assurer la possession de celle dont il ne pouvait envisager l'abandon sans une atroce douleur.

— Je ne vous laisserai point partir! protesta-t-il en lui saisissant les mains... Vous parlez de souffrances?... Mais vous ne pouvez concevoir combien je serais misérable si je vous savais perdue pour moi!... Maintenant que je vous ai serrée dans mes bras, j'ai besoin de vous comme de l'air que je respire... Vous êtes tout l'intérêt et toute la passion de ma vie... Que m'importent mon art et l'avenir, si je ne vous ai plus? Que m'importe le monde, si je ne vous y retrouve plus?... Je vous appartiens, et, si vous me quittez, c'est fini de moi!

Elle lui jeta un pénétrant regard, le jugea profondément épris et sincère, et, gagnée elle-même par la flamme qui brûlait en lui, elle repartit avec une exaltation hautaine :

— Certes, je crois que vous m'aimez... Mais, si vous voulez que je vous aime, il faut que vous m'apparteniez autrement qu'en paroles... Plus de partage... Ou moi, ou l'autre... Choisissez!

— Vous, murmura-t-il subjugué, mais vous tout entière!

— Soit! reprit-elle en lui serrant violemment les mains; seulement je veux être assurée contre le retour possible de scènes pareilles à celle de tout à l'heure. Personne ne doit avoir de droits sur vous que moi... Me donnant librement, j'exige que vous vous rendiez complètement libre... Le pourrez-vous?

Cette interrogation, qui semblait mettre en doute sa force de volonté, acheva chez Jacques ce que le magnétisant regard de Mania avait commencé. Il releva ce défi jeté à son énergie virile, et s'écria impétueusement :

— Demain, je serai libre!

Comme pour sceller sa promesse, il voulut reprendre M^{me} Liebling dans ses bras et boire de nouveau sur ses lèvres l'oubli de ce passé dont il allait se détacher, mais elle se dégagea vivement, et, le tenant à distance :

— Non, dit-elle d'une voix ferme et caressante en même temps; quand vous aurez rompu vos liens, je vous rendrai mes lèvres... Pas avant!... Maintenant, partons.

Tandis qu'elle descendait l'escalier, Jacques

prenait congé de l'hôtesse. Il rejoignit Mania à vingt pas du landau. Le cocher, en voyant revenir sa maîtresse, avait tourné les chevaux dans la direction de Villefranche et ouvert la portière.

— Adieu! murmura la jeune femme en serrant la main de Jacques; rappelez-vous ce que vous m'avez promis, et ne revenez chez moi que lorsque vous pourrez y rentrer sans scrupule.

— Vous m'y verrez dès demain!

— Croyez-vous? répliqua-t-elle avec son ironie coutumière; je ne pense pas que les choses aillent si vite, et je vous donne jusqu'à samedi... Samedi, je serai seule, et je vous attendrai à six heures...

Elle sauta légèrement dans le landau. Tandis que les chevaux prenaient le trot, elle se retourna encore vers Jacques, et ses yeux semblèrent lui crier :

— Souvenez-vous!

Dès que la voiture eut disparu, le peintre regagna la station de Beaulieu par le raccourci qui longe le rivage. Son retour avec Thérèse par le même sentier avait eu lieu trop récemment pour que le souvenir de cette nocturne promenade ne se représentât pas à son esprit. Néanmoins cette résonnance du passé ne réussit ni à toucher son cœur ni à amortir sa passion. Il frissonnait d'amour rien qu'en se rappelant la saveur des

lèvres de Mania, et il ne pensait qu'avec irritation à ces délices interrompues par la brusque apparition de Thérèse. — Par quel hasard maudit ou par quelle préméditation agressive avait-elle choisi pour but de promenade ce village de Saint-Jean? Lechantre seul pouvait lui donner l'explication de cette malencontreuse fantaisie, et il résolut d'aller la lui demander sur-le-champ. D'après ce que lui apprendrait le paysagiste, il dresserait un plan de conduite et chercherait le moyen le plus sûr d'arriver à une séparation, sans éclat. Il désirait rompre sans retard; il était las de biaiser et de mentir; il voulait sortir à tout prix de cette situation équivoque. Pourquoi, d'ailleurs, se laisserait-il arrêter par des considérations sentimentales ou des scrupules de fausse délicatesse? Thérèse n'avait-elle pas la première manifesté des intentions hostiles? Ne lui avait-elle pas nettement déclaré qu'elle se détachait de lui?... Elle serait mal venue, maintenant, à s'étonner de ce qu'il la prenait au mot. — Toutes ces réflexions lui montaient impétueusement au cerveau avec des soubresauts pareils à ceux d'un liquide qui entre en ébullition. Puis, dans des intervalles d'accalmie, à l'aspect de cette paisible côte de Beaulieu où les ombres du couchant s'allongeaient déjà, il songeait aux rapides changements qui s'étaient opérés dans sa vie depuis la soirée où il avait pour la première fois suivi ce

sentier. Quand il y était venu, quelques semaines auparavant, l'amour de Mania se remuait à peine en lui comme le germe dans la semence. Il ne l'envisageait que comme une romanesque hypothèse, un château en Espagne doucement chimérique. Il n'en considérait que les lignes aimables, les vaporeux contours et les sommets idéalement éclairés. Si on lui eût dit alors que, pour réaliser ce rêve séduisant, pour asseoir en terre ferme ce château aérien, il lui faudrait oublier la foi jurée, tromper une femme qui se reposait sur sa loyauté, mentir à toute heure, et, finalement, rompre avec tout son passé, certes, il se fût récrié, il aurait déclaré la chose indigne de lui... Et pourtant un mois s'était écoulé à peine; les mêmes géraniums qui avaient frôlé la robe de Thérèse poussaient encore dans le chemin leurs tiges fleuries, et toutes ces suppositions qui lui avaient paru inadmissibles étaient devenues la réalité. Il avait suffi d'une première faiblesse, d'une abdication momentanée de sa volonté, pour que des actes irréparables se succédassent fatalement les uns aux autres, comme ces générations d'insectes dont on ne peut plus arrêter la fécondité...

En sortant de la gare, Jacques se fit conduire au port Lympia. A peine eut-il mis le pied sur la passerelle de l'*Hébé* qu'il aperçut Lechantre se promenant sur le pont d'un air soucieux. Le

paysagiste agita les bras et courut au-devant de son élève :

— Je t'attendais, dit-il laconiquement.

Il quitta le yacht et entraîna Jacques vers la partie la plus déserte du quai :

— Mon cher, poursuivit-il, je suis désolé de ce qui est arrivé... C'est moi qui, sans penser à mal, ai emmené ces dames à Saint-Jean... Mais aussi, pourquoi diable ne me prévenais-tu pas ? Quand on commet d'aussi dangereuses sottises, c'est bien le moins qu'on en avise ses amis... Pouvais-je prévoir que tu choisirais une salle d'auberge pour y donner tes rendez-vous ?

— D'abord, je n'en savais rien moi-même... Enfin, le mal est fait, et il s'agit maintenant de prendre une résolution... Où est Thérèse ?

— Je viens de la reconduire chez toi, avec ta mère et ta sœur.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Absolument rien... Devant M^{me} Moret et Christine elle a jugé naturellement à propos de se taire. Elle a même affecté pendant le trajet une sérénité que j'admiraïs, mais qui me serrait le cœur, car, telle que je la connais, elle a dû souffrir atrocement... Ah ! c'est une vaillante, celle-là, et les belles dames que tu fréquentes ne lui vont pas à la cheville !

Jacques eut un geste d'impatience.

— Fâche-toi tant que tu voudras, tu ne m'em-

pêcheras pas de te parler net... Mon garçon, je comprends tous les emballements... Je les comprends d'autant mieux que moi-même, malgré mon âge, je suis toqué de cette friponne de Pepina qui me mène par le bout du nez; mais moi, du moins, je suis célibataire, tandis que tu es marié à une respectable et adorable femme... Et puis, sacrédié, il y a un terme à toutes les folies!... Si tu as été grisé par ton Autrichienne, l'aventure de tantôt a dû vous jeter à tous deux un joli seau d'eau sur la tête. Comment vas-tu te tirer du pot au noir dans lequel tu barbotes? Es-tu venu me trouver pour que je te donne un coup d'épaule et un bon avis?... En ce cas, écoute-moi: tu n'as qu'un parti à prendre... Va rejoindre Thérèse, jette-toi à ses pieds et humilie-toi; puis, dès demain, file sur Paris avec toute ta famille. D'abord ta femme te tiendra rigueur, et dame, après ce qui s'est passé, elle en a bien le droit; mais elle t'aime, au fond, et, quand vous serez loin d'ici, quand elle aura constaté ton repentir et ta ferme résolution de ne plus pécher, elle trouvera encore dans son cœur assez de tendresse pour te pardonner... Ça y est-il, et dois-je l'aller préparer à ta visite?

— Non, répondit Jacques violemment; c'est impossible!... Je connais Thérèse; elle m'a condamné dans son esprit et elle restera inflexible... D'ailleurs, se laissât-elle fléchir, il serait trop

tard... Je suis amoureux de Mania, et j'ai lié ma vie à la sienne.

— Toi! se récria Lechantre en haussant les épaules; toi, Jacques Moret, fils d'un cultivateur de Rochetaillée, peintre de ton métier et l'espoir de l'école française, tu prétends enchaîner ta vie à celle de cette grande dame nomade, qui était hier à Vienne, et qui sera demain à Florence ou à Naples?... Ah! elle est bien bonne!... Innocent! c'est comme si tu voulais lier intimité avec l'eau d'un torrent ou avec le vent qui passe!... Parce qu'elle a bien voulu t'honorer de ses faveurs, tu t'imagines qu'elle va se considérer comme engagée dans des liens indissolubles!... Mais, mon pauvre garçon, il n'y a rien de commun entre toi et elle. Tout vous sépare: la naissance, l'éducation et le milieu. En ce moment, tu amuses sa curiosité et sa vanité; elle n'est pas fâchée de se payer pour amant un peintre en renom, et de vérifier si les artistes font l'amour autrement que les grands seigneurs. Seulement, quand son caprice sera satisfait, elle te lâchera comme un article qui a cessé de plaire. Elle te remplacera par une nouvelle fantaisie, et, un beau matin, elle partira pour des pays inconnus... Ah! malheureux, ces grandes coquettes-là sont les pires femmes auxquelles on puisse s'attacher... Si tu prends ta baronne au sérieux, tu n'es pas au bout de tes peines, et tu t'apprêtes de la misère pour le restant de tes jours!

— Possible... J'ai déjà souffert par elle et je prévois qu'elle me fera souffrir encore, car elle est violente et fantasque... Mais, dussé-je endurer mille peines plus cruelles, je persisterais dans ma folie, parce qu'un instant de bonheur auprès de Mania rachète des journées d'angoisse... Parce que je l'aime enfin!

— Sacrebleu! s'exclama Lechantre furieux, qu'a-t-elle donc de si extraordinaire? Quel philtre t'a-t-elle fait boire pour te mettre dans cet état d'insanité?... Je l'ai vue, moi, cette Mania, et elle ne m'a nullement ébaubi. Un nez trop court, des pommettes saillantes, des yeux de chat sauvage et un sourire traître... Ma parole d'honneur, voilà bien de quoi se monter le coup!... J'en suis encore à me demander pourquoi tu la préfères à Thérèse, qui est charmante et qui a des lignes d'une beauté!...

— Pourquoi?... Comment pouvez-vous m'adresser de pareilles questions?... Pourquoi? Mais je vous l'ai déjà dit, parce qu'elle ne ressemble en rien à Thérèse... Elle a pris dans mon cœur une place jusque-là inoccupée... Thérèse est la sagesse et la pureté en personne, mais Mania est la passion même avec tous ses enchantements. Elle a donné à mon esprit et à ma chair des émotions non encore éprouvées; elle a ouvert mes yeux sur un monde qu'ils n'avaient jamais entrevu qu'en rêve. Elle exerce sur moi une séduction pa-

reille à celle de ce pays-ci, une séduction où les sens ont autant de part que l'âme, et où cependant il n'entre rien de grossier ni de brutal, où tout est rare et exquis. En un mot comme en cent, elle me possède, et je suis prêt à tout quitter pour la suivre.

A mesure que Jacques parlait, la joviale figure de Lechantre se rembrunissait et exprimait une consternation indignée.

— Ce que je vous dis vous scandalise ? ajouta l'artiste d'un air de bravade.

— Non pas, ça me dégoûte seulement ! répondit Francis ; tes effusions me rappellent les confidences de certains camarades, qui étaient comme toi très ensorcelés par une femme, et qui en ont pâti... Je reconnais les mêmes raisonnements, et cette ressemblance m'amène à conclure que ton caractère n'est pas à la hauteur de ton talent... Mon garçon, tu dérailles... Je ne m'esquinterai pas à te faire de la morale, je sais à quel point c'est inutile... Mais, puisque tu repousses toute tentative de réconciliation, que veux-tu de moi et quels sont tes projets ?

— Avant tout, je veux éviter un éclat qui serait désastreux pour tout le monde... Maman et Christine partent après-demain matin et il est inutile que leur départ soit attristé par des scènes pénibles. Il faut qu'elles s'en retournent à Paris

avec la conviction que nous sommes toujours heureux ici... Après..., après, répéta Jacques avec un invincible serrement de cœur, Thérèse et moi nous reprendrons mutuellement notre liberté. Elle a assez de fortune pour vivre indépendante, et si elle désire retourner au Prieuré, je n'y mettrai aucune opposition. Soyez assez bon pour me servir d'intermédiaire auprès d'elle. Dites-lui que la seule grâce que je lui demande, c'est de dissimuler jusqu'au départ de maman..., mais ne lui laissez pas ignorer ma résolution de recouvrer ensuite ma pleine et entière liberté d'action.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui.

— Tu es un misérable inconscient, et tout autre que moi t'abandonnerait à tes sottises !... Mais il y a d'autres intérêts en jeu que les tiens et je suis le seul qui puisse m'entremettre pour amortir le coup que ton égoïsme et ta folie vont porter à ceux qui t'aiment. J'accepte donc la mission, si désagréable qu'elle soit... Va m'attendre sur le boulevard Dubouchage ; je t'y rejoindrai dès que j'aurai vu Thérèse...

Il héla un cocher qui passait et se fit conduire rue Carabacel, tandis que Jacques gagnait à pied le boulevard.

Lechantre trouva Thérèse dans le salon sans

lumière. Christine et M^{me} Moret s'étaient retirées dans leur chambre pour commencer les préparatifs du départ et la jeune femme, étendue dans un fauteuil, les yeux brûlants, la tête enfiévrée, regardait machinalement le jardinet s'enténébrer peu à peu. Le paysagiste lui serra silencieusement la main et l'entraîna sur le perron.

— Jacques est près d'ici, commença-t-il; je le quitte à l'instant... Il m'a chargé de venir vous parler.

— Que me veut-il encore? demanda-t-elle d'un ton âpre; s'il espère me toucher par de nouvelles scènes hypocrites, prévenez-le qu'il perd son temps... Je suis fixée maintenant sur la sincérité de ses désespoirs et la facilité de ses parjures... Ma crédulité est à bout.

— Il ne s'agit malheureusement de rien de pareil, repartit Francis; Jacques a le sentiment de ses torts et il reconnaît que vous avez le droit de vous montrer implacable... Il vous supplie seulement d'éviter un éclat et de ne rompre ouvertement avec lui qu'après le départ de sa mère et de sa sœur.

Thérèse se mordit les lèvres pour comprimer un sanglot. En dépit de sa légitime indignation, à la vue de Lechantre, elle avait espéré qu'il venait lui apporter des paroles de repentir et que Jacques essaierait une dernière fois de rentrer en grâce. L'injurieuse indifférence avec laquelle ce

mari infidèle supportait l'idée d'une séparation imminente acheva de lui ulcérer le cœur.

— Ah ! murmura-t-elle avec amertume, il craint un éclat !... Il a peur pour la réputation de sa maîtresse... Vous pouvez le rassurer ; j'ai trop souci de ma dignité pour ébruiter son aventure. Le scandale me répugne autant que la trahison et personne ne saura que j'ai surpris mon mari avec cette femme, dans une chambre d'auberge. Je me tairai comme je me suis tue jusqu'à présent... Je pousserai même l'indulgence... ou le mépris, comme vous voudrez, jusqu'à lui faire bon visage en présence de sa mère et de Christine.

— Je reconnais là votre grand cœur et votre bon sens, Thérèse ; mais, si vous m'en croyez, vous vous montrerez encore plus magnanime... Jacques est affolé en ce moment ; non seulement il compromet son caractère dans cette aventure, mais il risque d'y perdre ses meilleures qualités d'artiste et de gâcher sa vie... Or, vous qui êtes la plus forte, vous devez être aussi la plus généreuse... Oh ! ajouta-t-il en répondant à un véhément geste de dénégation de la jeune femme, je ne vous demande pas de pardonner sur-le-champ !... mais un jour, quand il aura pâti de sa sottise, ce qui ne tardera guère, promettez-moi de ne pas vous montrer implacable.

— Monsieur Lechantre, répliqua Thérèse en lui posant sur la main sa main glacée, ne me parlez

point de pardon... Je ne suis pas une pâte à martyre et je ne sais pas me résigner... Dès les premiers soupçons qui m'ont tourmentée, j'ai prévenu votre ami... Une fois que mon cœur s'est fermé, il ne se rouvre plus. Je vous promettrais d'oublier, que je mentirais... Non, je veux rester sincère avec les autres comme avec moi-même et c'est pourquoi, je vous le déclare nettement ce soir, je ne pardonnerai pas... Je dissimulerai jusqu'au départ de M^{me} Moret... N'exigez pas davantage.

— Et après, ma pauvre enfant, quand vous resterez face à face avec Jacques ?

— Après ? murmura-t-elle avec un accent navrant, il n'y aura rien « après. » Dès ce soir, je commencerai mes malles... J'ai un bon prétexte pour m'éloigner sans esclandre... Ayant déjà servi de chaperon à M^{me} Moret et à Christine, il est tout simple que je les accompagne encore. Je les reconduirai à Paris, mais je ne rentrerai plus à Nice... Oh ! non, s'exclama-t-elle, je ne reviendrai plus dans cette misérable ville !... J'y ai trop souffert... Vous pouvez en informer votre ami... Cela lui procurera sans doute un agréable soulagement !...

Elle continuait de parler avec une sarcastique âpreté ; mais dans ses yeux étincelants on devinait des larmes sur le point de jaillir et Lechantre se sentait lui-même gagné par l'émotion.

— Une fois à Paris, demanda-t-il, comptez-vous rester près de M^{me} Moret ?

— Non, répondit-elle résolument, cela ne serait pas possible; je trouverai un prétexte pour m'éloigner... Je retournerai à Rochetaillée et je redeviendrai une paysanne. C'était mon lot, voyez-vous, et je n'étais pas faite pour vivre ailleurs. Ah ! mon pauvre Prieuré, pourquoi n'y suis-je pas restée avec mes préjugés et mes illusions?...

En dépit de ses efforts, les larmes rebelles s'échappèrent; mais elle eut honte de montrer sa faiblesse. Reprise d'un accès de fierté, elle s'es-suya les yeux avec dépit, et tendant la main au paysagiste :

— A tout à l'heure, n'est-ce pas ? balbutia-t-elle, vous viendrez dîner avec nous !

Puis elle rentra précipitamment dans le salon et disparut.

Lechantre quitta le jardin et alla rejoindre Jacques qui piétinait, inquiet, sur le trottoir du boulevard. Il lui rendit compte du résultat de son entrevue et lui annonça les résolutions prises par Thérèse.

— Tu es une brute, ajouta-t-il, et ta femme est un ange...

Bien que les progrès de sa passion eussent singulièrement endurci sa sensibilité et développé

son indifférence pour tout ce qui ne se rapportait point à Mania, le peintre frissonna en apprenant l'imminence de ce déchirement qu'il avait provoqué. La rapidité avec laquelle se précipitaient les événements, et la décision énergique de Thérèse, l'accablaient de confusion en même temps qu'elles remuaient en lui un mélange de regrets et de remords. Lorsqu'il rentra en compagnie de son ami dans le salon de la rue Carabacel et qu'il revit, à la lumière assourdie des lampes, à côté de la petite mère et de Christine, l'épouse qu'il venait d'offenser si grièvement, une rougeur lui monta au front et il lui fut impossible de dissimuler son malaise. — Thérèse avait eu le temps d'effacer la trace de ses larmes et de se composer une physionomie impassible. Elle reçut son mari avec cette gravité calme sous laquelle, depuis quelques semaines, elle déguisait les agitations de son âme; mais l'apparente sérénité de cet accueil, loin de diminuer la gêne de Jacques, la rendit encore plus pénible. Il ne savait guère dissimuler et son embarras n'échappa ni à la sollicitude de M^{me} Moret ni aux malignes investigations de Christine. Il s'efforça de feindre néanmoins et cet effort acheva de le mettre à la torture. Il lui fallut, pour sauver les apparences, questionner sa mère et sa sœur sur l'emploi de leur après-midi et s'informer hypocritement de l'endroit qu'elles avaient choisi comme but de promenade.

— Nous sommes allés à Saint-Jean, dit Christine; c'était une mauvaise inspiration... L'auberge où nous voulions nous arrêter était fort mal fréquentée, à ce qu'il paraît, et Thérèse elle-même, malgré ses préventions en faveur de Nice, a été obligée de battre en retraite...

Pendant qu'elle s'étendait avec complaisance sur cet incident de la promenade, Jacques changeait de couleur et n'osait plus lever les yeux, de peur qu'on ne s'aperçût de son trouble. Mais, s'il ne regardait personne, il n'échappait point pour cela aux regards des autres. Christine avait remarqué son attitude embarrassée et, tout en l'observant en dessous, elle songeait : « Il se passe ici quelque chose de louche, et certainement Jacques a un méfait sur la conscience. Est-ce que, par hasard, il tromperait sa femme?... » Cette supposition la réjouissait sourdement et un sourire équivoque effleurait ses lèvres minces.

Lechantre, ayant conscience du trouble de Jacques et des tortures de Thérèse, se mettait en quatre pour rompre les chiens et, grâce à lui, la soirée se termina sans encombre. Mais le lendemain le supplice se renouvela pour Jacques; obligé par décence à consacrer entièrement à sa famille cette dernière journée. Il errait comme une âme en peine dans l'appartement où bâillaient des malles entr'ouvertes. Il évitait peureusement les occasions de se trouver seul avec

Thérèse, et cependant une despotique attirance le ramenait à chaque instant dans la pièce où la jeune femme vaquait à ses préparatifs. Ces tiroirs vidés, ce déménagement de menus objets à l'usage particulier de la jeune M^{me} Moret, disaient trop clairement un départ sans espoir de retour, pour qu'il n'en éprouvât point une douloureuse émotion. La figure maintenant tragique de Thérèse lui semblait pleine de méprisants reproches. La comédie qu'il était tenu de jouer devant sa mère et sa sœur l'humiliait et le dégradait à ses propres yeux. Il souhaitait que cette lamentable journée tirât à sa fin et en même temps il redoutait de la voir s'achever, en songeant aux adieux du lendemain. Ces angoisses, ces remords et ces appréhensions l'enfiévrèrent. Les battements de son cœur s'arrêtaient, des suffocations le prenaient, et, le malaise physique se joignant au malaise moral, il devenait irritable et hargneux avec Christine. La petite mère, stupéfaite de ces brusques coups de boutoir, levait timidement des yeux navrés vers son Benjamin, qu'elle ne reconnaissait plus, et s'effrayant de la livide pâleur de son visage :

— Qu'as-tu, mon fils ? demandait-elle avec inquiétude en lui saisissant les mains, je ne t'ai jamais vu si irascible?... Te sens-tu malade ou est-ce le départ de Thérèse qui te contrarie ? Parle-moi franchement, sinon je finirai par croire,

comme Christine, que tu nous caches quelque gros chagrin.

Alors Jacques, honteux d'être si peu maître de lui, essayait de la rassurer avec des caresses, mais dans ses protestations comme dans ses démonstrations tendres il y avait je ne sais quoi de forcé et d'excessif qui sonnait faux; de sorte que la petite mère s'éloignait en hochant la tête et en gardant ses pensées chagrines.

Christine, à son tour, se vengeait des accès d'humeur de son frère en emmenant Thérèse à l'écart et en murmurant d'une voix perfidement compatissante :

— Voyons, vous pouvez bien me dire ça, à moi... Avouez qu'il y a de la brouille entre vous et Jacques?

Thérèse tressaillait et répondait sèchement :

— Vous rêvez... Vous avez trop d'imagination, Christine !

A quoi sa belle-sœur repartait piquée :

— Non, je n'ai pas d'imagination, mais j'ai de bons yeux, et je m'aperçois bien que ni l'un ni l'autre vous n'êtes d'accord comme autrefois... Mais quoi ! nous avons tous en ce monde nos croix à porter et j'avais bien prédit que ce beau feu ne durerait pas !...

Enfin cette longue journée se termina. Le lendemain matin, Jacques et Lechantre conduisirent

les voyageuses à la gare. Les instants qui précéderent le départ furent d'une tristesse morne. La petite mère s'éloignait avec de noirs pressentiments; Thérèse, tout en s'opiniâtrant dans sa rancune, songeait que sa vie était à jamais perdue; Jacques, au moment de recouvrer cette liberté qu'il avait si ardemment convoitée, était pris de peur. Ayant conscience de l'odieux de sa conduite envers sa femme, il se demandait avec effarement si cette mystérieuse Némésis, qui est comme latente au fond des choses, n'allait pas s'éveiller pour le punir féroceement de sa déloyauté. Mais, tout en traînant leur tourment, ces trois êtres malheureux s'efforçaient de cacher leurs angoisses et de se faire illusion l'un à l'autre. Leur maladroite dissimulation était navrante. Lechantre seul s'évertuait à jeter un peu de cordiale bonne humeur parmi cette tristesse.

— Ne vous faites pas de mauvais sang, disait-il à la maman Moret en lui serrant les mains, Jacques vous reviendra en bon état... Je reste à Nice et je me charge de veiller sur lui...

Immobile, un peu en arrière du groupe, Jacques contemplait machinalement le spectacle de la gare avec son tumultueux va-et-vient de voyageurs. Invinciblement, il se rappelait les sensations éprouvées en cet endroit, trois semaines auparavant, lors du premier départ de Thérèse.

— C'était le même aspect des choses : le même

paysage vert et ensoleillé dans l'encadrement de la nef, les mêmes cris des facteurs, la même indifférence souriante de la marchande de livres devant son échoppe aux volumes multicolores ; le même fracas de portières refermées. « En voiture ! » criait-on comme jadis...

Son cœur se déchira, un accès de sensibilité malade lui mit des larmes dans les yeux. Il embrassa d'abord la petite mère et Christine, puis, quand il se trouva devant sa femme, il la tira brusquement à l'écart :

— Thérèse, balbutia-t-il, Thérèse...

Il était sur le point de lui crier : « Reste... Ne t'en va pas ! » Mais, tandis qu'elle le regardait tristement, tout d'un coup l'image charmeresse de Mania passa de nouveau entre lui et l'épouse offensée, et il ne se sentit pas le courage d'achever sa supplication. D'une voix étouffée, il se borna à murmurer :

— Pardonne-moi !

Elle devina sans doute l'injurieux combat qui se livrait en lui, car elle le transperça d'un regard de mépris :

— Adieu ! répondit-elle, vous me faites pitié !

Et fière, impassible, elle monta dans le wagon. Seulement, quand, la portière une fois fermée, le train se mit en marche, tandis que la maman Moret penchée en dehors envoyait un dernier signe de tête à son Benjamin, Thérèse appuya

son front contre la paroi capitonnée et éclata en sanglots...

Le même soir, à cinq heures, fidèle à sa promesse, Jacques; tout pâle encore des transes du matin, entra dans le salon de M^{me} Liebling.

Mania était seule. Elle vint au-devant de lui avec un sourire au coin des lèvres et l'interrogea silencieusement des yeux.

— Mania, dit-il, j'ai rompu avec mon passé et me voilà libre... Désormais je suis à vous tout entier!

Sans parler elle se rapprocha encore et lui tendit ses lèvres. Jacques la serra convulsivement contre sa poitrine et oublia ses derniers remords dans un baiser qui n'en finissait plus.

XV



HRISTOS *vaskress* ! (Christ est ressuscité.)

— *Voistinu vaskress* ! (Il est vraiment ressuscité.)

On célébrait la Pâques russe chez la princesse Koloubine. Chacun des habitués de la villa Endymion répétait cette pieuse salutation sacramentelle et embrassait la maîtresse du logis, au seuil de l'un des salons, transformé pour la solennité en salle à manger. Les encoignures de la grande pièce tendue de soie jaune étaient décorées de plantes épanouies : azalées, rhododendrons et lilas. Au centre, sur une longue table garnie d'une nappe à broderies rouges, les couverts, reliés par des semis de fleurs coupées, entouraient

des plats de viandes froides : galantine, foie gras, sterlets du Volga, au milieu desquels s'étaient l'énorme gâteau pascal et le traditionnel cochon de lait dans sa gelée. Ça et là, de petites tables étaient pareillement dressées dans les coins et un massif buffet supportait, comme supplément de victuailles, toute la collection des *zakouski* (hors-d'œuvre) chers aux palais moscovites, ainsi que des carafons de liqueurs et des bouteilles de champagne. Chaque nouvel arrivant, après avoir donné et reçu l'accolade, s'attablait, mangeait et buvait à sa fantaisie, tandis que les maîtres d'hôtel en habit noir vaguaient silencieusement au service. L'éclatante blancheur du linge russe s'harmonisait doucement avec la pâleur des roses et le scintillement de la lourde argenterie de famille. La fragrance des lilas se mêlait à l'appétissante odeur des mets fortement aromatisés et aux senteurs anisées du kummel. Les convives d'âge mûr se succédaient autour de la longue table où leur appétit sérieux trouvait amplement de quoi se satisfaire; les jeunes femmes et les jeunes gens choisissaient de préférence les petites tables plus intimes. On s'y contentait de gâteaux, de champagne ou de thé, mais on y fleuretait joyeusement. Le bruit des conversations médisantes ou tendres était accompagné en sourdine par le frémissement du samovar. Sur ce bourdonnement de ruche se détachaient des rires,

des détonations de bouchons de champagne, et toujours, comme un refrain :

— *Christos vaskress !*

— *Voistinu vaskress !*

Puis de nouvelles embrassades.

La fleur de la colonie russe était là. — Brune, le teint mat, les yeux noirs comme des mûres, la belle M^{me} Nicolaïdès, vêtue de rouge, emplissait le salon des éclats de sa voix brève ; — assise en face du vice-consul, la blonde comtesse Nadia de Combrières montrait hardiment dans l'échancrure carrée de son corsage bleu pâle sa gorge opulente à peine voilée de tulle ; — puis, ça et là, de vieilles connaissances : la petite baronne Pepper et son fidèle Jacobsen ; Flaminius Ossola se faulant de groupe en groupe et baisant obséquieusement la main aux dames ; M^{me} Acquasola, se remettant des émotions de la roulette, en face d'une large tranche de cochon de lait et d'une coupe de rœderer. — Sônia Nakwaska rôdait à l'entrée du salon, tendant sa pâle frimousse de gavroche à chaque visiteur et profitant vicieusement de la solennité pascalle pour se faire embrasser sur la bouche. Ayant l'air de grelotter dans sa robe de damas héliotrope, la frileuse et frêle M^{me} Nakwaska s'était assise près de la cheminée et regardait manger M^{me} Acquasola, en suivant ses moindres gestes du regard jaloux d'une femme que sa gastrite condamne à la diète.

— Êtes-vous heureuse, comtesse, d'avoir bon appétit !... Moi, disait-elle de sa voix nasillarde, je n'ai d'estomac qu'au jeu... Comment trouvez-vous le cochon de lait ?

— Exquis, Anna Egorowna, tout à fait savoureux ! répondait l'autre, la bouche pleine.

— Remerciez-moi, ma chère, c'est à moi que vous le devez. Si je n'avais été là, nous aurions eu une Pâques sans cochon de lait... Le cuisinier avait couru tout Nice sans rien trouver ; ma sœur se désolait, mais dans les questions de ménage elle n'est d'aucune ressource, elle plane trop haut dans les nuages. Donc, j'ai fait atteler, j'ai battu la campagne, et j'ai enfin déterré dans une ferme cet animal que j'ai rapporté tout vif... Même je lui ai coupé sur la queue un bouquet de poils que je garde au fond de mon portemonnaie. C'est un fétiche, vous savez, et j'irai demain à Monte-Carlo jouer cinq louis sur le zéro...

M^{me} Nakwaska riait de son rire de chèvre, tout en regardant à travers la glace sans tain le coup d'œil des voitures qui prenaient la file sous la marquise. Au loin, dans la perspective des allées fraîchement ratissées, on voyait les coupés et les landaus gravir au pas les rampes en pente douce et contourner les pelouses semées de boutons d'or. Bien qu'on fût au 13 avril, le mistral soufflait, et les massifs d'oliviers, fouettés

par le vent, détachaient le retroussis argenté de leur feuillage sur le bleu cru du ciel. Les visiteurs descendaient de voiture, frileusement boutonnés dans leur pardessus au col relevé; les dames, emmitouflées dans leur pelisse, se précipitaient frissonnantes vers le vestibule. A chaque instant, le valet de pied annonçait de nouveaux hôtes. Parmi les derniers arrivants se trouvaient Jacques Moret et Francis Lechantre.

En dépit de ses sages résolutions, Lechantre, qui, dans le principe, avait l'intention de rester seulement quelques semaines à Nice, y était maintenant depuis plus de deux mois. Il avait laissé partir le yacht de son ami; chaque jour il se jurait de regagner Paris, et chaque jour aussi il ajournait son départ sous le prétexte de tenir compagnie à Jacques. Au fond, le brave paysagiste subissait comme les autres la séduction des plaisirs niçois, et les yeux de M^{lle} Peppina le tenaient enchaîné au littoral. Il avait toujours été très enfant, malgré ses soixante ans sonnés, et le rajeunissement dont il attribuait tout l'honneur à Nice, se manifestait en lui, surtout, par une recrudescence de voluptuosité et de gaminerie naïves. D'ailleurs, il avait découvert dans les environs de nombreux motifs de tableaux, et, comme il était doué d'une rare puissance de travail, il abattait de la besogne tout en faisant la fête. Parfois seulement, en constatant chez

Jacques un état psychologique inquiétant, il était pris de scrupules, avait des accès de rigorisme, et, pendant quelques heures, déblatérerait contre l'influence débilite de cette ville, qu'il appelait « la Capoue moderne. » Il jurait alors ses grands dieux qu'il allait boucler ses malles et qu'il partirait seul, si Jacques refusait de le suivre; mais il suffisait d'un beau coucher de soleil sur la mer, d'un souper avec Peppina, d'une promenade parmi les citronniers en fleurs de Beaulieu, pour l'incliner à l'indulgence et le plonger en une béatitude épicurienne. S'étant constitué *in petto* le mentor de son ancien élève, il devenait mondain. Sa verve communicative, sa jeunesse d'esprit, ses charges d'atelier, étaient fort choyées dans les salons où Jacques l'entraînait très souvent. Ce dernier avait repris goût aux distractions de la haute vie. On le rencontrait dans la plupart des réunions de la colonie russe, et notamment chez la princesse Koloubine. Seulement, au rebours de Lechantre, il n'y brillait ni par la bonne humeur ni par l'amabilité. Il semblait y traîner une lourde et irritante lassitude, et s'y ennuyait, en effet, y venant non pour son plaisir, mais uniquement pour y retrouver Mania.

Sa liaison avec Jacques n'avait nullement modifié les façons de vivre de M^{me} Liebling. Elle était restée foncièrement mondaine, et, contrairement aux espérances du peintre, l'amour ne lui

avait inspiré ni le désir de l'isolement ni le renoncement à ces succès de coquetterie et d'élégance dont elle était coutumière. En se donnant à Jacques, elle n'entendait rompre ni avec ses habitudes ni avec ses relations. Elle avait conservé ses heures de réception, visitait comme devant ses nombreux amis, ne manquait ni un bal, ni un pique-nique, ni un spectacle. Au milieu de ses dissipations quotidiennes, dans cette vie en l'air, dont chaque indifférent prenait un morceau, c'était à peine si l'homme qu'elle aimait pouvait, de loin en loin, jouir de quelques heures de tranquille tête-à-tête. Il s'en plaignait parfois amèrement. Mania écoutait ses reproches avec son moqueur sourire au coin des lèvres, et répondait d'un ton câlin :

— Vous raisonnez comme un enfant!... Parce que je vous aime, est-ce un motif pour que je me fasse montrer au doigt! Si je changeais brusquement mon genre de vie, si je tournais le dos à mes amis pour me claquemurer; comme vous le désirez, on ne manquerait pas de s'en étonner, d'en chercher la raison, et, en vous voyant seul reçu chez moi, on aurait vite résolu le problème... Autant vaudrait tout de suite afficher sur ma porte : « Mania Liebling a un amant. » Avec vos idées d'artiste, vous ne savez pas à quelle prudence est tenue une femme qui vit dans le monde... Sérieusement, de quoi vous plaignez-vous? Cela nous

empêche-t-il de nous voir? N'avez-vous pas accès dans tous les salons où je fréquente et ne pouvons-nous nous y retrouver chaque jour?... Ingrat, ne sentez-vous pas, comme moi, ce qu'il y a de délicieux dans cette réserve que nous nous imposons, dans le mystère qui enveloppe notre amour?... Quand nous sommes dans le monde, au lieu de vous tracasser des indifférents qui m'entourent et souvent me fatiguent, ne devriez-vous pas être heureux de vous dire : « C'est moi seul qu'elle aime?... » Soyez bien convaincu que ces obstacles et cette contrainte donnent une saveur plus aiguë à la passion et qu'elle risquerait de s'attédir dans la monotonie de trop continuel tête-à-tête !...

Mais Jacques, n'était pas convaincu. Il avait rêvé une intimité plus étroite, où Mania serait toute à lui. Quand, bouillant de désir, il aurait voulu l'emporter dans une solitude murée, il s'accommodait mal de cette promiscuité mondaine, de cette sérénité avec laquelle M^{me} Liebling accordait aux exigences sociales la plus large part de sa vie. Il criait à l'injustice. — Elle, si exclusive, et qui l'avait voulu tout entier, pourquoi ne comprenait-elle pas qu'il s'irritait d'un partage aussi inégal? — Ces rendez-vous décommandés au dernier moment, cet hôtel de la rue de la Paix toujours encombré de visiteurs quand Jacques y accourait, avide d'une heure de tendres épanche-

ments; ces parties de plaisir où il voyait Mania entourée d'adorateurs auxquels elle prodiguait ses sourires; tous ces déboires qu'il n'avait pas prévus le mettaient en rage et le poussaient à des accès d'humeur noire. — L'Ecclésiaste a raison ! « Tout n'est que vanité et tourment d'esprit sous le soleil. » Dès que nos plus beaux rêves sont réalisés, ils fondent sous nos doigts comme de la neige et s'écoulent avec la rapidité de l'eau. L'illusion seule nous donne des joies pures. — Ces délices de la passion qui, de loin, apparaissaient à l'artiste semblables à un paradis enchanté, de quoi se composaient-elles en dernière analyse ? De beaucoup d'heures d'anxieuse attente suivies de mortelles déconvenues; de quelques brèves minutes de volupté troublées par le pressentiment de leur courte durée; de longues journées épuisantes, passées à en regretter la fuite ou à en désirer le retour incertain. — C'étaient là les fruits gâtés d'un amour pour lequel il avait sacrifié Thérèse et la petite mère et auquel il s'attachait néanmoins obstinément, espérant toujours, à force de fougueuse tendresse, vaincre les résistances de Mania et s'établir en maître absolu dans son cœur.

En attendant, ces énervements et ces émotions commençaient à compromettre sa santé. Quelqu'un qui, après plusieurs mois d'absence, l'eût

revu, entrant dans le salon de la princesse Koloubine, eût été frappé de l'altération de ses traits : — la figure paraissait bouffie, l'œil brillait d'un éclat fébrile; le teint avait pâli, les lèvres étaient parfois d'une lividité bleuâtre. Pour la moindre contrariété, Jacques s'emportait et, quand il s'abandonnait à ces accès d'irritabilité, les battements de son cœur devenaient tumultueux, intermittents, et l'oppression allait souvent jusqu'à la suffocation. — Ce jour-là, il avait assisté aux cérémonies de l'église russe, y avait aperçu Mania sans pouvoir l'aborder et, immédiatement après le déjeuner, avait entraîné Lechantre à la villa Endymion, comptant bien y rencontrer M^{me} Liebling. Après avoir salué la princesse, il s'était isolé dans l'encoignure d'une fenêtre et là, indifférent aux propos échangés autour des tables, il fixait des regards impatients sur la baie qui faisait communiquer le salon où l'on lunchait avec celui par lequel accédaient les visiteurs. A quelques pas de cette baie, la princesse se tenait, droite et imposante dans sa robe de velours noir, et tendait la main ou la joue aux nouveaux venus. Ainsi placée, elle les voyait arriver de loin, et sa longue figure empâtée s'éclairait d'un sourire plus ou moins avenant, calculé d'après l'importance ou le rang de la personne annoncée. Jacques étudiait anxieusement les variations de ce sourire apprêté, cherchant à y lire

à l'avance la satisfaction provoquée par l'entrée de Mania, qui était la grande favorite du moment. Tout à coup les lèvres grasses de M^{me} Koloubine eurent un si aimable épanouissement que le cœur du peintre sauta dans sa poitrine. « C'est elle ! » pensa-t-il, et il s'acheminait déjà au-devant de son amie, quand un cruel désappointement l'arrêta...

La personne à laquelle s'adressait cette gracieuse bienvenue appartenait au sexe masculin. C'était un grand garçon d'une trentaine d'années, élégamment vêtu et remarquablement proportionné; un superbe échantillon du type slave dans sa beauté mâle : — brun, le nez un peu gros, mais la bouche finement modelée sous la barbe châtain, les yeux bien ouverts, hardis et lumineux. Il baisa galamment la main de la princesse qui lui rendit, à la mode russe, son baiser sur le front.

— Soyez le bienvenu, Serge Paulovitch, dit-elle; je suis heureuse de vous voir et de vous présenter à mes amis!

En même temps, elle lui prenait le bras et, faisant le tour des tables, stationnait un instant près de chaque groupe :

— Le prince Serge Gregoriew... Je suppose que son nom vous est déjà connu... Le prince est célèbre dans toute notre Russie depuis son expédition en Asie centrale. Il a parcouru les pla-

reaux de la Mésopotamie et découvre le tumulus de Nemrod... N'est-ce pas, prince, un de ces soirs vous nous raconterez vos voyages ?

Le prince souriait d'un air bon enfant, saluait, puis M^{me}. Koloubine continuait sa tournée. — Jacques les connaissait, ces présentations ou plutôt ces exhibitions ! Il se rappelait s'être promené de la sorte au bras de la princesse et avoir été, de la même façon pompeuse, *expliqué* aux notables habitués de la villa Endymion. Bien qu'il sût à quoi s'en tenir sur ces succès de curiosité, il ne put s'empêcher de faire un mélancolique retour en arrière et de songer que l'intérêt qu'il avait excité trois mois auparavant était déjà épuisé. Ce jeune voyageur aux robustes épaules, « qui avait parcouru les plateaux de la Mésopotamie, » accaparait maintenant les regards. Il allait devenir le *great attraction* du salon Koloubine, tandis que lui, le peintre de la *Rentrée des avoines*, redescendrait au niveau de Jacobsen ou de Flaminus Ossola. — Il fut piqué d'une pointe de mesquine jalousie à l'encontre du prince voyageur. Pour éviter d'avoir à lui serrer la main, il quitta sa place, s'éloigna dans une direction opposée et rôda d'un air maussade autour des petites tables où la présentation avait déjà eu lieu.

Assise devant un guéridon, M^{me}. Acquasola, après s'être lestée de viandes froides et de gâ-

teaux, achevait la digestion de cette collation copieuse, en buvant du thé avec Jacobsen, la baronne Pepper et Sônia Nakwaska. Tout en vidant les tasses, on causait du nouvel hôte de la princesse Koloubine.

— Hein ? murmurait Sônia en reluquant le prince Gregoriew, quel beau garçon !... Maman l'a connu à Pétersbourg, lorsqu'il était chevalier-garde... Toutes les dames de la cour tombaient amoureuses de lui et la liste de ses bonnes fortunes était aussi longue que celle de Don Juan.

— Hé ! hé ! insinuait Jacobsen, il ne manque pas de jolies femmes à Nice et il pourra ajouter quelques numéros à son catalogue.

— Mes enfants, je crois que c'est déjà commencé, chuchota M^{me} Acquasola d'un ton confidentiel.

— Vraiment, comtesse ! interrompit la petite baronne, serait-ce vous, par hasard ?

— Non, ma chère, ce n'est pas moi... Ces choses-là ne sont plus de mon âge. Je parle d'une dame plus jolie que je ne l'ai jamais été.

— Son nom, comtesse !... Vite, ne nous faites pas languir !

— Eh bien ! il s'agit de la charmante baronne Liebling.

— Mania ? répéta Sônia en ricanant ; impossible, la place est prise !

— Petite, répliqua ingénument M^{me} Acqua-

sola, lorsqu'une place a été prise une première fois, il n'y a pas de raisons pour qu'elle ne le soit pas une seconde... Vous saurez ça, quand vous aurez mon expérience.

Cette allusion de la bonne dame à son expérience amusait fort le groupe, et Jacobsen, avec son air de pince-sans-rire, reprenait :

— Comment ! madame Acquasola, vous croyez que ce beau coureur de pays a déjà fait un voyage à Cythère avec M^{me} Liebling ?

— Je ne connais pas ce voyage dont vous parlez, repartit naïvement la comtesse ; tout ce que je puis vous dire, c'est que Mania regarde le prince d'un œil très doux... Ils se sont rencontrés vendredi chez M^{me} Nicolaïdès et ne se sont guère quittés de la soirée ; tout le monde a pu l'observer aussi bien que moi. Quand M^{me} Liebling est partie, le prince lui a offert son bras pour la reconduire jusqu'à sa voiture, d'où j'ai conclu...

Un coup de coude de Sônia l'arrêta en chemin ; d'un clin d'œil espiègle, la jeune fille l'avertissait que Jacques Moret s'était approché de la table et prêtait l'oreille, M^{me} Acquasola devint cramoisie et s'empressa d'ajouter très haut :

— Du reste, les mauvaises langues seules peuvent y trouver à redire, cela ne prouve rien et le prince s'est montré simplement poli...

— Comtesse, remarqua ironiquement Jacobsen, vous êtes la logique en personne !

Jacques avait déjà tourné les talons, mais pas un des propos de la petite table n'avait échappé à son attention et, comme une lave bouillante, un flot de jalousie lui brûlait le cœur. Ce même vendredi soir, Mania lui avait écrit qu'elle ne pourrait le recevoir, « parce qu'une ennuyeuse corvée l'obligeait à sortir, » et il apprenait maintenant en quoi consistait cette prétendue corvée. M^{me} Liebling s'était gardée de le prévenir qu'elle irait chez M^{me} Nicolaïdès. Elle craignait sans doute qu'il ne vînt l'y surprendre et qu'il ne gênât ses coquetteries avec le prince Gregoriew ! — Jacques se voyait déjà négligé pour le nouveau héros du jour, et, furieux d'avoir été joué, il mordait jusqu'au sang ses lèvres pâles. Dans sa pensée, cette rencontre chez M^{me} Nicolaïdès était préméditée et il fallait que cette odieuse flirtation eût été poussée très loin pour qu'on en fit déjà des gorges chaudes!... La colère le secouait. Il tournait des regards ombrageux vers la petite table, et l'envie le prenait de chercher querelle à quelqu'un.

— Croyez-vous qu'il m'ait entendue? chuchotait M^{me} Acquasola, tandis qu'il s'éloignait.

— Dame! répondait méchamment Jacobsen, vous avez le verbe un peu haut, et à moins qu'il ne soit sourd...

— Ne pouviez-vous me faire signe?

— Pourquoi? demanda le médecin en feignant

une ignorance absolue; en quoi les attentions de M^{me} Liebling pour le prince peuvent-elles offenser M. Moret?

— Mauvais plaisant!... Vous savez bien qu'il l'adore, et qu'il a quitté sa femme pour elle... Ah! je suis désolée!... Si je courais lui dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire?

— Entre nous, ce serait un mauvais moyen de raccommoder les choses... Laissez M. Moret s'en expliquer avec M^{me} Liebling... Je vous promets qu'elle s'en tirera mieux que vous. Tenez, précisément la voici...

Mania venait en effet d'entrer, éblouissante comme une tombée de neige, dans sa robe de crêpe de Chine blanc garnie de dentelles. Dès que Jacques l'eut aperçue, il se dirigea précipitamment vers elle, mais il fut prévenu par le prince Gregoriew. Ce dernier s'était avancé d'un air empressé, et saluant M^{me} Liebling :

— *Christos vaskress!* murmura-t-il d'une voix très douce.

— Oh! prince, répondit Mania en riant, vous ne comptez pas que je vous embrasse, je suppose?... Ignorez-vous que je suis catholique romaine?... Pour moi, le Christ est ressuscité depuis treize jours, et vous arrivez un peu tard.

— Mieux vaut tard que jamais, insista galamment Serge Gregoriew.

— Vous y tenez donc beaucoup? reprit-elle

en continuant de plaisanter; en ce cas, je n'ai rien à refuser à un homme qui a campé entre le Tigre et l'Euphrate, sur l'emplacement même du paradis terrestre..., et je m'exécute... *Voistinu vaskress!*

En même temps elle tendait sa joue sur laquelle le prince déposait un respectueux baiser.

— Vous connaissez donc notre incomparable Mania? s'exclama la princesse Koloubine, qui survint; j'allais justement vous présenter l'un à l'autre.

— J'ai eu l'honneur de rencontrer la baronne Liebling chez M^{me} Nicolaïdès, repartit Serge Gregoriew en s'inclinant.

— A merveille... Puisque vous n'êtes plus deux étrangers, Serge Paulovitch, je vous constitue le cavalier de ma petite amie... Il y a là justement une table vacante... Mania chérie, du champagne ou du vin de Tokay?

— Non, princesse, merci; une simple tasse de thé et des sandwiches.

Sur un signe de M^{me} Koloubine, un maître d'hôtel avait apporté des viandes froides, du champagne et du thé sur la petite table, et le prince, après avoir offert une chaise à M^{me} Liebling, s'était assis en face d'elle.

Tandis que le prince la servait, Mania jetait un coup d'œil circulaire sur les groupes épars dans le salon et cherchait à y découvrir Jacques,

mais le peintre, exaspéré par le baiser accordé à Serge Gregoriew, n'avait pu supporter le spectacle de Mania attablée avec celui qu'il considérait déjà comme un rival. Maladroit, ainsi que tous les amoureux sincères, il avait pris le parti de bouder au lieu de lutter d'amabilité avec cet étranger, et il s'était retiré dans la salle de billard où les hommes fumaient.

Là, on ne fleuretait pas, mais on buvait beaucoup de champagne pour arroser les *Zakouski* servis à profusion. Hors de la présence des dames, la conversation s'égayait de propos plus libres. Francis Lechantre, mis en bonne humeur par le rœderer de la princesse, s'amusait à ébaubir l'auditoire cosmopolite groupé autour de lui, en lâchant la bride à sa blague parisienne.

— Non, messieurs, disait-il d'un ton gouailleur; vous voyez les choses par les petits côtés... Ce qui vous attire dans ce pays-ci et vous y retient, ce n'est ni Monte-Carlo et sa roulette, ni la promenade des Anglais avec ses palmiers pareils à des plumeaux, ni les orangers dont les fruits sont aigres comme des pommes à cidre. Les salles de jeu toutes ruisselantes d'or, nous les avons déjà vues à Bade; les palmiers, nous en possédons d'aussi beaux au jardin d'Acclimatation; des oranges, tous les épiciers en vendent... Non, ça n'est pas ça qui nous grise... C'est l'air et la lumière, c'est la joie de vivre qui éclate dans les

yeux, dans les fleurs et dans le ciel; c'est une satanée odeur d'amour qui monte à la tête, qui fait trouver toutes les femmes jolies et qui rajeunit tous les visages. Voilà la vrai charme qui vous emballé, vous retourne comme un gant et qui vous fait battre la campagne!... Tenez, moi qui vous parle et qui ai passé l'âge des sottises, j'ai été déjeuner hier à la Ferme bretonne... J'ai horreur de ces endroits-là!... Mais j'y accompagnais une certaine Peppina qui a du phosphore dans les yeux et le diable au corps!... Elle s'est pâmée devant les miroirs courbes où l'on se voit ridiculement aplati ou agrandi; elle m'a obligé à donner à manger aux cygnes et m'a attablé au jeu des *Nations* où j'ai perdu un billet de cent francs! — Il prononçait ces derniers mots avec une emphase naïve, comme si cette perte de cent francs pouvait ébaubir des gens habitués à considérer cent louis comme une bagatelle, et il ajoutait en vidant son verre: — Eh bien! j'ai trouvé tout ça délicieux.., L'air de Nice, messieurs, l'air de Nice!

En entendant cette enfantine confession, chacun éclatait de rire. Seul Jacques ne se déridait pas. Il écoutait les charges de Lechantre sans les comprendre; regrettant déjà de s'être exilé du salon, il songeait qu'en ce moment Mania et le prince étaient assis l'un près de l'autre; une angoisse l'empoignait et il se demandait ce qui

devait se passer entre eux, en son absence, ce qu'ils se disaient à mi-voix pendant ce tête-à-tête adroitement ménagé.

Ce qu'ils se disaient? Rien vraiment qui pût l'inquiéter et motiver sa bouderie jalouse. Leur conversation aurait pu être entendue par toutes les oreilles. C'était la causerie décousue, légère, des gens du monde, relevée seulement de temps à autre par une fine pointe de flirtation entre deux sourires. Mania interrogeait Serge Gregoriéw sur ses voyages et celui-ci lui répondait avec un mélange de condescendance et de galanterie.

— Dites-moi, prince, avez-vous rencontré de jolies femmes dans votre expédition?

— Quelquefois, madame, mais jamais d'aussi charmantes que celles que je vois ici aujourd'hui. répliqua Gregoriéw en enveloppant M^{me} Liebling du regard admiratif de ses yeux bruns, — deux yeux foncés et lumineux, que l'habitude de contempler des cieux et des pays divers semblait avoir encore colorés et agrandis.

Mania, flattée d'avoir accaparé l'attention du prince, agitait lentement son éventail; ses instincts de coquetterie se réveillaient peu à peu, tandis qu'elle savourait les compliments de Gregoriéw.

— Oui, répondit-elle en ébauchant sa moue moqueuse, nous sommes toutes charmantes ici..., c'est convenu; mais revenons aux Asiatiques...

En avez-vous trouvé de particulièrement intéressantes?

— Oui, une... à Damas; une Anglaise sur laquelle on contait des choses étranges...

— Vraiment... Quel âge?

— Soixante-dix ans... Mais elle n'en paraissait que vingt-cinq, et là-bas on prétendait qu'elle possédait le secret de l'éternelle jeunesse.

— C'est merveilleux!... Vous a-t-elle communiqué sa recette?

— Oui... Vous désirez la connaître?

— Comment donc?... Naturellement.

— Eh bien, je vous la donnerai quand vous serez septuagénaire... Jusque-là, vous n'en aurez pas besoin.

— Vous vous moquez de moi, ce n'est pas gentil! s'écria-t-elle en riant.

Puis tout à coup sa figure mobile se rembrunit et exprima l'agacement. Elle venait d'apercevoir Jacques qui rôdait autour de la table, les traits contractés et le regard furibond.

— Pardon, prince, dit-elle, je suis obligée de vous fausser compagnie... Je n'ai encore salué personne et je manque à tous mes devoirs...

Elle se leva, se mêla un moment aux groupes épars et finit par retrouver le peintre.

— Vous voilà enfin! s'exclama-t-elle en lui tendant sa main qu'il ne sembla pas voir; d'où sortez-vous?

— Vous le sauriez, répondit-il avec une irritation à peine contenue, si, depuis votre arrivée, vous aviez eu des regards pour d'autres que M. Gregoriew.

Elle le dévisagea d'un air très calme et, connaissant ses emportements, elle s'empessa de lui prendre le bras. Elle l'emmena dans le salon contigu, dont la porte-fenêtre était ouverte sur les jardins. Quand ils furent seuls, au milieu de l'une des terrasses, elle murmura avec impatience :

— Pourquoi ce mauvais visage ? qu'avez-vous contre moi ?

— Vous le demandez ? riposta-t-il, les dents serrées, croyez-vous qu'il me soit agréable de vous voir fleureter avec ce prince russe ?

— Vous êtes jaloux du prince..., un étranger que je connais à peine ?

— Et auquel vous permettez de vous baiser la joue !

— Le baiser de Pâques... C'est une formalité banale, qui ne tire pas à conséquence.

— Et cette rencontre avec lui chez M^{me} Nicolaïdès, c'est sans conséquence aussi, n'est-ce pas ?

— Pouvais-je prévoir que je l'y rencontrerais ?

— Pourquoi aviez-vous eu soin alors de me cacher que vous alliez à cette soirée ?

Elle fronça le sourcil, et d'un ton hautain :

— Assez !... Vous devriez mieux me connaître et savoir que j'ai l'habitude de ne rien cacher...

Et, puisque nous sommes sur ce chapitre, laissez-moi vous dire que si j'étais tentée de vous moins aimer, vous prenez, en ce moment, le plus sûr moyen de m'induire à la tentation... Ne jouez pas à la jalousie, c'est un vilain jeu et un jeu de vilains.

— Comment ne serais-je pas jaloux, s'écriait-il; quand vos coquetteries avec ce monsieur défrayent déjà les conversations de vos amis?... On en parlait tout à l'heure hautement dans le salon de M^{me} Koloubine.

— Puis-je empêcher les gens de bavarder, et comment osez-vous prêter attention à de pareilles niaiseries?... Oui, j'ai été aimable avec le prince, quel mal y voyez-vous?... Dans notre monde, mon cher, ces galanteries de salon sont une sorte de monnaie courante, sans valeur, et c'est manquer d'usage que de s'en formaliser...

Elle vit qu'il souffrait réellement, et, lui serrant plus étroitement le bras, elle leva vers lui ses beaux yeux changeants :

— Jacques, continua-t-elle d'une voix attendrie, je ne sais pas mentir... Le jour où je ne vous aimerai plus, je vous le dirai franchement et honnêtement... Mais, rassurez-vous, ce jour-là n'est pas arrivé et, s'il ne dépend que de moi, il arrivera le plus tard possible.

Jacques, encore tourmenté par un reste d'inquiétude, la regardait, puis détournait les yeux

vers le jardin où le vent du nord courbait les arbres, Par-dessus les verdure agitées, on apercevait la mer d'un bleu sombre. C'était ce même paysage qu'il avait contemplé pour la première fois avec Mania, et, comme jadis, les captivantes prunelles slaves fondirent sa colère:

— Que ce jour-là n'arrive jamais, Mania, soupira-t-il en la serrant contre lui avec une fougue passionnée, car je vous aime trop pour supporter de vous perdre!

— Quel sauvage vous faites! murmura-t-elle en riant; maintenant, rentrons; mais venez dîner ce soir à la maison... Je ne recevrai personne que vous, monsieur!

XVI

IL y a une chanson populaire que Jacques se souvenait d'avoir jadis entendue aux fêtes de village, et qui dit :

*L'amour, l'amour est comme une montagne ;
On y monte en chantant, on pleure en descendant.*

Depuis le départ de sa mère et de Thérèse, le peintre vérifiait à ses dépens l'exactitude de ce vieux refrain.

Peu de jours après cet événement, il avait reçu une courte lettre, datée du Prieuré, par laquelle sa femme lui annonçait qu'elle s'était retirée à Rochetaillée et qu'elle comptait y vivre désormais. Elle ajoutait qu'elle avait cru devoir informer M^{me} Moret de sa résolution, et que celle-ci l'approuvait entièrement. En effet, le même cour-

rier apportait au peintre une lettre de la petite mère. La pauvre femme était consternée. Dans son désarroi et sa désolation, elle ne se sentait pas la force d'adresser des reproches à son fils. Elle déplorait seulement que le bon Dieu l'eût fait vivre assez longtemps pour voir ses enfants désunis, et elle souhaitait de quitter ce monde au plus vite. Il lui était impossible de rester dans ce Paris qui ne lui rappelait que des choses pénibles, et elle se préparait à retourner à Rochetaillée.

Jacques était alors trop ébloui et enivré par les premières félicités de sa liaison avec Mania pour que ces nouvelles le touchassent profondément. Il les avait prévues, d'ailleurs, et les regardait comme les conséquences fatales de sa liberté reconquise. Il répondit à M^{me} Moret d'une façon respectueuse et évasive, en regrettant le chagrin qu'il lui causait, mais sans s'expliquer sur ses projets pour l'avenir ni sur l'époque de son retour à Paris. Il lui envoyait une procuration permettant à Thérèse de toucher directement les revenus qui lui étaient personnels, et il la priait de veiller à ce que les intérêts de sa femme n'eussent rien à souffrir de la rupture de la vie commune. C'était pour lui une question de dignité, et il mettait son amour-propre à ne plus intervenir dans l'administration des biens dotaux.

Lorsqu'il était parti pour Nice, il avait em-

porté tous ses fonds disponibles. Il avait vendu un certain nombre de petites toiles et touché une avance considérable sur un plafond qu'il devait exécuter à la Ville, et dont l'esquisse était achevée. A l'aide de ces ressources, il espérait atteindre sans difficulté le moment où il rentrerait à Paris. Mais les incidents de la séparation dérangèrent forcément l'équilibre de son budget. Jusqu'alors il avait mené une vie régulière, qui, tout en étant large et honorable, se trouvait proportionnée à sa modeste fortune d'artiste. Il n'en fut plus de même, lorsque son existence devint intimement associée à celle de M^{me} Liebling. Mania faisait partie d'une société où l'on aimait à s'amuser et où l'on dépensait sans compter. Elle-même vivait en grande dame, habituée dès son enfance à ne se priver de rien. Satisfaire un caprice, si coûteux qu'il fût, lui paraissait une chose d'autant plus naturelle que les gens de son monde avaient les mêmes manières de voir et d'agir. Insoucieuse ou ignorante des questions d'argent, elle ne supposait pas que parmi ses intimes il se trouvât quelqu'un obligé de calculer ou de modérer sa dépense. Presque chaque jour, au gré de sa fantaisie, elle organisait des parties de campagne ou de théâtre auxquelles Jacques était convié. Non seulement il ne déclinait aucune de ces invitations, mais il les recherchait comme le moyen le plus commode de voir son

amie fréquemment et sans faire jaser. Tous ces plaisirs, quotidiennement renouvelés, lui revenaient d'autant plus cher qu'il mettait une certaine ostentation à s'y montrer particulièrement généreux. Ayant peu l'expérience de ce genre de vie, et craignant toujours d'être considéré comme un intrus sans usage par les gens avec lesquels il frayait, il s'efforçait de paraître plus libéral qu'eux, et souvent dépassait la mesure. Puis Mania, à son insu, était à chaque instant pour lui une occasion de dépenses imprévues. Tantôt c'étaient des orchidées, convoitées à l'étalage d'une fleuriste et qu'il s'empressait de lui offrir; tantôt un bibelot rare, entrevu chez un marchand de curiosités et dont elle avait fantaisie; tantôt une vente de charité où elle tenait un comptoir, et où Jacques se ruinait en futilles acquisitions. En outre, il avait à cœur de ne point faire tache parmi les jeunes gens riches qui fréquentaient rue de la Paix, et il luttait d'élégance avec eux. Les voitures, les gants, le tailleur et le chemisier achevaient ainsi de vider sa bourse.

A la fin d'avril, il ne possédait plus un sou et il se voyait contraint d'emprunter vingt louis à Lechantre, en attendant qu'il avisât aux moyens de battre monnaie. Il avait écrit à ses marchands de tableaux et leur avait demandé quelques avances sur des œuvres qu'il promettait d'exécuter pour eux. Mais ceux-ci, flairant un homme

tourmenté par des besoins d'argent, s'étaient fait tirer l'oreille afin d'avoir sa peinture à meilleur compte. A grand'peine il obtenait d'eux quelques billets de mille francs en échange de traités fort durs, par lesquels il s'engageait à livrer un certain nombre de tableaux, à date fixe.

Maintenant il fallait tenir ces engagements, et Jacques, pris d'inquiétude, se déterminait à se remettre à la besogne. Malheureusement, il n'avait ni cette liberté d'esprit ni cette facilité d'exécution qui permettaient à Lechantre de brosser rapidement de jolies pochades dont il trouvait le placement immédiat. Il travaillait péniblement; ce n'était que par une suite non interrompue de laborieux efforts qu'il se rendait maître de ses idées et leur donnait une forme définitive. D'ailleurs son genre de talent se prêtait moins à l'improvisation que celui de Lechantre. Ce dernier trouvait partout des motifs de paysages; il s'assimilait vite le caractère du site qu'il étudiait et il le rendait avec une grâce et une souplesse merveilleuses. Jacques, au contraire, se heurtait dès le début à des difficultés presque insurmontables. Les tableaux qu'il projetait et dont il avait déjà esquissé la composition devaient représenter des scènes de la vie rustique et avoir pour objectif les paysans de ce terroir de Rochetaillée, dont le décor lui était familier. Quelles que fussent la vivacité de ses souvenirs

et l'exactitude de ses croquis, il était trop consciencieux pour exécuter de chic quelque'une de ces compositions longuement méditées et dont il voulait faire l'œuvre capitale de sa vie. Il comprenait que, pour mener à bien une pareille entreprise, il lui eût fallu le milieu et le plein air du pays natal. Et puis il était trop pressé par le temps pour s'atteler à une de ces grandes machines et, après réflexion, il se décidait à y renoncer momentanément.

Il se rejetait alors sur des sujets pris dans ce Midi où il vivait depuis tantôt six mois; mais là aussi il choppait contre des obstacles d'un autre ordre. — Précisément parce que la nature de ce pays nouveau l'avait fortement charmé, il était encore trop sous le coup de cet éblouissement pour coordonner ses sensations et les objectiver fidèlement sur la toile. Ces grands aspects de mer et de montagne, cette lumière victorieuse, ces colorations intenses, le désorientaient. Il ne les avait pas assez froidement étudiés pour en rendre la magie. Le paysage et les gens ne lui étaient pas familiers et, quand il se trouvait placé devant ses modèles, il avait de soudaines timidités et de cruelles hésitations; ses tâtonnements n'aboutissaient qu'à une exécution molle, sans précision et sans originalité. Il ne s'illusionnait pas sur la médiocre qualité du travail, et cette constatation de son impuissance le désespérait.

Pour triompher de cet état d'infériorité, pour accoutûmer peu à peu son pinceau à interpréter cette nature rebelle, il aurait fallu un labeur patient, une complète solitude, un calme absolu, et toutes ces conditions lui manquaient. Dès qu'il était loin de Mania, son esprit inquiet s'agitait. L'image de M^{me} Liebling troublait ses méditations et s'interposait entre lui et sa toile. Il se demandait ce qu'elle faisait en son absence, en quelle société elle se trouvait, quels étaient ceux qui cherchaient à lui plaire et comment elle les accueillait?... Alors une seule préoccupation, un seul désir, s'emparaient de lui : — se débarrasser en hâte de ce travail qu'il s'imposait comme une tâche et courir rejoindre sa maîtresse. — Quand, après une soirée dépensée au théâtre, rue de la Paix ou dans le salon de M^{me} Koloubine, il rentrait chez lui, fatigué de conversations creuses, agacé par les fâcheux qui papillonnaient autour de la jeune femme, irrité des coquetteries qu'elle se permettait sans scrupule, énérvé par une attente trompée ou un rendez-vous ajourné, il avait, le lendemain, des réveils amers. Il reprenait avec ennui le travail commencé et ne rassemblait que malaisément les idées éparpillées par les dissipations de la veille.

Avez-vous observé parfois dans la campagne ces nids d'araignées suspendus à une broussaille? Là, dans une sorte de frêle hamac laineux vivent

ramassées en boule des centaines de minuscules aragnes. Si vous effleurez d'une branchette ce petit monde assoupi, immédiatement toute la nité s'effare avec un grouillement de fourmis, se désagrège, se disperse et ne retrouve plus sa cohésion première. — Il en est de même des idées nécessaires à l'exécution d'une œuvre d'art; dès qu'on en trouble la lente agglomération, elles s'enfuient et, malgré de pénibles efforts, on les rétablit rarement dans leur ordre et leur intégrité: — Après ces interruptions, Jacques se remettait à la besogne avec une douloureuse tension d'esprit, et souvent le travail qu'il infligeait à son cerveau fatigué n'avait d'autre résultat que de déterminer un malaise physique, un retour exaspéré des désordres pour lesquels son médecin l'avait envoyé dans le Midi. Les palpitations revenaient par accès plus rapprochés, l'action du cœur était précipitée et irrégulière; il semblait que l'organe soudainement accru en volume envahît toute la cavité de la poitrine; la succession trop rapide des pulsations gênait la respiration; il pâlisait, s'angoissait et se sentait pris de défaillance. Alors il jetait sa brosse avec rage et sortait pour respirer plus librement au grand air.

Lorsque à la suite de ces crises il se retrouvait dans la société de Mania, il y apportait malgré lui la trace de ses souffrances et de ses découragements. Au milieu des amusements et des con-

versations de l'entourage de M^{me} Liebling, il restait longtemps sous le coup d'une lassitude générale et s'enfermait dans une maussaderie taciturne. Tandis qu'autour de lui bourdonnaient les rires et les bavardages frivoles de ce monde d'oisifs, il demeurait abattu et indifférent : aussi son arrivée jetait un froid ; on s'accordait à le considérer comme un trouble-fête.

— Ma chère, disait la petite baronne Pepper à son amie, votre peintre pourrait avantageusement remplacer une pompe à incendie : quand il entre, il éteint le feu...

Mania, à son tour, commençait à se froisser et à s'impatienter de ces accès de tristesse, qui se produisaient même dans le tête-à-tête. Parfois, lorsqu'ils étaient ensemble et que la jeune femme interrogeait l'artiste sur ses travaux, il répondait d'un air de mauvaise humeur et peu à peu tombait dans un morne silence. Après avoir en vain essayé de lutter contre cette tristesse inexpiquée, Mania, de guerre lasse, se mettait au piano. La musique remplaçait la conversation, et, bercé par le rythme, Jacques s'enfonçait plus avant dans sa rêverie désenchantée. — « Décidément, songeait-il, je ne sais plus peindre... D'où me vient cette impuissance à rendre la physionomie de ce pays-ci?... Est-ce mon cerveau qui se dessèche ? Est-ce la souffrance physique qui me fausse la vue ou m'alourdit la main?... Ou bien ai-je le

sort des talents précoces qui donnent d'un seul coup ce qu'ils ont dans la tête et ne peuvent plus se renouveler?... Suis-je réellement vidé, fini? » Il sentait combien sa maussaderie devait paraître étrange à sa maîtresse, mais il ne se souciait pas de lui en révéler la cause. Son amour-propre et une sorte de méfiance superstitieuse l'empêchaient de confesser son état maladif et ses misérables avortements. Il craignait de déchoir dans l'esprit et dans le cœur de cette femme, qui ne l'avait aimé que pour son talent et sa notoriété. Il mettait une fierté farouche à lui cacher ses défaillances et ses découragements...

Et, tandis qu'il s'absorbait dans sa songerie, Mania, par-dessus le piano, l'épiait d'un air vexé et l'étudiait à la dérobée. Ignorant les motifs de sa tristesse, elle l'attribuait à d'offensants regrets. Elle s'imaginait qu'il repensait à Thérèse et que le fantôme de l'épouse abandonnée revenait déjà le hanter. Ce soupçon une fois entré dans son âme exclusive y réveillait les rancunes provoquées jadis par la présence de M^{me} Moret. A son tour, sa fierté s'indignait de cette tendresse rétrospective, dont elle croyait surprendre des indices dans l'attitude de Jacques. « Cette femme, se disait-elle avec un violent dépit, a conservé sur lui son ancienne influence. Là, dans mon salon, seul avec moi, c'est à elle qu'il

pense. Ce n'est pas ma figure qui l'occupe, c'est le froid profil de cette madone de village! Il la regrette; peut-être même est-il repris d'un caprice pour elle et songe-t-il à l'aller retrouver?... Et moi qui me suis oubliée au point de me donner à ce peintre de paysanneries, j'ai l'humiliation de me voir négligée, sacrifiée à un revenez-y d'amour rustique... Non, ce ne sera pas et j'aurai ma revanche!... »

Poussée par un revif de jalousie, elle manœuvrait alors avec cette douceur féline et caressante où excelle la race slave, pour dépister ce revenant détesté et reprendre un empire absolu sur l'esprit de Jacques. Elle y parvenait sans peine, puisqu'en réalité l'artiste l'aimait toujours avec la même aveugle passion. Mais, quand elle supposait avoir reconquis ce cœur qui n'avait jamais cessé d'être à elle, elle se vengeait de ses humiliations et du mal qu'elle s'était donné, en criblant de sarcasmes acérés l'épouse abandonnée qu'elle traitait encore en rivale; les allusions désobligeantes, les récriminations inutiles, blesaient Jacques qui y voyait un manque de générosité. Parfois les choses allaient si loin qu'il s'emportait contre M^{me} Liebling et lui imposait durement silence.

Cet acharnement contre la mémoire de Thérèse eut pour résultat de ramener la pensée de Jacques vers l'humble monde de Rochetaillée,

avec lequel il avait si brusquement rompu toute relation. Jusqu'alors il s'était efforcé de l'oublier; mais maintenant son esprit tourmenté y faisait de mélancoliques pèlerinages. Il revoyait avec un regret attendri ces rues campagnardes où il avait tant de fois erré, le soir, en rêvant à un tableau commencé; ces sentiers au bord de l'Aujon où il avait trouvé ses meilleures inspirations. Il songeait que là-bas, en ce pays pacifiquement obscur, il n'eût certes pas été arrêté dans son travail par les difficultés et les doutes dont il souffrait à Nice. Fatalement, à l'extrémité de chacun de ces sentiers, au détour de chacune de ces rues du pays natal, revisité en imagination, se dressait l'image de celle qu'il avait si cruellement trahie, de celle qu'il avait si longtemps nommée « sa muse et sa flamme. » Alors une sourde irritation le prenait et opérait en lui un revirement bizarre. Son orgueil se refusait à reconnaître l'action salutaire de Thérèse sur son talent. Il se révoltait contre cet asservissement au passé. N'avait-il pas encore la pleine possession de tous ses moyens? La nature du Midi n'était-elle pas aussi suggestive que celle de Rochetaillée? L'amour de Mania et son esprit original ne pouvaient-ils pas lui aider à renouveler et à agrandir sa manière?... Pourquoi cette patrienne n'exercerait-elle pas, elle aussi, une influence heureuse sur ses futures productions?...

Pourquoi?... Hélas! tout simplement parce qu'il ne sentait pas entre elle et lui cette incessante communion d'idées, cette sollicitude de toutes les minutes, cette tendre abnégation, qui réchauffent et soutiennent les efforts d'un artiste. La vie de M^{me} Liebling était trop prise par les visites, les plaisirs, les préoccupations de toilette, pour qu'elle s'intéressât sérieusement, patiemment, au travail lent, aux fréquents recommencements, aux continuels hauts et bas, qui sont inhérents à l'exécution d'une œuvre. Elle goûtait et admirait la peinture, mais en mondaine et en dilettante, à ses heures, quand le tableau était achevé et dans son cadre. Tout ce qui précédait n'avait pour elle aucun attrait. « Elle n'aimait pas, disait-elle, voir faire la cuisine. » Elle ne pouvait être ni une auxiliaire ni une conseillère utile. Jacques était forcé de le reconnaître; il en concevait un secret dépit et apportait plus que jamais dans son commerce avec elle un esprit aigri, une humeur assombrie.

A la longue, cette maussaderie croissante devait fatiguer M^{me} Liebling. Pour la supporter avec résignation, il lui aurait fallu une mansuétude qu'elle ne possédait pas. Elle s'en était alarmée d'abord, elle s'en énerva ensuite, puis peu à peu s'en désintéressa. Elle prit le parti de laisser le peintre boudier dans son coin et de chercher à se distraire avec des compagnons plus aimables.

Ces derniers ne manquèrent pas, et parmi eux le plus assidu et le mieux accueilli fut le prince Gregoriew. Il était élégant, très homme du monde, beau garçon et brillant causeur; toutes qualités qui devaient le rendre agréable à Mania. Il devina promptement qu'il était sympathique et redoubla d'attention. Mania trouvait du plaisir en sa société et ne le dissimulait pas. Les orageuses péripéties de sa liaison avec Moret et le progressif désenchantement qui s'en était suivi lui causaient une lassitude à laquelle la galanterie courtoise et bonne enfant du prince apportait une heureuse diversion. Elle ne songeait nullement à donner un successeur à Jacques, ayant eu trop peu à se louer de son essai de passion pour être tentée d'en renouveler l'expérience. Mais, tout en restant fidèle à sa parole, elle n'était pas fâchée de nouer des relations d'amicale camaraderie avec un homme jeune, bien né, spirituel et pouvant lui faire honneur. Ils étaient du même monde, ils parlaient la même langue et, avec Serge Gregoriew, elle n'avait pas à craindre cette sauvage humeur, ces emportements, ce manque de correction, qui l'humiliaient comme une mésalliance.

Bientôt le prince devint le cavalier préféré de M^{me} Liebling. Chaque après-midi, entre cinq et six heures, Jacques le voyait arriver rue de la Paix et constatait, en enrageant, l'accueil affec-

tueux qu'il y recevait. Il avait toujours supporté avec ennui les jeunes oisifs qui meublaient le salon de Mania, mais il ne les avait jamais considérés comme dangereux ; ils lui semblaient pour cela trop insignifiants. Il n'en alla plus de même avec le prince Gregoriew. Jacques était assez perspicace pour reconnaître en lui un homme d'une valeur réelle, une intelligence et un caractère. L'assiduité de Serge chez Mania et l'empressement de cette dernière ressuscitèrent rapidement les soupçons que l'artiste avait déjà conçus chez M^{me} Koloubine, le jour de la fête de Pâques. A partir de ce moment, tout lui devint suspect, et il perdit le repos.

Il connut à son tour les méfiances, les mortifications et les harcèlements de la jalousie. Il surveillait anxieusement les gestes et les paroles de la jeune femme et de Gregoriew. Les moindres propos aimables, les plus innocentes familiarités devenaient, de sa part, matière à de fâcheuses conjectures. Rentré chez lui, il se torturait le cerveau et passait une partie de ses nuits à se remémorer les faits qui l'avaient désagréablement frappé, afin d'y découvrir des symptômes de trahison. Les incidents les plus insignifiants prenaient de l'importance à ses yeux et surexcitaient son imagination malade. Les heures d'absence lui paraissaient odieusement longues et, brusquement, il accourait rue de la

Paix, l'esprit troublé, le cœur ulcéré, avec la résolution de provoquer une explication. Mais, dès qu'il entra dans le salon, les fantômes qu'il s'était créés de loin semblaient n'avoir plus la même consistance. La sérénité enjouée de Mania, l'exquise politesse et l'air bon enfant du prince, ôtaient tout prétexte aux récriminations. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre la mine de gens qui ont un secret à cacher; et Jacques, à défaut de griefs sérieux, était obligé, sous peine de paraître ridicule, de renfermer en lui ses soupçons et ses grondantes rancunes.

Un après-midi de mai, comme il gravissait le perron de M^{me} Liebling, après que le concierge eut fait tinter le timbre, il vit la porte du vestibule s'ouvrir avant même qu'il n'eût atteint le palier et un valet de pied s'avança vers lui.

— M^{me} la baronne est sortie, dit le laquais avec cette impassible et sournoise déférence qui distingue les domestiques bien stylés.

Rien qu'en examinant la figure circonspecte et finaude du *larbin*, Jacques crut deviner qu'il obéissait à une consigne.

— Savez-vous où M^{me} Liebling est allée? demanda-t-il avec une insistance d'un goût douteux.

— Non, monsieur... C'est jeudi aujourd'hui... M^{me} la baronne est peut-être chez la princesse Koloubine.

Le valet de pied rentra dans le vestibule, dont

la porte vitrée se referma au nez de Jacques, et l'artiste redescendit lentement les marches du perron. — Les airs réservés du laquais lui semblaient louches et il s'étonnait que Mania ne l'eût pas prévenu de son absence. En traversant la cour, il aperçut dans la remise le cocher occupé à laver la voiture de M^{me} Liebling. — Elle n'avait donc pas fait atteler pour se rendre à la villa Endymion ! — Cette circonstance lui parut plus suspecte encore et une pointe aiguë lui meurtrit le cœur. Il courut chez M^{me} Koloubine, où il ne trouva ni Mania ni le prince Gregoriew. Jacques passa une heure mortelle à attendre, et, ne voyant rien venir, se fit conduire de nouveau rue de la Paix. Là, il renvoya sa voiture et se promena devant l'hôtel de M^{me} Liebling. Bien que la soirée fût très chaude, les fenêtres étaient closes et le logis semblait désert. Après une demi-heure d'attente, il eut honte de son manège et résolut de rentrer chez lui. Au moment où il tournait déjà l'angle d'une rue latérale, il crut entendre la grille de l'hôtel se refermer. Son cœur sursauta. Il revint sur ses pas et distingua — mais de trop loin — une silhouette masculine qui s'éloignait dans une direction opposée. Sa jalousie s'envenima et il revint furieux rue Carabacel. Le soir même, il reçut un billet de Mania. Elle s'excusait d'avoir été absente et lui indiquait pour le lendemain une heure où elle serait seule.

Loin de le calmer, cette attention lui parut une ruse imaginée pour détourner ses soupçons et lui donner le change. Ce fut avec un visage rembruni et un esprit prévenu qu'il se présenta au rendez-vous assigné.

Mania était seule, en effet, et elle reçut le peintre avec la sérénité souriante d'une personne qui n'a pas le plus petit méfait sur la conscience.

— Je suis désolée de vous avoir manqué hier, commença-t-elle, et surtout de m'être absentée sans avoir eu le temps de vous prévenir.

— Vous étiez donc réellement sortie? demanda Jacques d'un ton sarcastiquement incrédule.

— Du moment où je vous le dis, répliqua-t-elle avec une hauteur dédaigneuse, rien ne vous donne le droit d'en douter.

— Excusez-moi, reprit-il amèrement, le doute m'était permis, car votre concierge avait donné le coup de timbre comme lorsque vous êtes chez vous, et votre voiture n'avait pas quitté la remise... Vous êtes donc sortie à pied?

— Que vous importe! repartit-elle en se contenant à grand'peine, je suis sortie, voilà tout.

— Vous n'êtes pas allée chez M^{me} Koloubine, comme le prétendait votre domestique..., je vous y ai attendue en vain pendant une heure. De guerre lasse, je suis revenu devant votre hôtel, et j'ai vu un homme en sortir.

Mania haussa les épaules; son familier sourire ironique retroussa les coins de sa bouche, et, d'une voix agacée :

— Mes compliments! vous faites un joli métier!... Savez-vous comment cela s'appelle dans toutes les langues?... De l'espionnage.

— Appelez-le comme vous voudrez... C'était mon droit d'agir ainsi, parce que je vous aime follement et que j'ai des raisons d'être jaloux.

— Jaloux! Et de qui, s'il vous plaît?

— De ce prince Gregoriew dont vous vous êtes entichée, et qui ne sort plus d'ici.

Elle se mordit les lèvres sans répliquer, et Jacques, interprétant son silence comme un aveu, continua avec rage :

— Vous le voyez, vous n'osez pas dire non!

— Je n'ai pas coutume de répondre à des sottises... Le prince Gregoriew est reçu ici en ami, et c'est tout. Rien dans ma conduite, rien dans son attitude, ne vous autorise à m'adresser des questions injurieuses... Le prince s'est toujours comporté avec la correction d'un homme de bonne compagnie, d'un homme bien élevé, et certaines gens de ma connaissance gagneraient à se modeler sur lui... Quant à vos prétendus griefs, ils sont ridicules... En vérité, je vous trouve bien exigeant pour les autres et bien indulgent pour vous! Si j'étais, moi aussi, d'humeur querelleuse, j'aurais de plus sérieux re-

proches à vous adresser. Croyez-vous, par exemple, que je ne m'aperçoive pas de vos distractions, de vos tristesses et de vos airs ennuyés?... Quand nous sommes ensemble, je ne puis vous arracher une parole. — Votre corps est ici, mais votre pensée voyage ailleurs, et je sais parfaitement où elle va !

Par une manœuvre habile et très féminine, d'accusée elle devenait accusatrice et prenait hardiment l'offensive.

— Oui, poursuivit-elle sarcastiquement, vous regrettez le temps passé, vous avez la nostalgie de votre province et des personnes qui l'habitent... Mon Dieu, je le comprends, et cela part d'un bon naturel... Mais vous devriez au moins l'avouer franchement, car, sachez-le bien, mon cher, je ne me soucie point de retenir les gens malgré eux, et si vous vous sentez dépaysé chez moi, vous êtes libre!...

Devant ce congé si hautainement signifié, toute la colère de Jacques tomba pour faire place à un sentiment de détresse. La peur de perdre Mania à tout jamais le rendit lâche. Il s'humilia, se jeta aux genoux de M^{me} Liebling, sollicita son pardon et l'obtint. Mais cette capitulation le mettait désormais à la merci de celle qu'il aimait si aveuglément, et la situation ne fit que s'aggraver. Son prestige était diminué ; il n'avait plus, pour imposer à Mania, cette autorité vi-

rile devant laquelle les femmes se plaisent à trembler. Comme elle le lui avait déclaré elle-même, elle ne supportait pas la faiblesse chez autrui et n'estimait que les gens qui lui tenaient tête. A partir de ce jour, elle n'usa plus d'aucun ménagement, et, loin de modifier ses façons de vivre, elle reprit toute son indépendance. Jacques en souffrit atrocement, sans avoir le courage de formuler de nouvelles plaintes ; mais ces muettes souffrances, jointes à des inquiétudes d'argent, altérèrent davantage sa santé et le déséquilibrèrent complètement. Dévoré de jalousie, ne tenant plus en place, il changeait à vue d'œil, et son état alarmait gravement Francis Lechantre.

Tout en partageant sa vie entre de faciles plaisirs et des travaux fructueux, ce dernier commençait à s'ennuyer de Paris. Seule, son amitié pour Jacques le retenait à Nice. Il se faisait scrupule d'abandonner son ancien élève dans l'état de dépression physique et morale où il le voyait, et de temps à autre il hasardait de timides allusions à un départ possible. Mais Jacques détournait la conversation ou se refusait net à quitter Nice. On avait ainsi atteint le milieu de mai, quand un matin le paysagiste arriva rue Carabacel.

— Mon petit, dit-il d'un ton bref et décidé, je fais mes paquets... As-tu des commissions pour Paris ?

— Comment! vous me laissez? demanda Jacques attristé.

— Dame! je n'ai pas l'intention de m'éterniser à Nice, où la chaleur devient intolérable. Comme je le répétais hier à Peppina : il n'est si bonne compagnie qui ne se sépare... Mes affaires me rappellent; j'ai patienté jusqu'à présent, j'ai même lâché le jury et raté le Salon pour rester plus longtemps avec toi; mais mon séjour ici n'a plus de raison, puisque toi-même tu pars.

— Moi, je pars? s'écria Jacques stupéfait, où avez-vous pris cela?

— Où?... Chez la princesse Koloubine, hier soir... N'es-tu pas du voyage au lac de Côme organisé par le prince Gregoriew?

— Je ne sais pas seulement ce que vous voulez dire.

— Vraiment! reprit Lechantre en feignant la surprise; il paraît que ce sera tout à fait princier... Départ pour Gênes en yacht, halte à Milan, villégiature à Bellagio, puis retour par Lugano et le lac Majeur... La baronne Pepper, Jacobsen et M^{lle} Sônia préparent déjà leurs malles; et comme M^{me} Liebling est de la partie, il n'est pas douteux que tu l'accompagneras.

Jacques était devenu très pâle.

— Je l'ai vue hier..., elle ne m'a parlé de rien.

— Pas possible! — Ils partent tous demain matin à neuf heures.

— Alors, balbutia le malheureux, c'est... qu'elle me trompe!

— Ceci est un autre point de vue, répondit Francis d'un ton apitoyé, et je crois M^{me} Liebling fort capable d'une infidélité... Même, à te parler franchement, mon garçon, en écoutant hier ces belles dames deviser du voyage, je me suis douté de quelque manigance et j'ai voulu te prévenir pour que ta Viennoise ne se moque pas de toi.

— Oh! elle ne partira pas, grommela Jacques, je saurai bien l'en empêcher.

— Ça, c'est bon pour le discours... Si elle veut filer, je te défie bien d'y mettre obstacle!... Non, sacrebleu, tu as autre chose à faire, quelque chose de plus digne de toi : c'est de prendre la balle au bond et de rompre une liaison qui ruintera ton avenir!

— Monsieur Lechantre, dit le peintre en lui étreignant le bras, jurez-moi que vous ne cherchez pas à m'indisposer contre elle!... Vous êtes sûr qu'elle est du voyage?

— Parbleu, si tu doutes de mes paroles, tu as un moyen bien simple de les vérifier : va trouver ta Mania et pose-lui nettement la question.

— J'y vais!

— Un instant!... Il est trop matin et elle ne te recevra pas... Non, viens déjeuner avec moi en attendant l'heure où l'on peut décemment se présenter chez elle. Je lui dois une visite d'adieu, je

t'accompagnerai et nous saurons immédiatement à quoi nous en tenir...

Il entraîna Jacques dehors. Celui-ci se laissa conduire comme un enfant. La colère et l'abattement se succédaient en lui par à-coups, et il assista sans desserrer les dents au déjeuner de Lechantre. Quand l'heure fut venue de se rendre rue de la Paix, Francis fut obligé de le faire monter dans une voiture, tant sa surexcitation devenait inquiétante.

— Allons, murmurait ce dernier, sois un homme! montre à cette grande dame qu'on ne joue pas sous jambes un artiste de ta valeur... Dis-lui son fait et signifie-lui carrément son congé. Je me présenterai seul : comme on ne se méfie pas de moi, on me recevra... Une fois la porte ouverte, je te ferai signe.

Lechantre gravit en effet seul le perron, tandis que Jacques restait dans la cour, derrière un massif d'orangers. Le valet de pied porta la carte du paysagiste à M^{me} Liebling, et, comme Francis l'avait prévu, elle donna l'ordre de le recevoir; mais, quand le laquais revint et se trouva en face d'un second visiteur, il comprit qu'il avait commis une bétise. Néanmoins, ne se croyant pas le droit de barrer le passage à un familier de la maison, il introduisit flegmatiquement les deux artistes dans le salon où M^{me} Liebling se trouvait seule.

En apercevant Jacques qui s'avancait farouche-

ment, les yeux enflammés et les traits contractés, Mania devina qu'il était au courant de ses projets de départ et résolut d'attendre bravement le premier choc.

— Est-il vrai que vous partez demain avec le prince Gregoriew ? demanda brusquement Moret en la regardant en face.

— D'abord, répondit-elle sans se déconcerter, je ne pars pas avec le prince..., il nous prête son yacht jusqu'à Gênes et nous accompagne au lac de Côme, ce qui est bien différent... C'est une excursion projetée depuis longtemps avec Jacobsen et la baronne Pepper.

— Comment se fait-il qu'on ne m'en ait point parlé ?

— Je n'en sais rien, répliqua-t-elle en haussant les épaules ; la partie a été organisée par d'autres que par moi et je n'ai pas eu à intervenir dans le choix des invités... Du reste, il est temps encore de réparer un oubli et, si vous le désirez, j'en parlerai à ces messieurs.

— Vous savez parfaitement que je n'accepterai pas une semblable invitation !

— Ceci est votre affaire, cher maître, et je n'entends ni violenter votre conscience, ni modifier mes projets... Je suivrai mes amis.

— Mania, s'écria-t-il d'un ton d'abord suppliant, puis graduellement impérieux, vous ne ferez pas cela... Vous m'écoutez... Vous ne partirez pas !

— Et qui m'en empêchera ? riposta-t-elle avec hauteur.

— Moi !... moi qui vous aime, qui ai tout abandonné pour vous et qui ai le droit d'exiger que vous me sacrifiez un caprice !

— Je vous en prie, ne vous exaltez pas, interrompit-elle froidement, sinon cette conversation risquera de se changer en une scène de mauvais goût... Je n'ai d'ordre à recevoir de personne et j'entends agir à ma guise.

Elle se retourna vers Lechantre et ajouta sarcastiquement :

— Rappelez votre ami aux convenances, monsieur, sans quoi j'aurai le regret de vous quitter...

Mais Jacques ne l'écoutait plus. La colère l'aveuglait, son tempérament de paysan reprenait le dessus et lui faisait perdre toute mesure. Il marcha d'un air de menace vers M^{me} Liebing, et lui saisissant le bras brutalement :

— Mania ! cria-t-il, tu ne me quitteras pas, entends-tu, et tu ne partiras pas !... Tu oublies que tu es ma maîtresse et que..., et que...

Il ne put continuer. Son visage livide avait une tragique expression d'angoisse ; le souffle lui manquait, les paroles ne venaient plus à ses lèvres ; une syncope le prit et il s'affaissa dans les bras de Lechantre.

XVII

LA maison de M^{me} Moret, à Rochetaillée, était l'une des dernières du village, la plus voisine du pont qui relie les deux versants de la gorge étroite où l'Aujon s'est frayé un passage entre deux parois de rocher. Les fenêtres de la façade postérieure s'ouvraient sur les terrasses d'un jardin aménagé dans les assises de la roche et suspendu comme un balcon au-dessus de la rivière. De là, on voyait, sur le versant opposé, le vieux château, masse grise et flanquée d'une tourelle en éteignoir, qui se dressait isolément à mi-côte, puis le regard, suivant les sinuosités du cours de l'Aujon, s'arrêtait, en amont, à un fouillis d'arbres d'où surgissaient les toits de tuile et les colombiers du Prieuré.

On était au mois d'août; dans la clarté du

matin, ce coin de vallée, enserré de tous côtés par des pâtis montueux aux cimes boisées, donnait une impression de sauvage et pacifique solitude. Parmi les arbres des vergers et les aunaies humides qui se croisaient au-dessus de la rivière çà et là ensoleillée; dans l'immobilité assoupie des bois qui fermaient l'horizon, l'on se sentait bien loin du tapage des grandes villes, à cent lieues des agitations de la vie mondaine. Les rares bruits que percevait l'oreille : martellement sur l'enclume d'un maréchal-ferrant, ronflements de batteuses, roucoulement de pigeons ramiers, s'harmonisaient avec l'intimité de ce frais paysage et n'en troublaient point la quiétude. Seul, à la tête du pont, dans la direction de la route d'Arc-en-Barrois, un break attelé de deux postiers ornés de grelots, et sur les panneaux duquel on lisait : « Correspondance du chemin de fer, » suggérait l'idée d'une relation possible entre ce pays perdu et le monde civilisé, et jetait une note discordante dans le calme du village et de la forêt.

La porte du logis Moret s'entr'ouvrit et laissa voir la silhouette affairée de la petite mère, escortant jusqu'au milieu de la rue Francis Lechantre et le docteur Langlois. Le médecin, gros et court, coiffé d'un feutre gris et portant son pardessus sur le bras, serra la main de M^{me} Moret en lui murmurant de minutieuses recommandations, puis la petite mère rentra chez elle, tandis que les

deux hommes se dirigeaient vers le break, autour duquel des gamins stationnaient curieusement.

— Hé bien, docteur, que pensez-vous de Jacques ? demanda Lechantre quand ils furent seuls.

Les lèvres de Langlois se plissèrent en une moue mécontente.

— Il est très gravement touché, répondit-il, et je vous ai prié de m'accompagner pour vous poser certaines questions que je ne pouvais formuler là-haut, sous peine d'alarmer cette brave femme... En rentrant à Paris, j'ai trouvé votre carte avec un mot, puis avant-hier j'ai reçu votre télégramme et je suis accouru ; mais j'ignore ce qui s'est passé à Nice et j'ai besoin d'être renseigné sur les débuts de la maladie... Au lieu de se reposer là-bas, je suppose que Jacques a mené une vie de bâton de chaise... Des veilles réitérées, des émotions trop excitantes et les petites dames brochant sur le tout, hein?... .

— Vous avez deviné juste... Il y a dans son affaire une satanée créature qui l'a brouillé avec sa femme et dont il s'est absurdement amouraché... Ah ! elle l'a mené bon train !...

Rapidement, Lechantre raconta la séparation des deux époux, le départ de Thérèse, l'affolement de Jacques et ses amours avec M^{me} Liebling.

— Souffrait-il depuis longtemps ?

— Oui, mais il n'en convenait pas et je n'en aurais rien su, si, devant moi, après une scène

avec sa maîtresse, il n'avait été brusquement terrassé par une syncope. Je l'ai ramené chez lui, j'ai appelé un médecin qui l'a soigné tant bien que mal et a ordonné un changement de climat. Dès qu'il a été transportable, je l'ai conduit à Paris où je comptais vous trouver, mais vous étiez allé à je ne sais quel congrès... Il y a eu d'abord un mieux relatif, puis les crises ont reparu et, sur les conseils d'un de vos confrères, nous sommes partis pour Rochetaillée. Nous espérions que l'air natal le guérirait... Un leurre ! Depuis son retour, il a eu déjà deux accès, et quand il est dans cet état, c'est navrant à voir.

— Je vous crois... Il devient très pâle, n'est-ce pas ? sa figure exprime la terreur, il suffoque, puis la syncope arrive ?...

— C'est cela, et, à chaque nouvelle crise, la douleur semble s'étendre ; il se plaint maintenant de souffrances intolérables dans le cou et le long du bras gauche.

— Parfaitement... Il arrivera même que le désordre gagnera les nerfs gastriques, et alors, nausées, vomissements...

— Mais enfin, qu'est-ce que cette sacrée maladie ? s'exclama Lechantre en croisant les bras et en se posant en face du docteur.

Celui-ci haussa les épaules, leva les yeux au ciel et répliqua lentement :

— Cher monsieur, l'état général est mauvais

et il y a des complications... J'avais d'abord traité notre ami pour une hyperkinésie cardiaque...

— Hyperkinésie! interrompit Francis, parlez-moi hébreu tout de suite!... Qu'entendez-vous par là?

— C'est, reprit Langlois en souriant, un trouble de l'innervation, la maladie des gens qui ont abusé des travaux intellectuels ou des plaisirs de l'amour, et quelquefois de tous les deux.

— Et c'est grave?

— Quelquefois; mais on en guérit à condition de mener une vie régulière et de s'abstenir de tout excès... Seulement Jacques a fait tout le contraire, à ce qu'il semble, et maintenant je crains une autre affection plus dangereuse et plus mystérieuse... Les symptômes que j'ai observés me font redouter une angine de poitrine.

— Ah! mon Dieu, soupira le pauvre Lechantre effaré; enfin, ça peut se guérir aussi, n'est-ce pas, docteur?

— Hum! repartit Langlois, les cas de guérison sont très rares... et je ne dois pas vous dissimuler que la mort subite peut survenir au milieu d'un accès.

— C'est impossible!... Vous ne pouvez pas laisser mourir comme un chien un artiste de la valeur de Jacques!... Il y a certainement un remède, et vous, qui êtes un maître, vous devez le trouver!

— Mon cher monsieur, nous ne faisons pas de miracles... J'ai prescrit un traitement de morphine et d'aconit qui réussit quelquefois..., et, comme le malade est jeune, il y a des chances pour que nous parvenions à éloigner un dénouement fatal... Mais il faudrait une hygiène sévère, un repos absolu, des soins donnés avec intelligence et amour... Autant qu'il m'est permis d'en juger, on ne peut guère compter sur M^{lle} Christine, et la maman Moret est trop âgée pour suffire à la peine... Une seule personne serait capable d'opérer le miracle que vous demandez : la jeune M^{me} Moret... Elle est ici, n'est-ce pas ?

— Je vais l'aller voir en vous quittant.

— Croyez-vous qu'elle consente à retourner près de son mari ?

— Je l'espère... Jacques a eu de grands torts, mais Thérèse est un bon cœur, elle oubliera ses griefs... Si le gamin peut être sauvé, elle le sauvera !

Ils étaient arrivés près du break, Langlois y monta.

— Adieu, dit-il en consultant sa montre, je n'ai plus que le temps juste d'atteindre Latreçey avant le passage du train... Je compte sur vous... Avant tout, il s'agit de prévenir le retour des accès. S'il y avait urgence, un télégramme, et je reviendrai... Du courage, monsieur Lechantre!...

Le conducteur toucha les chevaux qui prirent

le trot, et, avec un résonnant bruit de grelots, le break fila dans la direction d'Arc. Quand il eut disparu au milieu du lumineux poudroiement de la route, Lechantre poussa un soupir, puis, traversant le pont, descendit vers l'étroit sentier qui longeait l'Aujon et conduisait au Prieuré.

Francis glissait sur le sol humide de cette sente herbeuse où les menthes foulées exhalaient leur odeur poivrée et, tout en se hâtant, il songeait à Thérèse : — En quelles dispositions allait-il la retrouver et que lui dirait-il pour la décider ? Depuis que Jacques était rentré à Rochetaillée, il n'avait pas une seule fois fait allusion à sa femme ; quand l'angoisse qui le poignait lui laissait un peu de liberté d'esprit, il ne parlait que de Nice ou de sa peinture. Lechantre ne se sentait guère autorisé à transmettre des propositions de réconciliation qui, d'ailleurs, seraient peut-être repoussées par la jeune femme, et cependant il était convaincu que la présence de Thérèse pouvait seule exercer une influence salutaire sur la santé du malade. — Après un quart d'heure de marche, il vit les bâtiments du Prieuré se dresser au sommet du tertre gazonneux qui surplombait au-dessus de l'Aujon, et son cœur battit violemment lorsqu'il pénétra dans la cour de la ferme.

La porte de la vaste pièce servant de cuisine et de parloir était ouverte et il y entra résolument. Au bruit de son pas, une forme vaguement en-

trevue s'agita dans la pénombre, puis s'avança en pleine lumière, et le paysagiste reconnut Thérèse.

Elle portait des vêtements de couleur foncée et était simplement coiffée de ses bandeaux plats : cette toilette sombre faisait plus vivement ressortir la pâleur mate de sa figure ainsi que la lueur attristée de ses grands yeux cernés. Elle tressaillit à l'aspect de Lechantre et lui tendit la main.

— Bonjour, Thérèse ! dit Francis très ému, je suis content de vous revoir.

— Et moi, de vous recevoir au Prieuré, répondit-elle avec un calme voulu ; y a-t-il longtemps que vous êtes dans notre pays ?

— Cinq jours seulement. — Il prit profondément sa respiration et ajouta : — Thérèse, je ne suis pas venu seul... Jacques est ici...

Il avait à peine articulé ces mots que d'un geste énergique la jeune femme l'interrompit :

— Monsieur Lechantre, ne continuez pas... La personne dont vous voulez parler m'est devenue étrangère ; j'ai défendu que son nom soit prononcé ici, j'ai rompu avec tous ceux qui pouvaient me le rappeler... Je désire ne plus rien savoir afin de mieux oublier... Oh ! oui, oublier surtout !... et vous me désobligeriez en insistant.

— J'insisterai cependant, répliqua bravement Francis, je parlerai, et vous me mettrez à la porte après si vous voulez... Je sais mieux que tout autre, Thérèse, ce que vous avez supporté et

combien vous avez lieu d'être irritée; mais il y a des circonstances où les cœurs les plus rancuniers doivent se montrer généreux.

— Quelles circonstances? demanda-t-elle, interdite.

— Lorsque le coupable a été si durement frappé qu'il a droit à la pitié de ceux même qu'il a le plus offensés.

Elle pensa que l'insinuation de Lechantre visait sans doute quelque trahison de la femme qui avait été sa rivale et elle repartit d'un ton âpre :

— S'il souffre à son tour, ce n'est que justice !

— Vous êtes dure, Thérèse! répliqua le paysagiste en s'échauffant; ah! parbleu, s'il ne s'agissait que d'une souffrance morale, je dirais : « Elle a raison, ce sera pour Jacques une expiation et il en sortira retrempé. » Mais c'est le corps qui est malade, et d'une maladie qui est encore plus implacable que vous...

La jeune femme s'efforçait de rester impassible, mais ses lèvres étaient remuées par un involontaire tremblement qui n'échappa point à l'attention de Lechantre.

.. — Je l'ai ramené, poursuivit-il, dans un état presque désespéré... Il est faible comme un enfant, amaigri, méconnaissable... Langlois, qui sort d'ici, parle d'une angine de poitrine et déclare que des soins assidus, intelligents, peuvent seuls empêcher la maladie de devenir mortelle...

Il s'agit de le sauver et il n'y a que vous qui soyez capable d'opérer ce miracle. — Sacrebleu! on ne peut pourtant pas laisser le peintre de la *Rentrée des avoines* mourir comme le premier venu!

Thérèse demeurait impénétrable; néanmoins on sentait qu'elle luttait contre elle-même; ses sourcils se fronçaient, ses yeux avaient un éclat humide.

— Pardon, murmura-t-elle, je... je ne peux pas vous donner en ce moment une réponse... J'ai peur que ce que vous me demandez ne soit réellement au-dessus de mes forces... J'ai besoin d'être seule et de réfléchir à ce que je dois faire... Excusez-moi!

Elle le quitta précipitamment et courut s'enfermer dans sa chambre.

Resté seul, le paysagiste sortit de la ferme. Il était encore incertain du résultat de sa démarche, et cependant il emportait une lueur d'espoir. « Telle que je connais Thérèse, se disait-il, il est impossible qu'elle ne se laisse point attendre..., elle viendra. »

Il rentra plus rassuré chez les Moret et trouva la petite mère très affairée dans sa cuisine. La pauvre femme, encore agitée par la visite du médecin, était assise, les coudes sur le dressoir, la figure penchée sur un livre qu'elle compulsait laborieusement.

— Ah! monsieur Lechantre, s'écria-t-elle en

relevant la tête, je vous attendais avec impatience. Vous avez reconduit le docteur et il s'est sans doute montré moins réservé avec vous?... A-t-il réellement de l'espoir?

— Oui, maman Moret, tranquillisez-vous ! L'Anglois assure qu'avec un régime sévère et en suivant de point en point ses ordonnances, nous parviendrons à enrayer le mal... Comment est Jacques?

— Toujours le même : soucieux, ne parlant point et passant son temps à crayonner... Je le trouve si affaibli et je voudrais tant le voir manger, monsieur Lechantre !... Ce matin, il a eu une fantaisie et il m'a demandé de lui accommoder un plat qu'on lui servait à Nice... Il appelle cela un *risotto* et je suis en train de me creuser la tête pour voir si je pourrai venir à bout de cuisiner ça à son idée.

— Un *risotto*, s'écria Francis en se trémoussant pour paraître gai, ça me connaît, madame Moret, et je puis vous donner un coup de main... D'abord, vous allez faire un roux, vous y mettez votre riz, que vous nourrirez avec du bouillon et de jus de viande... Quand il sera à point, nous le lierons avec du parmesan râpé et nous aurons un *risotto* onctueux, à se lécher les doigts jusqu'au coude...

Comme il achevait, Christine rentra de l'église. En entendant Lechantre et sa mère discuter gra-

vement cette question de cuisine, elle haussa les épaules, et, comme le paysagiste l'invitait à mettre aussi la main à la pâte, elle insinua aigrement qu'on s'occupait trop de la nourriture du corps et trop peu de celle de l'âme. Elle plaignait ceux qui avaient des yeux pour ne point voir. — Quant à elle, loin de s'abuser, elle trouvait Jacques dangereusement malade et n'attendait plus de secours que d'en haut. — Ce sermon eut pour résultat de faire pleurer M^{me} Moret, et Lechantre furieux s'emporta :

— Mademoiselle Christine, répliqua-t-il vertement, il se peut que vous ayez raison et que, comme Marie de Magdala, vous ayez choisi la meilleure part; mais Marthe aussi avait du bon et sans elle Notre-Seigneur n'eût pas soupé... C'est pourquoi, si vous m'en croyez, vous aiderez votre mère à confectionner son *risotto*... Moi, je vais causer avec Jacques... Madame Moret, n'oubliez pas de m'appeler dès que le riz sera cuit...

Il gagna la chambre de son ami. Le malade, recroquevillé sous des couvertures, s'était blotti dans un large fauteuil près de la fenêtre ouverte. Bien que la matinée fût chaude, il grelottait dans son plaid. Ainsi que Lechantre l'avait déclaré à Thérèse, il était effrayamment changé : son corps amaigri flottait dans ses vêtements; ses cheveux et sa barbe semblaient n'avoir plus de vie, ses joues creuses étaient blafardes; au fond de leur

orbite ses yeux noirs renfoncés se mouvaient sans cesse, avec cette inquiète expression questionneuse des malades, qui cherchent à lire sur la figure des gens ce que ceux-ci pensent de leur état. Il tenait un album sur ses genoux et ses doigts émaciés y crayonnaient un paysage.

— Bravo, petit! Tu t'es remis à la besogne, c'est bon signe, dit Lechantre en se penchant pour examiner le croquis.

Il croyait y retrouver le site qui s'étendait en face de la fenêtre, mais il s'aperçut que Jacques avait dessiné de souvenir la rade de Villefranche, vue de la route de Beaulieu.

— Tiens! continua-t-il, pour un croqueton fait de chic, c'est gentil!

— Non, soupira tristement Jacques en fermant l'album, ça ne vaut rien. Ça manque de chaleur... Il me faudrait la lumière de là-bas... Ah! les couchers de soleil de la villa Endymion!... les collines d'oliviers et de pins s'enlevant sur un fond d'or, où brillait clair comme argent un mince croissant de lune!... Voilà ce qu'il me faudrait pour me redonner du ton!... Ici le paysage est gris et le soleil ne réchauffe pas... Et puis il y a cette angoisse, cette peur d'étouffer qui me paralyse les doigts. Non, voyez-vous, je ne pourrai plus peindre, je suis fini!... Entre nous, monsieur Lechantre, poursuivit-il en fouillant avidement les yeux de son interlocuteur, que pense Langlois?

— Langlois ! répondit Lechantre en affectant un air enjoué, il déclare que tu as tort de te tracasser, qu'avec un bon régime et des soins, avant l'hiver tu pourras reprendre tes travaux.

— Ah ! si c'était vrai ! soupira Jacques avec découragement... Tenez, si l'on me disait : « On va te couper les deux jambes, mais tu pourras de nouveau peindre, » j'en ferais volontiers le sacrifice... Je retournerais à Nice et, cette fois, je suis sûr que j'y exécuterais un beau tableau. Vous n'avez pas idée comme ce pays-là me hante ! Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir en pleine lumière les gens et les choses. Je sens d'ici l'odeur des eucalyptus et je suis obsédé, la nuit, par un air qu'on jouait à la redoute... Vous savez, quand nous avons vu venir à nous Mania, avec sa robe blanche semée de pavots rouges !

« Il y pense toujours ! » se dit Lechantre qui avait la langue levée pour parler de sa visite à Thérèse et qui s'arrêta, jugeant le moment inopportun.

Ils furent interrompus par Christine qui venait dresser le couvert de son frère sur une petite table, et par M^{me} Moret qui appelait le paysagiste du fond de sa cuisine.

— Attends, s'écria celui-ci, je vais revenir... C'est pour une surprise que nous t'avons ménagée, un plat niçois qui te remettra en appétit... Cinq minutes après, il rentrait avec la petite

mère apportant entre deux assiettes le *risotto*, qui dégageait une affriolante odeur.

— Voilà, s'exclama comiquement Lechantre, le *risotto* demandé!... Nous y avons même insinué quelques truffes de Bourgogne... Ah! dame, elles ne valent pas celles du Piémont, mais on fait ce qu'on peut... Goûte-moi ça!

Tout en plaisantant, il servait le malade, tandis que la petite mère, réjouie à l'idée que son Benjamin allait enfin manger, versait allègrement dans un verre à pied un doigt de vin de Bordeaux et coupait des tranches de pain.

Jacques, à l'aspect du plat qu'il avait désiré, eut d'abord dans les yeux un sourire enfantin. Il avala quelques bouchées du fameux *risotto*, les mastiqua péniblement, puis, d'un air de mauvaise humeur, rejeta sa fourchette sur la nappe et repoussa son assiette.

— Comment! tu ne le trouves pas à ton goût? demanda M^{me} Moret consternée.

— Non, murmura-t-il, ce n'est pas ça... Pour que ce fût bon, il faudrait le manger là-bas, apprêté par les gens du pays, servi en face des citronniers de Beaulieu... Emportez cette pâtée de riz... Elle me répugne et je n'ai plus faim.

Christine pinça ses lèvres ironiquement et débarrassa la table, tandis que la pauvre M^{me} Moret s'enfuyait pour pleurer à son aise dans sa cuisine. Le peintre et son ancien maître restèrent de nou-

veau seuls dans la chambre, par la fenêtre de laquelle montaient faiblement les rumeurs du village.

— Sacrebleu ! gronda Francis, tu désolés ta bonne femme de mère !... Il faudrait pourtant voir à te nourrir, si tu veux reprendre des forces !...

— Je ne me rétablirai jamais ici, répartit tristement Jacques... Je vous rends justice à tous, vous me soignez admirablement et maman se met en quatre pour moi, mais c'est peine perdue... L'air de Rochetaillée ne me vaut rien et je n'y respire pas... Voyez-vous, le charme de Nice m'a empoigné et il ne me lâchera pas... Ah ! les Niçois ont raison de prendre pour symbole une hirondelle avec cette devise : « Je reviendrai ! » Quand on a une fois vécu dans cette lumière, on ne vit plus ailleurs. Mon corps ne peut se guérir ici, parce que mon cœur est resté au bord de la mer bleue... Je ne vous parle plus de Mania, et vous vous imaginez peut-être que je l'ai oubliée ; mais non, je ne songe qu'à elle ; dans mes nuits d'insomnie, je la vois constamment ; elle reste attachée à ma chair et à ma pensée... Soyez franc avec moi, Lechantre, avez-vous entendu parler d'elle depuis votre départ ?

— Oui, répondit évasivement le paysagiste, elle a quitté Nice et n'y reviendra plus.

— Détrompez-vous, protesta Jacques avec exaltation, elle y retournera ! Elle a subi le charme,

elle aussi... Elle y reviendra, et s'étonnera de ne pas m'y voir... Il n'est pas possible qu'elle ne m'aime plus! Je suis sûr que si elle me savait en danger, elle accourrait me chercher ici...

— Eh! riposta Francis impatienté, elle a connu ta maladie et n'a pas bougé.

— Vous la calomniez... J'ai été grossier avec elle et elle m'en a gardé rancune, mais, au fond du cœur, elle le regrette... Tenez, ajouta-t-il avec l'obstination des malades, promettez-moi une chose, mon bon Lechantre!...

— Quoi, entêté gamin?

— Promettez-moi d'écrire à Mania où je suis et à quel point je souffre... Une lettre de vous la convaincra davantage... Si vous voulez que j'aie l'esprit en repos et que je me soigne sérieusement, jurez-moi que vous écrirez... aujourd'hui!

— Oui, oui..., balbutia Lechantre, effrayé de l'expression anxieuse des traits de Jacques et craignant qu'un refus n'amenât le retour d'une des crises qui mettaient chaque fois la vie du malade en péril.

— Merci... Vous êtes un brave camarade... Écrivez vite!... Si votre lettre est achevée à temps, elle pourra partir par le courrier de ce soir... Dites-lui bien tout... et que je l'adore... Allez!

Avec un geste d'enfant gâté, il le pressait pour qu'il montât immédiatement dans sa chambre. Lechantre s'exécuta. — Comme il tra-

versait le couloir, il fut arrêté par la maman Moret, très émue, qui s'élançait vers lui, le prenait par le bras et l'entraînait dans une pièce voisine :

— Venez, venez, monsieur Lechantre !

Il entra et tressaillit; Thérèse était devant lui.

— Monsieur Lechantre, dit d'un ton ferme la jeune femme, j'ai réfléchi depuis ce matin, j'ai vu plus clairement où était mon devoir et je suis venue... Croyez-vous que ma présence puisse sérieusement être bonne à votre ami ?

Après la conversation qu'il avait eue avec Jacques, l'instant d'avant, le brave Francis hésitait à répondre affirmativement, mais la petite mère ne lui laissa pas le temps de parler, et avec pétulance :

— Si elle lui sera bonne ? s'écria-t-elle les yeux pleins de larmes, ah ! Thérèse, ma fille, peux-tu en douter?... Elle lui vaudra mieux que tous les remèdes des médecins... Je n'osais pas te demander de venir chez nous... Je craignais... Mais, n'est-ce pas ? tout est oublié?... Tu es la meilleure des créatures, tu es un ange du bon Dieu !

En même temps, emportée par la surprise, l'émotion et la joie, elle saisissait les mains de sa bru et, malgré celle-ci, elle les baisait dévotement. A la fin Thérèse se jeta à son cou et les deux femmes s'embrassèrent en sanglotant.

— Je vais prévenir Jacques, hasarda Francis qui se sentait inquiet.

— Non, non, repartit impétueusement la petite mère, laissez-moi le plaisir de lui annoncer moi-même la bonne nouvelle... Attendez-moi un moment dans le couloir; ce ne sera pas long!

Elle se précipita vers la chambre de son garçon, tandis que Lechantre et Thérèse la suivaient à quelques pas de distance. Dans son empressement, la bonne femme oublia de refermer la porte et s'avança à pas discrets, les yeux brillants, l'air joyeusement mystérieux, vers Jacques enfoncé dans sa songerie.

— Mon fi, commença-t-elle, tu ne te plaindras plus de ta solitude... M. Langlois est à peine parti qu'il t'arrive une nouvelle visite...

— Une visite? murmura le peintre en rouvrant ses yeux assoupis.

— Quelqu'un que tu n'as pas vu depuis longtemps..., une dame...

— Une dame?...

Dans l'esprit de Jacques, uniquement occupé de Nice et des souvenirs de l'hiver, l'idée que cette visiteuse était peut-être Mania surgit brusquement.

— Oui, une dame qui t'aime bien et que nous aimons tous... Seulement, promets-moi de ne pas t'agiter!

Jacques ouvrait des yeux effarés et ne comprenait plus très bien. Pourtant, il s'était levé sur ses jambes chancelantes, et, pris d'un soudain

retour de coquetterie, il se débarrassait de son plaid, rajustait sa cravate, boutonnait son veston.

— Fais-la entrer, balbutia-t-il d'une voix tremblante.

— Allons, chuchota Lechantre à Thérèse, du courage!

Il l'entraîna vers la chambre, en la poussant doucement devant lui. Jacques, les yeux ravivés par une chimérique espérance, avait fait quelques pas. Il reconnut sa femme et s'arrêta :

— Thérèse!...

Sa figure exprima un vague désappointement; la flamme de ses yeux s'était éteinte et il s'appuyait au dossier de son fauteuil d'un air décontenancé. Ce brusque changement de physionomie n'échappa point au regard perspicace de Thérèse; elle pressentit que ce n'était pas elle que Jacques attendait, et cette pensée mortifiante rouvrit douloureusement ses blessures. Une pression suppliante de la main de Francis lui rappela qu'elle était venue pour remplir un devoir, et, comprimant une dernière révolte, imposant silence à ses rancunes réveillées, elle s'avança vers Jacques qui osait à peine la regarder.

Dans la chambre du malade il y eut un moment d'anxieuse attente. M^{me} Moret essayait furtivement ses paupières mouillées et Lechantre, très tourmenté, se demandait ce qui allait résulter

de cette périlleuse entrevue. Thérèse posa doucement la main sur l'épaule de son mari.

— Jacques, dit-elle, j'ai appris que tu étais souffrant et je suis venue... Oublions le passé... Il ne faut plus songer qu'à te soigner et à te guérir.

Il leva vers elle un regard timide, un regard d'enfant peureux et encore mal rassuré, puis des larmes lui montèrent aux yeux. Le mot de « passé » évoquait en lui tant de sentiments poignants et contraires!...

— Merci, murmura-t-il dans un sanglot.

Ces larmes et ce sanglot remuèrent profondément la jeune femme. Elle vit Jacques si lamentablement transformé par la maladie, si faible, si hâve et amaigri, que la compassion étouffa son ressentiment. Elle eut pitié de ce malheureux que quelques mois de souffrance avaient réduit à cet état d'amoindrissement. Elle ne se souvint plus que des jours prospères et la tendresse d'autrefois lui amollit le cœur. Sur un signe qu'elle leur fit, la petite mère et Lechantre se retirèrent. Le mari infidèle et la femme abandonnée se retrouvèrent seuls dans la chambre close.

Alors, avec une sollicitude attendrie, Thérèse força Jacques à s'étendre dans son fauteuil; elle s'assit sur un tabouret à ses pieds et lui prit les mains :

— Jacques, commença-t-elle, aie confiance en moi! Je reviens à toi comme au temps où nous

étions encore au Prieuré et où nous vivions heureux... Je ne me rappelle que ces moments-là, les moments où tu m'aimais et où j'étais si fière de ton amour!... J'ai oublié le reste comme un mauvais rêve. Cet heureux temps d'autrefois, si tu veux, nous le retrouverons tout entier. Dès que ta santé sera meilleure, nous retournerons au Prieuré, tu verras que rien n'y est changé et que le bonheur t'y attend comme jadis...

Doucement, maternellement, comme on parle à un enfant endolori, elle lui remémorait les menus détails de leurs souvenirs de jeunesse et le renseignait sur les choses et les gens qui l'avaient intéressé autrefois : — les *quoichiers* du verger donnaient toujours leurs exquises prunes violettes; les couchers de soleil étaient toujours aussi beaux sur l'Aujon; l'ancien berger, le *Rat d'eau*, prenait de l'âge, mais il se maintenait très vert, pêchait avec la même ardeur et demandait souvent des nouvelles de Jacques...

Tout en remontant ce lointain courant des communes souvenirs, elle relevait de temps en temps ses profonds yeux noirs vers le malade; soudain elle s'aperçut qu'il ne semblait pas l'entendre... Le regard du peintre se fixait distraitemment sur une petite étude pendue au mur, en face du fauteuil, et, en examinant cette toile qui détournait l'attention de Jacques, Thérèse reconnut qu'elle représentait un coin du petit port

de Saint-Jean. De nouveau, cette inconsciente marque d'insensibilité lui perça le cœur et elle s'interrompit avec un geste douloureux.

Le geste désolé de la jeune femme tira Jacques de la rêverie où son esprit s'égarait; une rougeur lui monta aux joues et, confus comme un écolier pris en faute, il balbutia :

— Pardon!... Je suis indigne!...

Puis l'émotion, la honte et les regrets qui l'agitaient provoquèrent fatalement une de ces terribles crises qui se manifestaient avec une soudaineté fulgurante. Sa respiration s'embarrassa, son visage eut cette farouche expression d'angoisse qui annonçait l'approche du paroxysme. Il portait avec un geste désespéré ses mains à sa poitrine et suppliait qu'on lui donnât de l'air. Une pâleur de cendre envahit sa figure et la syncope arriva.

Quand il sortit de son évanouissement, il retrouva autour de lui sa mère, Thérèse et Lechantre terrifiés. Il agita la tête pour les remercier de leurs soins et retomba dans son mutisme habituel.

A partir de ce moment les accès se renouvelèrent à des intervalles plus rapprochés. Il ne pouvait plus supporter le lit. La nuit, l'appréhension d'une crise le tenait en éveil et il se traînait péniblement de fauteuil en fauteuil. Thérèse, M^{me} Moret, Christine et Francis le veillaient alternativement. Quand venait le tour de ce dernier, Jacques lui répétait dès qu'ils se trouvaient seuls :

— Vous avez écrit, n'est-ce pas?

— Oui, répondait complaisamment le paysagiste, auquel les mensonges ne coûtaient plus.

— Bien... Il faudra aussi télégraphier à Langlois... Je veux qu'il me prolonge jusqu'à l'arrivée de Mania..., car elle viendra; elle ne peut pas ne point venir! — Et, ajouta-t-il avec un égoïsme féroce, quand elle sera ici, vous trouverez un prétexte pour éloigner Thérèse...

Cette chimérique attente de M^{me} Liebling semblait seule le soutenir contre la violence de plus en plus terrassante du paroxysme. Néanmoins, ses forces diminuaient, il mangeait à peine et la faiblesse physique amenait peu à peu l'amoindrissement de l'intelligence. La fièvre ne le quittait plus guère et son cerveau était continuellement hanté par une sorte de délire lucide. Sa taciturnité des premiers jours avait fait place à une verbosité nerveuse. Il se montrait plus tendrement expansif, mais cette expansion était pour Thérèse une source d'affliction et de nouveaux navrements de cœur. Le milieu de Rochetaillée ne semblait plus exister pour lui; c'était toujours Nice qu'il avait maintenant devant les yeux et dont il parlait avec exaltation.

Jusque dans les affres de la suffocation, le charme invincible des sirènes de la côte d'azur persistait. Il s'incarnait dans l'ensorcelante image de Mania, dont l'arrivée sans cesse attendue ob-

sédait le malade. — Après avoir subi à Nice les tortures de la jalousie, Thérèse souffrait encore de l'infidélité conjugale pendant les tristes et suprêmes veillées où elle prodiguait ses soins au moribond. Jacques, même en sa présence, rappelait avec une intarissable loquacité tous les incidents du précédent hiver. Pour les peindre en paroles, il retrouvait cette justesse de la vision, cette vivacité de coloration, qui lui avait manqué à Nice. Il revoyait la promenade des Anglais avec sa perspective de montagnes veloutées d'un bleu tendre, et son va-et-vient de promeneurs, heureux de vivre au soleil. Il avait l'hallucination des verdure du jardin public à l'heure où la foule circule autour du kiosque des musiciens, et où les glycines robustes enlacent les pins jusqu'à la cime pour retomber de toutes parts en grappes d'un mauve attendri. — Et toujours, dans ces évocations de soleil et de fleurs, revenait l'apparition de Mania, se détachant sur la mer azurée dans sa toilette blanche, et marchant d'un pas rythmé par la cadence d'une musique imaginaire...

Thérèse sentait ses dernières rancunes s'évanouir, à la vue de ce malheureux frôlé chaque jour de plus près par l'aile de la mort. Elle songeait qu'il pouvait brusquement disparaître dans l'une de ces crises toujours plus rapprochées, et, reprise d'une tendresse mêlée de pitié pour le bien-aimé d'autrefois, elle poussait l'abnégation jus-

qu'à se faire la complice de ses chimères, jusqu'à le bercer avec des espérances qui pourtant, elle le savait bien, avaient toutes pour objectif une rivale mortellement haïe.

— Oui, murmurait-elle le cœur meurtri, je te le promets; nous retournerons à Nice!... Dès que tu seras moins faible, nous partirons. Nous passerons l'hiver là-bas... Tu y retrouveras les citronniers, la mer bleue, le soleil et... et tout ce que tu aimes. Calme-toi seulement, ne t'agite plus... Ne pense en ce moment qu'à regagner des forces pour le voyage...

Jacques, étonné, presque méfiant, regardait d'abord Thérèse d'un air craintif, puis ses yeux s'illuminaient, et il s'absorbait égoïstement dans ces consolantes chimères, — oubliant celle qui les lui avait suggérées, et à qui elles étaient cruellement odieuses...

Une nuit, où l'on attendait le docteur Langlois mandé en toute hâte, et où Jacques, haletant dans son fauteuil, interrogeait fiévreusement Lechantre, l'hallucination devint plus aiguë. Le malade affirmait avec véhémence que M^{me} Liebling arriverait certainement cette nuit-là, et pressait son ami d'ouvrir la fenêtre pour épier s'il n'entendrait pas un roulement de voiture. — Vers les premières blancheurs de l'aube, un tintement de grelots résonna soudain sur la route.

— C'est elle! c'est Mania! s'écria le malheureux visionnaire; Lechantre, descendez vite..., plus vite donc!

Puis, comme cette émotion était trop forte pour son organisme épuisé, ses traits se contractèrent, il porta ses mains à sa poitrine et, déjà suffoquant :

— Trop tard! soupira-t-il en écoutant la voiture qui s'arrêtait devant la porte.

Lechantre, effrayé, appelait Thérèse, puis courrait ouvrir à Langlois. Quand il rentra avec le médecin, il était trop tard en effet. La mort arrivait avec une vélocité d'oiseau de proie. — Les rougeurs du soleil levant glissaient par là fenêtre entre-bâillée; au dehors, le village se réveillait; le pâtre de Rochetaillée, le *Rat d'eau*, toujours robuste et alerte, soufflait vigoureusement dans sa corne pour rassembler son troupeau, et, aux sons de la trompe du vieux berger de son enfance, le peintre de la *Rentrée des avoines* s'éteignait, les yeux encore pleins de la décevante et ensorcelante vision de Nice.

Talloires, juin-novembre 1890.

OCT 26 1920



Achevé d'imprimer

le vingt-sept février mil huit cent quatre-vingt-onze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

